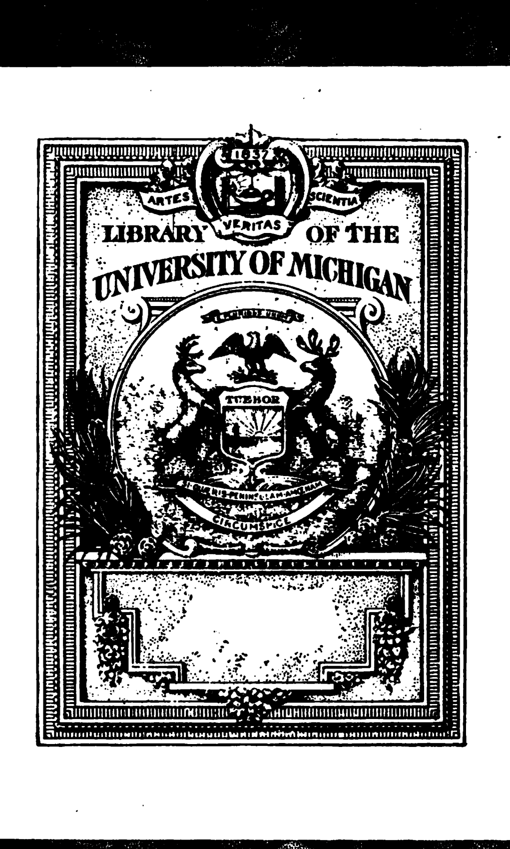

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

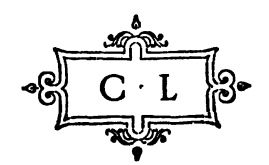


BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX CRITIQUE

CINQUIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1884

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

V

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18.

Causeries Littéraires	1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires	1 —
Dernières Causeries littéraires	1 —
Causeries du Samedi	1 —
Nouvelles Causeries du Samedi	1 —
Dernières Causeries du Samedi	1 —
Les Semaines Littéraires	1 —
Nouvelles Semaines Littéraires	1 —
Dernières Semaines Littéraires	1 —
Nouveaux Samedis	20 —
Le Fond de la Coupe	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau	1 —
Entre Chien et Loup	1 —
Contes d'un Planteur de choux	1 —
Mémoires d'un notaire	1 —
Contes et Nouvelles	1 —
La fin d'un Procès	1 —
Or et Clinquant	1 —
Pourquoi je reste a la campagne	1 —
Les Corbeaux du Gévaudan	1 —
Le Filleul de Beaumarchais	1 —
La Mandarine	1 —
Le Radeau de la Méduse	1 —
Souvenirs d'un Vieux Critique	3 —
Souvenirs d'un Vieux Mélomane	1 —
Lettres d'un Intercepté	1 —

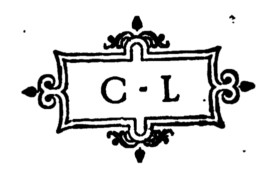
PARIS. · IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT. — 49004s

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX CRITIQUE

PAR

A. DE PONTMARTIN

CINQUIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3
—
1884

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

LE MONDE RENVERSÉ

(Souvenir.)

En 184.., j'étais fort lancé dans le monde des théâtres. Entendons-nous, pourtant! Ceci ne veut pas dire que je fraternisais avec le traître de l'Ambigu, que je jouais aux dominos avec le père noble de la Porte-Saint-Martin, ou que je happais une prise dans la tabatière du régisseur de la Gaîté. Non! mais, grâce à de spirituelles amitiés, j'avais mes grandes et mes petites entrées aux premières représentations, et même aux répétitions générales. J'étais invité aux soirées d'Augustine Brohan; Jules Janin improvisait souvent devant moi ses prestigieux feuilletons; les victimes d'un passe-droit ou d'une préférence directoriale me racontaient leurs chagrins; deux ou trois sociétaires de la Comédie-Française me saluaient

d'un geste bénévole, et les auteurs reçus à corrections me demandaient des conseils.

A cette époque, je renouai connaissance avec le vicomte Éric de Puyseul, un de mes meilleurs camarades de collège, à qui j'appliquai immédiatement mon incorrigible manie d'observation et d'analyse. Éric, alors âgé de trente-deux ou trente-trois ans, était un privilégié de la fortune et de la nature. Sa famille, une des plus anciennes de l'Anjou, comptait, par douzaines, des compagnons de Godefroy de Bouillon, des chevaliers de Malte, des commandeurs de Saint-Jean de Jérusalem, des amiraux, des archevêques, des généraux, des chefs vendéens, des cordons bleus qui n'étaient pas des cuisinières, et même un saint, qui aurait pu figurer dans le calendrier. Son père et sa mère, entourés de respect, occupant dans leur province une situation exceptionnelle, si haut placés dans l'estime publique, qu'il suffisait d'être reçu chez eux pour n'être plus ni discutable ni discuté, offraient le parfait modèle de toutes les vertus, tempérées et comme assouplies par leur bonté, leur charité et leur inexprimable tendresse pour leur fils unique. Éric, déjà très riche, millionnaire en expectative, fort joli garçon sans la moindre fadeur de bellâtre, cœur d'or, caractère charmant, spirituel comme s'il eût eu à racheter sa laideur ou à vaincre sa pauvreté, venait d'épouser la plus délicieuse jeune fille qu'ait jamais pu rêver une imagination éprise d'idéal, mais d'un idéal plus voisin du ciel que de la terre. Dante n'aurait pas voulu d'autre Béatrix.

Thomas Moore l'aurait fait poser devant lui pour écrire *les Amours des anges*. Svelte, blonde, avec des yeux presque noirs, le front pur comme son âme, un teint pâle que la moindre émotion colorait d'une exquise nuance rose-thé, Geneviève adorait son mari, qui le lui rendait bien. Leur mariage avait été une admirable fête, à la fois mondaine et chrétienne, dont les bons Angevins gardèrent longtemps le souvenir. Un des grands vicaires du diocèse, proche parent de la mariée, dit la messe et adressa au jeune couple, pieusement agenouillé, une allocution si touchante, que tous les assistants fondaient en larmes. Pendant la cérémonie et à la sortie du cortège, l'orgue, magistralement joué par un artiste venu tout exprès de Paris, ruisselait en harmonies si merveilleuses, que l'on se demandait si ces noces, excellemment conformes à l'esprit de l'Église, n'allaient pas s'achever en paradis.

— Mais alors, me direz-vous, dans cet ensemble de perfections chrétiennes et de félicités conjugales, sur quoi pouvaient s'exercer vos besicles d'observateur ? — Hélas ! vous ne me le diriez pas si vous saviez que ma première rencontre avec Éric eut lieu sur les marches du petit escalier, alors fort noir, qui menait au cabinet du directeur du Gymnase, et si vous aviez vu émerger de la poche de son paletot un rouleau de papier noué d'un ruban bleu : un manuscrit !... Le manuscrit d'une pièce en quatre actes, — *la Comtesse Elsida!* Éric, le vicomte Éric, le descendant des croisés, l'arrière-petit-neveu d'un saint

béatifié, l'époux amoureux et adoré de l'angélique Geneviève, le Benjamin du *Musée des Antiques* de la vénérable ville d'Angers, était entraîné vers le théâtre par une de ces passions irrésistibles qui ne déplairaient pas à M. Francisque Sarcey. Chose étrange, et pourtant fort explicable ! C'est pendant l'amoureuse phase des fiançailles qu'il avait écrit sa pièce. Après les heures passées auprès de Geneviève, dans cette maison bénie où tous les visages lui souriaient, une répugnance invincible l'empêchait de monter à son cercle, où il aurait été forcé de subir l'odeur des cigares et les propos gaulois. Il courait s'enfermer chez lui, dans son appartement de garçon, et, là, exalté tour à tour et oppressé par le trop plein de son cœur, il le laissait déborder dans des scènes passionnées, en créant des personnages imaginaires dont il faisait les interprètes de son amour et de ses joies. Nul, autour de lui, n'en avait rien su; mais, après le mariage, lorsque le conseil de famille eut décidé le voyage à Paris, — pour achever, disait un oncle, ex-chevau-léger, de déniaiser cette innocente Geneviève, qui ne connaissait encore que son prie-Dieu, le chemin de son église, trois romances de couvent et *le Naufrage du brick « la Sophie »*, Éric ne put résister à l'envie d'emporter avec lui le mystérieux manuscrit. Huit jours après, il présentait *la Comtesse Elsida* à l'excellent Cœlio, directeur du Gymnase. Il était en veine, et ne pouvait mieux choisir son moment. Le hasard voulut — mes contemporains peuvent s'en souvenir — que le théâtre

du Gymnase fût en ce moment mis à l'*index* par la commission des auteurs dramatiques. D'ailleurs, Scribe se démodait, Bayard venait d'avoir un *four*, et Jules de Prémaray n'était pas de taille à remplir cette lacune. La pièce d'Éric de Puyseul était chaude, jeune, colorée, ensoleillée : elle fut reçue avec enthousiasme.

Voilà ce que me racontait Éric, avec l'effusion d'un homme heureux, en sortant de chez le directeur, pendant une longue et verbeuse promenade qui nous conduisit du boulevard Bonne-Nouvelle à l'arc de Triomphe. Nous ne ressemblions pas aux deux héros de *l'Affaire de la rue de Lourcine*, qui n'ont rien à se dire, justement parce qu'ils ne se sont pas vus depuis dix-sept ans. Éric ajoutait à son récit avec une naïveté que son charmant esprit rendait plus amusante : « Ce qui me fait plaisir, ce qui désarmerait toutes les pruderies angevines, c'est que le Gymnase est vraiment uu théâtre à part : le temple de la vertu! Cœlio est marié, et sa femme, artiste d'un admirable talent, est d'une sagesse exemplaire. Mariés, Stéphen, le jeune premier et Rosalie, l'ingénue; mariés, Blaisinet, le comique, et Clorinde, la grande coquette. Tout ce petit monde vit en famille, de la façon la plus régulière, avec des allures d'honnête bourgeoisie qui doivent triompher tôt ou tard du vieux préjugé contre les comédiens... Où loges-tu?

— Rue Saint-Lazare, 51.

— Alors, si, comme je n'en doute pas, tu vas, le dimanche, à Notre-Dame de Lorette, ta paroisse, tu

peux y voir toutes ces dames avec leurs maris dans la tenue la plus édifiante. Elles ont leurs chaises. Une d'elles a même donné le pain bénit le dimanche de la mi-carême.

— J'en ai mangé... une excellente brioche de chez Félix...

— Ce détail si essentiel, si particulier et si rare, dissipe mes derniers scrupules... En vérité, je suis trop heureux, et mon bonheur m'effraye...

— Et ta femme?

— Oh! mon ami, un ange! une sainte! Tu as entendu ce que je viens de te dire de sa naissance, de son éducation, de sa piété... Son grand-père, le marquis de Briolay, a été un des héros de la guerre des géants... Elle est nièce d'un grand vicaire et petite-nièce d'un archevêque. Elle a été élevée dans des pratiques d'une dévotion un peu sévère, un peu... étroite, par des parents qui n'ont jamais mis le pied au théâtre, et pour qui les comédiens sont encore et seront toujours des histrions, des baladins, des excommuniés... Eh bien, je n'ai pas voulu avoir de secret pour elle : je lui ai tout dit; elle m'a répondu avec un sourire ineffable : « Mon cher Éric, tout ce que tu fais est bien fait; je t'aime trop pour te juger. Si ta pièce réussit, je serai fière et heureuse de ton succès; si elle tombe, je serai là pour te consoler. — Mais il faudra que je te quitte pour les répétitions. — Pourquoi nous quitter? Je suis ta femme (et ce mot avait sur ses lèvres une expression adorable), je suis ta femme: tu trouveras bien à me

caser dans un petit coin... tiens! dans une de ces loges du rez-de-chaussée, comme celle de l'Opéra-Comique où nous sommes allés entendre *la Dame blanche*... C'est convenu, n'est-ce pas? » — Qu'en dis-tu?

— Je dis que je vois à ton doigt une bague de prix... Si j'étais à ta place, je jetterais cet anneau dans la Seine... Car, vraiment, tu as raison... tu es trop heureux!

Quinze jours s'écoulèrent, et, pendant ces quinze jours, je ne revis plus Éric de Puyseul. La vie de Paris a de ces hasards! C'était le moment psychologique où je perpétrais mon œuvre de début pour la *Revue des Deux Mondes*. Quand je l'avais finie, je la recommençais pour l'améliorer, et, quand je l'avais améliorée, il se trouvait que les perfectionnements étaient pires que le texte primitif. Un jour, pourtant, je me donnai congé; j'allai flâner sur le boulevard, et j'eus la bonne fortune d'y rencontrer Éric.

Son air de tristesse me frappa; je lui en demandai l'explication; il avait besoin de se dégonfler; il ne se fit pas prier :

— Ah! mon cher ami, me dit-il, Petit-Jean a raison : Tel qui rit vendredi pleurera dimanche. Le mieux est l'ennemi du bien; mes affaires marchaient à merveille; nous avions eu une première répétition, à laquelle Geneviève assistait. On l'avait vue à mon bras. Cœlio et ses artistes semblaient enchantés, et me criblaient de compliments. On me savait riche; j'ai cru devoir m'exécuter en grand seigneur. En

sortant du théâtre, je suis entré chez Jannisset, et j'ai choisi quelques élégants bijoux pour ces dames, quelques jolies épingles pour leurs maris, des breloques pour le comique...

— Je ne vois rien là de bien tragique...

— Attends, tu vas voir... Le lendemain, nous sommes allés, Geneviève et moi, déjeuner à Saint-Germain, au pavillon Henri IV... Journée délicieuse! Le soir, en rentrant, nous avons trouvé chez le concierge de notre hôtel...

— Une provocation des maris, offensés de tes munificences?

— Non! des cartes de visite de remerciement; des cartes où les maris et les femmes figuraient côte à côte... cartes *cornées*, remarque ce détail.

— Je le remarque, mais sans comprendre.

— Je me hâtai de rendre ces visites, mais seul... La seconde répétition était fixée à jeudi dernier... Je fus exact, et, tout d'abord, je ressentis un froid... Le directeur était d'une humeur de bouledogue; le régisseur se plaignait d'une fluxion. Clorinde avait ses nerfs; Stéphen manquait à la réplique... tout allait de travers; on me signalait, avec une ironie polie, mais glaciale, des coupures urgentes au second acte, une scène dangereuse au troisième; Rosalie assurait que son rôle ne lui disait rien, et qu'elle y serait détestable. Blaisinet m'appelait avec une affectation railleuse et une solennité sournoise : « Monsieur le vicomte! » Bref, figures refrognées, regards en dessous, exagérations de respect, mauvais vouloir

évident, une vraie déroute... J'étais stupéfait, ahuri, navré; je tombais des nues; je me creusais la tête pour deviner les causes de ce revirement, lorsque le souffleur, vieux célibataire et vieux philosophe, me prit à part entre deux portants, et me dit tout bas: « Vous ne devinez pas? Ces messieurs sont allés vous faire visite avec leurs dames, et, en rendant cette visite, vous étiez seul!... Voilà le grief... J'ai entendu M. Stéphen s'écrier: « Ah! ces aristocrates! il faut toujours qu'ils montrent le bout de l'oreille! Madame la vicomtesse est trop grande dame pour se commettre avec des cabotins comme nous! » Voyez-vous, monsieur, ajouta ce stoïcien, habitué à souffler l'esprit des autres, quand, par extraordinaire, les actrices sont vertueuses, elles sont insupportables; ce n'est pas leur vocation, et rien ne tourne plus à l'aigre qu'une vocation forcée; elles font des manières, des *giries;* elles ne trouvent jamais qu'on leur sache assez gré de la difficulté vaincue; il leur faut plus de salamalecs qu'aux duchesses et aux bourgeoises... Ne me trahissez pas, et profitez de mon renseignement! »

— Et alors?

— Alors, je suis rentré chez moi, et j'ai passé cinq jours sans oser dire à Geneviève un mot de ce qui me tourmentait; mais ma tristesse ne pouvait lui échapper; sa vigilante tendresse s'est inquiétée; elle m'a pressé de questions, et j'ai fini, ce matin, par lui avouer ce désastre imprévu. Puis, comme elle semblait s'associer de tout cœur à mon chagrin,

j'ai cru que je pouvais lui demander encore ce nouveau sacrifice. J'ai eu tort, grand tort! mais si tu savais à quel point le démon du théâtre s'est emparé de moi!... Ah! s'il me fallait renoncer à voir jouer ma pièce, je serais trop malheureux! — « Geneviève, ai-je dit, mon adorée Geneviève, tu es un ange, et les anges peuvent aller partout sans ternir leurs ailes... Tu m'as déjà donné tant de preuves d'amour. Encore celle-là, veux-tu? » Mais, ici, je me suis brisé contre une résistance d'autant plus invincible que j'étais presque son complice... J'avais honte de ma demande, honte d'engager sur ce terrain cette hermine, cette sensitive... J'insistais pourtant, et toi, qui te piques d'esprit d'analyse, tu aurais eu un curieux sujet d'étude en la personne de ton ami, Éric de Puyseul: *Homo duplex,* comme nous disait le bon M. Valette, notre professeur de philosophie! Oui, deux hommes en moi : l'un qui aurait ardemment désiré obtenir cette dernière concession de ma chère Geneviève, l'autre qui aurait peut-être regretté que ce beau lis perdît quelque chose de sa pureté et de sa blancheur dans cette échauffante atmosphère! Ce qui m'afflige le plus, c'est que ma pauvre femme, désolée de son refus, désespérée de ce premier nuage, s'exagérant ma peine, a éclaté en sanglots qui me déchiraient le cœur... Puis est survenue une migraine atroce; elle n'a pas dîné, elle s'est couchée, et me voilà!

— Elle n'a pas dîné, ni toi non plus, sans doute! Dînons ensemble! Peut-être la veuve Cliquot nous enverra-t-elle une idée! » Un quart d'heure après,

nous étions installés dans un tout petit cabinet du café Anglais. Le dîner fut d'abord silencieux et mélancolique. Éric ne mangeait que du bout des lèvres. De temps à autre, il me regardait comme pour me demander : « L'idée vient-elle ? » A la fin, au moment où le sommelier faisait sauter le bouchon d'une bouteille de vin de Champagne, j'eus une inspiration subite, et je m'écriai : « *Euréka!*... Mais non, c'est impossible! Si je te disais ce que j'imagine, tu serais furieux; tu sauterais au plafond plus haut que ce bouchon de liège.. tu me jetterais cette carafe à la tête! Peut-être perdrais-je ton amitié, à laquelle je tiens plus que jamais... Décidément, mon idée est monstrueuse.. N'en parlons plus! »

Naturellement, plus je m'enveloppais de craintives réticences, plus la curiosité d'Éric s'exacerbait. Il avait la fièvre...

— Je t'en prie, je t'en supplie, me disait-il, voyons ton idée!

— Soit! mais, si elle te semble impraticable, — comme à moi, — tu me promets de ne pas m'en vouloir au point de nous brouiller?

— Je te le promets... parle!... Tu en as trop dit pour avoir le droit de te taire! Ne me fais pas mourir d'impatience... Je suis sur le gril.

— Eh bien, — je t'avertis que c'est énorme, épouvantable! — Si tu essayais d'intervertir les rôles? Ces dames t'accusent de fierté aristocratique ; si tu exploitais leur pruderie bourgeoise? si tu allais trouver le directeur, et si tu lui disais, la tête basse, l'œil

humide, le front rougissant, que tu n'as pas osé te faire accompagner dans tes visites par... ta femme. parce que... parce que... vous n'êtes mariés qu'au treizième arrondissement?...

Ici, le vicomte Éric eut un mouvement superbe. Il se leva tout droit, me foudroyant du regard. Un moment, je crus voir revivre sur ses traits et dans son attitude toutes les austères et héroïques vertus de ses ancètres.

— Ah! me dit-il d'une voix frémissante, si cela m'était dit par un autre que par toi!...

— Tu lui enverrais des témoins, et tu n'aurais pas tort... Encore une fois, n'en parlons plus!... Achevons notre dîner, tant bien que mal; après quoi, pour te distraire de toutes ces crises, je te proposerai d'aller applaudir Arnal dans *Riche d'amour*; un titre qui ne peut pas te déplaire!

Éric se rassit, et j'assistai à un spectacle que Victor Hugo, seize ans plus tard, devait appeler *une tempête sous un crâne*. Évidemment, mon idée, repoussée tout d'abord avec indignation, se *cristallisait* dans ce cerveau, surchauffé par cette série d'émotions diverses. Je fis signe à Baptiste, le majordome, qui apporta une seconde bouteille de champagne. Éric en but coup sur coup trois verres; puis, me regardant d'un air qui n'avait plus rien de menaçant:

— Cher ami, me dit-il, tu comprends, n'est-ce pas? que jamais, jamais, je ne pourrais, en parlant à Cœlio, articuler cet horrible mensonge! Il m'étouf-

ferait, et je n'oserais plus lever les yeux sur mon angélique Geneviève...

— Je te comprends, je t'approuve, et je te demande pardon.

— Et pourtant le moyen a du bon... Il ne s'agirait que de... Voyons, mon ami, c'est toi qui as eu l'idée; pourquoi ne te chargerais-tu pas de la mission?

Je sautai sur ma chaise :

— Allons! murmurai-je, tu veux prendre ta revanche! Tu veux que je sois puni par où j'ai péché!

— Non!... sérieusement, je t'en prie ! C'est une façon de tout concilier... Je serai censé ignorer ta démarche indiscrète, insolite, mais explicable par notre fraternelle amitié... Au nom de nos meilleurs souvenirs de collège, je t'en conjure, rends-moi cet immense service!

J'avais, moi aussi, un peu abusé de la veuve Cliquot. Un refus aurait désespéré mon ami. Je n'étais pas fâché, d'ailleurs, de poursuivre mes études psychologiques. Je bégayai un monosyllabe, qui signifiait tout, excepté *non*.

Le lendemain, j'étais dans le cabinet directorial.

— Monsieur, dis-je gravement à Cœlio, c'est à l'insu de mon ami Puyseul que je me permets de vous dérober un de vos moments si précieux... J'ai voulu prévenir un fâcheux malentendu, couper court à une situation fausse... Puyseul, dans ses rapports avec vous et avec vos dignes pensionnaires, a cru devoir laisser sa femme à l'écart. Ce que vous avez pris peut-être pour de la fierté est de la délicatesse:

ce qui vous a fait peut-être l'effet d'une offense, est un hommage...

Stupeur de Cœlio, exclamation interrogative.

— C'est toute une histoire, repris-je, ou plutôt tout un roman. Éric de Puyseul, qui est très séduisant et très sentimental, a enlevé la fille d'un huissier de Chalonne, qui s'ennuyait au logis. Éric l'épousera, j'en suis sûr ; ils s'aiment passionnément; mais, pour l'instant, vous comprenez? colère et résistance invincible des grands-parents, qui n'entendent pas raillerie sur le chapitre des mésalliances...

— Tous les mêmes! s'écria le directeur scandalisé, non pas de l'enlèvement, mais de la résistance. Au fait, j'avais entrevu cette... demoiselle au bras de M. de Puyseul; elle est jolie, mais elle n'a pas l'air distingué...

Sa figure s'était rassérénée pendant que je débitais mon abominable mensonge :

— Cette équipée de jeunesse, me dit-il, n'empêche pas M. Éric d'être un bien aimable garçon, et sa pièce d'être pleine de qualités charmantes qui nous promettent un succès. Nous avons demain notre troisième répétition; j'espère qu'il viendra nous aider, et que vous l'accompagnerez...

Dès lors, *la Comtesse Elsida* marcha comme sur des roulettes. J'eus encore à noter un détail impayable. Geneviève, désirant dédommager Éric d'un refus qu'elle se reprochait peut-être, allait avec lui aux répétitions. Or, il fallait voir les grands airs de vertu effarouchée que prenaient les actrices de céans

quand elles la rencontraient dans les couloirs, avant qu'elle allât se cacher dans sa petite loge du rez-de-chaussée. On eût dit des duchesses croisant une grisette, des Vestales toisant Lesbie ou Lydie.

La pièce d'Éric de Puyseul eut un très honorable succès. Il n'était pas question alors du souper de la centième. Mais sa *Comtesse Elsida* tint l'affiche pendant deux mois avec de bonnes recettes. Les *lundistes* le traitèrent bien, et s'accordèrent à dire : « Il a le goût, l'instinct, la passion du théâtre; il ne s'en tiendra pas là. »

On put croire pourtant qu'il s'en tiendrait là. Bientôt de douloureuses nouvelles le rappelèrent à Angers. Le comte et la comtesse de Puyseul moururent à quelques semaines de distance. Puis la mort et le deuil entrèrent dans la famille de Geneviève. Leur douleur fut immense, et des affaires de succession achevèrent d'absorber Éric. Geneviève le consola et se consola en redoublant d'amour et en lui donnant un fils, un délicieux *bébé* que l'on appela Raymond, et qui ne tarda pas à devenir le maître de la maison. Quatre ans s'écoulèrent ainsi. L'amour de Geneviève était aussi intelligent que profond. Un jour. elle dit à son mari :

— Pourquoi n'écrirais-tu pas une seconde pièce?... J'ai été si fière, si heureuse de ton succès! A présent, je suis une grande personne, une maman, presque une vieille femme... J'ai réfléchi. Je me suis dégagée de quelques-uns de mes scrupules de couvent et de petite fille. Je connais les devoirs que

m'impose l'honneur d'avoir pour mari un homme de talent... Cette fois, je t'accompagnerai partout, — entends-tu bien? — partout où je croirai pouvoir être utile à ton avenir d'auteur dramatique!

Éric ne put que répéter pour la mille et unième fois: « Tu es un ange! » — Il se mit au travail, et écrivit, de verve, une pièce en trois actes. Au moment où il la terminait, tous les échos du département de Maine-et-Loire annonçaient l'arrivée *dans leurs murs* de la célèbre Rosalie, l'actrice qui avait joué la comtesse Elsida. Depuis quatre ans, elle avait bien employé son temps; elle était devenue *étoile* de première grandeur, et, comme la République de février changeait en déserts les théâtres de Paris, elle profitait de ce chômage pour donner des représentations en province. Justement, il y avait dans le nouvel ouvrage d'Éric un rôle qui lui convenait admirablement.

Le premier soir, elle parut dans *l'Aventurière* et *le Caprice*. La salle était très brillante, et fit une ovation à Rosalie. Dans la journée, elle avait déposé sa carte à la porte du bel hôtel de famille qu'habitaient M. et madame Éric de Puyseul. Tandis qu'on la rappelait, qu'on l'applaudissait et qu'on lui jetait des brassées de fleurs, ses regards cherchaient Éric dans la salle. Elle l'aperçut au premier rang d'une loge d'avant-scène, Geneviève à ses côtés, et, entre eux deux, la jolie tête blonde du petit Raymond, qui avait tant pleuré, tant prié, qu'ils l'avaient amené avec eux. Cet enfant était vraiment superbe: il n'avait

que trois ans, et on lui eût aisément donné deux ans de plus.

Le lendemain, Éric et Geneviève allèrent rendre à Rosalie sa visite. En les voyant entrer, l'illustre actrice s'écria avec cette exubérance de gestes, d'intonation et de pantomime, particulière à sa profession :

— Ah! vous êtes un brave homme!... Vous avez reconnu l'enfant et épousé la mère... C'est bien! c'est très bien!!!

UN COUP DE CHAPEAU

Gérald à Fernand.

« Cher ami,

» Tu me grondes, et tu as raison; tu te plains, et tu es dans ton droit. C'est par la rumeur publique et les journaux de ma province que tu as appris mon mariage. Je ne t'en avais pas fait part, à toi, mon ami le plus intime, mon inséparable à Saint-Cyr, mon camarade de promotion, mis à l'ordre du jour et décoré en même temps que moi. A quoi sert, me dis-tu, que l'on nous ait appelés, au régiment et à l'école, Oreste et Pylade, si Pylade cache à Oreste l'acte le plus important de sa vie?

» Oui, je suis coupable... Que veux-tu! Beaucoup d'embarras, un peu de mauvaise honte, pas mal de respect humain... Aujourd'hui, je reconnais mes torts, et je vais essayer de les réparer en te contant toute l'histoire.

» Tu sais, Fernand, avec quel serrement de cœur et à la suite de quels deuils de famille j'ai dû donner ma démission à vingt-sept ans, au moment où nous

étions portés tous les deux pour le grade de capitaine. Fils unique, mon père et ma mère morts dans la même année, je me trouvais tout à coup propriétaire d'une fortune très considérable, mais toute territoriale et sujette à bien des risques, si on l'abandonnait à des hommes d'affaires. J'aurais hésité pourtant, si mon père, que j'adorais, ne m'avait indiqué, dans son testament, avec sa précision habituelle, ses dernières volontés, et, par conséquent, mon devoir.

» Me voilà donc à Toulouse... As-tu vu jouer une pièce, d'ailleurs assez médiocre, d'Eugène Labiche, intitulée *le Point de mire?* Non ; mais tu as certainement lu, dans Balzac, cette *Fleur des pois*, qui commence si bien et finit si mal. Alors, tu me comprendras, quand je t'aurai dit que, au bout de quelques semaines, je m'aperçus que les *mamans* et la jeunesse dorée (vieux style) me considéraient avec une attention toute particulière, mais avec des idées fort différentes. J'étais, à ce qu'il paraît, un excellent parti : bel hôtel à Toulouse, château quasi seigneurial à deux lieues de la ville, plus de chasse que n'en comporte notre Midi, des inscriptions sur le Grand-Livre, des vignes encore épargnées par le phylloxera, cinq chevaux dans mon écurie, un bon cuisinier, d'élégantes voitures, le petit ruban rouge à ma boutonnière, et, pour me consoler de la perte de notre cher uniforme, une collection de chefs-d'œuvre du meilleur tailleur de Londres. Tu le vois, je réunissais toutes les conditions voulues pour que les mères de filles à marier

désirassent (soyons correct) m'avoir pour gendre, et que les jeunes gens ne fussent pas fâchés de me voir aspirer au titre glorieux de prince de la jeunesse; titre qui ne pouvait se conquérir qu'à grand renfort de dîners exquis, de joyeux soupers, de cavalcades, de chasses, de parties de plaisir, d'argent gaiement perdu ou généreusement dépensé, d'hospitalité écossaise et de bourse toujours ouverte.

» Il y eut du mécompte. Je me bornai au strict nécessaire, pour ne pas être accusé de ladrerie. Ces lovelaces de département, ces viveurs de cercle et de café, ces tyrans des coulisses du grand théâtre, m'attiraient peu. Je ne jouais pas, je ne fumais guère, je buvais médiocrement. Mes deux plus vifs plaisirs étaient de monter à cheval, puis de rentrer chez moi, de m'enfermer dans ma bibliothèque et de compléter par de longues lectures mon éducation négligée. Bientôt, j'eus pour ennemis ou du moins pour détracteurs ceux qui avaient le plus désiré devenir mes intimes. On me qualifia de sauvage ; on déclara que je ne savais pas vivre. Les plus malins m'espionnèrent, persuadés que ma réserve un peu hautaine ne pouvait s'expliquer que par quelque passion mystérieuse; quelque belle Parisienne, arrivée de nuit par le chemin de fer et secrètement logée dans un faubourg ou dans le château de mes pères. Lorsqu'il fut à peu près constaté que, résidant à Toulouse depuis trois mois, je n'avais pas de maîtresse, ce furent des haussements d'épaules, des clignements d'yeux, des ricanements et des quoli-

bets à n'en plus finir. Un lauréat de l'Académie des jeux floraux, comblé d'églantines et de soucis, me surnomma l'Hippolyte de la Haute-Garonne, et ceux qui ne me traitèrent que d'original furent les plus charitables.

» Mais plus je baissais dans l'estime de mes jeunes contemporains, plus je grandissais dans les sympathies des douairières, des *mamans*, des hommes d'âge, et de tout le personnel du faubourg Saint-Germain de Toulouse. Un millionnaire de vingt-sept ans qui ne jetait pas son argent par les fenêtres, un lieutenant de dragons qui ne se grisait jamais, un grand garçon passablement tourné qui dédaignait les amours faciles des grisettes et des actrices... quel phénix, et quelle aubaine pour l'heureuse mortelle qui saurait trouver le chemin de ce cœur si haut placé! Je te parlais tout à l'heure de *la Fleur des pois*, de Balzac. Justement, pour rendre l'analogie plus complète. Toulouse possédait sa Nathalie Évangélista en la personne de mademoiselle Gabrielle de Ruoms, dont la mère avait été jadis très liée avec la mienne. Presque aussi riche que moi, au moins mon égale par sa naissance, élevée à Paris, belle à pouvoir se passer de dot, Gabrielle, au premier aspect, donnait l'idée, non pas précisément d'une violette, mais d'un beau lis aristocratique, tout étonné d'être éclos et d'avoir grandi sous le règne de la démocratie. Le souvenir de l'intimité de la marquise de Ruoms avec ma mère fût notre premier trait d'union. Je lui fus présenté

dans un bal, et, par grâce spéciale, *on* lui permit de valser avec moi. Dès lors, cette phrase engageante : « Il n'y a pour Gabrielle de Ruoms que Gérald de » Frémeuil; il n'y a pour Gérald que Gabrielle de » Ruoms; c'est un mariage écrit au ciel », — circula dans tous les salons, passa de bouche en bouche, et finit par devenir pour moi une sorte d'*invite*. Je n'y voyais rien de désagréable. Je rencontrais presque chaque soir madame de Ruoms et sa fille. Leur attitude et leurs regards me disaient clairement le mot de l'Évangile: « Frappez, et on vous ouvrira. » — Je n'eus pas la peine de frapper bien fort. Je fus tacitement admis à faire ma cour à Gabrielle, et bientôt accueilli comme un fiancé.

» Étais-je amoureux? Certes, Gabrielle était assez belle pour *énamourer* le plus sentimental, le plus romanesque des lieutenants de dragons. Néanmoins, cette beauté brune, fière, cette physionomie altière et résolue, ne s'accordaient pas tout à fait avec mon idéal. J'aurais mieux aimé une taille plus frêle, et, dans ces yeux si beaux, une expression plus sympathique de tendresse et de douceur. Ce qui me déplaisait, m'effrayait presque, c'était sa manie de me répéter à tout propos: « Sachez que, si je me suis » sentie disposée à vous aimer, ce n'est pas à cause » des vulgaires avantages qui pouvaient me faire » désirer ce mariage. C'est uniquement parce que » vous ne ressemblez pas aux autres jeunes gens; » parce que ce qui les attire vous dégoûte; parce » que je suis sûre que vous ne me rapporterez jamais

» du dehors cet ignoble parfum de club, de cou-
» lisses et de boudoirs interlopes, que les pauvres
» femmes de ma connaissance sont forcées de tolérer
» pour avoir la paix du ménage. Croyez-le bien, si un
» Montmorency ou un La Rochefoucauld, riche comme
» Rothschild, beau comme le comte d'Orsay, me
» faisait l'honneur de me demander ma main, et si
» j'apprenais qu'il eût parlé une fois, — une seule
» fois, entendez-vous? — à une de ces créatures
» qu'on appelle, je crois, des *cocottes*, je le repous-
» serais avec horreur!... »

» Cet *ultimatum* m'était signifié d'une magnifique voix de contralto, avec un geste souverain et des airs de duchesse, plus majestueux qu'aimables. Assurément, je n'avais nulle envie d'enfreindre ce mandat impératif; mais il m'ouvrait un jour inquiétant sur le caractère de Gabrielle, et je me demandais si, une fois mariée, elle ne voudrait pas être un peu trop « maîtresse au logis ». Cependant, il n'y avait pas là de quoi arrêter nos projets, et j'allais partir pour Paris avec ma fiancée et ma future belle-mère, lorsqu'un incident minuscule vint me rappeler la comédie de Scribe, — *le Verre d'eau ou les Effets et les causes*, — et amener une péripétie digne d'inspirer trois cent soixante-cinq feuilletons à Xavier de Montépin.

» Tu n'as peut-être pas oublié un soldat de notre régiment, dont j'avais fait mon *brosseur* quand nous

étions à Carcassonne. Il se nommait Jean Trescol, et avait vu le jour à Dremil, village voisin de mon domaine de la Peyrière. La première figure que je rencontrai en arrivant à Toulouse ce fut Jean Trescol. Il battait le pavé et mangeait ses chétives économies à la recherche d'une place. Je lui donnai quelque argent pour acheter un cheval, des harnais et un de ces *paniers* si commodes, dans la belle saison, pour les parties de campagne. Le tout ne me ruina pas, et me valut de la part de ce brave garçon une reconnaissance extraordinaire.

» Or, ce jour-là même, tandis que j'arpentais la rue Lafayette en méditant le *pronunciamiento* de la belle Gabrielle, je levai par hasard les yeux, et je vis venir à moi l'équipage de Jean, trônant sur son siège. Dès qu'il m'aperçut, sa bonne grosse figure rayonna, et il me salua avec une telle expression de joie et de gratitude, que je lui rendis amplement son salut en accompagnant mon coup de chapeau d'un affectueux sourire. En ce moment, je remarquai d'abord que la rencontre avait lieu tout juste sous le balcon du *Jockey-Club* de Toulouse, et que ce balcon n'était pas désert; secondement, que le *panier* de Jean n'était pas vide, qu'il contenait une très jolie femme, qui, se croyant saluée, me souriait gracieusement, et que cette femme était Vanina!...

» Vanina! c'est-à-dire un *point de mire* dans son genre, comme moi dans le mien; l'énigme, le mystère, la curiosité, l'*inconnu* qui montait toutes les têtes, défrayait toutes les conversations, suggérait tous

les commentaires, semblait défier toutes les enquêtes! Qu'était-ce, en réalité, que cette femme, qui évidemment cachait son vrai nom sous un pseudonyme emprunté aux chroniques italiennes du XVe siècle? Une femme du monde, non; du demi-monde, probablement; une actrice peut-être, réfugiée en province après un début malheureux ou une aventure trop bruyante. Tout ce que l'on savait d'elle, c'est que, trois mois auparavant, elle était arrivée à Toulouse avec une cameriste nommée Brigitte, qui paraissait avoir pour elle un dévouement de caniche; que ses toilettes étaient élégantes sans être tapageuses; qu'elle allait régulièrement le dimanche à la messe de midi, et qu'elle occupait un joli appartement dans le quartier aristocratique. Quelques *sportsmen* toulousains, qui passaient l'hiver à Paris et se prétendaient bien informés, assuraient qu'elle avait débuté sans succès au théâtre de la Renaissance, dans une opérette de Charles Lecoq; qu'un prince russe, fabuleusement riche, lui avait fait don d'un charmant hôtel, avenue de Villiers; mais que, la trouvant, un soir, en tête à tête avec un ténor de l'Opéra-Comique et redevenant Tartare jusqu'aux moelles, il s'était livré à de telles violences que la malheureuse s'était enfuie. A présent, pour faire oublier ce scandale qui avait eu son retentissement dans tous les journaux à sensation, elle se résignait à habiter une ville de province, et évitait de faire parler d'elle, attendant le moment qui lui permettrait de reprendre son rang dans les hautes sphères de la galanterie parisienne. Ce que nul ne

pouvait contester, c'est que bouquets, écrins, madrigaux, sonnets, lettres incendiaires, offres de je ne sais combien de coupons de rentes, avaient afflué chez elle, et qu'elle avait tout repoussé ; que tous les don Juans du département, les séducteurs, les irrésistibles, s'étaient épuisés en tentatives pour pénétrer jusqu'à cette beauté mystérieuse, et que tous avaient trouvé porte close.

» Je connaissais ces détails vaguement, par ouï-dire, et, le lendemain, je n'y pensais plus, lorsque, chargé d'une gerbe de fleurs rares, je montais l'escalier d'honneur du bel hôtel de Ruoms. La réception qui m'y attendait eut de quoi démonter un officier de l'armée française, même bronzé par les obus prussiens. Voici ce qui était arrivé :

» Trois ou quatre prétendants à la main de Gabrielle de Ruoms — le clan des *refusés* — se trouvaient sur le balcon du *Jockey-Club* toulousain, au moment de ma rencontre et de mon coup de chapeau. Je t'ai dit comment et pourquoi ils m'avaient pris en grippe, grippe envenimée par la jalousie que leur inspirait mon titre de fiancé de Gabrielle. Aussitôt, ils délibérèrent. Le conciliabule ne fut pas long. Un de ces messieurs était quelque peu parent de la marquise de Ruoms ; il avait ses entrées dans la maison. Ses compagnons d'infortune le choisirent pour ambassadeur, et j'ai dû supposer qu'il s'était acquitté de sa mission avec un luxe enjolivé de

toutes les exagérations gasconnes. Sans doute, il conta à Gabrielle et à sa mère que Vanina, en m'apercevant, avait poussé un cri de joie et fait arrêter sa voiture; que nous avions échangé une cordiale poignée de mains, comme d'anciennes connaissances, et que, après quelques minutes de causerie excessivement amicale, on l'avait entendue me dire : « A bientôt! au revoir ! » — Ces conjectures, et de plus noires encore, ne pouvaient qu'être justifiées par la façon dont m'accueillit, ou plutôt ne m'accueillit pas, l'orgueilleuse Gabrielle. La mère, beaucoup plus calme, me faisait des signes qui voulaient dire : « Courbez la tête sous l'orage! Laissez passer la bourrasque ! Vous reviendrez dans un moment plus favorable! » — Mais la fille! Elle était debout, et jeta mon bouquet sans l'honorer d'un regard. Ses grands yeux noirs à reflets fauves lançaient des éclairs; je suis forcé d'avouer que son courroux la rendait encore plus belle. C'était Junon foudroyant, non pas Jupiter, — qui le lui aurait bien rendu — mais le plus médiocre des Olympiens. — « Ainsi donc, » me dit-elle d'une voix entrecoupée par sa magnifique colère, « c'est cinq minutes après » m'avoir quittée, après m'avoir entendue, sachant » fort bien à quoi vous en tenir sur mes résolutions » inflexibles, sur mes invincibles répugnances, c'est » le moment que vous avez choisi pour vous montrer au public, causant familièrement avec une » fille !... Moi qui vous croyais meilleur que les » autres! moi qui allais vous épouser, parce que

» j'avais la naïveté de vous supposer inaccessible
» aux grossières séductions de ces créatures! Ai-je
» été assez dupe? suis-je assez mystifiée? Ah! je
» déteste le libertinage; mais j'exècre mille fois plus
» l'hypocrisie... Grandisson-Tartufe!... J'espère du
» moins ne pas vous étonner en vous déclarant que
» tout est rompu (je t'assure qu'elle ne ressemblait
» pas à Grassot), — que j'aimerais mieux me faire
» carmélite que de devenir votre femme et porter
» votre nom! » etc., etc., etc., et beaucoup d'*et*
» *cætera!*

» A chacune de ces phrases furieuses ma pantomime répondait pour moi. Mais le moyen de placer un mot à travers cette éruption du Vésuve!... Je regardai la marquise; je compris le signe de détresse que cette mère, un peu trop gouvernée par sa fille, m'adressait, faute d'avoir le courage de prendre ma défense. Je baissai la tête, et je sortis, laissant Gabrielle libre d'interpréter à sa guise ma retraite et mon silence.

» Comment te peindre les sentiments qui m'agitèrent, une fois que je me retrouvai dans la rue? Tu m'as vu, au régiment, me battre pour une vétille. Tu m'as vu, à la table d'hôte de l'hôtel de France, à Provins, souffleter cet avocat, — aujourd'hui député, par parenthèse, — qui s'était permis quelques plaisanteries sur les zouaves de Charette... Eh bien, juge tout ce qui s'était amassé en moi de surexcita-

tion, de colère, de rage, pendant cette scène où je venais de jouer le rôle de personnage muet! Juge ce chaos tumultueux, cette espèce d'affolement où s'entremêlaient la fureur, la honte de l'affront subi, l'impossibilité de me venger, la certitude que ces beaux messieurs du club allaient s'égayer à mes dépens, la difficulté de découvrir mon délateur parmi sept ou huit noms également suspects, et, au milieu de tout cela, la foudroyante beauté de Gabrielle, le délicieux et souriant visage de Vanina!... Endiablé, ne sachant positivement à qui m'en prendre, j'eus recours à un *calmant* qui m'a souvent réussi; un temps de galop effréné sur le plus fougueux de mes chevaux... Rentré chez moi, je fis seller Mourad, mon arabe, et, suivi de Job, mon petit groom, je me lançai à fond de train hors de la ville, puis à travers champs. Les passants qui me rencontrèrent durent me croire absolument fou. Au bout d'une heure de cette course insensée, Job demandait grâce; Mourad, le buveur d'air, était blanc de sueur et d'écume, et, moi, je n'étais pas calmé! Au retour, un premier hasard me fit passer devant la maison qu'habitait Vanina, et un second hasard attira mes regards vers sa fenêtre. Elle y était; illusion ou idée fixe, je crus lire dans ses yeux une expression de poignante ironie; je me figurai qu'elle savait tout, qu'elle s'applaudissait de son ouvrage, et qu'elle se moquait de moi; ma rage me reprit avec une intensité effroyable. Je jetai la bride de mon cheval à Job, montai jusqu'au second étage, où logeait Vanina,

trouvai sa porte entr'ouverte, et me précipitai, comme une trombe, dans son appartement; j'avais ma cravache à la main... Oh! vraiment, je n'ose continuer, et, à ce souvenir, je me sens rougir de honte! Moi, moi, le comte Gérald de Frémeuil, cité, au régiment, pour la courtoisie de mes manières et mes sentiments chevaleresques! Mais je n'étais plus moi; je n'avais plus que les instincts de la brute, le hideux vertige de l'ivrogne des boulevards extérieurs. Ce qu'il y eut d'étrange, c'est que Vanina ne répondait à mes coups de cravache ni par un cri, ni par un geste, ni par une plainte. De temps à autre, elle murmurait: « Oh! un gentilhomme! un officier » français!... battre une femme! » Puis elle souriait; puis une larme brilla dans ses beaux yeux, et descendit lentement sur sa joue... Non, mon ami, non, tu ne peux te faire une idée de ce sourire mouillé de cette larme!... Tout à coup, je sentis, dans tout mon être, comme une violente secousse; je me fis horreur; dégrisé de cette colère de sauvage, il me sembla que je redevenais moi-même, et que le malotru qui venait de se conduire comme un crocheteur ivre n'avait rien de commun avec Gérald de Frémeuil... Je m'enfuis... deux fois en un jour! q elle honte pour le 2e dragons! N'est-ce pas que j'étais bien lâche?

» Je n'ai qu'un vague souvenir de ce qui suivit. Job avait emmené les chevaux; ma vue se troublait, mes tempes battaient à se rompre; j'étais en nage

dévoré d'une soif ardente; j'entrai dans un café, et je bus d'un trait tout le contenu d'une carafe d'eau glacée. La réaction fut terrible; mes dents claquaient; un frisson sinistre me saisit de la tête aux pieds; j'eus à peine le temps et la force de me mettre au lit; sitôt couché, je fus pris de délire; c'était une fièvre cérébrale. Il paraît que, pendant neuf jours, je fus entre la vie et la mort, plus près de la mort que de la vie, en proie à des hallucinations épouvantables, ne reconnaissant personne, parlant à tort et à travers, me traitant de misérable et d'infâme, entremêlant dans mes discours les noms de Gabrielle et de Vanina, et dans mes fugitives lueurs de raison, pleurant et criant : « Tout cela pour un coup de chapeau! un coup de chapeau! » — C'est du moins ce que me raconta, lorsque je rouvris les yeux et que le danger le plus imminent fut passé, l'excellent docteur Bertal, le prince de la science toulousaine. Il souriait presque en me le racontant; c'est que le docteur n'était pas seul à mon chevet. Derrière lui, se cachant à demi dans le pli des rideaux, j'aperçus une femme, et cette femme était Vanina!

» — Si vous saviez comme elle vous a soigné! me dit M. Bertal, malgré les signes qu'elle lui adressait pour le faire taire... quelle admirable garde-malade! Ce n'est pas moi qui vous ai guéri, c'est elle... Neuf jours de suite, elle vous a veillé, toujours inclinée sur votre lit, épiant vos moindres mouvements, ne permettant à personne de la suppléer. Et quelle adresse! quelle légèreté de main dans les moindres

détails!... Je m'y connais... J'ai à mon actif trente ans de service médical. Je n'ai jamais rien vu de pareil!

» Si l'on me demandait, Fernand, quel est, à mon avis, le plus délicieux état de l'âme et du corps, je répondrais sans hésiter : La convalescence, quand on renaît à la vie après une maladie réputée mortelle, et que, pour centupler le charme de cette renaissance, on est soigné, choyé, dorloté par une femme ravissante, dont l'amour se trahit à chaque instant sans se déclarer jamais. Vanina passait auprès de moi toutes ses heures. Ses prévenances et ses soins étaient incomparables. Elle me devinait sans que j'eusse besoin de parler. Douée d'une voix enchanteresse, — la voix de Sarah Bernhardt avant sa sortie du Théâtre-Français, — elle me lisait mes poètes et mes romanciers favoris, — jamais rien de Zola, ce qui eût infailliblement amené une rechute ; — puis, s'accompagnant à mon piano, elle chantait, de cette voix au timbre d'or, les mélodies que je préfère : l'air du page des *Noces de Figaro*, la chanson du roi de Thulé, *le Lac*, de Niedermeyer, *le Vallon*, de Gounod, la romance de Mathilde dans *Guillaume Tell*... Après quoi, elle me racontait son histoire... Oh! mon ami, que cette histoire est touchante! Elle peut se résumer en deux mots: innocence et malheur. Vanina s'appelle, de son vrai nom, Marie Sorel. Son père, chef de bataillon au 41e de ligne, fut tué à Sébastopol.

» Au début de la campagne, il avait fait prisonnier, en lui sauvant la vie, un officier supérieur de l'armée russe, aide de camp du tzarevitch, et immensément riche. En mourant, il lui recommanda sa fille Marie, qui n'avait jamais connu sa mère, et qui était alors tout enfant. C'est ainsi que la pauvre Marie se trouva, neuf ou dix ans plus tard, après bien des souffrances et des misères, lectrice, c'est-à-dire un peu plus qu'une femme de chambre, chez la princesse K.....off, proche parente de l'aide de camp. Sa vie y était bien triste : la princesse, constamment malade, couchée sur sa chaise longue, d'humeur inégale et quinteuse, brusquant sa lectrice à chacune de ses crises de nerfs ou de ses bizarres caprices ; le prince, trop galant peut-être, et furieux de la froide attitude de cette orpheline, qu'il aurait volontiers traitée comme une *serve*. En outre, elle dépérissait sous l'influence du terrible climat de Saint-Pétersbourg. Un acteur français du théâtre Michel, reçu chez la princesse et voyant Marie pâle et abattue, lui dit que, avec sa voix charmante, sa figure et son talent de lectrice, il lui serait facile de se faire une position à Paris. Elle se laissa persuader. Là, de nouvelles déceptions l'attendaient. Les dangers de la vie de théâtre effrayaient cette nature d'hermine et de sensitive. Elle vécut deux ou trois ans en donnant des leçons, mais ayant toujours à lutter contre la gêne et à endurer des privations de toute sorte. Le père d'une de ses élèves, vieillard vénérable, d'une grande piété,

à la tête de toutes les bonnes œuvres, l'assura que nulle part elle ne serait mieux qu'à Toulouse, ville de mœurs douces et polies, éprise de littérature, de poésie et de musique. Ici, nouvel accroc : le directeur du théâtre lui offrait un brillant engagement ; elle allait le signer, lorsqu'elle entendit parler de moi; elle voulut me voir, me connaître; un soir, j'avais loué une loge pour la marquise de Ruoms et sa fille. Marie obtint du directeur une place dans son avant-scène. Toute la soirée, elle me regarda avec une émotion sympathique. De temps à autre, ses yeux se fixaient sur Gabrielle, et, tout en admirant cette beauté hautaine, son cœur devina que je ne serais pas heureux. Elle apprit que je montais à cheval presque tous les jours, et, bien souvent, sans que je m'en sois jamais douté, elle s'est trouvée sur mon chemin ou à sa fenêtre, pour me voir passer. A mesure qu'elle s'abandonnait à ce sentiment, tout nouveau pour son innocence, le théâtre lui inspirait une appréhension plus insurmontable. — « Non, » se » disait-elle, » je ne veux pas qu'il me voie sur les » planches, chantant pour tout le monde, idole, jouet » ou victime du public! » — Le jour même, le jour du mémorable coup de chapeau, elle venait, conduite par Jean Trescol, d'annoncer au directeur que, décidément, elle refusait ses offres. N'est-ce pas adorable?

» Entre temps, pour l'acquit de ma conscience, je m'étais informé de la marquise de Ruoms et de sa fille. Ces dames étaient parties pour Luchon au moment où le docteur Bertal désespérait de me sauver.

» Depuis trois semaines, Vanina, Marie Sorel, ma bienfaitrice, ma consolatrice, ma garde-malade, s'appelle la comtesse Gérald de Frémeuil. »

Fernand à Gérald.

« Imbécile! »

VICTOR DE LAPRADE

(Mes Souvenirs.)

Ce n'est pas, Dieu merci! un article nécrologique que je vais écrire [1]. Victor de Laprade endure depuis longtemps de cruelles souffrances; mais il est encore debout, dans toute la plénitude de sa belle intelligence, opposant à ses douleurs l'énergique résignation du stoïcisme chrétien. L'autre jour [2], je citais quelques-uns de ses vers. J'ai été naturellement amené à en relire un grand nombre; puis, à l'aide d'un travail psychologique que je ne me charge pas de définir, je me suis demandé ce qui avait dû se passer dans cette âme de citoyen, de catholique, de royaliste et de poète, pendant la foudroyante épreuve que nous venons de traverser. Il m'a paru que, sans étudier séparément chacun de ses ouvrages, je pouvais, avec une sorte de mélancolique *à-propos*, associer mes souvenirs à l'ensemble de sa carrière, retrouver dans mon passé cette noble

1. Hélas! ces pages n'ont précédé que de bien peu la mort du poète.

2. A propos de la mort du comte de Chambord.

et originale figure qui a constamment fait de l'honneur une des prérogatives de la poésie, et que nous rendent plus chère les laideurs du réalisme et du naturalisme modernes. Les hommes éminents qu'une maladie ou un deuil éloigne de la vie active, du mouvement littéraire, des centres où se créent et se renouvellent les réputations, sont parfois enclins à croire qu'on les oublie, qu'ils ne sont plus de ce monde, que leur retraite est une abdication. Ces pages ne seraient-elles bonnes qu'à prouver à Laprade le contraire, elles auraient leur raison d'être.

C'est en juin 1847 que j'eus le premier pressentiment de la poésie de Laprade. Je voyageais en poste par un temps admirable, avec un de mes parents, mon ami d'enfance, mon camarade de collège et de *romantisme*, et j'avais ce sujet de poignante tristesse, de le savoir condamné par les médecins au moment où j'essayais de le distraire, où les splendeurs du soleil couchant, les riches verdures des forêts de Sénart et de Fontainebleau, les pittoresques harmonies du soir et le plaisir, aujourd'hui perdu, de rouler dans une bonne calèche, sur une jolie route, redoublaient en nous l'envie de vivre. Henri de C.. et moi, nous avions passionnément aimé les vers, et il fallait que cette passion fût bien sincère et bien désintéressée pour résister, chez moi et chez lui, au chagrin d'en avoir sur la conscience deux ou trois milliers de détestables. Nous devisions de notre jeunesse à son déclin, des premières d'*Hernani*, de *Christine*, du *Roi s'amuse*, de *Marion Delorme*,

d'*Antony*, auxquelles nous avions assisté, de nos illusions évanouies, de nos enthousiasmes éteints: — et, puisque l'occasion s'en présente, j'arrête ici au passage un souvenir qui emprunte à des catastrophes récentes une actualité funèbre. Pendant cette causerie, qui dura jusqu'à l'hôtel de la *Souche*, à Villeneuve-la-Guyard, Henri de C..., que sa situation diplomatique et la pairie de son père rattachaient à la Monarchie de juillet, me prédit (17 juin 1847), pour une échéance très prochaine, la chute de Louis-Philippe. Est-il donc vrai que les yeux qui vont se fermer s'ouvrent sur ce que nous ne voyons pas?

Les deux derniers numéros de la *Revue des Deux Mondes* gisaient sur les coussins de la voiture. Nous étions grands admirateurs d'Alfred de Musset, que tout contribuait à faire *notre* poète: nos actes de naissance, nos souvenirs de concours général et de Sorbonne, et, un peu plus tard, l'honneur d'avoir été les premiers à le saluer grand poète, et d'avoir fait avec lui, chez son ami Alfred Tattet, d'interminables parties de bouillotte. Aussi étions-nous contrariés de le trouver déjà si inférieur à lui-même dans les vers que la *Revue* du 1er juin venait de publier, notamment ceux-ci, dont Sainte-Beuve s'est justement moqué:

Il faut, en ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux:
Les bonbons, *l'océan*, le jeu, l'azur des cieux,
Les femmes, *les chevaux*, *les lauriers et les roses*...

— C'est donc fini! murmurait tristement Henri

de C... Vidé, notre charmant poète!... A trente-sept ans! — (C'était son âge, à lui aussi.) — Trente-sept ans!... L'âge de Raphaël, de Mozart et de lord Byron quand ils sont morts!...

Voulant faire diversion à ces idées lugubres, où je devinais un retour sinistre sur lui-même, je feuilletais la *Revue* du 15, et je m'écriai un peu au hasard :

— Tiens! mais voici d'autres vers, des vers d'un nouveau poète, qui me semblent très beaux!

... D'ailleurs, la voix qui siffle, en traversant l'érable,
Le son calme et plaintif qui s'exhale du pin,
Ont un écho dans moi, profond, vague, ineffable,
Dont j'écoute en tous lieux le murmure sans fin.

Si j'ai vos bras noueux, vos cheveux longs et rudes,
J'ai mes chansons, aussi, mes bruits graves et doux,
Et, sur mon front ridé, le vent des solitudes,
O chênes fraternels, frémit comme sur vous!...

Nous avions là, en un moment où la tristesse de nos cœurs nous disposait aux impressions poétiques, la première révélation d'une poésie à la fois austère et sereine, inspirée par un sentiment profond de la nature, aimant à s'égarer parmi les sommets et les chênes, mais trop spiritualiste et trop chrétienne pour s'abîmer dans une contemplation stérile et méconnaître le Créateur dans son œuvre, l'âme humaine dans ses rapports avec son Dieu, le monde invisible dans ses affinités avec le monde extérieur. — « Qui sait? disions-nous. Voilà Musset sur son déclin,

Vigny silencieux et sentant le renfermé, Lamartine emporté par la fièvre girondine et grisé par les banquets réformistes, Victor Hugo, pair de France, de plus en plus *impopulaire* (*sic*, 1847), et retiré sous sa tente depuis que le public et la critique ont manqué de respect aux *Burgraves*. Victor de Laprade arrive à son heure; saluons la nouvelle étoile qui se lève dans notre ciel poétique!... »

C'est ainsi que s'inaugurèrent mes relations avec Laprade, que je ne devais plus perdre de vue pendant sa féconde et brillante carrière. Mis en goût par les beaux vers du *Bûcheron,* je voulus lire tout ce qu'il avait déjà publié à cette date: *le Précurseur*, qui fait partie des *Poèmes évangéliques; Psyché,* une de ses œuvres les plus personnelles et les plus charmantes, où le poète nous a rendu toute la fraîcheur des créations primitives, où des chœurs mystérieux et des gerbes de fleurs rares se groupent autour de la légendaire victime de la Curiosité et de l'Amour, où l'antique symbole, rajeuni et purifié, se retrempe dans une sorte de baptême chrétien. Puis vinrent les *Symphonies* et les *Idylles héroïques*, qui préparèrent excellemment Victor de Laprade aux suffrages de l'Académie française.

C'est en 1857, dix ans, presque jour pour jour, après ma première initiation à la poésie de Laprade, que cette candidature académique fut mise en avant par M. Cousin et quelques-uns de ses plus éminents collègues. M. de Salvandy venait de mourir, et mon impitoyable mémoire me rappelle ici sa bizarre

oraison funèbre, prononcée par M. Guizot dans une causerie intime : « Il fallait que M. de Salvandy eût bien des qualités, pour avoir pu réussir et parvenir avec tant de ridicules ! » Rapprochez de ce propos extra-doctrinaire le dialogue suivant : *Un quidam* à M. Royer-Collard : « M. de Salvandy est un sot ! — Non ! non ! vous vous trompez, vous lui faites tort ; c'est LE SOT. » — Et vous me direz s'il ne vaut pas mieux planter ses choux, pêcher à la ligne, jouer au bézigue, fumer sa pipe au soleil et faire des calembours,

Oblitus multorum, obliviscendus et illis,

que publier *Alonzo*, composer des discours, donner la réplique à MM. Hugo, Berryer, Dupanloup et Sacy, danser sur un volcan, arriver à l'Académie, se faire nommer deux ou trois fois ministre de l'instruction publique, alterner entre la simarre brodée d'hermine et l'habit aux palmes vertes, suspendre à son cou la croix de commandeur, le tout pour mériter finalement et obtenir ce double brevet, généreusement décerné par les deux grands prêtres de la Doctrine !

Mais, le 15 décembre 1856, à la mort de M. de Salvandy, l'auteur empanaché d'*Alonzo* personnifiait surtout pour nous, récalcitrants à l'Empire, cette idée de *fusion* monarchique, toute au profit du droit héréditaire, idée réparatrice qui, après bien des vicissitudes, n'a pu, hélas ! triompher complètement que dans un jour de deuil. M. de Salvandy, un an auparavant, avait énergiquement contribué à l'élec-

tion de M. de Falloux, et c'est chez lui que nous étions allés féliciter le nouvel académicien. M. de Falloux ne l'avait emporté que de quelques voix sur M. Émile Augier, qui semblait, par conséquent, appelé à recueillir la succession de M. de Salvandy. Pourtant il y avait des objections. On ne contestait pas les titres de l'auteur, bien jeune encore, de *l'Aventurière*, de *Gabrielle* et de *Philiberte*. Seulement on se demandait si cet auteur comique, tout entier aux choses du théâtre, rallié à l'Empire, habitué du salon de la princesse Mathilde, petit-fils de Pigault-Lebrun, signalé pour sa verve gauloise et légèrement voltairienne, serait l'héritier et le panégyriste le plus convenable d'un homme politique, grave, solennel, passionnément réconcilié avec la monarchie légitime, l'Église et le faubourg Saint-Germain, et sans doute bien étonné s'il eût su que la comédie avait pu parfois le réclamer comme sien. On savait, d'ailleurs, que l'Académie ne tarderait pas à perdre deux de ses membres, dont l'un aurait pu fournir à l'autre l'idée d'un proverbe de plus : « Les extrêmes se touchent. » — Alfred de Musset et le vénérable M. Brifaut, — les deux antipodes ; le grand poète fort mal élevé, quoi qu'en ait dit son excellent frère, et le bel esprit minuscule, à peu près tombé en enfance, mais à qui ses manières exquises et sa politesse de gentilhomme de l'ancienne cour avaient fait pardonner ses niaiseries tragiques et littéraires. Nous aurions voulu voir Émile Augier s'asseoir au fauteuil de Musset, dont il avait été le collaborateur pour la

jolie bluette de *l'Habit vert*, et Laprade succéder à M. de Salvandy, qu'il aurait pu louer en toute sûreté de conscience, sinon comme écrivain de premier ordre, au moins comme le contraire d'un *courtisan* de la populace ou de César.

L'illustre compagnie en décida autrement : le poète de *Psyché*, des *Poèmes évangéliques* et des *Symphonies*, ajourné de quelques mois, remplaça le poète de *Rolla* et de *Namouna*. Sa séance de réception fut très belle ; M. Vitet lui répondit, et, en dépit des conventions académiques, ces deux hommes d'élite, dont nul n'avait envie de récuser l'autorité morale, surent nous rappeler, dans un magnifique langage, qu'Apollon n'était pas pour rien le père d'Esculape, et que personne, pas même les plus délicieux privilégiés de la Muse, ne peut enfreindre impunément certaines lois, aussi nécessaires à la santé intellectuelle qu'à l'hygiène. J'étais à côté d'une belle mondaine, *bas-bleu* à ses heures, grande admiratrice d'Alfred de Musset, laquelle, voyant la mâle et sévère figure de Laprade à cette place où elle avait contemplé, cinq ans auparavant, la blonde tête et le visage rose, un peu fané, de son prédécesseur, disait à demi-voix : « N'est-ce pas le carême après le carnaval? — Oui, madame, répliquai-je ; mais l'Église fait bien ce qu'elle fait, et le carême est beaucoup plus SAIN que le carnaval ! — SAIN ! comment l'entendez-vous? Avec ou sans T ? — Comme vous voudrez ; avec plus de thé que d'absinthe. » Incorrigible ! ! !

Nous touchons ici à la période militante de cette belle et vaillante carrière.

Laprade sait ce que je pense de ses satires politiques. Il leur dut la seule jouissance d'amour-propre qui lui eût manqué jusqu'alors ; quelques saisons de popularité. Assurément sa main loyale excellait à faire vibrer les cordes d'airain.

Il frappait fort toujours et presque toujours juste
En visant le César qui ne fut pas Auguste.

Et, cependant, comment se défendre des réflexions douloureuses que nous suggèrent les calamités ultérieures ? Ç'a été la fatalité de notre époque et de notre pays que, à deux reprises, les hommes les plus considérables par leurs talents, leur vertu, leurs convictions religieuses, leurs scrupules de patriotisme et d'honneur, leur fortune et leur situation sociale, aient fait presque cause commune avec de misérables ouvriers de démolition et de désordre contre des gouvernements dont l'avènement avait été peut-être un malheur, mais dont la chute ne pouvait qu'être escortée de malheurs encore plus redoutables. Certes, la tentation était forte pour les âmes hautes et fières de protester contre un régime de despotisme bâtard qui favorisait les passions dangereuses en ayant l'air de réprimer les idées libérales, et qui nous préparait les explosions de la démagogie en nous infligeant les humiliations de la servitude. Néanmoins, comment ne pas éprouver aujourd'hui une sensation d'anxiété et de malaise,

lorsque nous reconnaissons qu'en croyant combattre le mal, nous nous sommes faits les inconscients complices du pire, quand nous voyons à quelles arrière-pensées scélérates, à quelles monstruosités d'ambition et d'égoïsme, à quel souffle d'athéisme, à quel esprit d'abjection, de destruction et de ruine nous avons livré passage? Une éloquente invective contre un projet de statue à Machiavel? Soit! Je ne sache pas que nous soyons machiavéliques. Mais du moins la politique tortueuse de Machiavel ne manquait pas d'une certaine grandeur. Elle prétendait faire l'éducation des princes. Aimez-vous mieux celle qui endoctrine les assassins et les incendiaires, les repris de justice et les pornographes? Aimez-vous mieux des statues à Danton, à Robespierre, à Lakanal, à Diderot, à Louis Blanc, à ce néfaste Gambetta, ou à ce pitoyable marquis de la Fayette, qui, après les sanglantes leçons de la République et de l'Empire, favorisait, sous la Restauration, les complots bonapartistes sans courir personnellement aucun risque, en se tenant *coi* dans son château de Lagrange? Et M. Thiers, ce *Machiaveluscule!* N'a-t-il pas fait cent fois plus de mal que le véritable Machiavel? Gloire à Thraséas! Soit! et, si vous le voulez absolument, gloire aussi aux citoyens Harmodius et Thrasybule! Cependant, prenez garde! Néron, cette fois, n'était pas bien méchant, et Thraséas, après s'être appelé Rogeard, Pyat, Delescluze et Raoul Rigault, s'appelle à présent, Cazot, Paul Bert, Jules Ferry et Thibaudin. Renonçons donc enfin à cette

rhétorique surannée qui va chercher dans l'antiquité des modèles, sans s'inquiéter de ce que seront les copies, confond le patriotisme luttant contre le joug de l'étranger avec la révolte s'insurgeant contre un gouvernement national, et fait, d'un martyr de Pisistrate ou de Tibère, le parrain d'un dresseur de barricades ou d'un allumeur de pétrole!

On sait ce que la satire intitulée *les Muses d'État*, lancée comme un paquet de poudre fulminante sous la nappe du festin impérial

(Je demande un bon point, je n'ai pas dit *l'orgie!*),

rapporta et coûta à Victor de Laprade. Il fut, pendant tout un hiver, le poète favori de la jeunesse des Écoles, qui lui sut gré, d'ailleurs, de se faire l'interprète de ses colères dans sa charmante pièce: *Aux oiseaux de la pépinière.* Par la même occasion, on sifflotait Sainte-Beuve, critique quasi officiel du *Constitutionnel* et du *Moniteur*. Les brasseries du quartier Latin applaudir Laprade et siffler Sainte-Beuve! Ce phénomène ne pouvait durer. Le saucisson du Vendredi saint, la parade d'athéisme et l'enterrement civil ne tardèrent pas à rétablir les proportions et les mesures. Notre poète — qui l'ignore? — perdit alors sa chaire de littérature française à l'Académie de Lyon; il accepta cette disgrâce, qui l'ennoblissait en l'appauvrissant, avec un courage qui fit de cette pauvreté une poésie de plus. Nul mieux que lui n'aurait eu aboutissants et intermédiaires auprès du

pouvoir, pour se faire réintégrer, et même placer plus haut. Il se refusa énergiquement à toute démarche, alors même que des parents dévoués le suppliaient de les laisser agir sans autre condition que de ne pas les démentir. Bientôt sa Muse, qui n'était point d'État, le récompensa royalement de sa noble et fière attitude. *Pernette* parut, l'adorable Pernette, la sœur exquise de Mireille. Certes, les pages éloquentes, poétiques, pittoresques, pathétiques, touchantes, émues, superbes, suaves, surabondent dans le riche répertoire de Laprade, dans *Psyché* comme dans les *Poèmes évangéliques*, dans les *Symphonies* comme dans les *Voix du silence*, dans les *Idylles héroïques* comme dans les *Satires*, et nous allons le voir, quand viendront les grands deuils de la patrie et de la famille, offrir à la famille et à la patrie ces *Poèmes civiques*, ce *Livre d'un Père*, magnifiques tressaillements d'un cœur brisé dans toutes ses tendresses, dans tout son orgueil de Français, et se réfugiant dans le foyer domestique, entre des berceaux, des portraits et des tombes. Mais *Pernette!* c'est la perle la plus pure de cet écrin; c'est la fleur la plus rare de cette corbeille. Jacques, Madeleine, Pierre, Pernette, le docteur, le curé, autant de figures vivantes, vraies, attendries, émouvantes, profondément *humaines*, auxquelles on revient avec délices après avoir bu aux coupes frelatées de la poésie moderne, comme on retrouve des amis que l'on a un moment négligés pour des indifférents. Lorsque Laprade publia *Pernette*, il fut le premier à nous indiquer, comme point

de comparaison, l'*Hermann et Dorothée*, de Gœthe; j'eus la sottise d'abonder dans ce sens, et de laisser croire que je préférais presque le poème de Gœthe, sous prétexte que Laprade avait altéré la limpidité de sa ravissante idylle en y jetant une pincée de ses haines politiques. Aujourd'hui Gœthe me prend sur les nerfs, comme tous les Allemands, et *Pernette* m'apparaît dans toute sa fraîcheur, dans toute sa grâce virginale et chrétienne. Le succès fut très vif, et M. Vitet le consacra dans la *Revue des Deux Mondes*, en des pages dignes de lui et du poète.

Hélas! l'ère des désastres approchait. Ils rencontrèrent chez l'auteur de *Pernette* et des *Muses d'État* un redoublement d'énergie patriotique et de sainte colère. Cette corde d'airain, dont les sonorités avaient pu paraître excessives quand elles s'attaquaient au vainqueur d'Austerlitz ou même au *criminel* du 2 décembre, foudroyèrent de leurs vibrations vengeresses les *barbares* dont l'œuvre allait être complétée par les *bandits*. Jamais Laprade n'avait été plus splendidement inspiré. Il fallait que cette inspiration fût bien communicative, qu'elle s'imposât bien victorieusement à tous les partis, que la patrie mutilée, saignante, palpitante sous les griffes allemandes, y parlât un bien irrésistible langage, pour que Lyon, la ville du drapeau rouge, la capitale du radicalisme et du socialisme à outrance, votât d'enthousiasme, pour son poète monarchique et chrétien, et l'envoyât à l'Assemblée nationale. Plus tard, en 1873, quelques-uns de nos amis blâmèrent Laprade de s'être démis

de ses fonctions de député, d'avoir laissé une place vide que le suffrage universel, revenu de ses frayeurs et rendu à ses instincts, ne pouvait manquer d'offrir à quelque héros de la Commune. Mais, quand même sa santé, déjà bien chancelante, n'eût pas été une suffisante excuse, quand même on refuserait de comprendre l'espèce de suffocation éprouvée par cet habitué des sommets, des chênes, du ciel bleu et de l'air pur, clos dans la pétaudière parlementaire, ou pris d'honorables scrupules s'il lui arrivait de faire trop souvent l'école buissonnière, comment cette nature franche, loyale, altière, ennemie de la supercherie et du mensonge, n'aurait-elle pas été dépaysée dans cet écheveau de petites intrigues, écœurée en voyant une majorité royaliste, élue pour rétablir la Monarchie, s'émietter sous les doigts crochus de M. Thiers, et préparer par ses divisions le triomphe de cette République qu'elle avait pour mission de rejeter à tout jamais dans son néant et dans sa boue? Laprade fut remplacé par M. Ranc, qui s'est rallié à l'opportunisme, mais que l'on regardait alors comme un pur *communard,* et dont le nom redoutable, rapproché de celui de M. Barodet, l'élu du 27 avril, préféré à M. de Rémusat par la ville la plus spirituelle du monde entier, — et du demi-monde, — décida la crise du 24 mai. Ainsi, l'on a pu dire, et je me plais à répéter que, si cette date, aujourd'hui perdue dans l'ensemble de nos humiliations et de nos déroutes, avait produit ses conséquences naturelles, si elle n'avait pas été sophistiquée, subtilisée, morcelée,

paralysée, atrophiée par je ne sais quel conflit entre un absolutisme imaginaire et un parlementarisme impénitent, Laprade aurait contribué à notre salut par sa démission mieux encore qu'il ne l'eût fait par ses votes.

Il n'est pas resté oisif dans sa retraite. Mais, au lieu d'énumérer les beaux livres, courageusement arrachés à des douleurs incessantes, j'aime mieux rappeler que l'Académie française, par l'organe de M. Maxime Du Camp, rendait récemment un éloquent hommage à ce collègue illustre dont elle s'honore, qu'elle s'attriste de ne plus voir, mais qui lui sera toujours présent tant qu'elle gardera le culte des beaux vers. J'aime mieux résumer cette magnifique série de belles œuvres, de nobles actions, d'excellents exemples, consacrés pour moi par trente-cinq ans d'admiration et d'amitié, en déclarant que, s'il y a eu dans notre ciel poétique deux ou trois étoiles plus éclatantes, il n'y en a pas de plus pure.

MICHELET

Ma jeunesse [1].

Décidément, il faut être illustre pour avoir le droit de publier ses *Mémoires*. Je m'en suis aperçu, lorsque j'ai essayé d'écrire les miens. A la première page, j'avais conté, dans les termes les plus touchants, l'histoire de mon premier chagrin: la mort tragique d'une jeune grive que j'avais dénichée sur la plus haute branche d'un peuplier, avec force déchirures et écorchures: Je l'avais nourrie, élevée, apprivoisée; elle me suivait en sautillant dans toute la maison. Un jour, — jour néfaste! — elle fut croquée par le chat de ma vieille tante. J'éclatai en sanglots, et, pendant de longues années, les larmes me venaient aux yeux quand on me rappelait le trépas de ma grive.

En me relisant, il me sembla que cette anecdote, si pathétique qu'elle fût, ne pourrait pas intéresser mes lecteurs, et je la biffai sans pitié. Michelet, se sachant célèbre, n'a pas eu le même scrupule, et

1. *Souvenirs et souvenirs.*

nous devons nous en féliciter. — « C'est là, nous dit-il (rue Montmartre), que j'ai versé mes premières larmes de douleur, le jour où l'on emporta les petits de notre chatte pour les noyer dans l'égout. La pauvre mère courait après en miaulant, et je courais avec elle, tendant mes petits bras. Je ne pus *jamais* m'en bien consoler. Longtemps après, lorsqu'on essayait de m'en parler, j'éclatais en sanglots. »

On pourrait croire, au premier abord, que les deux anecdotes se valent. Erreur! *L'Amour, l'Insecte, la Femme, la Sorcière, la Montagne, la Mer, le Banquet, la Bible de l'humanité*, l'éreintement des *Jésuites*, sont là pour me rappeler que la chatte de Michelet est une chatte historique, une chatte monumentale, une patricienne de l'espèce féline, et que mon chat n'est qu'un vulgaire matou.

A présent, soyons sérieux.

Parmi les hommes dont nous sommes obligés, en conscience, de déplorer et de détester les doctrines, il en est de tellement antipathiques, qu'il n'y a aucun mérite à les combattre. D'autres inspirent un sentiment bizarre, contradictoire, où la répulsion ressemble à un regret, où l'aversion n'est que le chagrin de ne pouvoir les aimer. On énumère les griefs qui militent contre eux. On se dit qu'ils ont offensé tout ce que nous adorons, manqué de respect à la majesté royale et à d'augustes infortunes, compromis par des mensonges le beau titre d'historien, méconnu les siècles de foi, troublé ou tari la source de toutes

les inspirations héroïques et chevaleresques, insulté la robe du prêtre; on se dit que, au lieu de s'améliorer en vieillissant, ils se sont endurcis et exacerbés; que leur été de la Saint-Martin a eu des ardeurs caniculaires, exaltées jusqu'au libertinage d'imagination et au délire sensuel; que leur impiété a fini par leur porter au cerveau comme les fumées d'un vin frelaté et par faire d'eux des visionnaires, des hallucinés et des possédés; que, sous ces fâcheuses influences, leur style, qui ne demandait qu'à être charmant, s'est haché, pailleté, sophistiqué, taillé à facettes; que, en un mot, ces hommes, que nous aurions pris si volontiers pour nos modèles et nos maîtres, ont, en définitive, grossi le nombre de ceux que M. Guizot appelait les *malfaiteurs de l'intelligence:* on se dit tout cela, et, malgré tout, on ne peut se défendre d'un secret penchant, d'une inexplicable faiblesse, d'un sentiment analogue à celui que l'on éprouve pour une femme dont la trahison ne nous arrache d'autre anathème que ce cri: « Quel dommage! »

Quand je dis *inexplicable*, j'ai tort. Je me rattache à Michelet par mes souvenirs de collège, c'est-à-dire des années les plus douces de ma trop longue vie. Je crois le voir encore, en 1828, dans la grande salle annexe de la Sorbonne, où nous composions pour les prix du concours général. Il était alors, si je ne me trompe, professeur d'histoire à Sainte-Barbe (*àlias* collège Rollin). Ses élèves l'adoraient et nous partagions d'instinct cette affection enthousiaste. Il est très

vrai, ainsi que le remarque madame Michelet, que nous savions tous par cœur son célèbre discours français, couronné au concours de 1816 et devenu un de nos classiques: *Dion exilé de Rome.* — « Rome, sous les consuls, donnait des couronnes à la vertu; elle était libre alors! » C'est simple et beau, et l'on doit regretter que, trente ans plus tard, ce rhétoricien inspiré qui parlait d'emblée une langue si pure, ait cessé d'être simple afin d'être plus beau. Ce qui me semble moins véridique, c'est cette phrase d'après coup: « Plusieurs voulaient y voir une allusion au captif de Sainte-Hélène : je n'y avais pas songé. » — Est-ce bien possible? Michelet, nourri de la moelle des lions universitaires, savait parfaitement que, sous tous les régimes (—je n'approuve pas, je constate—), l'usage était de donner, pour les compositions, au concours général, en vers latins et en discours français, des sujets susceptibles d'allusions à la grande *actualité* du moment. En 1816, les plaies de l'invasion étaient encore saignantes ; saignantes et brûlantes les rancunes contre le Minotaure de la chair à canon, contre la tyrannie du militarisme, qui seule pouvait expliquer le triomphal retour de l'île d'Elbe. Relisez le discours de Michelet: Dion, un philosophe, un idéologue, exilé côte à côte avec madame de Staël. Domitien, Napoléon Bonaparte; pourquoi pas? Raynouard, toujours par allusion, l'avait traité de Tibère, et Chateaubriand de Néron; la haine a de ces hyperboles! — « Domitien n'était plus; mais Rome endurcie à l'esclavage ne s'apercevait pas qu'elle était libre;

immobile, elle attendait que l'armée lui donnât un maître. L'armée seule fut affligée... » Est-ce assez clair? Alors intervient Dion, c'est-à-dire Lainé, Royer-Collard, ou Michelet lui-même. Ses paroles sont transparentes: « Soldats, je ne vous reproche pas de vouloir venger votre Empereur, je loue votre reconnaissance. Trop redoutables pour être opprimés, vous ne l'avez connu que par ses bienfaits. Vous n'avez pas vu, etc., etc...» Ici, énumération saisissante des méfaits du despotisme; puis l'orateur reprend: « Les plaies de la patrie sont sanglantes, et vous allez la replonger dans les convulsions de la guerre civile et de l'anarchie!... L'entendez-vous? C'est elle qui vous crie par ma bouche: « Peuple infatigable de » Mars, laissez respirer ma vieillesse; réunissez-vous » sous un chef pacifique qui ferme le temple de Janus, » qui me fasse oublier Domitien et mes maux, qui » ne craigne pas le mérite et qui encourage la » vertu...

» Romains, cet homme que vous demande la patrie, » vous le connaissez... Il cache dans l'obscurité » d'un exil éloigné des vertus dont Rome n'est pas » digne; il exerce dans les méditations de la philosophie cette sagesse qui fera le bonheur des » nations, s'il se dévoue à l'Empire... » Ce sage, digne de commander à vous et au monde, s'appelle Nerva... »

Et Nerva, en 1816, s'appelle Louis XVIII. Jamais série d'allusions ne fut plus diaphane. Maintenant,

rapprochez de cet épisode de collège, auquel les circonstances accessoires donnèrent une certaine importance, le magnifique hommage que Michelet et sa veuve rendent au duc de Richelieu, — un vrai patriote, celui-là! un vrai libérateur du territoire, de qui M. Thiers n'a été que la miniature, la caricature ou la parodie, — vous direz avec moi, — et c'est là que je voulais en venir : Les bons gouvernements, les gouvernements réguliers, sages, conformes à la tradition nationale et au droit héréditaire, n'ont pas seulement pour effet d'assurer à leur pays la prospérité, le repos, le progrès raisonnable, le pain et la sécurité du lendemain. Ils maintiennent, ils contiennent dans un juste équilibre les intelligences hautes, brillantes, hardies, inquiètes, les esprits enclins à s'égarer sous prétexte de s'élever. Ils servent de contrepoids et de correctif aux idées dangereuses, paradoxales, séduisantes, tentatrices, qui fermentent dans le cerveau des penseurs, des rêveurs, des utopistes, et qui, si on les en croyait, n'auraient qu'à se traduire en réalités pour centupler en vingt-quatre heures les richesses matérielles, intellectuelles et morales d'une nation. Ils ferment, pour ainsi dire, l'horizon du côté de ces lueurs trompeuses, de ces décevants mirages où se jouent les imaginations et les ambitions, comme dans une terre promise, qui deviendrait un affreux désert, infesté de bêtes fauves et d'insectes venimeux, le jour où elle serait une terre donnée. Enfin, ils accoutument les ambitieux, qui ne sont pas tout à fait affolés ou pervertis,

à *doser* leurs prétentions d'après les chances que leur offre ou que leur refuse une société bien assise, à ne pas se figurer qu'il suffira d'un coup de vent pour les porter au pinacle, et à se tenir pour contents s'ils se créent par le travail une situation proportionnée à leurs mérites.

J'ai toujours été persuadé que Michelet — comme bien d'autres et des plus célèbres, des plus populaires, des plus somptueusement décorés du titre de grands citoyens, — serait resté, si la monarchie de 1814 avait duré, non pas un courtisan obséquieux, un fougueux royaliste ou un catholique fervent, mais le moins agressif des universitaires, un incomparable professeur d'histoire, puis un historien éloquent, passionné pour toutes nos gloires, amoureux de toutes les poésies du moyen âge, ne dépensant les trésors de son imagination *hindoue* (le mot est de Henri Heine et d'Émile Montégut) que pour semer à pleines mains des fleurs sur les ruines du passé, assouplir les austérités de l'histoire et leur prêter le charme d'un poème. Tel il m'apparaissait en 1828, quand je composais, sous sa présidence, un discours français qui fut couronné comme le sien, mais qui, certes, ne le valait pas. Quel fut, lors de ses premiers succès, l'homme qui lui témoigna le plus affectueux intérêt et qui lui inspira la plus vive sympathie ? M. Villemain. Ce nom doit nous ramener à la littérature. Rouvrons le livre à la page 179 :

« Mais le plus grand encouragement au travail, ce

fut d'être sûr de vivre, de voir s'étendre et s'approfondir devant soi l'avenir... »

Très bien! Mais alors, pourquoi cette froideur et, plus tard, cette hostilité à l'encontre du seul gouvernement qui pût vous donner ce suprême bien? Poursuivons :

« Cela seul changeait tout; l'allure n'était plus la même; la pensée, la parole s'émancipaient. En même temps, chose précieuse à un âge où l'on n'est que trop enclin à l'exagération, à l'enflure du style, j'eus ce bonheur d'avoir un maître, en tout, ennemi de l'emphase : M. Villemain. Du premier jour, il me mit aussi en garde contre la maladie du temps, le néologisme, dont notre pauvre langue subissait les mélanges barbares. Il me conseilla la *sobriété*... »

Excellent conseil, qui fut peut-être suivi par le jeune rhétoricien de dix-huit ans, mais qu'avait furieusement oublié l'écrivain sexagénaire. La sobriété est justement ce qui manque le plus aux ouvrages de la seconde et de la troisième manière de Michelet, à *la Sorcière*, qui est un amphigouri inintelligible, à *l'Amour*, à *la Bible de l'humanité*, etc., etc., etc. On ne peut pas dire que le style de ces livres déplorables soit enflé; mais il est exagéré au delà de toute expression, et M. Villemain, s'il les a lus, a dû gémir ou sourire de l'inutilité de ses leçons. Quant aux néologismes, j'ignore s'ils abondent dans les œuvres dont je parle.

Notre époque en est si prodigue, qu'il est difficile de s'y reconnaître, et que, bientôt, le néologisme tenant toute la place, c'est la langue de Pascal, de Bossuet, de Molière et de Voltaire, qui sera accusée d'archaïsme. Ce que je sais mieux, c'est qu'il y a deux sortes de néologismes : celui qui crée un mot nouveau — et ce n'est pas le pire — et celui qui emploie un vieux mot pour exprimer une idée fausse, malfaisante, destructive, absurde ou monstrueuse.

Dans ce volume, qui est, en somme, une déception, et où on ne retrouve ni les qualités, ni les défauts de Michelet, le chapitre le plus curieux est peut-être le sixième : MES TROIS MOUVEMENTS RELIGIEUX. — MON BAPTÊME. — Michelet, né en 1798, n'avait pas été baptisé ; ce qui prouve, soit dit en passant, que sa tendresse quasi filiale l'égare ou l'aveugle quelque peu, lorsque, saluant la mémoire d'une madame Hortense qui fut sa mère adoptive, il se compare à M. de Lamartine, et ajoute, en note : « M. de Lamartine fut de même élevé par une femme, la marquise de Raigecourt, qui avait été l'amie de madame Élisabeth. » Il disait à M. Michelet : « Ma mère m'a commencé, madame de Raigecourt m'a achevé. » Raigecourt ! Madame Élisabeth ! Madame de Lamartine ! Ah ! ne profanons pas les noms sacrés, les images saintes par des parallèles qui sont des offenses ! Vaincus d'un demi-siècle, il ne nous reste que cela : des reliques auxquelles on ne saurait toucher sans sacrilège ; une auréole qui entoure

des figures bénies de Dieu; un parfum mystérieux et céleste qui s'exhale de ces pieux souvenirs; l'héritage de ces croyances qui nous permettent de lever les yeux vers le ciel pour y chercher Élisabeth, le lis fauché par le bourreau, la martyre virginale, madame de Raigecourt, sa digne compagne, et madame de Lamartine, la vraie mère! Une mère, de fait ou d'adoption, qui n'est pas chrétienne, une mère qui, penchée sur l'âme de son enfant, n'essaye de le protéger contre les prochaines séductions du vice qu'à l'aide d'une morale vulgaire, et en le laissant incrédule, celle-là n'est mère qu'à moitié; je la renie, et, si on voulait me démentir, j'en appellerais, moi aussi, à toutes les mères!

Donc, le 23 juin 1816, Michelet, alors âgé de dix-huit ans, se fit baptiser à la paroisse de Saint-Médard. Il a protesté d'avance contre toute interprétation malicieuse. Soit! Il est difficile pourtant de ne pas remarquer que cet acte spontané, cette rentrée volontaire et réfléchie dans la grande famille chrétienne, coïncidait avec le moment où la Restauration réconciliait la France avec l'Église, effaçait les traces du schisme des dernières années de l'Empire, rendait aux catholiques le haut du pavé, et même, à en croire les mauvaises langues du libéralisme naissant, mesurait ses faveurs et ses disgrâces d'après les influences cléricales. Madame Michelet nous dit, non sans quelque naïveté: « Si M. Michelet eût recueilli lui-même les documents, il n'eût peut-être pas rap-

porté à Rousseau, tout seul, la responsabilité de son baptême. Vraisemblablement, il eût tenu compte aussi du grand mouvement religieux qui se produisit à cette même époque. N'eut-il sur lui aucune influence? Le réveil de la propagande religieuse se fit précisément en 1816. Ce fut cette année même, que l'abbé de Rauzan fonda les missions de France... La vive imagination de Michelet put être frappée de ce grand mouvement, pacifique à son début. Il ne prit un caractère agressif que l'année suivante (1817). C'est alors que les œuvres de Voltaire et de Rousseau furent brûlées publiquement à Bourges et dans un grand nombre de villes... »

Cette distinction entre 1816 et 1817 n'est-elle pas bien subtile ? Je croyais, au contraire, que l'année 1817 avait été plus *libérale* que la précédente, en ce sens que l'ordonnance mémorable du 5 septembre 1816, en congédiant la Chambre *introuvable*, en appelant aux affaires les premiers protecteurs de M. Michelet, en réalisant la politique rêvée par des hommes tels que le duc de Richelieu, Royer-Collard, Decazes, Sainte-Aulaire, Villemain, Guizot, devait répondre aux vœux du jeune catéchumène. Quant à la *brûlure* des livres de Voltaire et de Rousseau, elle fut justement l'effet, non pas, grand Dieu! d'une mesure officielle, mais de ces missions qui exaltaient la vive imagination de Michelet. J'ignore ce qui se passa à Bourges, ville dont les armes parlantes annoncent une certaine prévention contre les gens d'esprit ;

mais à Avignon, à la suite d'une mission du même genre, un pharmacien converti brûla son *Voltaire*, son *Jean-Jacques* et son *Encyclopédie*, sans que le préfet ou même l'archevêque y fût pour rien. On dit que, peu de temps après, son zèle s'étant relâché, ce pharmacien relaps acheta une autre édition de ses auteurs favoris.

Jean-Jacques! C'est à lui que Michelet attribue son baptême. On peut se demander comment Jean-Jacques, qui n'était que déiste, a pu décider son disciple à recevoir, en toute connaissance de cause, un sacrement qui le faisait chrétien. Je suis plus à l'aise avec Virgile, qui a inspiré la plus aimable page du livre: « C'est alors (vers 1814 et 15) qu'une âme tendre vint s'emparer de la mienne, la nourrir, et fondre son aridité, Virgile, qui tant de fois, depuis, est rentré en moi, à mes heures d'épreuves, qui m'a donné, historien, ma propre plainte sur nos deuils et nos proscriptions (?), Virgile eut mes préférences aux moments de nos plus fortes calamités... Son livre, plein de la voix des morts, où l'on sent venir la fin d'un monde, n'était que trop en rapport avec les misères du temps et la faiblesse morale (?). »

L'évêque d'Orléans, on s'en souvient, remplaçant à l'Académie française un triste personnage, ne put découvrir, entre M. Tissot et lui, qu'un seul trait d'union : Virgile! Toute proportion gardée, j'en dirai autant après avoir lu cette page, où Michelet se retrouve tout entier : « La tristesse que m'avait fait éprouver, tout enfant, la lecture de l'*Imitation*, je

la retrouvais ici sous une autre forme. Il y a partout, dans Virgile, *comme dans le christianisme* (?), une impression du *couchant*. Toutes les églogues finissent par la peinture du soir, de sa mélancolie. *Je ne pouvais m'en séparer*. N'ayant pas encore assez de substance pour prendre de moi-même un libre essor, je le fis mon guide et mon prophète (*vates*); je l'emportais dans mes promenades solitaires et m'en récitais des chants entiers; le soir, pour le mieux comprendre et me l'assimiler, j'en faisais de longs commentaires... »

C'est bien cela! Le trait d'union est complet; je m'y reconnais, et, puisque Michelet me met en veine de souvenirs virgiliens, j'en risquerai un qui m'avait paru trop enfantin pour figurer dans mes *Mémoires*. Le jour où j'eus huit ans, on me donna un Virgile. Quelle joie! N'étant pas sûr de le comprendre, je couchai le volume dans mon lit, persuadé que cette cohabitation allait m'initier à tous les secrets de mon cher poète. Mais voici le revers de la médaille. Le lendemain, mon maître, qui était mon oncle, me fit expliquer le délicieux début des *Géorgiques*. Arrivé à ce vers charmant :

Vere novo, gelidus canis cum montibus humor...

je bredouillai: *canis*, *canis*... le chien... le chien... — « Ah! misérable! Tu traduis *canis* par le chien!... Et tu ne vois pas que, dans ce vers, la première syllabe de *canis* est longue; qu'elle est brève quand

canis signifie chien, et que, ici, si elle était brève, le vers serait faux! Je te retire ton Virgile pour six mois!... » — Je pleurai. Larmes prophétiques, qui m'annonçaient peut-être que, quarante-deux ans après, le premier critique de notre siècle affirmerait que je ne sais pas le latin!

Mais voyez comme un esprit encore plus faux que l'eût été, dans ma traduction, le vers de Virgile, se fait sentir partout, même dans les pages sujettes à armistice! — « Il y a dans Virgile, nous dit Michelet, comme dans le christianisme, une *impression du couchant.* » — Du couchant, oui, pourvu qu'on ajoute: « et de l'aube ». — Sans aller aussi loin que Joseph de Maistre, sans voir dans l'admirable églogue de *Pollion* un prélude de l'avènement du christianisme, on peut dire que la poésie de Virgile ressemble à un pressentiment, qu'on y aperçoit le *couchant* des antiques croyances, et qu'on y devine l'aurore d'une foi et d'une société nouvelles; quelque chose comme ces nuits d'été au pôle nord, où le crépuscule du soir se fond avec celui du matin. Le brave Michelet éprouvait, sans doute, le besoin d'enfourcher son *dada*, et de nous rappeler que le christianisme avait éteint toutes les lumières de l'Orient, de ce bel Orient, où les religions sont si divines, si pures, si humaines et si tendres. Ou bien, c'est que sa bien-aimée Révolution lui a paru si féconde en soleils levants, que tous les autres lui ont fait l'effet de soleils couchés.

Le livre est médiocre. Michelet, à qui on ne peut refuser le don de vivifier, de colorer les lettres mortes de l'histoire, n'a pas su, cette fois, communiquer le mouvement, la couleur et la vie aux personnages qui ont eu une part dans sa vie intime. Néanmoins, un détail m'a profondément ému : la pauvreté de Michelet enfant et adolescent ! Ne pas manger à sa faim ! croquer sournoisement un pain d'épice d'un sou, et, pour éviter les railleries de ses camarades, leur faire croire que c'est le dessert d'un déjeuner qui n'existe pas ! Ah ! nous, qui, sans être riches, n'avons jamais manqué du nécessaire, ne soyons pas trop sévères pour ces hommes à la fois déshérités et prédestinés, dont les premières années, les années décisives, se sont douloureusement débattues dans le contraste de leur misère matérielle et de leur richesse idéale !

Au surplus, ce volume est de madame Michelet tout autant que de son mari ; raison de plus pour que la critique reste modérée et respectueuse ; car, en pareil cas, la complicité dans l'erreur, la persistance à admirer ce qui semble condamnable, sont autant de vertus conjugales, et ces vertus-là ne sauraient être assez encouragées. On prétend que, dans les mariages *délicieux*, si rares au dire de La Rochefoucauld, dans les ménages dont la lune de miel se prolonge jusqu'à l'âge de Philémon et de Baucis, le mari et la femme finissent par se ressembler ; je le crois, mais je n'en ai jamais vu d'exemple. Il est plus naturel de sup-

poser que ce sont les âmes, les intelligences, qui, dans ces unions privilégiées, arrivent à se fondre l'une dans l'autre. Madame Michelet pense avec l'esprit de son mari, et écrit avec sa plume. Loin de moi l'idée de lui en faire un reproche! Pourtant, sa belle tendresse n'aurait-elle pas été mieux inspirée, si, au lieu de publier ce volume, qui n'ajoutera rien à la gloire de Michelet, elle s'était agenouillée devant la statue de Jeanne d'Arc, sculptée par la princesse Marie, et si elle eût demandé à ces deux saintes de prier pour l'homme qui, dans des pages immortelles, a le mieux vengé la Pucelle d'Orléans des odieuses polissonneries de Voltaire?

14 mars 1884.

CHAM

Sa vie et son œuvre.

Par M. Félix RIBEYRE, avec *Lettre-Préface* de M. Alexandre DUMAS.

Cham! ce monosyllabe biblique et symbolique aura été, pendant plus de trente siècles, l'objet d'une réprobation universelle, et, pendant plus de trente ans, le synonyme de tout ce que l'esprit français, l'*humour* britannique, la verve facile, la malice sans fiel, la fantaisie sans venin, ont de plus aimable et de plus charmant. Cham *junior*, le second Cham, a eu le secret de publier d'innombrables caricatures, de faire la *charge* de tout le monde et de n'offenser personne. Son crayon infatigable courait si légèrement à la surface de nos ridicules, qu'il était déjà bien loin avant que nous nous fussions aperçus de notre égratignure; ou plutôt nous n'avions garde de nous plaindre; nous aimions mieux dire : « Comme c'est ça! » en regardant notre voisin. Si nous étions en Allemagne, — (hélas! c'est elle qui est chez nous!) — si nous poursuivions le symbolisme à outrance, nous pourrions donner à ce nom de Cham une étymologie philosophique, qui n'aurait rien de commun avec l'irrévérence

filiale et la malédiction paternelle. L'humanité serait représentée comme une mère féconde, et les caricaturistes, les satiriques, les comiques, les parodistes, les ironiques, les grondeurs et les railleurs, auraient pour spécialité de lui manquer de respect, chaque fois qu'elle se découvre et se montre sous un jour peu édifiant. Mais ne nous lançons pas dans le germanisme, et revenons à notre sujet. Pour bien apprécier les mérites — j'allais dire les bienfaits de Cham, — il faut avoir habité Paris pendant les premières saisons qui suivirent la révolution de février. Toutes les tristesses, toutes les frayeurs, toutes les répugnances, toutes les méfiances, tous les dégoûts, toutes les sourdes colères, tous les sinistres pronostics, que nous aurions dû réserver pour la troisième République, nous les appliquions à la seconde, qui n'était pourtant pas bien méchante. Partout où il n'y avait pas de rassemblements, il y avait le désert; partout où l'on ne battait pas le rappel, il y avait le silence. Un immense voile de deuil semblait étendu sur la ville insensée qui allait y découper le suaire des victimes de juin. Les chanteurs chantaient, les acteurs jouaient, les danseuses dansaient devant les banquettes, On allait de la Bastille à l'Arc de Triomphe sans rencontrer plus de deux fiacres et une voiture de maître. On se déguisait pour oser entrer au Théâtre-Italien. Les lampions imposés aux propriétaires d'immeubles par la gaminerie parisienne se changeaient en cierges funéraires. Les passants, rasant les murailles et détournant la tête, évitaient

de se saluer, de peur d'avoir à se dire : *Morituri te salutant.*

Il n'y eut qu'un rayon dans ces ténèbres, un sourire dans cette détresse, une note gaie dans ce lugubre concert. Chaque matin, chaque soir, avec une incroyable facilité d'improvisation et d'invention, le crayon de Cham se chargeait de nous consoler, de nous rassurer, de nous réjouir, en saisissant au vol le côté comique de ces épisodes et de ces personnages, éphémères créations de la nouvelle République. Il nous les montrait si amusants, qu'ils devenaient inoffensifs ; trop drôles pour être terribles, trop grotesques pour être tragiques. Cette comédie ambulante et en plein vent nous conduisait à travers les clubs, les rues, les boulevards, les salons et les boudoirs; nous assistions, avec elle, à un prodigieux défilé où passaient M. Prudhomme, fort attrapé d'avoir voulu donner une dernière leçon au pouvoir, le bourgeois du Marais marchandant un poisson et s'écriant : « J'aimerais autant qu'il ne fût pas de la veille ! » nos nouveaux maîtres dans des haillons que leur royauté de fraîche date ne se hâtait pas de métamorphoser en manteaux de pourpre ; tout le personnel des émeutiers, des tribuns, des charlatans, des *faiseurs*, des sectaires, des utopistes, phalanstériens, icariens, saint-simoniens, fouriéristes, Cabet, Leroux, Proudhon, Considérant, Greppo, celui-ci avec sa triade, celui-là avec sa banque du peuple, cet autre avec une queue ornée d'un œil et vissée au milieu du dos; réformateurs qui commençaient par détruire ce qu'ils

prétendaient réformer, régénérateurs qui ne régénéraient pas même leur linge, humanitaires qui, pour sauver le genre humain, demandaient trois cent mille têtes, et à qui l'imperturbable Cham répliquait : « Monsieur est coiffeur? » possesseurs de secrets infaillibles pour l'extinction du paupérisme, ayant tout intérêt à supprimer le capital; prédicateurs de religions dont les rites se célébraient au quatrième étage au-dessus de l'entresol, et dont l'unique prêtre servait à la fois de bedeau, de sacristain, de suisse, de sonneur et de quêteur; vendeurs d'onguents socialistes, d'élixirs de longue *blague*, de muscades et de gobelets d'escamoteurs; préfets, sous-préfets, procureurs de la République, candidats, commissaires extraordinaires; si extraordinaires, que, en les voyant, les populations épouvantées les croyaient échappés d'une ménagerie, et s'empressaient de commander une cage pour les ramener en lieu sûr. Tout cela, tout ce monde d'un jour, éclos sur les barricades et très surpris de n'être pas né où naissent les champignons, vivait, s'agitait, fourmillait, grimaçait, courait, sautait, parlait, trottait, frétillait, piétinait, pataugeait dans le *pandémonium* de ce fils de Noé, qui aurait pu en remplir dix arches. Les légendes étaient encore plus spirituelles, encore plus amusantes que les dessins, et, détail non moins étonnant! cinq ou six types de figure suffisaient à cette variété inépuisable.

Puis, lorsque ce diable d'homme, à force de multiplier la parodie dans le drame, avait enfin ramené le

sourire sur nos lèvres, il nous conduisait au Palais-Bourbon, et déshabillait pour nos plaisirs les premiers élus du suffrage universel. *L'Assemblée nationale comique!* une date mémorable dans l'histoire de la caricature politique et parlementaire; un succès qui n'est pas fini, et qui ne finira pas, à moins que nos gosiers, émoussés par les drogues républicaines, ne deviennent insensibles à cet appétissant mélange de sel attique et de sel gaulois! Là, Cham eut pour collaborateur et pour complice Auguste Lireux, un bon vivant, un joyeux compagnon, propriétaire ou locataire, sur les bords de la Seine, entre Asnières et Bougival, d'une petite *villa* qu'il appelait *Modeste-Asile*, et où la gaieté canotière était parfois bien immodeste. Lireux, directeur fantaisiste, qui dirigeait en riant le grave Odéon, s'y ruinait entre deux bons mots, et promettait à Balzac, pour ses insipides *Ressources de Quinola*, des têtes couronnées dans les avant-scènes, des princesses et des duchesses dans les loges, et un parterre uniquement peuplé de chevaliers de Saint-Louis! En se cotisant, Lireux et Cham avaient fait un chef-d'œuvre, digne de survivre à l'actualité. L'un s'était chargé du texte, l'autre des dessins. Le plus curieux, c'est que les victimes s'en amusaient aussi franchement que le public. J'ai vu mon excellent et vénéré maître Poujoulat rire aux éclats en se retrouvant dans cet *Album* où la verve bouffonne de Lireux et de Cham l'avait transformé en Révérend Père Lapoutargue, découvert dans une caverne où il se nourrissait de racines et de sauterelles jusqu'au

retour de son Roi, et rapporté en triomphe par les électeurs marseillais.

Bien des gens, trompés par ce nom de Cham, s'étaient figuré, au début, que l'artiste l'avait adopté comme signe de révolte, de rupture avec les traditions de famille et les volontés de son père. M. Félix Ribeyre, dans son très intéressant ouvrage, rétablit la vérité sur ce point. Tout en nous rappelant la noblesse antique, les origines héraldiques, les services militaires, les alliances illustres, les devises, le blason et l'authenticité de ces parchemins qui allaient s'absorber dans des rames de papier, M. Ribeyre ajoute que toute cette belle famille de Noé avait des talents et des goûts artistiques, que son opposition à la vocation de son cher Amédée fut, en somme, très bénigne, et que tout se borna pour lui à ce que l'on appelle, au théâtre, une *fausse sortie;* une journée d'école buissonnière, qui suffit au réfractaire pour déjeuner chez Véfour, dîner chez Véry, coucher chez un ami, et, le lendemain matin, rentrer chez lui, à la grande satisfaction de son père et de tous les siens, qui n'eurent pas le temps de tuer le veau gras, encore moins de l'engraisser. D'ailleurs, Cham, dont la maigreur était proverbiale, en eût été offensé, comme d'une personnalité.

Maintenant, il faut tout dire. Le comte de Noé, fils, frère, neveu, cousin de généraux, d'amiraux, de savants, de chanoinesses, d'évêques, d'officiers glorieusement tués sur le champ de bataille, n'aurait-il

pas mieux aimé, tout en se résignant, que Cham fît de la peinture comme Paul Delaroche, de la sculpture comme Cavelier, de la musique comme Gounod? se consolait-il en songeant que mieux vaut être premier dans un art secondaire que secondaire dans le *grand art?* Le comte de Noé, gentilhomme de race, pair de France, et, me dit-on, honoré de l'amitié du roi Louis-Philippe, pouvait-il toujours se défendre d'une sensation de malaise en voyant son fils fraterniser avec MM. Philippon, Daumier, Traviès, Louis Huart, Félix Pyat, Bergeron, Altaroche, Carraguel, etc., etc., et publier ses ébouriffantes caricatures à la troisième page d'un journal dont les deux premières ne cessaient de battre en brèche, sinon le respect de l'esprit, au moins l'esprit de respect? Avoir contribué au succès du *Charivari*, qui a lui-même contribué, pour sa large part, à l'avènement progressif de toutes les impiétés et toutes les ignominies contemporaines, c'est assurément très flatteur. Est-ce aussi sérieusement honorable que d'avoir été mis à l'ordre du jour après le siège de Constantine, la prise de la Smala, la bataille de l'Alma, la victoire de Solférino, ou, dans un cadre moins héroïque, d'avoir peint la *Stratonice*, sculpté le *Gloria victis*, écrit les *Feuilles d'automne* ou signé *Severo Torelli?* Descendre des Croisés dans les bras de M. Pierre Véron, c'était faire d'une descendance une chute. Grimper sur son arbre généalogique pour y cueillir la poire emblématique d'une figure royale, c'était perdre le fruit d'une origine aristocratique et d'une éducation nobiliaire. Le comte

de Noé ne devait-il pas craindre que, dans ses accointances journalières, son fils ne finît par altérer, non pas, grand Dieu! ses traditions de loyauté et d'honneur, mais ce je ne sais quoi, cette délicatesse de sentiment, fleur exquise et rare dont l'honneur est la tige? Vous reconnaîtrez tout à l'heure que cette question, si elle est indiscrète, n'est pas tout à fait oiseuse.

Tout cela laisse parfaitement intact le livre de M. Félix Ribeyre. C'est une lecture des plus attachantes, qui fait très agréablement revivre, dans toute son originalité *humouristique* et pittoresque, cette sympathique physionomie d'artiste-gentilhomme, condamné au rire perpétuel, ce qui, à la longue, doit donner une furieuse envie de pleurer! Il m'est impossible de suivre le récit dans toutes ses phases, voire dans cette institution de Reusse, où M. Ribeyre aurait pu retrouver mon nom entre celui de M. Jules Lacroix et celui de Retouret. Je me bornerai à discuter deux ou trois points qui me semblent contestables, et un détail essentiel où j'approuve absolument M. Ribeyre, malgré l'avis d'un bien redoutable adversaire.

Cham avait la passion du théâtre, et son biographe nous raconte l'histoire de ses tentatives dramatiques. Hélas! cette passion était malheureuse, et ses malheurs prouvaient une fois de plus tout ce qu'il y a d'incomplet et de contradictoire dans les organisations les mieux douées. A voir la moindre des jolies

charges de Cham, on aurait pu croire qu'il n'avait qu'à transférer sur la scène ses merveilleuses qualités d'observateur, de satirique et de rieur, pour donner un rival à M. Eugène Labiche et des rôles excellents à Geoffroy, à Brasseur, à Sainville, et surtout à ce pauvre Gil-Pérez, dont le comique un peu anglais se rapprochait du sien. Or le hasard me fit assister aux premières représentations du *Serpent à plumes* et du *Myosotis*. Ce fut navrant. Ce *Serpent* pouvait avoir des plumes, mais il n'avait ni queue ni tête; ce *Myosotis*, en dépit de son titre, semblait nous dire : « Hâtez-vous de m'oublier! » M. Félix Ribeyre nous raconte que, pendant les répétitions et au foyer des artistes, Cham, toujours en verve, amusait prodigieusement les acteurs et les actrices par ses saillies intarissables, par les inventions bouffonnes, fantaisistes, baroques, désopilantes, qu'il ne cessait d'ajouter à leurs rôles. Force est de supposer que tout cet esprit s'éventait, que toute cette mousse s'évaporait en passant des coulisses sur les planches. *Évaporait*, ai-je dit? Ce serait ici l'occasion d'écrire un traité sur l'*évaporation* de la facétie, sur la grandeur et la décadence du plaisant de profession et du farceur de société. Le rire est-il donc si fugitif ou si dépaysé sur les lèvres humaines, qu'il se fige dès qu'on veut le provoquer ou l'expliquer? On rencontre dans l'ouvrage de M. Ribeyre le récit de quelques bonnes farces de Cham et de ses camarades d'atelier. Eh bien, là, franchement, ce n'est pas très drôle, non plus que les *mots* de M. Vivier, quand

nous les lisons dans *le Figaro* ou dans *le Gaulois*. La vie est triste : l'homme qui veut essayer d'en faire une plaisanterie à jet continu s'impose une tâche au-dessus de ses forces. Il arrive toujours un moment où sa gaieté détonne, où sa bouche rit faux, où ses efforts se heurtent à notre résistance ; et ce contraste est plus lugubre que toutes nos tristesses.

M. Ribeyre n'a pas assez insisté, selon nous, sur la fin si chrétienne de son héros. — « Il avait instamment prié le docteur Niderkorn de le prévenir, lorsque l'heure de remplir ses devoirs religieux serait venue. Le docteur s'acquitta fidèlement de cette mission, et le digne curé de Sainte-Marie des Batignolles fut appelé pour lui administrer les derniers sacrements. » Rien de plus. C'est beaucoup, si l'on songe aux aimables mécréants, aux spirituels sceptiques (sauf, bien entendu, l'abbé Roussel et l'excellent Lafontaine, aussi bon chrétien que grand artiste), qui formaient la société habituelle de Cham. C'est le strict nécessaire. Nous aurions voulu quelque chose de plus, Cet admirable abbé Roussel, fondateur de l'orphelinat d'Auteuil, et dont le nom rappelle un des plus beaux succès de Saint-Genest et de son incomparable mère, se fit, lui aussi, le panégyriste de Cham au moment de sa mort. Il nous raconta, dans sa chère *France illustrée*, tout ce que ce viveur, cet ironique avait fait pour ses pauvres apprentis ; comme quoi cet artiste, aussi célèbre dans son genre que Gustave Doré et Jules Breton, ne dédaignait pas de se faire

maître de dessin au profit de ces orphelins. Il publia des caricatures improvisées tout exprès pour son journal, où Cham, déjà malade, retrouvait toute sa verve pour livrer à notre risée l'impiété bête du demi-savant des écoles laïques et de l'affreux voyou parisien. En même temps, il nous rappelait que jamais, jamais, dans sa laborieuse carrière et à travers sa production incessante, Cham n'avait effleuré de la plus légere malice notre religion et nos prêtres; réserve d'autant plus méritoire, que s'il avait tant soit peu louché, il aurait pu lire, à côté de ses dessins, une énorme collection de bouffonneries anticléricales. On aime à grouper ces consolantes images autour d'un lit de mort, et à savoir que cette main si leste, si habile, si prompte à saisir dans le vif les menus détails de la comédie humaine, s'est finalement fermée sur un crucifix.

A présent, je vais plaider pour M. Félix Ribeyre contre M. Alexandre Dumas, au risque de paraître un bien pitoyable avocat en face d'un bien illustre antagoniste.

Si je regrette que M. Ribeyre n'ait pas dépassé de quelques lignes le strict nécessaire touchant les sentiments religieux et la fin chrétienne de Cham, il a très bien fait, selon moi, de s'y maintenir rigoureusement, à propos de son mariage. Alexandre Dumas, après avoir payé au livre le tribut d'éloges qu'il mérite, reproche à l'auteur de n'avoir pas détaillé, commenté, expliqué le mariage de Cham, de manière à mettre en relief

ce qui avait dû le déterminer. Or, il faut convenir que le célèbre écrivain, habitué à gagner toutes ses causes devant le public, a eu, cette fois, une singulière façon de glorifier sa singulière cliente. — « Si intime, nous dit-il, que l'on fût avec Cham, quelque habitude que l'on eût de cet intérieur étrange, on ne revoyait jamais sans quelque embarras cette grosse femme, d'apparence commune, ignorante, mal élevée, *honteusement avare*, et sans aucun esprit, à côté de ce galant homme, de ce gentleman à l'esprit si délicat, à l'âme si tendre, à la main si généreuse... Vous avez indiqué très discrètement et très finement à quel *jeûne* quelquefois suivi d'un *rhume*, la *ladrerie* de madame Manuel (*alias* la comtesse de Noé) exposait les convives assis à une maigre table dans une chambre sans feu. » Et plus loin : « Puis, comme j'avais valsé avec une grosse femme qui était venue m'inviter et que je ne connaissais pas, il me dit en me la montrant de l'œil pendant qu'elle s'éloignait de nous. : « Vous venez » de valser avec cette grosse dame? — Oui. — Elle » valse mal, n'est-ce pas? — Assez mal. — Et elle » souffle en valsant? — Assez. — Et sa poitrine fait » *brrrrou, brrrrou?* — Exactement. — C'est ma maî- » tresse. »

Cela n'est plus de la *charge* d'atelier : c'est du cynisme tout simplement, et ce trait pourrait me suffire pour prouver qu'un *gentleman* délicat, fin, exquis, tel qu'Amédée de Noé, perd fatalement, en se déclassant, quelque chose de cette finesse de race, de cette délicatesse de tact, d'esprit et de cœur,

auxquelles la mauvaise compagnie et le débraillé des habitudes sont aussi funestes que la gelée blanche aux orangers.

Maintenant, voici le correctif: « Eh bien, il faut le dire, Cham a épousé cette grosse femme, venant on ne sait d'où, commune, ignorante, ladre, tout bonnement parce qu'elle l'aimait d'une affection sans égale et comme il fallait l'aimer, du moment que l'on vivait toujours auprès de lui: comme un enfant. Autant elle était vulgaire, autant elle détonnait au milieu de tous les gens d'esprit qui se trouvaient avec elle, parce que c'était le seul moyen de se trouver avec lui, autant elle était intelligente, prévenante, adroite dans l'intimité, dans le tête-à-tête, pour tout ce qui pouvait contribuer au repos, à la santé, au travail, au bonheur de cet homme qui était tout pour elle. Elle le soignait, elle le dorlotait, elle ne le sortait de la flanelle que pour le mettre dans la ouate; elle lui facilitait la vie matérielle par tous les moyens possibles; jamais gros chien crotté n'a léché plus amoureusement les pieds de son maître, ne l'a regardé avec des yeux plus reconnaissants, ne s'est couché à ses pieds ou en travers de sa porte, plus protecteur, plus humble et plus fidèle, etc. etc. »

Halte-là, cher et illustre maître! Je suis un bien médiocre personnage aussi incapable de dessiner l'*Album comique* que d'écrire *le Demi-Monde*; — deux œuvres que vous me permettrez de ne pas placer tout à fait sur la même ligne. — Mais enfin, dans l'immense

tribu des littérateurs et des artistes, tous, grands et petits, glorieux et obscurs, arrivés ou *ratés*, acclamés ou *refusés*, ananas ou *fruits secs*, nous nous ressemblons sur un point : l'extrême susceptibilité des nerfs et de l'amour-propre. Je puis donc, sans trop d'outrecuidance, me mettre un moment à la place du charmant caricaturiste. Eh bien, je le déclare, quand même une femme quelconque — épouse ou maîtresse, peu importe ! — me gorgerait, soir et matin, de mauve et de petite centaurée, deux boissons délicieuses d'après le docteur Sangrado, me ferait vivre dans du coton, sucrerait elle-même mon thé et mon café, bassinerait mon lit, broderait mes pantoufles, alternerait pour moi entre la flanelle et la ouate ou l'ouate, — (l'un et l'autre se disent) — tous ces soins, toutes ces prévenances, toutes ces *dorloteries* seraient neutralisées, gâtées, même au point de vue de la santé, de l'hygiène, du bien-être matériel, par le perpétuel agacement nerveux dont je ferais mon état chronique en voyant cette grosse dinde embarrasser de son ignorance, de sa vulgarité et de sa bêtise mes spirituels amis, jeter un froid dans nos réunions les plus animées, répondre à un bon mot par une balourdise, et — malheur beaucoup plus grave ! — être cause par sa lésinerie, que mes convives se diraient en sortant, entre deux quintes de toux et deux éternûments : « Mon Dieu ! comme on dîne mal et comme on s'enrhume chez cet animal-là ! » Rien ne me semble plus cruel et même plus *malsain* que ce supplice pour un gentleman à l'esprit délicat, à l'âme tendre, à la

main généreuse. Le lendemain de ces soirées et de ces dîners qui pouvaient être si bons et si gais, j'aurais été si malade, que toutes les économies grapillées sur le bois, le charbon, le beurre, le rôti, le vin, les *petits-fours* et les liqueurs, auraient été absorbées par les visites de médecins et les comptes d'apothicaire. Sérieusement, n'avons-nous pas eu un autre exemple de tout ce que peut perdre, à de pareilles associations, non plus un homme de talent, mais un homme de génie? N'avons-nous pas vu la vieillesse de Rossini, qui aurait dû être si belle, assombrie, abêtie, abîmée par l'espèce d'Harpagon en jupons dont il avait fait sa femme, et qui, avec des façons de harengère, brusquait les habitués lorsqu'ils tardaient trop à apporter un homard ou un pâté de foies gras? Bien des hommes distingués se refusèrent l'honneur et le plaisir de se faire présenter à Rossini, parce que, en saluant le maître immortel, ils auraient été forcés de subir Olympe Pélissier.

C'est pourquoi, si mon âge me donnait quelque autorité et quelques prérogatives, je dirais aux jeunes gens de haute naissance, tentés par le démon de l'art de la littérature ou du théâtre: Réfléchissez, et regardez-y à deux fois! Conserverez-vous vis-à-vis de vos confrères votre attitude *gentilhommière?* Ils vous traiteront d'amateur, et vous feront sentir à tout propos que vous n'êtes pas *du bâtiment*. Vous lancerez-vous à corps perdu dans le gros de la mêlée? Vous y entamerez par quelque endroit cet écusson qui n'a plus qu'une valeur idéale, mais que les inso-

lents triomphes de la démocratie doivent vous rendre plus précieux. Croyez-moi! si la tentation est trop forte, enfermez-vous dans votre bibliothèque, tapissée des portraits de vos ancêtres. Passez dix ans à préparer un livre grave sur un sujet grave, dix ans à l'écrire et dix ans à le publier. Vous serez ennuyeux mais sages; et, si la sagesse était amusante, à quoi servirait la folie?

5 décembre 1883.

LOUIS VEUILLOT

Correspondance — T. I et II

Louis Veuillot écrivait admirablement, et, si vous me dites que je copie M. de la Palisse, je vous répondrai qu'il s'agit non pas de ses ouvrages, sur lesquels il n'y a qu'une voix, même parmi ses adversaires, mais de ses lettres. D'autre part, il m'a dit souvent que sa correspondance tenait plus de place dans sa vie de travail et le fatiguait plus que ses articles quasi quotidiens dans *l'Univers*. Nous voyons en effet que, en écrivant à son frère ou à sa sœur, il se plaint d'être en arrière, tantôt de quarante-huit lettres, tantôt de soixante-trois. Dès lors, on peut regretter que sa famille n'ait pas attendu quelque temps encore; il lui aurait été facile de battre le rappel auprès des amis du grand publiciste, de rassembler une partie des lettres qu'il adressait à toutes les puissances du monde catholique, à toute l'élite des intelligences ralliées à sa cause, et de composer, à l'aide de ces matériaux, un monument impérissable. Je le dis hardiment : nous aurions eu le pendant, la contre-partie de la correspondance de Voltaire, et peut-être

l'avantage ne resterait-il pas au malin singe de Ferney.

Sa famille en a jugé autrement. Elle nous livre, par la publication de ces deux volumes, un Veuillot intime, familier, en pantoufles, réaliste parfois, ne craignant pas de descendre aux plus vulgaires détails du ménage et de l'économie domestique, s'amusant de sa fière et honnête pauvreté, entremêlant dans ses récits saint Chrysostôme et Gargantua, le *Syllabus* et les saucisses à l'anis, Pie IX et le bouilli de poule assaisonné au piment, Saint-Pierre de Rome et le *petit local* (rien de M. Baudry d'Asson), son confesseur et sa cuisinière, le calembour et l'évêque de Tulle; racontant à sa sœur comme quoi « les vieilles bretelles d'Eugène, après m'avoir servi deux ans et huit mois, viennent de se rompre définitivement. J'ai retiré les boucles, j'ai fait resservir mes vieilles bretelles; j'espère que tu m'en donneras des neuves l'an prochain ». — Et ailleurs : « Nous avons été prendre des glaces hier chez d'Esgrigny. (M. le comte de Jouenne d'Esgrigny, un homme charmant, qui, comme moi, s'efforçait de concilier son admiration et son amitié pour Louis Veuillot avec sa fidélité à ses anciens amis du *Correspondant.*) Il s'est trouvé que mon habit avait une tache, et que tes servantes avaient mis dessus quelque chose qui ne détache pas, mais qui pue si bien, que j'ai pris le parti de me présenter en redingote, par humanité... Je me fais faire un habit noir; Testas fournit l'étoffe et un tailleur qui la travaille pour trente-cinq francs, en sorte que l'habit ne

me coûtera que soixante-cinq francs, première qualité. Cela fait une trentaine de francs que je gagne. Si ce tailleur va bien, je fais fortune. »

Sans doute, le gros public, les lecteurs indifférents ou curieux auraient demandé et espéré autre chose. Ils me diront qu'ils n'ont pas ouvert ces deux volumes d'imposant aspect pour savoir si l'auteur mange du boudin ou du fromage, que leur attention se perd ou s'embrouille au milieu de toutes ces Rosalies, de toutes ces Jeannettes, de ces sobriquets, de ces jeux de mots et de boules, de ces perpétuelles allusions à de menus faits, qui ne peuvent être comprises que dans le cercle étroit de l'intimité. Eh bien, toutes réflexions faites, j'accepte volontiers ce semblant de mécompte. Il me restitue, dans tout son relief et tous ses contrastes, cette physionomie originale, puissante, sympathique jusque dans ses véhémences et ses injustices. Il m'aiderait, si j'en avais la force — ou la finesse, à esquisser cette figure qui laissera dans le journalisme moderne, dans la littérature contemporaine, une trace ineffaçable, et qui a exercé sur moi, à une certaine époque, une influence extraordinaire. Jamais, jamais personne n'a eu le droit de suspecter la sincérité de Louis Veuillot; et cependant il y avait en lui cet *homo duplex* qui n'a aucun rapport avec la duplicité. Sous l'ardent catéchumène, sous l'éloquent et fougueux défenseur de l'Église romaine, on pourrait, en cherchant bien, retrouver une nature rabelaisienne, domptée, purifiée, mais non pas supprimée par la religion, et

accordant à ses instincts primitifs tout ce qu'elle pouvait lui concéder sans péché. On reconnaissait aussi le Bourguignon d'un cru généreux et chaud, ne détestant pas la vigne, pourvu qu'elle restât la vigne du Seigneur, et rappelant çà et là Huet, le bon évêque d'Avranches, qui aimait à causer des Grecs et des Latins *à ventre déboutonné*. Le portrait des *en-dessous* serait incomplet, si l'on n'entrevoyait, par éclairs, chez le chrétien sanctifié et convaincu, un reste du gamin, j'allais dire du bohème de lettres, qui aurait été, s'il l'avait voulu, le plus éblouissant, le plus merveilleux des boulevardiers, et qui avait eu pour initiateur aux bonnes *farces*, aux bonnes *charges*, M. Romieu, le préfet légendaire, greffé sur le plus amusant mystificateur de Paris. Mais avant tout, le trait caractéristique, c'est que Louis Veuillot est un enfant du peuple, et ceci est, sous ma plume, le plus tendre et le plus respectueux des hommages; oui, un enfant du peuple, un fils de ses œuvres, ayant passé par ces dures épreuves qui tuent les faibles et fortifient les forts, pratiquant les *gargotes à vingt-deux sous*, forcé de recoudre lui-même les boutons de son paletot, et gardant de ces rudes apprentissages je ne sais quelle sève plébéienne qui s'ajustait admirablement à son temps, une séduction particulière, non seulement pour ce qu'on appelle impertinemment le *bas clergé* et ce que j'appellerais plutôt la démocratie dans le sacerdoce, mais pour une foule d'écrivains, d'artistes, de journalistes, d'ambitieux surnuméraires, de poètes râpés, qui, fort peu enclins à le

suivre sur les sentiers de la pénitence, avaient commencé comme lui. Il y avait là, outre sa clientèle sacrée, épiscopale et sacerdotale, tout un public très laïque, très profane, très mécréant, dévergondé et réfractaire, qui, tout en se moquant de saint Labre et de saint Cucufin, avait pourtant un fond de sympathie et d'admiration pour ce *diable d'homme*, ce *diable de Veuillot*, ce *vilain b...* de tant de talent (*sic*), et mourait d'envie de le réclamer comme sien; sans compter cet immense bonheur, que ses antagonistes, terrassés par sa verve prodigieuse, n'avaient pas, pour masquer leurs défaites, la ressource de l'appeler MONSIEUR LE COMTE!!

Ici, au risque d'être accusé de paradoxe, je veux essayer de contredire une opinion généralement reçue, d'après laquelle Louis Veuillot, de tous les contemporains célèbres, aurait été le plus haï, le plus exécré, le plus attaqué, le plus raillé, le plus vilipendé; si bien qu'il personnifierait une sorte de martyre, réservé d'avance à tout champion de la religion et de l'Église, et qu'il a fallu son talent incomparable pour triompher de cette masse de haines, de railleries, d'injures et de sarcasmes. A la surface, c'est possible; au fond, rien de moins exact. La vérité vraie, c'est que nul n'a été plus soutenu que Louis Veuillot par la presse, par la bohème littéraire. Dans les insultes mêmes ou les ironies qu'on lui adressait, il y avait une reconnaissance tacite de sa supériorité et de sa force. Si des épithètes désagréables étaient accolées à son nom par la tourbe des beaux-esprits du

Siècle et des plaisantins du *Charivari*, c'est que chacun de ses articles portait très loin, pénétrait très avant, faisait crier les chairs vives, faisait bondir le patient, et que, dans les répliques effarées, on devinait le tressaillement des blessures. Parfois, lorsque le combat à outrance était remplacé par un tournoi ou une séance d'escrime, on eût dit que les adversaires devenaient, bon gré malgré, des alliés ou des complices. Ils avaient une façon de jouer du Veuillot ou de l'anti-Veuillot qui donnait immédiatement envie de le lire et de courir chez son libraire. Témoin *le Figaro*, qui fit cent fois plus pour l'énorme succès des *Odeurs de Paris* que tous les journaux religieux et tous les marguilliers de France. En réalité, Louis Veuillot n'a été haï *ex imo, toto corde*, et sérieusement combattu que par les catholiques *dits* libéraux ; a bénéficié de toute l'impopularité de ce parti franchement ami de la liberté, mais suspect de penchants aristocratiques et académiques auprès de l'immense majorité de ceux qui, sous l'Empire, dirigeaient l'opinion, hantaient les sous-sols révolutionnaires, préparaient le triomphe de la République et gangrénaient le suffrage universel. Peu importait à ceux-là l'alliance de la liberté et de l'Église; ils dédaignaient l'une et maudissaient l'autre. Peu importait à leurs instincts d'égalité jacobine et d'athéisme scientifique ou populacier, qu'il y eût quelque part un écrivain catholique d'une valeur incomparable, passionnément dévoué au Saint-Siège, et tellement absolu dans ses doctrines, que la société moderne, si

elle voulait y souscrire, serait forcée de renoncer aux conquêtes de 89, de renier les immortels principes et de reculer en deçà de la Renaissance. Ils savaient bien que c'était impossible, surtout dans un monde frivole, perverti par ses charlatans et ses sophistes, matérialisé par le culte du Veau d'Or, tout entier à ses plaisirs, et plus préoccupé d'une première représentation que d'un article de foi. Dès lors, cet écrivain, au lieu de les offusquer, les émoustillait, les piquait au jeu, les amusait comme on s'amuse d'un tour de force, d'une curiosité ou d'un phénomène. On se donnait le matin, avec sa demi-tasse, le *Premier-Paris* de Veuillot, comme les conservateurs écervelés se donnent aujourd'hui l'article de Henri Rochefort. Beaucoup plus gênants étaient les esprits d'élite, catholiques sincères, dégagés de tout lien avec le pouvoir, acceptant tout ce que la société moderne a conquis, et proposant aux incrédules, sinon une alliance, au moins une réconciliation sur le terrain de la liberté. Plus embarrassants, ils parurent plus haïssables. Les repousser, les combattre, c'était leur répondre : « Eh bien, non, je n'en veux pas, de votre liberté, puisqu'il nous faudrait, avec elle, admettre votre religion ! » Voilà ceux qui ont le monopole de l'impopularité, et non pas l'auteur des *Odeurs de Paris* et des *Parfums de Rome*, lu si avidement, si unanimement admiré, que, quelques mois avant sa mort, un romancier riche et athée, songeant à fonder une Académie *néo* ou *pseudo*-française, mieux rentée que celle du palais Mazarin, nommait d'office Louis

Veuillot, et, dans son admiration désintéressée, aspirait à placer *Pierre Saintive* et *l'Honnête femme* à côté de *Germinie Lacerteux,* de *la Faustin*, de *la Fille Élisa*, de *Nana*, et de *Pot-Bouille*. Il n'en aurait pas fait autant pour l'*Histoire de saint Pie V*, pour les *Conférences de Toulouse* ou pour *les Moines d'Occident*.

J'ai été de temps immémorial l'admirateur. et j'ai pu, pendant bien des années, me dire l'ami de Louis Veuillot. Mais, à part la suspension de *l'Univers*, qui ne pouvait atteindre son amour-propre, — au contraire! — je lui prodigue, à pleines mains, toutes les gloires, excepté celle d'avoir été persécuté.

Revenons vite à ces lettres, où je retrouve les mêmes contrastes que dans la physionomie de leur auteur, et dont les prétendues dissonances pourraient bien n'être qu'une harmonie de plus. Nous venons de voir les vieilles bretelles, les taches frottées de benzine, le boudin, le fromage, les saucisses et les saucissons, dont Veuillot, j'en suis sûr, ne parle si souvent que parce que l'abbé Sisson était son détracteur le plus acharné, et qu'il saisissait toutes les occasions de répéter: « Sot Sisson! » — Maintenant, lisez cette page, messieurs les naturalistes, les descriptifs à perdre haleine, et saluez, non pas, Dieu merci! votre maître, mais le Maître:

« Sous un ciel nettoyé et magnifique, j'ai fait quatre lieues dans l'odeur des foins coupés, au chant

de l'alouette et de l'Angelus, voyant tous les apprêts du lever de l'Aurore, et c'est charmant! Elle a commencé par tirer ses rideaux, et elle a jeté sur la terre un petit sourire d'un bleu rose qui a tout animé. Soudain se sont dessinées les collines, les arbres ont poussé, et les champs, peu à peu, sont devenus verts et blonds, de noirs qu'ils étaient. Puis l'Aurore a ouvert sa fenêtre et passé la tête. J'ai vu tout son visage. Il est agréable. C'est une physionomie pâlotte, mais souriante, fraîche, avec une teinte de mélancolie. Figure-toi sœur Olga, dans une minute d'attendrissement. Quelques étoiles restaient, par ci par là dans sa coiffure de nuit. En tombant sur la terre, elles sont devenues des ruisseaux et des fleurs. Elle fit sa toilette, et se parfuma de tilleul et de foin, avec une pointe de sureau; c'est son parfum du moment. Son haleine est fraîche ; elle vint jusqu'à moi et me donna une sensation de froid, que j'aurais voulu vous envoyer dans nos taudis de la rue du Bac. Elle s'éclairait de plus en plus, et la terre, de plus en plus se réjouissait de la voir : tout s'animait! les oiseaux éclatèrent en chansons, et me firent souvenir de faire ma prière, comme ils faisaient la leur... »

N'est-ce pas charmant? Et remarquez que ceci est à notre improvisation habituelle ce que le télégramme est à l'*express*. Rapprochez de ce délicieux tableau les lignes suivantes, adressées à un ami, M. Edmond Leclerc, à propos de madame de Sévigné, qui porte

bonheur à Louis Veuillot, et lui aurait certainement demandé grâce pour le pauvre Molière :

« Ah! *chien* (révérence gardée) de n'avoir point vu la femme qui aimait tant Bourdaloue, qui se reprochait si ingénument, aux approches de Pâques, d'aimer trop sa fille, qui doutait si tristement de la tendresse de cette froide personne, qui avait tant de jours pleins d'angoisses dans sa belle existence, qui se croyait janséniste et qui l'était moins que vous! Voilà le défaut de votre article. Il y manque deux pages qui sont le sérieux, le grave, le douloureux de cette plaisante et aimable et facile vie. Vous faites de madame de Sévigné le portrait le plus frais, le plus élégant, le plus souriant, le plus pomponné, mais elle avait un pli au front que je n'y retrouve pas; mais, entre chien et loup, sous ces grands arbres où elle aimait tant à rêver de sa fille, elle rêvait à quelque chose encore que vous ne dites pas, et, si vous ne montrez point ce pli sur son front, si vous ne dites pas quel était ce rêve dans son cœur, le portrait n'est pas fini. C'est une lacune effroyable, et le mal est que vous ne le sachiez point. »

De pareilles trouvailles — et elles abondent dans ces deux volumes, — rachètent amplement d'injustes malices, telles que celle-ci, dont il m'est impossible de découvrir le sens :

« Barbey (d'Aurevilly) est venu me voir. Annette a

trouvé qu'il a l'air d'une modiste (?); d'une corsetière (??). Que ces Veuillot sont donc mordants! Je ne m'étonne pas qu'ils soient détestés. »

Mais ce qu'il y a de plus intéressant, de plus attendrissant dans cette *Correspondance*, ce qui désarmerait même des bêtes féroces ou des catholiques libéraux,— qui ne sont ni féroces ni bêtes, — c'est le sentiment de la famille ; ce sont ces effusions fraternelles et paternelles qui jaillissent incessamment de ce cœur mortifié, de cette âme virile, et que la religion purifie sans les tarir. On dirait une source vive, cachée, non pas précisément sous un tapis de mousse, mais sous un dur *silex* aux âpres saillies, aux angles incommodes, et toujours prête à couler pour donner à ceux qui se plaindraient des rugosités du rocher une exquise sensation de fraîcheur. Souvenez-vous — comme je me souviens — que Louis Veuillot était le chef adoré de cette famille bénie, qu'il l'avait faite, régénérée à la vie spirituelle et chrétienne, que, sans lui, son frère Eugène, au lieu de prendre rang à ses côtés parmi les défenseurs de la papauté et de l'Église, serait peut-être allé grossir le nombre des Béverley de Périgueux, ville charmante, nourrie de poulardes et de truffes, où l'on est tellement joueur, qu'un notaire est venu, dit-on, s'établir en face du *Jockey-Club* de l'endroit, et passe ses nuits à rédiger des actes de mutation et de vente au profit des gagnants, aux dépens des décavés. On comprend dès lors que les survivants de ce frère, de ce père, qui avait illuminé

toute la maison de sa gloire, de son âme, de sa tendresse, aient mis une sorte de coquetterie filiale à nous le montrer sous ses divers aspects, à entremêler de ces détails de cuisine et de ménage, de toutes ces petites trivialités qui nous avaient d'abord choqué, ses lettres éloquentes, piquantes ou émues. Rassembler cette menue monnaie, ce n'était pas amoindrir la valeur de ces lingots d'or; nous faire songer à ses humbles origines, c'était nous rappeler que la politique et l'argent font des parvenus, mais que le talent n'en fait pas.

Ce sentiment de la famille, si remarquable chez Louis Veuillot, s'élève jusqu'au pathétique, — j'allais dire jusqu'au sublime, — lorsque, frappé, foudroyé à coups redoublés par la mort de sa femme et de trois de ses filles, il lève vers le ciel des yeux mouillés de larmes. Jamais la résignation chrétienne, dans une âme léonine et fortement trempée, mais affectueuse et *sensible*, ne se révéla avec plus de sérénité et de grandeur. — « Dieu nous l'avait donnée, Dieu nous l'a ôtée : que son saint nom soit béni! Tout le reste est inutile à dire, et cela seul nous la rendra. Il n'y a point de regret comparable, mais Dieu l'a voulu; donc cela est bon, et pour elle, la chère enfant, et pour nous. Je le dis pour toi à qui c'est une épreuve, pour moi à qui c'est une punition. Faisons notre sacrifice, et gardons notre douleur. En vérité, Dieu nous l'a-t-il ôtée? N'est-elle pas toujours là? Tu sais bien, sans que nous en parlions jamais,

que ce souvenir ne nous quitte jamais. C'est une grâce qui me persuade que Dieu a fait quelque chose à part pour cette angélique créature. Les autres occupent moins nos pensées, et celles mêmes qui vivent ne sont pas aussi vivantes... »

Et ailleurs, à un artiste chrétien, Émile Lafon : — « Nous sommes en ce monde pour expier, pour souffrir, pour mourir. Je remplis ma vocation de chrétien et je solde mon compte de pécheur. Si ce n'était pas Dieu qui envoyât les épreuves et s'il ne tempérait pas sa justice par sa miséricorde, on y succomberait... Jamais mon cœur n'a été si déchiré, jamais il n'a été environné de tant de sécurité et de lumière. Il n'est aucune joie en ce monde contre laquelle je voudrais échanger mon immense douleur.

» J'ai bien pensé à toi. J'aurais voulu que tu fusses là dans le dernier moment. Tu aurais vu le départ d'un ange, tu aurais vu qu'il n'y a pas de mort où il n'y a pas de péché. Trois minutes avant de mourir, l'enfant a pris de mes mains le crucifix qui a reçu les derniers baisers de sa mère; elle l'a porté à ses lèvres, elle a souri en tendant ses petits bras vers le ciel. Si tu avais vu le sourire! Puis elle a laissé échapper un petit souffle doux et pur, — et je lui ai fermé les yeux. »

Et à un autre ami, presque à la même date (19 juillet 1855) :

« Je suis de bronze à toutes les haines et à toutes les formes de la haine ; mais toute sympathie m'émeut délicieusement... Ce que Dieu met dans les cœurs qu'il déchire est inénarrable. J'en suis à m'étonner de mes pleurs. Je vois ces chers enfants dans le ciel, à côté de leur mère, comme elles étaient ici, mais à l'abri, mais immortelles. C'est un groupe d'étoiles qui luisent toujours et qui éclairent mon vrai chemin. De là tombe sur mon cœur une sérénité divine. Je me sens sous l'aile des anges, et je remercie Dieu de m'avoir donné cette égide contre les traits et les attraits du monde.

» Que de miracles Dieu fait pour nous, et que nous sommes ingrats ! Quelle miséricorde de nous faire trouver la plus grande paix dans la plus grande douleur ! Ce sillon terrible, creusé au milieu du cœur, se remplit d'une semence de foi, d'espérance et d'amour. Quand je venais à penser autrefois que je pourrais perdre un de mes enfants, c'était une angoisse inexprimable, et il me semblait que j'entrerais du même coup dans des ténèbres aussi épaisses que celles du tombeau. Mais ces deux tombes, creusées presque au même instant, n'ont été que des jours ouverts sur l'éternité. Je ne me lasse pas de le redire, comme je ne me lasserais pas de raconter un miracle dont j'aurais été le témoin et l'objet. Il n'y a pas de mort, il n'y a pas de séparation : il n'y a qu'une absence qui peut finir demain. Cette absence ne peut devenir éternelle que par notre faute, et Dieu prend un soin tendre d'allumer dans nos cœurs, par cette absence

même, toutes les lumières qui nous rendent quasi impossible de nous perdre et de nous égarer..... »

Voyez-vous, cher lecteur? lorsqu'on a eu l'honneur de recevoir une semblable lettre, — car cet ami, c'était moi, — on peut échanger, — non, je me trompe, — subir quelques légers coups de houssine ou de badine, quand on a refusé d'abîmer Molière ou d'admirer la révocation de l'édit de Nantes. On peut gémir quand ce formidable athlète *éreinte* Meyerbeer ou Octave Feuillet; mais on finit toujours par répéter ce que Royer-Collard disait du comte de Serre: « Entre lui et moi, il y a de l'inoubliable. »

Un mot encore, et je finis, malgré ma bonne envie d'écrire un volume à propos de ces deux volumes. Il me suffirait d'y appliquer mes propres souvenirs, à commencer par la première page où je retrouve le nom de Féburier, ami de mon cher Alfred Thureau, père du vaillant écrivain du *Correspondant* et du *Français*.

En 1859, un dimanche de carême, je sortais de chez X. Marmier, l'aimable académicien, dont l'appartement fait face à l'église Saint-Thomas-d'Aquin et dont les matinées dominicales figuraient au nombre des meilleures joies de ma vie littéraire. Je venais d'entendre les plus charmants causeurs de Paris, Jules Simon, Cuvillier-Fleury, le général Trochu, Prévost-Paradol, Doudan, Antoine de Latour. En traversant la place, à l'angle de la rue Gribeauval, j'aperçus Montalembert et Louis Veuillot, les deux

voisins ennemis, qui habitaient, l'un le n° 40, l'autre le n° 44 de la rue du Bac. C'était l'heure des vêpres. Ils entrèrent dans l'église, séparément, mais en même temps. Je me disais tristement : « Ils vont s'agenouiller devant le même autel, prier le même Dieu avec la même ardeur de piété et de foi. Des nuances les divisent. Fasse le ciel qu'ils ne soient jamais réconciliés que par les intérêts d'une cause commune, et non pas par quelque effroyable catastrophe qui emporterait leurs dissentiments comme des grains de sable dans une tempête ! »

Vingt-quatre années se sont écoulées ; ils semblaient devoir me survivre, et c'est moi qui leur survis. Plus heureux que nous, Montalembert est mort avant de voir les désastres qui nous ont frappés, les hontes qui nous accablent, les infamies dont nous sommes témoins. S'il vivait encore, si Louis Veuillot avait conservé cette vigueur d'esprit qui paraissait indomptable, s'ils luttaient ensemble contre les ennemis de leur Dieu, — dites, seraient-ils et serions-nous bien préoccupés des questions secondaires, bien agités du désir de savoir dans quel sens il fallait interpréter telle phrase du *Syllabus*, et si le dogme de l'infaillibilité devait être accepté avant toute discussion ou après cinquante discours en mauvais latin ?

8 décembre 1883.

SOUVENIRS

D'UN

HOMME DE THÉATRE

Par Charles SÉCHAN, décorateur de l'Opéra (1831-1855.), recueillis par Adolphe Badin.

L'inauguration de la statue d'Alexandre Dumas, escortée de discours, de représentations, de panégyriques en vers et en prose, de tout un cérémonial quelque peu théâtral, mais parfaitement justifié d'ailleurs par cet exubérant et sympathique génie, donne une sorte d'actualité au livre de Charles Séchan. Dumas, en effet, est le type accompli, immortel, prodigieux, absolu, de l'Homme de théatre. Ce ne fut pas seulement, chez lui, une aptitude, un don, une vocation : ce fut une seconde nature. En dehors de ses incroyables facultés d'invention, de production, de dialogue, de mise en scène, de *dramatisation,* on a eu souvent à juger son caractère. Eh bien, dans ce caractère changeant et mobile comme une féerie savamment machinée, toutes les qualités étaient à lui ; tous les défauts, tous les torts, tous les désordres

1. *Mes Souvenirs.*

s'expliquent par cette existence en parties doubles, où l'homme s'absorbait sans cesse dans le personnage, où l'auteur infatigable, intarissable, cessait d'être *lui*, pour devenir tour à tour Antony et Buridan, d'Artagnan et Monte-Cristo, Kean et Balsamo, Richard Darlington et Coconas, Bocage et Frédérick-Lemaître, Firmin et Mélingue. Dès lors, disparaissaient ou se déplaçaient pour lui les conditions de la vie ordinaire, les lois qui régissent l'être moral. Grâce à cet empiètement perpétuel de la fiction théâtrale dans la réalité, il arrivait à une espèce d'inconscience superbe qui aurait dû désarmer ses détracteurs et ses créanciers. Il ne savait plus s'il marchait sur le sol ou s'il posait sur les planches, si sa redingote était un vêtement ou un costume, si son interlocuteur était un de ses fournisseurs ou un de ses héros, si le site qu'il regardait était un paysage ou un décor, si la cloison de son appartement n'allait pas tomber au coup de sifflet du machiniste pour s'ouvrir sur le Pré-aux-Clercs ou sur les bosquets de Trianon, si l'or qu'il laissait tomber de ses mains était le prix de son travail ou le legs de l'abbé Faria. A force d'enfanter des créations imaginaires et de les faire vivre de sa vie, il finissait par un échange, et il vivait de leur vie à elles. Pourquoi se serait-il cru plus obligé, plus assujetti à nos vulgaires devoirs, à nos bourgeoises servitudes, lui qui disposait de tout un monde, lui qui distribuait à son gré les millions et le génie, l'esprit et la puissance, la gaieté et le deuil, le rire et les larmes, la terreur et la pitié, la vertu et le vice,

l'héroïsme et le crime? Je l'ai vu bien souvent et observé, sans qu'il s'en doutât. Peu d'hommes ont eu plus de naturel, et peu d'hommes ont été plus envahis, plus débordés par ce qu'il y a d'artificiel et de factice dans les choses du théâtre. Il était constamment en attitude; mais il y mêlait tant de spirituelle bonhomie, une puérilité si grandiose à la fois et si amusante, qu'on l'aimait mieux ainsi que s'il eût été plus simple. On avait dit de Garat qu'il n'était pas musicien, mais qu'il était la musique elle-même. Alexandre Dumas n'a pas été un auteur dramatique, il a été le théâtre fait homme.

Tel n'était pas M. Charles Séchan, qui ne tenait au théâtre que par son grand talent de décorateur. Il lui dut de voir de près et de connaître la plupart des contemporains qui se sont fait jouer, chanter et décorer pendant une période plus restreinte que le titre ne semblait le promettre; car je lis à la première page : 1831-1855, — et les *souvenirs* de M. Séchan s'arrêtent au moment où mademoiselle Cornélie Falcon perdit subitement sa merveilleuse et virginale voix (1839). Il nous fait tort de seize ans: le temps, pour une orpheline de mélodrame, de devenir une grande personne et de retrouver la croix de sa mère!

Ce qu'il y a de pire, c'est que M. Séchan ne nous apprend rien de bien nouveau, ni même de bien exact. Je n'aurais pas parlé de son ouvrage, si je n'y trouvais l'irrésistible tentation de contrôler ses souvenirs d'après les miens.

D'abord, si l'on retranchait de ce volume les pages que l'auteur emprunte — fort loyalement d'ailleurs, et en citant les sources où il puise, — à Théophile Gautier, à Victor Hugo, à George Sand, à Gustave Planche, à Philarète Chasles, à Charles Monselet, à l'acteur Laferrière, à Sainte-Beuve, au docteur Véron, à Alexandre Dumas, à Edmond About, à Francisque Sarcey, à Charles Maurice, à Alexandre Duval, à Jules Janin, etc., etc., il ne resterait plus grand'chose, et, dans le peu qui resterait, il faudrait encore faire un triage. Exemple: A tout seigneur, tout honneur: Talma. A lire la page 68, on pourrait croire que le grand tragédien, comblé d'honneurs et de richesses par Napoléon Ier, fut mis littéralement sur la paille par la Restauration. Il n'y aurait là, après tout, rien de bien monstrueux, puisque Talma, passionnément révolutionnaire, intimement lié avec la plupart des conventionnels régicides, plus tard ami, confident, créancier du petit lieutenant d'artillerie, puis du premier consul, puis de l'Empereur, bonapartiste enragé pendant les Cent-Jours, s'obstina, sous le règne de Louis XVIII, à galvaniser les détestables tragédies d'Arnault et de Jouy en reproduisant de son mieux les traits, la mèche légendaire, la pantomime et les gestes du captif de Sainte-Hélène. Or je rouvre les lettres de madame de Rémusat, et je retrouve, à la date du 21 octobre 1805, ces lignes étonnantes: « C'est *ce pauvre diable* de Talma qui m'est venu voir... dans un tel état, que j'en ai été attendrie jusqu'aux larmes... Tout à

l'heure, madame Talma arrive en larmes chez moi... Elle me dit qu'elle va perdre son mari, qu'il devient fou, que *tous ses meubles sont saisis* et qu'enfin il est *sans ressources*... Je lui ai promis d'aller demander *un secours* au ministre de la police... » — La suite est plus lamentable encore, et la page finit par ces mots: « J'ai envoyé chercher une vingtaine de bouteilles de vin de Bordeaux que j'ai fait porter chez lui. »

A ce lugubre tableau de détresse et de misère opposez la scène suivante: Nous sommes au Théâtre-Français, en 1816. Louis XVIII sort de sa loge, précédé par Talma, qui vient de jouer Joad, et qui, selon l'usage, tient à la main le flambeau traditionnel. Le roi lui fait signe de s'approcher, et lui dit en souriant: « Talma, je suis content de vous; j'ai vu Lekain, et je suis très content de vous! » — Ajoutons que, sous la Restauration, Talma fut propriétaire du château et du parc de Brunoy. Il y fit des dépenses folles, et, si ces dépenses grevèrent sa succession de quelques nouvelles dettes, ce n'était pas la faute de Louis XVIII. Quant au succès bonapartiste de *Scylla,* Alexandre Dumas en fit justice par un de ces mots dont il était prodigue: « C'est un succès de perruque, dit-il; si les bonapartistes conspirent, Talma a eu tort d'éventer la mèche. »

Voici qui est plus grave. M. Charles Séchan, républicain sérieux, — dans le genre de Bocage, — nous raconte comme quoi il prit part, le 2 juin 1832, à la manifestation formidable qui faillit changer en

révolution l'enterrement du général Lamarque. Il nous dit avec un sang-froid digne d'une meilleure date : « Le cortège, parti du faubourg Saint-Honoré, où était la maison mortuaire, traversa tous les boulevards pour gagner LA GARE D'ORLÉANS (1832 !) où le corps était attendu pour être transporté dans le département des Landes. » M. Séchan ne nous dit pas tout, et ses souvenirs sont incomplets. Ce 2 juin 1832, jour mémorable où le corps du général Lamarque fut porté à la gare d'Orléans, les insurgés, essentiellement progressifs, comptaient s'emparer de tous les fils télégraphiques, et annoncer par télégrammes, à la France stupéfaite, un triumvirat républicain, composé du général Thibaudin, du major Labordère et du capitaine Maujan. L'émeute fut cause que les théâtres firent relâche. *Froufrou*, à la Porte-Saint-Martin, *Lakmé*, à l'Opéra-Comique, *Ma Camarade*, au théâtre du Palais-Royal, y perdirent le *maximum*. Mais les dilettanti se consolèrent en apprenant que le Théâtre-Italien, trop longtemps fermé, allait enfin se rouvrir, grâce à la vaillante initiative de MM. Maurel et Corti.

M. Séchan parle des œuvres dramatiques pour lesquelles on lui a demandé des décors, et il y trouve l'occasion de rappeler à nos souvenirs et aux siens les auteurs de ces ouvrages et les artistes qu'ils eurent pour interprètes. Nous pourrions lui reprocher de donner autant de place à MM. Jouy, Empis, Duval, Picard, Mazères, qu'à Victor Hugo, Dumas, Alfred de

Vigny. Peu nous importe que le Théâtre-Français ait joué, tel soir ou telle année, *une Liaison, une Passion secrète*, *Lord Byron à Venise*, *Chacun de son côté*, *l'Agiotage*, etc., etc., pièces absolument oubliées. Ce que nous voudrions, à défaut de jugements littéraires qui sont du ressort de la critique, et pour lesquels M. Séchan aurait eu le droit de nous dire : « Ce n'est pas mon métier ! » ce seraient du moins quelques anecdotes inédites, quelques détails négligés par les maîtres dans leurs portraits des contemporains célèbres. Rien de pareil. Était-ce la peine, par exemple, de raconter, après Dumas, moins bien que Dumas, les préliminaires de la première représentation de *Henri III ?* Était-ce la peine de citer, avec des guillemets, des pages entières de Gautier, de madame Sand, de Sainte-Beuve, de Victor Hugo, de Jules Janin, que nous avons lues, que nous pouvons relire dans leurs œuvres ou dans leurs *Mémoires ?* Encore faudrait-il ne pas se mettre en contradiction flagrante avec l'histoire de 1829 à 1840. L'auteur, après avoir décrit ou plutôt laissé décrire par Dumas et Gautier la beauté sculpturale, olympienne et démonstrative de mademoiselle Georges, énumère les grands rôles qu'elle créa. — « Mademoiselle Georges, nous dit-il, — écrivait Victor Hugo après *Lucrèce Borgia*, etc.. — Très bien. — Et, après *Marion Delorme* : « Depuis le sourire charmant par lequel elle ouvre le second acte jusqu'au cri déchirant par lequel elle clôt la pièce, etc., etc. » Ouais ! *Marion Delorme !* J'avais cru jusqu'à présent que Marion Delorme avait été,

avec Adèle d'Hervey et Kitty Bell, un des trois éclatants triomphes de madame Dorval! Pauvre madame Dorval! En 1837, accablée de déboires par les sociétaires de la Comédie-Française, réduite à courir la province, elle vint donner des représentations à Avignon. Grâce à un feuilleton fulgurant d'enthousiasme juvénile, j'eus bientôt mes entrées auprès d'elle. La causerie revenait sans cesse sur ce qu'elle appelait la fatalité acharnée à paralyser ses succès :

— Mon malheur, me disait-elle avec des larmes dans la voix, a été d'être continuellement écrasée entre mademoiselle Mars et mademoiselle Georges.

— Mademoiselle Georges! répliquai-je; ça a dû être bien lourd, et je m'étonne que vous ne soyez pas plus aplatie!

J'ai, bien souvent déjà, nommé Alexandre Dumas; c'est justice, puisque, sans lui, sans le regain de popularité et de gloire récolté autour de sa statue, je n'aurais jamais songé à écrire ce chapitre. Il y a un détail qui semble avoir échappé à ses panégyristes, ou qu'ils ont mieux aimé laisser dans l'ombre. Le brave Dumas, bien qu'auteur, en grande partie, de la révolution de juillet, — avec plus de collaborateurs, j'en conviens, que pour *Richard Darlington* et *la Tour de Nesle,* — quoique compromis dans les émeutes de 1831 et 1832, Dumas, vers la fin du règne de Louis-Philippe, était impopulaire. En dé-

cembre 1843, je revins à Paris après une bien longue absence dont je me suis toujours ressenti. Naturellement, je voulus, en vrai provincial, passer en revue les principaux théâtres. Pour mon vieil Odéon, je ne pouvais mieux choisir que le 30 décembre : première représentation du *Laird de Dumbicky*, pièce en cinq actes, d'Alexandre Dumas. La salle était pleine, le parterre houleux. Dès les premières scènes, je pressentis cette résistance, si connue des habitués, qui glace les acteurs et prélude à un orage. A ce dialogue si vivant, à ces situations si lestement enlevées, le public répondit par de sourds murmures, des *chut!* des velléités de sifflet. J'avais pour voisin de stalle un étudiant de quinzième année, hirsute, barbu, farouche, portant le costume tapageur des héros de la Grande-Chaumière. En le voyant hausser les épaules, donner des signes d'impatience et de mauvaise humeur, je me disais que les temps étaient bien changés, que, douze ans auparavant, ce même étudiant, avec la même barbe, la même crinière, la même vareuse et le même feutre à larges bords, aurait été un des plus vigoureux claqueurs de *Christine à Fontainebleau* et d'*Antony*. Il y eut un moment où je le regardai avec une telle expression de surprise, qu'il crut devoir s'expliquer : « Monsieur, me dit-il, quand même Alexandre Dumas ferait un chef-d'œuvre, désormais c'est fini : il sera toujours sifflé ou *chuté* sur la rive gauche. Pourquoi publie-t-il ses feuilletons dans les journaux vendus au pouvoir? Tant pis pour lui! »

Vendus au pouvoir, le *Journal des Débats* et *la Presse!* O Girardin! O John Lemoinne!

Ce pauvre *Laird de Dumbicky* se traîna tant bien que mal jusqu'au dénouement, et n'eut que sept ou huit représentations. Je viens de le relire; c'est vif, amusant et charmant!

Casimir Delavigne figure dans la galerie de M. Séchan, qui aurait peut-être mieux fait de s'en tenir à ses décors. Loin de moi l'envie de *réhabiliter* le poète mitoyen — et citoyen, — qui fut le Ponsard de 1824, et essaya de répliquer à *Henri III* par *Marino Faliero*, comme il répliqua à Rouget de l'Isle par *la Parisienne!* Il y eut pourtant cette différence entre Casimir Delavigne et Ponsard, que l'auteur de *Lucrèce* profita d'une réaction violente contre les excès ou les faillites du romantisme, et que le poète des *Messéniennes*, alarmé et piqué au jeu par ce que MM. Jouy et Arnauld appelaient l'*invasion des barbares*, tenta de faire prévaloir un système d'accommodement et de transaction, et de ratisser le jardin de Shakspeare. Peut-on dire qu'il ait échoué tout à fait? Il y a des beautés réelles dans ce *Marino Faliero*, que Séchan traite avec trop de dédain. Nous y étions allés au nombre de huit ou dix, tous romantiques convaincus, décidés à nous ennuyer en conscience. Eh bien, nous fûmes *empoignés* par la scène du double interrogatoire, par ce diable de Gobert, qui, dans le rôle d'Israël Bertuccio, accapara le plus vif succès de la soirée, et par la barcarole que chantait le gondolier sur la lagune, tandis que le vieux doge et ses com-

plices conspiraient beaucoup trop bruyamment pour des conjurés vénitiens :

> Gondolier, la mer t'appelle !
> Pars, et n'attends pas le jour !...

Nous étions à la fin de mai 1829. La unit nous parut si belle, que nous résolûmes de regagner à pied nos domiciles respectifs. Alfred de Musset, qui n'avait encore rien publié, était des nôtres. Il logeait, comme moi, de l'autre côté des ponts. De la Porte-Saint-Martin à la rue de Vaugirard le trajet est long. Il me parut court, surtout quand je restai seul avec le poète. Il avait alors dix-neuf ans. Les mauvaises passions n'avaient pas encore effleuré l'idéale fraîcheur de cette figure blonde et rose, vierge d'alcool et d'absinthe. Cette nuit-là, il était en verve. Il oublia ses prétentions de dandysme pour être bon camarade et bon enfant. Il affectait une vive admiration pour Casimir Delavigne, et me récita, de mémoire, des pages entières de *Parthénope* et du *Jeune Diacre.* « Savez-vous que c'est très beau? me disait-il en souriant. — Votre enthousiasme est-il bien sérieux? répliquai-je. — Oui ; mais c'est surtout pour taquiner Victor Hugo, qui me prend sur les nerfs. — Ah ! vous m'en direz tant ! »

M. Séchan a omis un détail caractéristique. Une fois décidé à fausser compagnie au Théâtre-Français en l'honneur d'un théâtre de mélodrame, Casimir Delavigne avait fait comme les avares quand ils se mettent

en dépense, comme les sages quand ils se dérangent. Il avait demandé Frédérick-Lemaître pour Marino Faliero. Frédérick apprit le rôle; mais il se montra, aux répétitions, tellement fantaisiste, si boulevardier, si réfractaire aux conseils du poète-académicien, que Casimir Delavigne, poli d'ordinaire, et correct comme sa Muse, s'emporta et lui arracha son manuscrit. C'est alors qu'on eut recours à Ligier, qui fut le véritable tragédien de Delavigne comme Frédérick et Bocage furent les vrais interprètes du drame romantique. Ligier joua le doge avec ses qualités et ses défauts. Mais, en septembre, Ligier étant rentré à l'Odéon, Frédérick ne voulut pas en avoir le démenti. Il prit le rôle et s'y montra au-dessous du médiocre, ce qu'il fut toujours, quand il n'était pas prodigieux.

A lire le chapitre III de ces *Souvenirs d'un Homme de théâtre*, on pourrait croire à une sorte d'égalité entre Casimir Delavigne, Paul Delaroche et Meyerbeer. Ici, je proteste de toutes mes forces. Delavigne n'est plus guère qu'un nom et une date dans l'histoire de la poésie contemporaine; on ne le joue plus, on ne le lit plus. Sa pièce, qui passe pour son chef-d'œuvre — *l'École des Vieillards*, — pourrait s'intituler: *l'École des Vieillards tombés en enfance*. Delaroche n'est pas complet : il n'a pas su peindre le *nu*. Le beau malheur! N'en avons-nous pas assez, dans nos expositions et nos galeries, de ces nudités plus ou moins académiques, qui, suivant la saison, l'âge ou les dispositions du spectateur, enflamment ou font geler?

Est-ce que Rembrandt a peint le *nu?* En est-il moins admirable? Delaroche est le peintre des penseurs et des historiens. Je le place entre Walter Scott et Guizot. En outre, quoique Casimir Delavigne soit mort jeune, ses derniers ouvrages, *les Enfants d'Édouard, la Popularité, la Fille du Cid,* sont des œuvres de décadence, presque de déroute. Delaroche est allé en s'améliorant jusqu'au bout de sa noble et laborieuse carrière. Ses petites toiles inspirées par la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont exquises. Ai-je besoin de rappeler *la Jeune Martyre, Moïse sur le Nil, Béatrix Cenci, le Dernier Banquet des Girondins,* — qui n'ont pas eu de dernier banquet! — Mais où je m'insurgerais tout à fait, c'est si l'on essayait de placer sur la même ligne, comme physionomies de la même famille, Delavigne, Delaroche — et Meyerbeer. Meyerbeer est aussi au-dessus du peintre de *Jane Gray*, que Delaroche est supérieur à l'auteur des *Messéniennes.* Sur qui s'appuie M. Séchan pour indiquer les analogies, pour esquisser ce parallèle? Sur cet affreux pédant de Gustave Planche, l'homme qui a parlé avec le plus d'aplomb des choses qu'il ignorait le plus, l'insupportable lourdaud qui a exercé un moment l'autorité de l'ennui, qui a tour à tour *éreinté* — non, — assommé Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Guizot, Ingres, Delaroche, Scheffer, Horace Vernet, etc., etc.; Gustave Planche, qui a été cause que nos plus grands artistes, écœurés de son venin, cessèrent d'exposer, et privèrent ainsi nos Salons annuels d'une partie de leur éclat; critique

fielleux, haineux, galeux, qui traita le beau drame de *Ruy Blas* comme nous n'oserions pas traiter *Torquemada*, et que Sainte-Beuve a finalement exécuté de main de maître dans un de ses *Nouveaux Lundis!* En le citant, M. Séchan a trouvé moyen de commettre un contresens : — « Gustave Planche, nous dit-il, célèbre *par la sûreté plus encore que par la malveillance* de ses jugements. » C'est exactement le contraire qu'il fallait dire, et ce ne serait pas encore assez sévère.

Je m'étonne que M. Séchan, qui détesta évidemment la Restauration et la monarchie, n'ait rien dit d'un épisode assez piquant, qui signala les premières représentations des *Enfants d'Édouard.* Casimir Delavigne, on le sait, sans être ambitieux ni courtisan, était sincèrement dévoué à la nouvelle dynastie. Il voyait souvent le roi Louis-Philippe, et il n'avait jamais aperçu la moindre ressemblance entre le pacifique parapluie de la royauté bourgeoise et l'effrayante gibbosité de Richard III. Jamais il n'avait entendu dire que Louis-Philippe eût envoyé à Prague un Tyrrel quelconque pour assassiner Henri V. Aussi fut-il aussi consterné que surpris, lorsque M. de Genoude salua la tragédie des *Enfants d'Édouard* comme le sûr présage d'un prochain retour à la légitimité et comme la plus sanglante des satires contre les usurpateurs. Le pauvre poète avait beau protester, écrire des lettres et des dédicaces à son roi, pour prouver l'innocence de ses intentions orléanistes.

L'inflexible publiciste ne voulait pas en démordre. Chaque soir, on pouvait lire dans la *Gazette* : « Les représentations des *Enfants d'Édouard* attirent une foule immense, avide de saisir et d'applaudir les allusions transparentes qui abondent dans cette belle tragédie, et passent par-dessus la tête de Glocester pour aller atteindre une autre tête et une autre couronne. Nous n'en dirons pas davantage. Quand on entend *gloser*, *se taire* est le plus sage, Dieu merci! le jour de la justice approche, et M. Casimir Delavigne pourra se vanter d'y avoir largement contribué. » (1832-1883 !) Singulier esprit, cet esprit de parti qui n'est pas toujours spirituel!

Les actrices célèbres de cette époque déjà lointaine, — depuis mademoiselle Duchesnois jusqu'à mademoiselle Falcon, — tiennent une assez grande place dans ces *Souvenirs d'un Homme de théâtre*. L'inconvénient de ces sortes de récits, c'est que les initiés, les contemporains en savent beaucoup plus que l'auteur n'en raconte, et que, s'il racontait tout ce qu'ils savent, ce serait fort indécent. Aussi ne dirai-je plus qu'un mot de madame Dorval et de nos causeries avignonaises de 1837. Je la questionnais, avec une avidité dont elle avait la bonté de ne pas trop s'ennuyer, sur les célébrités que son admirable talent avait groupées autour d'elle; et, par parenthèse, quelques-unes de ses réponses étonneraient singulièrement nos *jeunes* d'aujourd'hui. Balzac était sa bête noire; en revanche, elle me dépeignait Sainte-Beuve

comme un modèle de tendresse mystique, de bienveillance et de douceur. Un soir, je lui nommai Alfred de Vigny; elle sourit sans rougir, et me répondit : « Monsieur le comte! un pur esprit! — Et M. Alexandre Dumas? » — Elle rougit sans sourire, et répliqua : « Oh! celui-là, c'est un autre genre! » Rien ne saurait exprimer les indiscrétions de ce sourire et de cette rougeur, les sous-entendus et les nuances qu'elle sut mettre dans les deux réponses : tout un poème! J'en fus si frappé, — moi qui ne savais rien alors, absolument rien, — que je ne pus m'empêcher de lui dire: « Ah! madame! on voit bien que vous vous préparez à jouer, ce soir, Jeanne Vaubernier! »

Je devrais en rester là; mais, toutes les fois que je retrouve, dans un livre quelconque ou dans un article de journal, cette méchanceté bête : *la Terreur blanche*, — je serais suffoqué, si je ne protestais pas. — « Sous la Restauration, nous dit M. Charles Séchan, pendant la TERREUR BLANCHE, mademoiselle Duchesnois recueillit chez elle la mère de La Valette, et offrit un asile à l'infortuné Labédoyère. » — Certes, nous avons déploré, comme tous les hommes de cœur, les exécutions qui suivirent le désastre de Waterloo et la seconde rentrée des Bourbons. Mais qui fut le vrai coupable? Qui faut-il accuser, si la Restauration de 1815 ressembla trop peu à celle de 1814? Quelle entorse doit-on donner aux lois de la conscience, de la morale et de l'honneur, s'il suffit d'être un brave pour avoir le droit d'être un traître et de tomber aux

genoux du revenant fatal qu'on a promis de ramener dans une cage de fer? La Terreur blanche! Ah! vous qui, malgré les témoignages les plus authentiques, vous obstinez à la rappeler et à paraître y croire, priez Dieu qu'une seconde Terreur rouge ne vous force jamais de comparer les deux couleurs!...

ROUMANILLE

CONTES PROVENÇAUX

« C'est une belle chose que de faire rire les honnêtes gens, et un talent des plus rares, quoi qu'en disent les sots. »

Ainsi s'exprimait, dans une charmante épître à Roumanille, mon ancien camarade de collège, feu Édouard Laboulaye, grand savant, lettré jusqu'au bout des ongles, homme d'esprit, homme sérieux, *humoriste* un peu lourd, pavé de bonnes intentions, sincèrement libéral, rêvant une république épanouie dans les jardins d'Acadème, professeur, publiciste, romancier, *essayist*, moraliste, type du Centre gauche le plus honnête, député, sénateur, et, au demeurant, n'étant arrivé à rien, pas même à la possesion paisible de l'encrier historique, politique et légendaire.

Mais, si Édouard Laboulaye, que je crois voir et entendre encore, après cinquante-trois ans, dans la cour du collège Saint-Louis, glorifiant Shakspeare et discutant *Hernani*, n'avait écrit que la phrase que je viens de citer, je lui aurais voté un second encrier

d'honneur, et je lui aurais répondu en français, en provençal et en latin: *Manibus et pedibus eo in tuam sententiam.* — Car cette phrase résume tout le bien que je pense et que je voudrais dire des *Contes Provençaux*, de notre ami Roumanille. Savez-vous, en effet, que ce n'est pas commun, deux heures de franche gaieté, dans notre vallée de larmes et notre temps de misère? Deux heures d'une lecture entremêlée de ce bon rire dont la recette est perdue, de ce rire qui fait du bien, et qui ne laisse après lui ni fatigue, ni scrupule, ni regrets, ni remords? Nous avons eu, cet été, bien des contes, écrits, avec la plume des dimanches, par l'élite de nos auteurs à la mode: Albert Delpit, François Coppée, Henri Meilhac, Jules Claretie, Albéric Second, Ludovic Halévy, Guy de Maupassant; moi-même, entraîné par l'exemple, je vous ai conté, de temps à autre, de prétendus souvenirs qui n'étaient peut-être que des rêves; je n'ai pas à en médire; je ne demande qu'à les tenir tous — sans exception — pour des chefs-d'œuvre. Mais regardez-y de près, la note triste domine. On dirait que nos humiliations, nos malheurs, les duretés et les grossièretés démocratiques, la fièvre des ambitions rentrées, le scandale des ambitions satisfaites, les manies de notre nouvelle littérature, décidée à ne plus vivre que des plus rebutantes réalités, ont pour jamais supprimé cette honnête joie qui est un des charmes de madame de Sévigné. Nous ne savons plus rire, ou du moins il faut que notre rire, pour nous contenter, blesse ou morde quelque chose ou quelqu'un.

Roumanille sait rire, et ce rire communicatif, cordial, bon enfant, persuasif, irrésistible, nous a bien souvent rassérénés et consolés dans nos mauvais jours. A présent, il nous offre ses *Contes Provençaux*, dont je vais, en deux mots, vous dire la généalogie.

Dans l'*Almanach Provençal*, qui vient d'accomplir, plus vaillamment que jamais, sa trentième année, et où brillent, à coté des deux maîtres, les noms de William Bonaparte-Wyse, de D. Savié de Fourvières, si bien posé déjà par ses délicieuses *Pastorales* de Noël, de Crousillat, de Clovis Hugues, de Gaut, d'Anselme Mathieu, de Félix Gras, de madame Rose-Anaïs Roumanille, etc., etc., nous avions bien des fois remarqué et savouré de courts récits en prose, signés *Lou Cascarelet;* une sorte de moyen terme entre le cascadeur et le joyeux compagnon. C'était amusant, comme une jolie scène de Labiche, où il ne serait pas question de maris trompés et où l'on ne saurait pas qui est le plus heureux des trois, de l'auteur, du héros ou du lecteur. Cela sentait bon, et, avant de donner une exacte idée de ces saines et appétissantes odeurs, vous épuiseriez toutes les rustiques images du thym et du serpolet, chers à *Jeannot Lapin;* de la clématite, chère à nos abeilles; de nos meules de foin coupé sous un beau ciel de mai et séché, d'un soleil à l'autre, par une brise amie; des pommiers jetant aux souffles d'avril leurs fleurs étoilées, ou, si vous êtes moins poétique, le bouquet de notre vieux vin de Châteauneuf, antérieur au phylloxera, ou le fumet d'une succulente rôtie sous

une paire de grives d'octobre, gorgées de mûres sauvages et de raisins.

Je n'étais pas seul de mon avis. A mesure que paraissaient les numéros périodiques de ce bienheureux *Almanach*, le *Cascarelet* était guetté au passage par de fins gourmets, Parisiens de Provence ou Provençaux de Paris, initiés aux aimables mystères du *Félibridge*, toujours prêts à applaudir une autre cigale que madame Céline Chaumont, ministres plénipotentiaires — plus heureux que nos diplomates républicains — entre haute et puissante douairière, quelque peu déchue de ses grandeurs, la langue française, et sa sœur aînée, devenue sa sœur cadette, la langue provençale. A leur tête, par droit de conquête et de naissance, Alphonse Daudet, qui n'est pas fâché que l'on dise, à chacun de ses énormes succès: « Il y a eu du tirage! » — traducteur du célèbre *Curé de Cucugnan;* Émile Blavet, qui a traduit à souhait le non moins illustre *Moussù Combescure*, Louis Jourdan, honnête rêveur, rédacteur du *Siècle,* meilleur que ses opinions et plus spirituel que son journal; des anonymes ou des pseudonymes qui ont mis en très bon français *les Perdreaux, les Arrhes, la Chèvre, le Joueur, Mademoiselle d'Inguimbert;* Émile Blavet, déjà nommé, qui a offert aux lecteurs du *Gaulois l'Ermite de Saint-Jacques;* puis, dans une zone encore plus méridionale, l'auteur de ce chapitre qui a publié, dans *la Gazette de France, la Verge d'osier;* le docteur Yvaren, l'excellent traducteur des *Bucoliques* et d'Anacréon, qui s'est chargé, non plus

du *Curé,* mais du *Médecin de Cucugnan,* et s'en est tiré avec une supériorité magistrale; et enfin Roumanille lui-même, qui, sous ce titre: *Quand j'étais enfant,* s'est fait son propre traducteur en l'honneur d'un lauréat des jeux floraux de Montpellier, M. Achille Mir, poète et prosateur provençal, auteur du *Lutrin de Lader,* une merveille de verve bouffonne, de joyeuse fantaisie, cent fois plus plaisante que *le Lutrin* classique de Boileau; *le Lutrin de Lader,* auquel nulle bonne aubaine n'a manqué; car il a été *illustré* par un artiste qui n'aurait qu'à se transférer à Paris pour donner un successeur à Cham et un rival à Draner: M. Salière, un nom prédestiné! Il faudrait vider bon nombre de ses homonymes pour se procurer autant de sel qu'il en a répandu à mains pleines dans ses prodigieux dessins.

Chacune de ces trente années de l'*Almanach Provençal* nous donnait, en moyenne, vingt récits du *Cascarelet,* total, six cents ou à peu près. Eh bien, pour composer le volume de ces contes provençaux Roumanille a fait un choix scrupuleux et sévère parmi ces six cents morceaux, qui auraient pu nous plaire sans triage. C'est vraiment la fleur du panier! Comment choisir, à mon tour, dans cette élite, ce que je voudrais essayer de traduire? Il me semble que je deviendrais, en sens inverse, *traditore;* je *trahirais* tout ce que je ne *traduirais* pas. Quoi de plus drôle, par exemple, que *l'Innocente?* Une mère en courroux va trouver M. le curé:

— Monsieur le curé, c'est une abomination! Votre vicaire vient encore d'expulser du catéchisme ma fille Clairon... elle court sur ses quatorze ans, et elle ne fera pas sa première communion... une si brave fille!

— Et pourquoi?...

— Sous prétexte que, à quatorze ans, elle ne sait pas encore faire le signe de la croix.

— Oh!...

— Que voulez-vous? la pauvre innocente n'en peut *mais*... Tous gauchers de père en fille, dans la famille de mon mari!

— Pas possible!

— Un ange, monsieur le curé, un ange! Il est vrai que, vendredi, elle a fait gras...

— Oh!...

— Que voulez-vous? un reste de petit salé qu'il ne fallait pas laisser perdre... Oh! la brave fille! Je conviens que, dimanche, elle a manqué la messe...

— Oh!...

— Mais, *pécaïré!* Ce n'était pas sa faute... la brave fille! Je l'avais enfermée, parce qu'elle m'avait volé quelques sous. ..

— Oh!...

— Et, comme elle est très gourmande, je ne voulais pas qu'elle allât les manger chez le pâtissier... Ah! m'a-t-elle assez égratignée!... Pourtant elle a fini par obéir... un ange! D'ailleurs, elle avait une main empaquetée... Pendant que je faisais les lits, elle tira la viande de la marmite...

— Oh!

— Elle *s'ébouillanta*, la pauvre innocente! Et telle fut sa rage, qu'au moment où je descendis, elle jurait et sacrait à ce point que les f... et les b... de son père ne sont rien en comparaison...

— Oh! oh! miséricorde!

— J'en reste là, monsieur le curé! Je vous l'enverrai; vous la confesserez, et, si cette brave enfant avait commis quelque gros péché bien noir, vous me le diriez; j'y mettrais bon ordre... »

Et *le Parrain!* — Grande-Chausse est parrain du fils aîné de son ami Chichourle. On le présente à l'église. « Votre nom? — Grande-Chausse. — Bien... Et le nom de son père? — Chichourle. — Votre nom de baptême? — Bouteloun. — Je connais pas mal de saints du paradis, mais je ne connais ni saint Bouteloun, ni saint Grande-Chausse, ni saint Chichourle... Il faut pourtant que votre filleul ait un patron dans le ciel... Voyons! voici la litanie des saints... Il n'en manque pas; vous choisirez... »

Les noms des plus grands saints défilent sous les yeux de Bouteloun. Aucun ne satisfait Bouteloun. A la fin, fermant le livre:

« Monsieur le curé, dit-il, à quoi sert de lanterner? Appelons-le *Kyrie Eleïson* et n'en parlons plus! »

Et *le Bon Sens?* Et les *Quatre Nez de M. Hugues?* Et *l'Huile de sarment?* Et *l'Œuf d'ânesse?* et *les Veuves?* Et *les Capucins?* Et *le Puits mitoyen?* Et *le* mirifique *Arrêté du maire de Gafe-l'Ane?* Et *l'Après-Vêpres*, par un conteur *accompli!* Jacques Besson,

grand-chantre et maître choriste de la paroisse de Saint-Plau à Beaucaire, se fait remplacer un beau dimanche par Simon Castagnet, son ami, employé au chemin de fer. Tant qu'il faut chanter, tout va bien. Mais le prédicateur monte en chaire. Il fait chaud, le sermon est long; Simon Castagnet s'endort. Le sermon fini, grand remue-ménage dans l'église; on tousse, on crache, on se mouche, on retourne les chaises: le bruit réveille Simon Castagnet, qui, à moitié assoupi et se croyant à son ouvrage, s'écrie d'une voix de stentor: « Les voyageurs pour Nîmes, Lunel, Montpellier, Cette, et Alais, en voiture!»

Il faut pourtant que je me décide, et c'est ce diable d'Alphonse Daudet qui va déterminer mon choix. L'immortalité de son merveilleux Tartarin pourrait lui coûter cher. Sa tête est mise à prix à Tarascon. Il y a trois ans, je passai une journée dans la cité des chasseurs de casquettes. J'avais aventuré mon menton sous le rasoir d'un Figaro provençal, qui, par parenthèse, s'appelait Gambetta, prétendait être parent du dictateur de l'opportunisme et méditait un voyage à Paris pour obtenir une préfecture. Tout à coup, la porte s'ouvre avec fracas, et, à travers un nuage de mousse de savon, je vois entrer un chasseur, magnifiquement équipé, escorté de deux épagneuls, armé d'un Lefaucheux, chaussé de grosses guêtres collantes sur des souliers excessivement poudreux. Il était rayonnant.

« Eh! bien, voisin, lui dit le Gambetta du fer à toupet (point d'allusion malséante!), avez-vous fait bonne chasse?—Je le crois bien! répliqua le Nemrod. Ah! je voudrais que ce j...-f... de Daudet fût ici, à la place où est ce monsieur..., je vous adjurerais de prendre votre rasoir le mieux affilé, et de couper ce grand coupable! Il verrait de quel bois je me chauffe, et si je m'amuse à chasser aux casquettes! il est à peine midi; je n'étais pas en chasse avant cinq heures du matin... Trente kilomètres tout au plus... une promenade de santé, quoi! Et, tenez! est-ce une casquette, ça!... »

Et, triomphalement, il tira du filet de son carnier une superbe mésange. Il ménageait ses effets.

« Et ceci, est-ce une casquette?... Mais aussi Pyrame et Soliman ont un nez!!... »

Et il exhiba une jolie *cardéline*, en français chardonneret.

« Elle était tombée dans un buisson, ajouta-t-il du ton le plus sérieux. Sans Pyrame, je ne l'aurais pas eue!... Ce chien vaut son pesant d'or!... »

Le *crescendo* était indiqué par la circonstance. Il fallait confondre le mauvais plaisant qui avait manqué de respect à Tarascon. Bas-de-Cuir de la Tarasque — c'est le surnom d'amitié que lui donnaient ses concitoyens — fouilla derechef dans sa gibecière, et réussit à en extraire un oiseau dont je n'ai jamais su le nom français, mais que, en provençal, nous appelons une *pétouse*. Quand il est plumé, sa grosseur

varie entre un pois qui serait petit, et un grain de millet qui serait gros.

Bas-de-Cuir de la Tarasque réservait pour la fin son coup de théâtre.

« Connaissez-vous, dit-il fièrement au barbier, beaucoup de casquettes comme celle-ci?... »

Et il tira de son sac une quatrième victime... un rossignol!

Ici je bondis sur ma chaise, et Gambetta en abusa pour me faire une forte estafilade à la joue gauche; — son cousin en a fait bien d'autres! — Tandis que sa femme m'appliquait une large de bande taffetas d'Angleterre, j'eus le temps de préparer un *speech* prud'hommesque, et je dis au chasseur:

« Un rossignol? oh! monsieur, comment avez-vous eu ce courage? Philomèle! l'oiseau cher aux amoureux et aux poètes! le virtuose ailé de nos belles nuits de printemps! l'oiseau de Virgile et de Shakspeare, de Roméo et de Juliette!

— Monsieur, me répondit-il d'un ton goguenard; vous êtes jeune (je n'avais, en effet, que soixante-neuf ans); j'ignore si le rossignol est un oiseau de juillet, mais, en septembre, il n'est plus que du gibier. »

Ce mot de *gibier* lui remplit la bouche, comme s'il s'agissait d'un coq de bruyère ou d'un chevreuil...

C'est donc Tarascon en personne qui va répliquer à Tartarin et à Daudet.

LE SALUT DE TARASCON

Conte de ma grand'mère.

Le bon Dieu, voyant que les Tarasconais se gâtaient de plus en plus, reniaient son saint nom et s'acharnaient à travailler les dimanches et fêtes, finit par perdre patience.

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit — un seul Dieu en trois personnes — tinrent conseil pour décider s'il fallait ou ne fallait pas faire un exemple terrible, et noyer Tarascon.

Déjà le Rhône furieux écumait et croissait à vue d'œil.

Et, sur les digues, sur les chaussées, les Tarasconais, pâles et tremblants, le regardaient monter.

L'amie de Dieu et de Tarascon, sainte Marthe, agenouillée aux pieds de la divine Trinité, pleurait comme une Madeleine, et se fondait en prières pour sauver les Tarasconais, quoiqu'ils l'eussent bien peu mérité.

Le bon Dieu était inexorable.

Et le Rhône montait toujours.

Ici, il faut dire que, subitement, l'haleine avait manqué à un habitant de Tarascon; si bien qu'il rendit l'âme. Et... le voilà sur le seuil du paradis, quoiqu'il eût, chasseur enragé, piétiné, lui et ses chiens, les terres labourées, mangé, par-ci par-là, les

raisins qui n'étaient pas siens, et cueilli là-bas des figues blanquettes qui ne lui appartenaient pas.

Étonné de l'entendre demander à entrer, — les Tarasconais, paraît-il, ne lui donnent pas grand ouvrage, — saint Pierre se méfia; il voulut voir les papiers du chasseur.

Sitôt qu'il les eut dépliés, il n'osa pas prendre sur lui de le faire entrer, il le laissa dans le corridor; car, sans parler des figues et des raisins volés, des terres piétinées, notre Tarasconais, pour être en chasse de bonne heure, n'avait souvent entendu, le dimanche, qu'une messe fort ébréchée; quelquefois même il lui était arrivé, de peur que son gibier ne vînt à se gâter, de le faire rôtir — le malheureux! — et de le manger un vendredi!!

Donc, saint Pierre lui dit: « Assieds-toi là; attends-moi; je vais revenir pour te rendre réponse. »

Et saint Pierre se hâta d'aller dire au bon Dieu de quoi il retournait: cela, ceci, et encore cela...

« Pas tant de longueurs, Pierre! fit le bon Dieu; nous avons à lier d'assez grosses gerbes!... Écoute-moi. Avant de mourir, ton chasseur a fait un bon acte de contrition. Il est donc pardonnable. Fais-le rentrer, et n'en parlons plus! »

Cependant, le Rhône montait, montait toujours... et la crue venait de loin.

Et sainte Marthe, agenouillée, priait.

Et le Père, le Fils et le Saint-Esprit, jamais pressés

quand il faut châtier, continuaient de tenir conseil.

« Père, disait le Fils, pardonnez-leur! Car enfin les Tarasconais ne sont pas aussi mauvais que le prétendent les Beaucairois. Je veux les sauver, oui, les sauver à tout prix, devrions-nous, Père, pour leur salut, descendre sur la terre, Lui, Moi ou Vous! »

Descendre sur la terre! Las! A ce seul mot, la Mère de Dieu pâlit; sous elle ses genoux fléchirent. Et, comme elle crut voir son bien-aimé fils suspendu de nouveau, sanglant et pantelant, sur l'arbre de la croix, de ses deux mains elle se voila la face.

Alors le Saint-Esprit, belle colombe céleste, tressaillit, battit de l'aile, et plein de compassion pour Notre-Dame-des-Sept-Douleurs:

« Bonne Mère de Dieu, lui dit-il, calmez-vous! Vos pleurs de Madeleine me fendent le cœur. Calmez-vous! Voyons! m'est avis que Vous, vénérable Père Éternel, vous êtes trop vieux pour descendre... Toi, Fils de Dieu, tu es déjà descendu une fois, et tu as bu jusqu'à la lie, dans ta Passion, le calice d'amertume... C'est moi qui veux descendre... J'ai des ailes... Sans être endommagé, je sauverai les pauvres Tarasconais! »

La bonne Mère soupira.

Sainte Marthe se reprit à espérer...

Dieu le Père était pensif.

Et le Rhône? — Le Rhône ne diminuait pas encore; mais il n'augmentait plus.

Le Saint-Esprit allait déployer ses ailes et partir, quand le chasseur de Tarascon, qui, passant par là, avait tout entendu:

« Colombe du bon Dieu! s'écria-t-il; belle colombe, gardez-vous bien de descendre! Les Tarasconais sont tous chasseurs... s'ils voient seulement la blancheur de vos ailes, ah! malheur! Ils vous coucheront en joue; ils tireront par-ci, ils tireront par-là... Pif! paf! pouf! pan! pan! patapan! Vous n'arriveriez pas même jusqu'à Tarascon... Aïe, aïe, aïe! Je crois voir déjà vos plumes voler de toutes parts, et il me semble que je vois tomber de la neige... Ne descendez pas! Que le bon Dieu vous en garde! »

Eh bien, figurez-vous que, en entendant le conseil du chasseur, le bon Dieu sourit.

Et, comme le sourire du bon Dieu est la bénédiction de la terre, aussitôt le Rhône se mit à décroître lentement, et sainte Marthe respira.

Et Tarascon fut sauvé!

Et, depuis lors, les Tarasconais sont tous des modèles de vertu... »

N'est-ce pas charmant? Tout le volume est dans ce ton de spirituelle bonhomie, de plaisanterie inoffensive, entremêlée, çà et là, d'une nuance d'attendrissement, d'une note d'exquise *sensibilité*, qui met une larme dans un sourire. Un des mérites de ce livre,

c'est que le paysan de nos campagnes, l'ouvrier de nos villes, peuvent l'apprécier et s'y plaire, en faire le compagnon et l'ami de leurs veillées d'hiver, sans qu'il y perde une seule de ses qualités originales aux yeux de l'artiste et du lettré. Aussi une idée m'est venue, tandis que je me livrais à cet agréable travail, tout en regrettant de ne pas savoir conserver dans ma traduction cette saveur, ce parfum *sui generis,* qui s'évaporent et s'éventent en passant d'une langue à l'autre. Pourquoi nos brillants *cigaliers* ne se cotiseraient-ils pas pour traduire ces *Contes* si avenants, si amusants, d'une allure si vive, d'une physionomie si caractéristique, d'une couleur locale si authentique et si vraie? On aurait ainsi, parallèlement aux *Conte provençaü*, un recueil ravissant, dont le succès serait assuré, et qui achèverait de *parisianiser* le nom, le talent, l'œuvre, l'aimable muse de Roumanille. En émettant ce vœu, qui deviendra ce qu'il pourra, je dois l'escorter d'une remarque. J'ai parfois entendu des Parisiens sérieux et religieux s'étonner de l'espèce de sans-façon avec lequel nos *Félibres* traitent des sujets qui touchent de près à nos mystères, à nos sacrements, à nos cérémonies, à nos saints, au personnel de nos presbytères et de nos églises... Ah! qu'elle dure longtemps encore, cette familiarité bienheureuse, relique du moyen âge, preuve certaine que notre Midi, malgré les propagandes radicales, garde fidèlement ses traditions et sa foi! Cette familiarité, ces privautés amicales ne sont possibles que là où la religion est populaire. Qu'il n'arrive jamais, le jour

où notre cher et bon Roumanille n'oserait plus mettre dans ses charmants récits des curés, des capucins, des bedeaux, des sacristains, des chantres, la Sainte-Vierge, Jésus, le Saint-Esprit et le bon Dieu!...

MADAME LA COMTESSE DIANE

MAXIMES DE LA VIE

Préface par M. SULLY-PRUD'HOMME, de l'Académie française.

Madame de Sévigné, au moment où elle partageait avec madame de la Fayette l'honneur de ramener un sourire sur les lèvres de l'illustre auteur des *Maximes*, se laissa un jour gagner par l'envie d'écrire, elle aussi, des *Maximes* et des *Pensées*. Elle en envoya à sa fille dix ou douze, qui sont excessivement ordinaires. C'est qu'une des qualités dominantes de ce délicieux génie était le naturel, et, dût-on m'accuser de paradoxe, je ne crois pas que ces *Maximes* doivent être tout à fait naturelles. Que sont-elles, en somme? Une essence, et, si je ne dis pas une *quintessence*, c'est pour ne pas exagérer mon idée. Voilà un oranger ou un rosier en fleurs. C'est la nature dans son expansion la plus aimable. Vous passez à l'alambic ces fleurs, et vous avez de l'eau de rose ou de fleur d'oranger, à mettre dans un petit flacon. Le parfum en est encore plus suave, plus pénétrant. Mais il a fallu, pour l'obtenir, une préparation, une opération préalable.

Voilà un homme ou une femme d'une rare intelligence. Il ou elle avance dans la vie. Chaque jour lui apporte un sujet de réflexion, une expérience parfois douloureuse, souvent piquante, toujours instructive. C'est un trésor lentement amassé, une gerbe où quelques gouttes de sang tachent çà et là les épis et les bluets. L'observation, secondée et affinée par la *sensibilité*, — mot que nous avons supprimé, et ce n'est pas à notre honneur, — a fait matin et soir sa cueillette. On a regardé beaucoup autour de soi, et encore plus en soi-même. De toutes ces épargnes, on pourrait extraire un roman, un drame, une comédie, un recueil de satires, un gros volume de morale; on les concentre, et on en extrait un tout petit livre de *Maximes*, qui tiendrait dans le creux de la main. N'est-ce pas aussi, dans la plus exacte acception du mot, une essence? Et nous plaindrons-nous, s'il s'y mêle des senteurs un peu subtiles, si un faiseur de *concetti* est tenté de dire que c'est de *l'esprit d'esprit*, comme il y a de l'esprit de vin?

Mais voici le plus curieux : que ces *Pensées* tombent sous les yeux d'un homme d'imagination, d'un romancier, d'un auteur comique. Elles le piqueront au jeu, et il se dira : « Tiens! voilà un sujet de roman ou de pièce! » Il songera à développer en cinq actes ou en trois cents pages les deux lignes où l'auteur a peut-être résumé une année de sa vie. Je n'ai jamais été un inventeur, et la vieillesse a moins d'imagination que de mémoire. Pourtant, si on m'enfermait avec le volume de la comtesse Diane, et si on me plaçait dans

l'alternative de tirer une nouvelle de telle ou telle de ses *Maximes de la vie*, ou d'adhérer à la République des deux Jules, je *raterais* probablement la nouvelle, mais je suis sûr que je n'adhèrerais pas.

C'est qu'elles sont fines, exquises, profondes, vraies, ces *Maximes de la vie*, de madame la comtesse Diane, une des plus charmantes surprises de mon année littéraire. Comtesse Diane! Le joli nom, avec un petit air de mystère qui ajoute encore à sa grâce! D'où vient-elle, cette comtesse qui en remontrerait à La Bruyère, à Joubert et à madame Swetchine? Si elle est jeune, c'est donc qu'elle a deviné, et que je prends ses divinations pour des expériences. Si elle est vieille, sous quel règne a-t-elle vécu? Dans mon enfance, j'avais une tante octogénaire qui me parlait sans cesse d'une comtesse Diane, qu'elle avait rencontrée pendant l'émigration. Je ne savais pas son nom de famille, et je n'ai jamais voulu le savoir. La comtesse Diane, c'est assez pour le rêve d'un adolescent. A ce nom si doux, j'évoquais les élégants fantômes du passé. Je croyais voir un rayon de lune glissant à travers les allées de Versailles ou les bosquets de Trianon, une virginale figure adoucissant de son sourire les tristesses de l'exil, une bonne fée consolant, les larmes aux yeux, la plus malheureuse et la plus adorable des reines. Était-ce un pastel de Latour, descendu de son cadre? Allais-je entendre, dans le silence d'une nuit d'été, les sons d'un clavecin ou d'une harpe, jouant du Gluck ou du Mozart? La comtesse Diane! Est-ce la bisaïeule, qui, penchée sur

l'épaule de son arrière-petite-nièce, a murmuré à son oreille :

— Mon enfant, tu souffrirais trop s'il te fallait colliger une à une les *Maximes de la vie*... Je vais te les dicter. Écoute-moi bien, et écris. Dans cinquante ans tu reconnaîtras que je ne m'étais pas trompée :

« La religion met à la portée de tous les vertus des grandes âmes.

» Aimer quelqu'un, c'est à la fois lui ôter le droit et lui donner la puissance de nous faire souffrir.

» Qui oublie a pardonné; qui pardonne va tâcher d'oublier.

» La délicatesse est l'élégance de la probité.

» Lorsqu'on hésite entre deux devoirs, il semble que le plus pénible soit le plus impérieux.

» La calomnie est comme la fausse monnaie: bien des gens qui ne voudraient pas l'avoir émise la font circuler sans scrupule.

» Celui qui arrange un mariage sacrifie d'ordinaire une de ses connaissances à un de ses amis.

» L'orgueil est le seul remède aux souffrances de l'amour-propre.

» Le châtiment de celui qui a trompé, c'est d'être obligé de tromper encore.

» La vieillesse paraît hideuse tant qu'on n'a pas à choisir entre elle et la mort.

» Gâter les enfants, c'est les tromper sur la vie, qui, elle, ne gâte pas les hommes.

» Pour faire un bon ennemi, prenez un ami : il sait où frapper.

» Il faut que les vieillards soient bons; sinon, ils seraient malheureux : il ne leur reste que le bonheur des autres.

» Ce qu'on dit à l'être à qui on dit tout, n'est pas la moitié de ce qu'on lui cache.

» Quand on aime, on se sent moins d'esprit; quand on est aimé, on en a davantage.

» Les grandes intelligences se cherchent parmi la foule comme des compatriotes à l'étranger.

» Toute confidence engendre deux servitudes.

» L'art, c'est le beau fait par l'homme.

» On dit qu'on voudrait mourir; oui, on voudrait... mais on ne le veut pas...

» On peut tout accepter de celui à qui on aurait tout donné. Il n'a que la supériorité de l'occasion.

» Il faut n'être pas sensible pour n'être jamais trouvé susceptible.

» Il ne faut confier son secret qu'à celui qui n'a pas cherché à le deviner.

» L'amour maternel est un sentiment fait de dévouement et d'égoïsme. La mère ne sent que son dévouement; les étrangers sentent son égoïsme.

» Le sommeil est le seul ami qui ne vient pas quand on l'appelle. (Oh oui! oh oui!)

» L'amour triomphe quand on admire ce qu'il admire, et s'alarme dès qu'on aime ce qu'il aime.

» Le silence est le refuge des bêtes qui ne sont pas des sots.

» La plupart des hommes gagnent à être un peu connus, et perdent à être absolument pénétrés.

» L'absence ne tue l'amour que s'il était malade au départ.

» Les morts dont la maladie a été lente sont moins pleurés. Leur deuil a fait son temps d'avance.

» L'amitié en veut à l'amour, comme le pauvre en veut au riche.

» On n'oublie que ceux qu'on n'a pas assez aimés pour les haïr.

» En amour aussi, la fumée la plus épaisse est celle d'un feu qui s'allume.

» La bonté est une réserve de bonheur, puisqu'elle fait jouir du bonheur des autres quand on a perdu le sien.

» Si une femme distingue un homme, il se met aussitôt à penser du bien de lui-même et du mal d'elle.

» Un coup d'épingle est une blessure, s'il touche à une ancienne blessure.

» Un enlèvement fait d'ordinaire, après quelques semaines, un voleur et deux volés.

» Le feu sacré est celui qui s'allume de lui-même.

» Fais honorer le nom de famille en mémoire de ton père qui l'a porté. Fais aimer le nom de baptême en souvenir de ta mère qui l'a choisi.

» L'esprit est utile dans les petites choses de la vie ; le cœur est nécessaire dans les grandes.

» Le jaloux est un martyr qui martyrise.

» La conscience n'est rien dans les âmes où elle n'est pas tout.

» Ne plus aimer, c'est ne pas aimer en sachant pourquoi.

» Le bonheur ne se donne pas : il s'échange.

» Les déceptions de l'amitié sont plus saisissantes que celles de l'amour. On ne se défiait pas.

» Il n'est pas nécessaire d'être aussi riche pour donner que pour prêter.

» Il faut qu'un homme soit bien aimable pour qu'on lui pardonne de n'être pas celui qu'on attendait.

» On peut rendre son affection ; jamais on ne rend son estime.

» L'esprit peut imiter le cœur ; le cœur ne peut imiter l'esprit.

» C'est la fierté qui garde honnêtes ceux qui ne sont pas religieux.

» Ce qui rend touchant le dévouement du chien, c'est qu'il ne s'exprime que par des preuves.

» Les vertus sont sœurs ; les vices sont camarades.

» Si l'amitié souffre de se voir primée par l'amour, qu'elle attende... Elle aura à consoler.

» La pire des injures est celle que la dignité défend d'oublier.

» Votre véritable ami est celui qui ne vous passe rien et qui vous pardonne tout.

» Le monde est plus charitable en argent qu'en paroles.

» Le plaisir se glisse parfois à la place du bonheur ; mais la place est trop grande pour lui. »

Je m'arrête, et je ne me suis pas arrêté assez tôt. M. Ollendorff a le droit de m'intenter un procès en

contrefaçon. Je ne voulais citer que huit ou dix de ses *Maximes*. Mais comment résister au charme? C'est si bon, vivre, pendant une heure, avec des idées, au lieu de subir les procédés de cette école qui change son écritoire en palette et sa bibliothèque en musée de peinture! On le voit, la pensée, chez madame la comtesse Diane, est excellemment vraie, de cette vérité qui ne se présente pas tout d'abord et de face, mais que le lecteur a le plaisir de contrôler d'après d'autres vérités moins fines, plus courantes, plus démonstratives et plus bavardes; quelque chose comme des médailles d'un grand prix, faites avec l'or des monnaies en circulation. Pour ciseler ces *Maximes* dans leur brièveté et leur précision merveilleuses, il a fallu observer et réfléchir. Pour les apprécier à leur juste valeur, il faut réfléchir et avoir observé. C'est pour cela qu'un peu de subtilité ne leur messied pas, pourvu que subtilité soit ici le contraire de banalité, — et même un tour légèrement paradoxal, pourvu que le paradoxe n'existe qu'à la surface. Trois exemples vont *illustrer* ma pensée, qui ne vaut pas celle de cette adorable comtesse Diane :

1° « Le monde est plus charitable en argent qu'en paroles. » — Au premier abord, on récalcitre. Eh bien, si vous voulez être persuadé, venez avec moi dans ce château, situé sur les bords de la Loire. Nous sommes en novembre; une pluie froide a empêché les hommes de partir pour la chasse et les femmes d'organiser une promenade. Une société élégante est réunie dans le salon. Il est midi; on jase en attendant le facteur.

Le facteur arrive. Aussitôt chacun se jette sur ses lettres, qui donnent des nouvelles de Paris.

LA VICOMTESSE. — Ma sœur m'écrit que cette pauvre Ernestine a eu, l'autre soir, à l'Opéra, en entrant dans sa loge, un succès de fou rire. Sa toilette rassemblait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Comment peut-on se fagoter ainsi, quand on est aussi laide? Est-il permis de se décolleter à ce point quand on est aussi énorme? Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'elle fait la gentille, et se figure qu'on l'adore...

LA BARONNE. — Mais il me semble que mon cousin Gontran s'évertue à lui donner cette illusion... Et... et... si l'on en croit la chronique de Trouville...

LA MARQUISE. — Vraiment?

LA BARONNE. — Oui, ma chère... Au surplús, tous les goûts sont dans la nature.

LA MARQUISE. — Ce diable de Gontran! Je le croyais du dernier bien avec Léonide...

LA BARONNE. — L'un n'empêche pas l'autre...

LE COMTE. — Allons, bon! Voici ce que m'écrit Lionel: « Frédéric et Valentine sont allés ensemble, l'autre soir, voir *la Petite Marquise*, le grand succès du Gymnase. En sortant, cette folle de Valentine a mis Frédéric au défi de s'enfuir avec elle. Mis au pied du mur, il n'a pas voulu copier le vicomte de Boisgommeux, et ils sont partis pour la contrée où les citronniers fleurissent... »

LA BARONNE. — Et le mari?

LE COMTE. — Le mari est un philosophe. On lui a

dit que, s'il ne perdait pas une minute, il pourrait les attraper... Il a répondu : « Oh! ils seront bien assez attrapés sans que je m'en mêle... »

LA MARQUISE. — Eh bien, moi, je suis ravie de cette aventure. Il y avait longtemps que cette girafe de Valentine me crispait les nerfs avec ses grands airs d'hermine effarouchée, etc., etc., etc., etc., etc.

DESGENAIS, qui n'a encore rien dit. A part. — Allons, ferme, poussez!... Tiens! j'allais jouer les Alcestes!...

(Entre le vieux curé du village. Grand silence.)

LE CURÉ, timidement. — Mesdames et messieurs, veuillez m'excuser... On m'a dit en bas que vous n'étiez pas sortis, et j'ai pris la liberté de monter pour vous supplier d'avoir pitié de deux pauvres familles que l'incendie du 4 novembre a réduites à la plus noire misère. Ici, quatre enfants; là, cinq, dont un à la mamelle, et la mère a été tellement bouleversée, qu'elle ne peut plus nourrir... Le feu a tout détruit, meubles, linge, matelas, outils; plus un abri où reposer leur tête.....

LA MARQUISE, très émue. — Oh! monsieur le curé, comme vous avez été bien inspiré, en venant nous raconter vos peines!... Prêtez-moi votre calotte!...

LE CURÉ, de plus en plus intimidé, et rouge sous ses cheveux blancs. — Ma calotte?...

LA MARQUISE. — Oui, vous allez voir... — Se tournant vers ses amis, qui partagent son émotion: — Ceci est la sébille du pauvre, prêtée par un saint...

Donnez, donnez à mains pleines! Souvenez-vous du vers du poète :

Qui ne donne pas trop, ne donne pas assez !

Elle fait le tour du salon. Élan irrésistible. L'amour-propre s'en mêle. Les louis et les billets de banque pleuvent dans la calotte du curé...

LA VICOMTESSE. — Je n'avais que quarante francs dans mon porte-monnaie... Ce n'est pas assez, voilà mes bracelets!

Elle détache ses bracelets, et les jette dans la calotte. Attendrissement général.

LE CURÉ, les larmes aux yeux. — Oh! merci! merci! mesdames et messieurs! Vous aurez sauvé mes deux pauvres familles... Le bon Dieu vous bénira, car vous êtes bien charitables!...

DESGENAIS, à part. — Charitables? charitables?... Oui, en argent, mais en paroles?...

2° Second semblant de paradoxe : « L'amour maternel est un sentiment fait de dévouement et d'égoïsme. La mère ne sent que son dévouement; les étrangers sentent son égoïsme. »

A première vue, vous avez envie de protester. L'amour maternel! c'est une religion! c'est sacré!

Contre d'autres amours cet amour la protège...
Lui manquer de respect, c'est un vrai sacrilège!

Eh bien, oyez cette saynette :

Madame Dubourjal est une mère incomparable. Restée veuve à vingt-cinq ans, riche et jolie, elle a

refusé de se remarier pour être tout entière à son petit Paul, son unique enfant... Paul tombe malade; une fièvre typhoïde qui le tient pendant cinq semaines entre la vie et la mort. Sa mère l'a soigné avec une tendresse, une énergie, une furie maternelles, qui ont fait l'admiration des médecins. Elle l'a veillé jour et nuit, ne permettant à personne de la suppléer au chevet de son malade adoré. Elle puise dans son dévouement des forces surhumaines, et, quand Paul entre enfin en convalescence, le docteur dit à madame Dubourjal, en variant le mot d'Ambroise Paré: « Madame, je l'ai soigné; c'est vous qui l'avez sauvé! » — Au bout de quelques jours, madame Dubourjal se décide à entr'ouvrir sa porte, et à recevoir ses amis. Paul, avant sa maladie, était déjà passablement gâté: il l'est cent fois plus depuis sa guérison.

Entre M. Beaucantin, ancien associé de feu M. Dubourjal. Cet excellent homme est bossu, bègue, et il prend du tabac.

Après les premiers compliments, madame Dubourjal, radieuse : — Ce cher bijou! ce cher *bébé!* Sa maladie l'a rendu encore plus gentil... Il faut que je vous le fasse voir!...

Elle sonne. La bonne amène petit Paul. Il regarde M. Beaucantin avec une attention inquiétante.

PAUL. — Dis donc, petite maman, ce monsieur, c'est le polichinelle que tu m'as promis, pour me faire prendre mon huile de foie de morue?

MADAME DUBOURJAL à M. Beaucantin, pour détourner la conversation. — Y a-t-il longtemps que vous n'êtes allé au spectacle?

M. BEAUCANTIN, très troublé. — Avant-hi... hi... hier,

je suis al...lé...lé...lé voir *Ma Ca...ca...ca... Camarade...*

PAUL. — Cacaraca!... Dis donc, m'man! ce polichinelle... il a avalé sa pratique?...

M. Beaucantin, pour cacher son trouble, prend une énorme prise de tabac. Il éternue; Paul se précipite sur lui et lui pince vigoureusement le nez.

MADAME DUBOURJAL, mollement. — Voyons, Paul! ce n'est pas joli, ce que vous faites... Vous aviez promis d'être sage?

PAUL. — M'man! c'est que ce polichinelle avait une goutte au nez... J'ai cru que c'était du chocolat...

M. BEAUCANTIN se lève. Il est grave et ne bégaye presque plus. — Madame, à présent que vous avez sauvé votre fils, je vous conseille de l'élever... Après l'avoir vu et entendu, je me félicite d'être resté garçon. — *Exit.*

MADAME DUBOURJAL, furieuse. — Joséphine, si ce vilain homme revient, vous lui direz que je n'y suis pas...

3° Troisième maxime sujette à objections: « Il n'est pas nécessaire d'être aussi riche pour donner que pour prêter. »

Ici, vous vous récriez, et vous me dites: « Oh! pour le coup, ceci est une *coquille*, ou une distraction de l'auteur. Ce que je donne est perdu; ce que je prête m'est ou me sera rendu. »

MOI. — Je demande la parole pour un fait personnel. En mai 1849, je prêtai trois mille francs à un ami, qui paraissait aussi sûr de me les rendre l'année suivante que de se brûler la cervelle si je ne les lui prêtais pas. Inutile d'ajouter que je n'ai jamais revu

un sou, ni du capital ni des intérêts. Maintenant récapitulons. Vous savez que, tous les quatorze ans, l'accumulation des intérêts double le capital. Donc, en mai 1863, six mille francs; en mai 1877, douze mille; et, aujourd'hui, 18 novembre 1883, à peu près dix-sept mille. Avec cette somme, que de sous j'aurais pu distribuer aux petits savoyards! Ou, pour parler sérieusement, que de kilos de pain à des affamés! que de couvertures de laine et de gilets de flanelle aux malheureux, grelottant sur la paille! que de visites de médecin! que de comptes payés chez le pharmacien et le boucher! Notez que cet *ami*, devenu mon débiteur, avec parti pris d'insolvabilité, n'a plus vu en moi qu'un créancier, muet mais désagréable. Il s'est peu à peu refroidi à mon endroit. Ses fraternelles poignées de main se sont changées en vagues coups de chapeau. A présent, quand il me voit au bout d'une rue, il s'esquive dans une autre... Décidément, la comtesse Diane a raison : il faut être plus riche pour prêter que pour donner!...

S'il faut absolument maintenir les maussades privilèges de la critique, je me permettrai d'indiquer à madame la comtesse Diane la maxime que je rencontre page 180: « La charité du pauvre est de vouloir du bien au riche. » — Cette maxime est juste et touchante; mais je crois l'avoir lue, à peu près dans les mêmes termes, dans une page de Tocqueville. Autre chicane, ou plutôt énergique et véhément démenti! L'auteur nous dit, page 27: « L'intelligence des femmes

est inférieure à celle des hommes; toute femme qui tente de le nier, travaille à le prouver. » Oh! madame la comtesse! vous qui tentez de l'affirmer, vous venez de nous prouver le contraire!

Ce sont là des vétilles. Si je voulais exercer une critique plus sérieuse, je l'appliquerais à la lettre-préface de M. Sully-Prud'homme. Assurément, M. Sully-Prud'homme ne peut rien écrire qui ne soit très recommandable. Mais il me semble que cette préface n'est pas tout à fait *dans le ton.* J'y trouve une métaphore, infiniment prolongée, de chapeau dont je ne suis pas coiffé, et de culottes que la pruderie britannique traiterait de *shocking.* Il est donc bien difficile à un poète académicien d'écrire quelques pages à une femme du monde, à une patricienne excessivement spirituelle, sans mettre un peu d'amidon à sa cravate blanche!

L'autre jour, un de mes confrères terminait ainsi un article sur les lettres de madame de Rémusat à son fils : « J'aurais presque envie de dire que ce sont des lettres à *M. Rémusat de Grignan.* »—Après avoir lu les ravissantes *Maximes de la vie,* je les intitulerais volontiers : *Maximes de la vie, par la comtesse Diane de la Rochefoucauld.*

GUSTAVE DROZ

Tristesses et Sourires.

La littérature contemporaine a des moments bien désagréables, mais aussi, çà et là, de charmantes surprises. Hier *l'Abbé Constantin,* aujourd'hui *Tristesses et Sourires.* Pour mesurer le chemin parcouru par M. Gustave Droz, j'ai voulu relire quelques passages de son livre le plus célèbre (*Monsieur, Madame et Bébé*, 125e édition). Il m'a semblé que je rentrais dans une parfumerie fermée depuis quinze ans, où cosmétiques, savons, bergamote, patchouli, sentiraient le rance. « Tantôt c'est la marquise qui veut aller au bal déguisée en *pouvoir temporel,* tandis que le marquis représentera l'*esprit moderne régénéré,* que la comtesse figurera l'*avenir radieux,* et que les filles s'habilleront en *tendances du siècle.* Tantôt nous assistons à une conférence de la duchesse avec le grand artiste Sylvani (un coiffeur), où la vérité, les vertus théologales, les pieux scrupules, la papauté s'entremêlent d'édifiants détails sur les épaules de celle-ci, le bas de jambe de celle-là, le chignon de la baronne et les cheveux de la belle Hélène. Plus loin,

c'est une jeune femme qui retarde ou avance la pendule, pour qu'il ne soit pas dit que son mari l'a embrassée un vendredi soir, etc., etc... » — Imaginez une petite église, où l'on ne serait reçu — comme au Théâtre-Italien — qu'en robe décolletée, cravate blanche et habit noir, où les bénitiers seraient remplis d'eau de Portugal, où les statues de saints et de saintes seraient sculptées par Pradier ou M. d'Épinay, où les fresques auraient pour auteurs MM. Vibert, Heilbuth et de Nittis, et où un prédicateur à la mode, coquettement frisé et poudré, monterait dans une chaire en palissandre, pour prêcher le romanesque évangile de M. Ernest Renan.

Dans cette littérature accommodée et accommodante, M. Gustave Droz n'était pas, à Dieu ne plaise! un de ceux que M. Guizot a énergiquement appelés malfaiteurs de l'intelligence, mais plutôt un pécheur aimable, au service de pécheresses plus aimables encore, qui se plaisaient à l'honorer de leur confiance. Personnifiant avec beaucoup d'esprit et d'éclat cette trop amusante *Vie parisienne,* qui devait plus tard s'égarer *Autour du mariage*, il excellait dans ce genre mixte, sinon interlope, qui prélude aux démolitions par des dissolvants, fait de la religion et de la vertu par *à peu près,* réduit la morale à l'état de convention mondaine, et, tout en s'installant dans les boudoirs de la bohème galante, laisse croire aux patriciennes, habituées de Sainte-Clotilde et de Saint-Thomas-d'Aquin, qu'elles peuvent aisément

concilier leurs plaisirs et leur salut. C'était, pendant les dernières années de l'Empire, la note du moment, et M. Gustave Droz l'avait très finement saisie. Sa littérature donnait l'idée d'une passerelle entre le monde et le demi-monde, d'une de ces fêtes, dites de bienfaisance, où les grandes dames et les comédiennes ont l'agrément de se rencontrer, où les *sportsmen* du Jockey-Club valsent avec les danseuses de l'Opéra, où des regards aristocratiques inspectent curieusement des toilettes théâtrales, et où il devient bien difficile, à la fin de la soirée, de distinguer le fruit permis du fruit défendu. On en était encore là en 1867. Les honnêtes femmes se prêtaient volontiers au langage insinuant et poli qui les trompait spirituellement sur les vraies limites de la bonne compagnie et de la mauvaise, sur les concessions réctproques de la religion sérieuse et de la vie élégante, sur les douceurs de la capitulation opposées aux rudesses de la lutte. Elles se seraient révoltées, si on avait essayé de les brusquer à l'aide de l'argot, qui attendait, pour s'épanouir, l'épanouissement de la démocratie. Aujourd'hui, on m'assure que des duchesses et des marquises parfaitement authentiques se traitent de *gogo,* de *petit chou* et de *ma vieille branche*. Elles disent : « C'est *crevant!...* Ça *m'emb...* (en attendant mieux). Elles demandent un *coup de vin,* parce qu'elles *crèvent de soif,* etc. » — En présence de cette évolution nouvelle, on comprend que M. Gustave Droz ait été remplacé par M. Émile Zola, et les cent vingt-cinq éditions de *Monsieur, Madame et Bébé* par la 180e édition de *Nana*.

Ne nous plaignons pas trop de ce progrès plus singulier que féminin. Nous avions, plus récemment, laissé M. Gustave Droz *autour d'une Source* qui n'était pas précisément une source d'eau bénite, et dont la transparence trahissait des intentions peu bienveillantes pour les bons pèlerins de Lourdes et de la Salette. Nous le retrouvons aujourd'hui écrivant, sous la dictée d'une délicieuse aïeule, des pages ravissantes qui réhabilitent le passé, conseillent le présent, nous prêchent sans pédantisme la morale la plus pure, la religion la plus douce, le retour à ces traditions, à ces souvenirs, à ces reliques, à ces idées de respect, à ces courtoisies du beau et du bien, à ces sentiments et à ces devoirs de famille, oubliés, perdus, noyés, anéantis dans notre grand naufrage révolutionnaire. En nous recommandant ces *Tristesses et Sourires,* un de mes meilleurs confrères intitulait son article : *De Marcellin à Veuillot.* — Je dirais plutôt : *De Marcellin à saint François de Sales.* L'aimable baronne d'Orchamp, douairière octogénaire, que M. Gustave Droz a choisie pour interprète, nous offre le modèle d'une piété attractive, tour à tour mélancolique et souriante, qui aurait bien envie de ne damner personne, et qui évoque dans notre esprit les gracieuses images, chères à l'évêque d'Annecy, empruntées aux beautés de la création, aux oiseaux du ciel et aux fleurs de nos jardins. Fleurs, ai-je dit? On ferait un bouquet avec les *pensées* exquises dont la baronne enjolive sa religion et sa morale :

« Le petit enfant et le vieillard sont deux poètes

enfermés dans leur impuissance : celui-ci ne peut plus ; celui-là ne peut pas encore. Voilà, je crois, le lien secret qui les réunit l'un à l'autre. Ainsi que deux prisonniers, ils regardent la vie à travers les barreaux ; non par la même fenêtre, assurément, mais ils se sentent voisins, et se touchent, tout en se tournant le dos. »

« Notre jugement est comme ces phares dont l'éclat n'apparaît qu'à trois lieues de la côte ; ce n'est qu'à distance et de fort loin que nous voyons les choses un peu clairement. »

« On se défend bien plus ardemment d'une faiblesse que d'un crime. Une faiblesse rend ridicule, un crime rend odieux, simplement, et encore il se discute. Tel homme qui admet qu'on le considère comme un monstre redoutable, ne consentira jamais à passer pour un sot. »

« On n'a jamais bercé dans ses bras la faute du voisin ; on a toujours bercé plus ou moins la sienne. »

« C'est le défaut des délicats de chercher chez les autres les finesses qui sont en eux. »

« Une idée ne se vulgarise qu'en se faisant vulgaire par certains côtés. Tout ce qui devient populaire est un peu peuple. »

« Ah ! quand les gens d'esprit se trompent, il faut l'avouer... c'est... dans la perfection. »

« Il faut ne plus être pour entrevoir ce que l'on a été. »

« Si la vérité pouvait naître de la discussion des hommes, elle mourrait en naissant, dévorée par sa

mère. Qu'importe que la critique puisse nous faire découvrir la vérité, si cette même critique nous empêche d'y croire? »

« La liberté humaine n'est qu'une soumission qui s'ignore, et il est bien heureux qu'il en soit ainsi; car le monde ne survivrait pas à une seconde d'indépendance véritable. »

« Le jour où une femme vraiment bonne se découvre un cheveu blanc, sa première pensée n'est pas de l'arracher, mais d'embrasser sa fille. »

« Pourquoi construire un bel édifice, si l'incendiaire qui y met le feu est plus honoré que l'architecte qui l'a construit? »

La baronne a deux interlocuteurs qui ne se ressemblent guère: l'abbé d'Ouquenay, son cousin, et le docteur Férou, son médecin. L'abbé est délicieux, au moins aussi spirituel que sa cousine, et c'est tout simple, puisque M. Gustave Droz les souffle tous les deux. En quelques lignes, il a réussi à nous rendre visible cette fine physionomie de prêtre, gentilhomme et diplomate, qui boit son café à toutes petites gorgées, fort espacées les unes des autres. C'est sa façon de ponctuer sa causerie, et il le fait avec une finesse et une coquetterie instinctives qui sentent le vieux temps. Pendant quinze ou vingt ans, il a rempli à la cour papale des fonctions diplomatiques qui mirent en évidence ses rares talents. — Ne sied-il pas ici de remarquer — et, certes, la baronne d'Orchamp ne me démentirait pas, — que la bêtise et la grossièreté

démocratiques, en rejetant l'Église hors des conditions de la vie sociale, se sont privées d'une pépinière — j'allais dire d'un séminaire de diplomates tels qu'on n'en retrouvera jamais de pareils? Le prêtre doué d'une haute intelligence, né ou acclimaté dans les zones aristocratiques, a, par vocation et par grâce d'état, la double habitude de pénétrer dans la conscience des autres et d'examiner la sienne. Cette étude parallèle lui livre le secret des âmes, de leurs faiblesses, de leurs détours, de leurs subterfuges, de leurs perpétuels efforts pour se tromper elles-mêmes en attendant qu'elles trompent le voisin. Ce secret, qui pour les laïques est un accident, une gêne, un embarras, parfois une tentation, le prêtre se l'assimile tout naturellement, comme une partie essentielle de sa mission et de son être. Même dans le monde des affaires et au contact des intérêts profanes, il lui semblerait, s'il commettait une indiscrétion, qu'il manque à un devoir et rompt avec la tradition sacerdotale. Ce mélange de réserve et de sagacité professionnelles, c'est déjà de la diplomatie, et de la meilleure, avant même que des fonctions particulières l'aient mis en mesure d'exercer, dans un cadre déterminé, ses facultés natives et acquises. Il ne se forme pas, il se continue; il possède l'instrument avant de savoir l'air; il est habile avant d'être initié; il connaît la langue avant de la parler, et les avantages du silence avant d'apprendre la nécessité de se taire. Peut-être le prince de Talleyrand n'a-t-il été un si fin diplomate — même à l'égard du bon Dieu — que

parce qu'il avait commencé par être homme d'église.

Beaucoup moins aimable que l'abbé d'Ouquenay, le docteur Férou ajoute à ses entêtements matérialistes et athées le tort de n'être pas complètement original. Ne l'avons-nous pas vu un peu partout, notamment dans le répertoire d'Octave Feuillet, — qui vient de publier un bien charmant récit, *la Veuve*, dans la *Revue des Deux Mondes*, — ce médecin incrédule, bourru, pas méchant au fond, bienfaisant même et dévoué dans l'exercice de son sacerdoce médical, en guerre ouverte avec la Providence, parce qu'il a pris la Bastille et parce qu'elle ne l'a pas pris pour confident? Une fois cette réserve admise, que d'esprit, que de grâce piquante dans la façon dont la baronne réfute, taquine, harcèle, *roule* ce brave docteur! Quelle jolie scène, cette procession des Rogations, où madame d'Orchamp rivalise à son insu avec le Chateaubriand du *Génie du christianisme*, et associe à sa description pleine de jeunesse et de fraîcheur ses mélancoliques souvenirs d'*antan!* « La brume laiteuse voile encore l'horizon; l'air est encore embaumé des senteurs de la nuit, et, dans cette verdure de mai si tendre et si pure, la soutane rouge des enfants de chœur, l'aube blanche des prêtres semblent des fleurs jetées sur la prairie. » Voici que la malicieuse douairière aperçoit le cabriolet du docteur Férou; elle lance à sa poursuite sa camériste Julie. — « Docteur, donnez-moi le bras; je ne me sens pas très bien. » Et voilà mon

Férou pris au piège, suivant la procession, forcé de s'agenouiller comme tout le monde devant la croix de pierre, pour *subir* une dernière bénédiction. » — « Le diable, surpris sans parapluie par une averse d'eau bénite, n'aurait pas eu une physionomie plus comique que la sienne, et j'ai été pris d'une telle envie de rire, que j'ai prié tout de travers. »

En regard de ce tableau souriant, placez cette page dont je n'ai pas à faire ressortir l'actualité douloureuse.

La baronne a vu son petit-fils Georges partir pour le lycée. Elle nous raconte son supplice: « Cela a commencé le soir même de son entrée. Le pauvre petit, ne croyant pas mal faire et s'étant, suivant sa coutume, agenouillé au pied de son lit pour faire sa prière du soir, il s'est élevé dans le dortoir un tel concert de rires et de moqueries que le garde, le maître, le surveillant... je ne sais pas comment ces gens s'appellent, — a dû intervenir, mais d'une façon que vous ne soupçonnez pas. — « Orchamp, a-t-il dit à Georges, je n'aime pas les singeries. Faites comme tout le monde. » — Et, comme Georges répliquait avec une soumission sans doute un peu malicieuse: « Monsieur, pourrai-je faire ma prière dans mon lit? » — l'autre, quelque enfant de la rue peut-etre, croyant à une impertinence, l'a puni sévèrement.

» Et, le lendemain, à la récréation du matin, cette bande de vauriens s'acharnait après lui, l'entourait en dansant, l'appelant jésuite, sacristain; quelques-

uns même, de futurs ministres sans doute, le saluaient, par dérision, de son titre nobiliaire... »

MONSIEUR LE COMTE!... c'est l'argument suprême, le coup de grâce, le dernier mot, l'irrésistible sarcasme de l'éducation laïque et de la littérature infecte.

Georges est donc le souffre-douleurs de ses camarades; mais tout à coup la scène change; les endiablés persécuteurs deviennent de plats courtisans; c'est qu'ils ont aperçu sur le pupitre de Georges trois ou quatre louis, traduisibles en brioches, en babas et en sacs de marrons. Le pâtissier obtient grâce pour le bon Dieu.

La baronne d'Orchamp est, sur tous les points, sans exception et sans réserve, *laudatrix temporis acti*. Elle est persuasive, touchante et charmante, lorsque, inclinée sur le reliquaire dont nous parlions tout à l'heure, elle en compte religieusement les trésors: tendresse conjugale, autorité paternelle, esprit de famille, esprit de respect, culte des ancêtres; tout ce que la société moderne, repétrie par la Révolution, supprime, persifle, outrage ou dédaigne. Elle nous va au cœur, lorsque, retrouvant sous une couche de poussière ou de boue démocratique les fugitives élégances de la Restauration, si étrangement défigurées par M. de Balzac, elle nous dit: « Il est impossible de comprendre maintenant la galanterie, la distinction, la délicatesse des mœurs qui régnèrent dans les salons au commencement de la Restauration. Les fêtes qui eurent lieu au mariage du duc de Berry furent le réveil

éblouissant de la grâce et de la courtoisie française, dans ce qu'elle avait de plus idéal, de plus aristocratique et de plus raffiné. » Enfin, la grâce de ses *tristesses* et les tristesses de son *sourire* s'élèvent jusqu'à la grandeur, jusqu'à l'éloquence chrétienne, lorsque, profitant de son expérience passée au crible par une conscience pure et droite, elle nous offre, dans le plus aimable langage, tout un cours familier d'hygiène morale, applicable à ces questions délicates qui décident du bonheur des ménages, de la durée des lunes de miel, de l'avenir des enfants, de leurs rapports avec les grands-parents, et *vice versa*. C'est la partie la plus remarquable et la plus caractéristique du livre, en ce sens que, si l'on s'amusait à alterner, page par page, entre *Tristesses et Sourires* et *Monsieur, Madame et Bébé,* il serait facile de prouver que l'un de ces deux ouvrages est une réaction contre l'autre; que l'auteur semble avoir pris soin de se réfuter lui-même, de rendre au mariage sa dignité, à l'épouse le sentiment de ses devoirs, à l'enfant le droit de ne pas être traité comme un joujou, à Roméo et à Juliette la chance d'être un jour Philémon et Baucis. Il n'y a pas jusqu'à ce mot de *Bébé* — dont M. Gustave Droz a fait la fortune, — que la baronne d'Orchamp ne s'efforce de ruiner, comme indigne des vraies prérogatives de l'enfance.

Elle n'y va pas de main morte, cette vaillante baronne, vengeresse des affronts subis par le régime où sa grand'mère était jeune! Nous persuadera-t-elle aussi aisément, lorsqu'elle maudit les chemins de fer

et le télégraphe? Ne serons-nous pas tentés de lui répondre : « Parlez pour vous, grande dame ! Vous regrettez le temps où trois bons chevaux de poste conduisaient votre berline armoriée; mais, pour nous, pauvres diables, qui n'avions que la diligence, et, en nos jours de luxe, la malle-poste, quel ennui et quelle fatigue, ces cinq jours et ces quatre nuits pour aller de Paris à Marseille! Le télégraphe, j'en conviens, outre que ses poteaux et ses fils gâtent le paysage et asphyxient les hirondelles, a des férocités de bourreau et des éclats de coup de foudre. Son laconisme redoutable produit parfois des effets de couperet; il tranche les têtes comme il tranche des syllabes. Insoucieux des transitions, des préparations, des ménagements et des périphrases, il peut, en un moment, porter le désespoir dans une famille heureuse, changer en robe de deuil la robe rose, sécher le bouquet de la fiancée, ouvrir dans les yeux d'une mère une intarissable source de larmes; sans compter qu'il fait un tort énorme au style épistolaire, et rendra de plus en plus difficile le rôle de nos futures Sévignés. Eh bien, essayez de supprimer le télégraphe, et vous m'en direz des nouvelles; ou plutôt vous ne m'en direz plus; elles vous arriveraient trop tard. »

Si j'indique ce menu détail, c'est qu'il va m'aider à conclure et à pénétrer un peu plus avant dans ce livre dont la surface est délicieuse. En poussant à bout, à l'extrême, l'esprit de réaction qui anime et inspire si bien la baronne d'Orchamp, M. Gustave Droz a-t-il voulu simplement créer un type, un carac-

tère, comme il eût fait dans un roman, et, se passionnant pour son œuvre, a-t-il fini par donner raison à *sa* baronne contre son public d'il y a quinze ans, contre son siècle, contre les idées dominantes, contre lui-même peut-être? Son goût délicat, sa finesse de tact, l'élégance native de son esprit et de son talent, toutes ces qualités exquises qu'il n'avait pas réussi à gâter, se sont-elles énergiquement révoltées contre les turpitudes présentes, et l'ont-elles jeté à l'extrémité contraire, pour être plus sûres d'être dans le vrai? Devons-nous voir dans *Tristesses et Sourires* l'indice d'une conversion véritable, dans la stricte acception de ce mot aussi nécessaire aux pécheurs qu'odieux aux rentiers; quelque chose comme une jolie miniature d'après le grand tableau d'église signé Paul Féval? Est-ce une évolution littéraire en l'honneur et au profit de tout ce qu'insulte et salit la littérature actuelle? Est-ce un éclair, un coup de tonnerre sur le chemin de Damas?

Je me souviens que M. Guizot, après avoir rendu un juste hommage à la beauté, au charme, à la vertu, à la grâce, à la bonté de madame Récamier, ajoutait en se ravisant: « Qu'en aurait dit La Rochefoucauld? » — Je ne puis oublier que Sainte-Beuve, à l'époque où il m'appelait son ami et où j'avais la naïveté d'aspirer à l'honneur d'être son élève, me répétait souvent: « Surtout ne soyez pas dupe! » Avant de répondre aux points d'interrogation que j'ai posés, je suis arrêté par deux vétilles: il me semble que, dans le

premier zèle d'un nouveau converti, le très spirituel écrivain aurait dû supprimer sur la couverture de son volume la 25e édition d'*Autour d'une Source,* roman hostile, sinon à la religion, du moins aux pieuses croyances de la majorité des catholiques. Secondement, je suis importuné par une phrase que je rencontre à la page 313 :

« A parler proprement, sens commun veut dire opinion publique. C'est le suffrage universel tout craché. Aristide le Juste n'avait pas le sens commun ; Galilée non plus ; **Jésus-Christ pas davantage.** Mais, en revanche, le joli bouquet d'ivrognes et de braconniers qui compose votre conseil municipal le possède souverainement. »

Dans le langage vraiment et sérieusement chrétien, il est permis de placer Jésus-Chris entre deux larrons, — pourvu qu'il y en ait un bon, — mais non pas entre deux grands hommes ; il suffit d'un peu de mauvaise volonté, d'une simple distraction, pour se figurer que l'auteur n'a prodigué au divin Sauveur les plus beaux titres de gloire qu'afin d'*humaniser* sa divinité et de jeter au pied de sa croix des fleurs moins célestes que celles du Calvaire. Nous n'en avons eu que trop, — à commencer par le plus patelin et le plus célèbre de tous ! — de ces panégyristes mielleux, toujours prêts à saluer, chapeau bas, le Dieu fait homme, à condition qu'on ne le reconnaîtra plus que pour un homme fait Dieu !

N'importe! Ce n'est là qu'une note fausse ou d'une justesse suspecte, dans une symphonie ravissante, dédiée aux honnêtes gens et surtout aux honnêtes femmes. C'est à elles que l'on s'est adressé déjà, et que je m'adresse à mon tour, en leur disant: « On prétend que, depuis quelques années, vous avez encouragé le parti du mal. Soyez cette fois du parti du bien. Prenez sous votre patronage ces *tristesses* qui seront un jour vos tristesses, ces *sourires* qui sont aujourd'hui vos sourires; sans quoi, mesdames, nous douterons, non pas de votre vertu, mais de votre influence. »

GUSTAVE CLAUDIN

Mes Souvenirs. — (Les boulevards de 1840 à 1871.)

Voici un de ces livres charmants que le vieux critique peut se réserver pour ses jours de migraine ou de rhumatisme; mon article va se faire tout seul, à l'aide de mes souvenirs combinés avec ceux de Gustave Claudin. Les miens seraient peut-être moins débonnaires que les siens; mais il faut tenir compte de la différence des situations et des âges. J'ai toute sorte de droits ou du moins de prétextes pour être un vieux grognard de la littérature; aussi grognard que pouvait l'etre un invalide de 1815, gelé à la Bérésina, brûlé à Moscou, amputé à Leipsick et enrichi d'un nez d'argent après Waterloo. Gustave Claudin a la physionomie heureuse de sa causerie et de ses ouvrages. Il ressemble à Fechter, l'Armand Duval le plus séduisant qui ait jamais donné la réplique aux innombrables Marguerite Gautier qui ont succédé ou succèdent, *sans l'égaler*, à madame Eugénie Doche. Moi, je me nomme bien Armand; mais, si je prétendais m'appeler Duval, je boirais immédiatement un bouillon. Il est aimable, spirituel, amusant, amusé,

sympathique; on l'aime, on le lit, on l'achète; le brave Achille, de la *Librairie Nouvelle*, lui sourit comme à un de ses auteurs les plus demandés. Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Xavier Aubryet, qui détestaient les ennuyeux et les imbéciles, ont été ses amis intimes. Il signe *Eurotas*, dans le *Moniteur*, de piquants *Courriers de Paris*, et ce n'est pas à lui que ce pauvre Casimir Delavigne, aujourd'hui si complètement oublié, adresserait ce vers, célèbre dans son temps :

Eurotas! Eurotas! qu'as-tu fait de tes roses?

Gustave Claudin lui répondrait qu'il en a fait *Trois roses dans la rue Vivienne*, un de ses romans les mieux réussis.

D'ailleurs, aimant passionnément les lettres, vivant en bon et loyal camarade avec tous ses confrères, il lui serait difficile d'être malin sans passer pour traître. Et puis ne vous semble-t-il pas que nous entrons dans une phase de conciliation universelle? Ne venons-nous pas de voir l'Académie française préférer à un grand poète l'auteur sifflé de *Guillery* et de *Gaëtana*, uniquement pour pratiquer le précepte évangélique du pardon des offenses? M. Henri Rochefort, dans une de ses boutades intransigeantes, prétendait que Clémence est un nom de femme de chambre. L'illustre compagnie vient de prouver que c'est aussi un nom de douairière.

Dès lors, pourquoi Gustave Claudin, que personne

n'a offensé, ne serait-il pas bienveillant? Cette méthode lénitive a du bon, et je vais le prouver au moyen de trois noms bien différents: Lamartine, Napoléon III et... le vicomte d'Arlincourt.

Des hommes d'esprit et de plume, qui ont pardonné à Lamartine d'avoir contribué, pour sa large part, à l'avènement de la seconde République et du suffrage universel, refusent de lui pardonner d'avoir méconnu Alfred de Musset. Je cède la parole à Gustave Claudin. Cette page est curieuse et charmante :

« M. de Lamartine... travaillait alors à son *Cours familier de littérature*. Je lui proposai d'écrire sous sa dictée, ainsi que je l'avais fait autrefois. Il accepta, parce que j'écrivais avec une rapidité prodigieuse. Il dictait sans jamais chercher un mot; on ne peut se faire une idée de la fécondité de son esprit. Il était assis sur un grand canapé près de la cheminée, ayant à ses pieds un lévrier sans poils, le dernier descendant de ceux qu'il avait apportés de Grèce et qui descendaient, dit-on, de ceux d'Hippolyte, fils de Thésée. Il se bourrait le nez de tabac et, cela fait, allumait un petit cigare. Après en avoir tiré trois bouffées, il éprouvait le besoin de se moucher. Alors, il jetait son cigare, se mouchait, se rebourrait le nez de tabac, puis allumait un autre cigare, et cela pendant une ou deux heures. Après la séance, il y avait dans la cheminée vingt ou vingt-cinq cigares à peine entamés. C'est ainsi que je l'ai toujours vu travailler.

» Dans l'entretien familier que j'écrivais sous sa dictée, il s'occupait d'Alfred de Musset, et lui rendait à peu près justice. Je sais pourquoi je dis cela. M. de Lamartine ignora Musset pendant longtemps, malgré l'ode qu'il lui avait dédiée (n'était-ce pas plutôt une épître ?), et avait eu le tort de croire, en compagnie de quelques imbéciles, qu'il n'était qu'un officier de cavalerie légère tournant le vers avec facilité... »

Ici, j'ouvre une parenthèse, et je rappelle un détail que Gustave Claudin, trop jeune, — le beau défaut ! — n'a peut-être pas recueilli. En 1836, Alfred de Musset publia, presque en même temps, dans la *Revue des Deux Mondes*, — 15 avril et 1er mars 1836, — sa *Lettre* (*sic*) à M. de Lamartine, et son unique article sur le Salon. Nous savons tous par cœur l'admirable lettre à Lamartine, supérieure, selon moi, à la *Méditation* que le grand poète avait adressée à lord Byron. Mais l'article sur le Salon de 1836, beaucoup moins connu, contient des révélations — j'allais dire des confidences singulières. On croirait à un prélude de conversion. Musset, à peine âgé de vingt-cinq ans, se posait presque en pécheur repentant, qui a jeté sa gourme. Parlant d'un tableau de mon ami Decaisne, le peintre préféré de Lamartine, il écrivait : « Durant les premiers jours où je visitais le Musée, je consultai un de nos poètes, — et, si je ne craignais de le nommer, j'ajouterais que c'est le plus grand de tous. — « Dites hardiment, » me répondit-il, « que

» *l'Ange gardien*, de Decaisne, est un des plus beaux » tableaux du Salon. » Puis, après avoir donné à l'artiste quelques sages conseils, il ajoutait : « Le temps n'est pas loin où le romantisme *ne barbouillera plus que des enseignes* (!) ; si j'adresse à M. Decaisne, que je ne connais pas, ces conseils, un peu francs peut-être, c'est que j'ai été, sur une autre route, *assurément plus dans le faux que lui.* »

Remarquez que Musset, à cette date, avait déjà publié, outre les *Contes d'Espagne et d'Italie*, la meilleure moitié de ses jolis *Proverbes*, *la Coupe et les Lèvres*, *Namouna*, *Rolla*, *A quoi rêvent les jeunes filles*, *la Confession d'un enfant du siècle*, les célèbres *Stances à la Malibran*, la plupart des poésies qui composent le volume désormais immortel de 1840 ; en d'autres termes, sauf *les Nuits*, à peu près tout le bagage que les dix volumes *in-quarto* n'ont pas réussi à écraser de leurs stériles magnificences. Donc, s'il faisait ainsi bon marché de ses délicieux péchés de jeunesse, s'il écrivait en tête de son livre d'or :

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme !

Lamartine, chez qui le critique fut sans cesse enlevé à cinquante lieues au-dessus du sol par ses ailes de poète, n'était-il pas excusable de prendre au mot son jeune rival, et d'attendre, pour le juger, — pour le connaître, — cette conversion, cette métamorphose

qui n'est jamais arrivée, surtout si, comme pour les trois quarts des lettrés de cette époque, Musset restait pour lui l'auteur de la *Ballade à la Lune*, de *Mardoche*, de *la Marchesa d'Amaëguy*, c'est-à-dire de cavalières équipées plutôt que de poésies dignes d'être prises au sérieux? Notons, comme trait final, qu'il est probablement très heureux qu'Alfred de Musset, après avoir été — c'est lui qui le dit — *encore plus dans le faux* que le pauvre Decaisne, n'ait pas poussé trop loin sa conversion et sa pénitence. Aspirant au prix de sagesse, menant de front ses mortifications et sa décadence, il eût fait concurrence à Ponsard et à l'abbé Delille. Ma digression m'a mené trop loin. Je reviens à mon texte :

« M. de Lamartine, nous dit Gustave Claudin, consacra à Musset le dix-huitième et le dix-neuvième entretien de son *Cours familier de littérature*. Dans le dix-huitième entretien, il parlait de Musset avec ce charme, cette élégance, cette grâce qui firent de lui un des plus grands prosateurs de notre langue. Il le louangeait certainement; mais, au bout de toutes ses louanges, il y avait des réserves et des restrictions. Ainsi il disait: «Vive la jeunesse, mais à la condition » de ne pas durer toute la vie! » Je trouvais cette réflexion dure, appliquée à un poète mort tout jeune... Loin de se fâcher, M. de Lamartine me remercia, et résolut tout de suite de lui consacrer un second entretien. Alors il interrogea ses souvenirs, et il se rappela qu'il n'avait pas remercié Musset de l'ode qu'il

lui avait adressée, ni publié la réponse en vers qu'il lui avait faite. Ces vers étaient restés pendant des années enfouis dans un tiroir à Mâcon. Il en a fait lui-même l'aveu. »

Ces lignes sont suivies d'un très éloquent et très émouvant passage de ce dix-neuvième Entretien, que nous devons évidemment à l'heureuse intervention de Gustave Claudin, et où Lamartine prie Musset défunt de lui pardonner du sein de son *Elysée actuel.* Il ne lui avait pas répondu, parce qu'il ne l'avait pas lu.

Ne regardons pas de trop près et passons à Napoléon III. La scène est exquise et mériterait, à elle seule, de faire le succès du livre. Il s'agit d'écrire une biographie de l'Empereur, entré dans sa phase de déclin et déjà harcelé par le lanternier Rochefort (1869).

« — J'approuve votre projet, me dit l'Empereur; racontez ma vie; ne cachez ni mes misères ni mes défauts; dites que j'ai été malheureux, fugitif, sans ressources et couvert de dettes. Je puis bien l'avouer, maintenant que j'ai pu réparer tous mes torts; surtout épargnez-moi ces flagorneries, que, pour me plaire, on me décerne dans des journaux très dévoués, je le sais, mais qui me nuisent auprès de ceux qui ne sont pas pour moi. »

Après avoir, en quelques mots, déclaré qu'il approuve les mesures de rigueur prises contre lui par le gouvernement de juillet, il ajoute: « Pendant ce voyage en Amérique, je suis resté presque tout le temps à New-York. J'avais pour compagnons mon

cousin Pierre Bonaparte (hélas!) et le marquis de Gricourt, aujourd'hui sénateur (holà!). »

Ici nouvelle halte. Pendant mes années de collège, j'ai connu la famille de ce jeune et brillant Raphaël de Gricourt, qui avait vraiment la tournure et la figure d'un héros de roman. Il était, lui aussi, de lignée légitimiste. Sa mère, si mes lointains souvenirs ne me trompent pas, était la sœur aînée de l'abbé de Borie, dont j'ai parlé à propos de la *Vie de monseigneur Dupanloup*, par M. l'abbé Lagrange, et cousine de l'abbé de Moligny, qui fut un des premiers précepteurs du comte de Chambord. Je crois bien que tous ces abbés auraient eu souvent à sermonner le beau Raphaël, qui n'était pas précisément un ange. En songeant à son passé, il a dû maintes fois s'étonner que ses jolies fredaines de jeunesse eussent fini par faire de lui le collègue du cardinal-archevêque de Bordeaux et du cardinal-archevêque de Rouen.

« — C'est avec Gricourt que j'étais dans une des plus belles avenues de New-York, errant et m'ennuyant, lorsque j'aperçus écrit en anglais sur l'enseigne d'un changeur: « On demande des *napoléons* pour » des *souverains*. » — « Cela, dis-je à Gricourt, » m'irait parfaitement. »

Et cela me va si bien, le mot est si ravissant, que je soupçonne Claudin de l'avoir fait. Des napoléons pour des souverains! N'est-ce pas l'histoire de notre siècle à deux différentes reprises? Le voilà, pauvre,

errant, proscrit, déclassé, séparé de la France par l'immensité de l'Océan, ce prince que l'on dirait la fausse monnaie d'un napoléon. Déjà la fatalité l'a marqué au front pour être un porte-couronne. Mais la couronne sera trop lourde pour sa tête appesantie et affaiblie. Il succombera sans qu'on sache si ce napoléon était du métal dont on fabrique les souverains, ou si ce souverain aurait dû rester napoléon. Ce que l'on sait mieux, ce qui nous rend plus cruelles nos humiliations présentes, c'est que le souverain vaut vingt-cinq francs, que le napoléon n'en vaut que vingt, et qu'il y a eu, dans ce siècle qui finit si mal, une période de quinze années où tous les souverains de l'Europe ne valaient pas un Napoléon.

Une transition plus naturelle que légitime me conduit à la page 248 : « Enfin, il en est encore une dont je ne puis taire le nom, devenu historique. Je veux parler de Marguerite Bellanger. Elle avait une beauté piquante. Il semblait qu'on avait vu cette figure-là sur les lames d'un éventail. Elle était admirablement faite et possédait une taille idéale. Un jour, ce fut une tête couronnée qui la regarda ; on sait le reste. Mais, au beau temps du *Grand-Seize,* la belle Marguerite avait eu déjà des faiblesses pour Daniel Wilson. Il était écrit que ses adorateurs devaient habiter des palais. »

Ce beau Daniel, qui hantait alors la fosse aux lions, mais ne plaidait pas pour la chaste Suzanne, a aujourd'hui une autre Marguerite à aimer, et celle-ci ne l'expose point à la surveillance d'un conseil judiciaire.

Il est probable qu'il n'aimait pas la première Marguerite comme sa fille, mais comme une fille.

Le 18 juillet 1864, un de mes amis les plus intimes écrivait de Vichy à un autre de mes amis: « Nous avons ici un Empereur, un Roi (des Belges), madame Claude Vignon et beaucoup d'ecclésiastiques. Le plus remarqué s'appelle *l'abbé Langé.* » Pardon! je ne le ferai plus.

Et le vicomte d'Arlincourt? Croyant devoir alléger le cahier des charges de la littérature légitimiste, j'avais depuis longtemps *lâché* cet excellent homme, qui se fâchait lorsqu'on l'appelait le clair de lune de M. de Chateaubriand, et qui n'en était pas même la nébuleuse. Je me souviens que, pendant l'hiver de 1850, quand j'écrivais dans *l'Opinion publique* et dans *la Mode*, je rendis compte, dans le journal d'Alfred Nettement, d'une des brochures les plus empanachées du chevaleresque vicomte, intitulée : *Dieu le veult!* (Hélas! Dieu ne le voulait pas, et ne l'a pas voulu!) Tout en réprimant une forte envie de rire, j'avais épuisé toutes les épithètes admiratives, toutes les formules de l'enthousiasme, toutes les effusions de l'extase. Ayant à me répéter dans la *Mode*, je cherchai des variantes; mais, n'en trouvant plus que de médiocres et de tièdes, je ne sais comment je fus amené à dire, en finissant, que, « par la vigueur de ses arguments et la splendeur de son style, le noble écrivain semblait demander et était sûr d'obtenir *grâce* auprès des lecteurs les plus récalcitrants ». — Grâce! J'aurais

eu besoin de la musique de Meyerbeer, chantée par la princesse Isabelle, pour désarmer le susceptible vicomte. Grâce! ce mot si doux qui rappelle aux païens les plus aimables visions de la Grèce poétique, aux chrétiens le plus désirable état de l'âme, aux assassins les plus économiques largesses de M. Jules Grévy, n'eut aucun succès auprès de M. d'Arlincourt. Il vint se plaindre dans nos bureaux; son toupet défrisé se dressait sur sa tête. Ni sa cause, disait-il, ni sa plume n'étaient faites pour demander grâce à personne. Il aurait pu dire ses plumes, d'abord parce que le paon en a plusieurs, ensuite parce que c'était par distraction sans doute qu'il ne nous apparut pas coiffé du chapeau de Bellegarde, dans le tableau de Gérard.

Je rédigeai, séance tenante, l'amende honorable ci-jointe, dont il eut la bonté de se déclarer satisfait:

« En parlant de l'admirable brochure de M. le vicomte d'Arlincourt, — *Dieu le veult!* — je me suis servi d'un mot bien impropre. L'illustre auteur du *Solitaire*, d'*Ipsiboë*, du *Brasseur-Roi*, traduits dans toutes les langues, (A part : Excepté dans la sienne !) connaît et pratique trop bien l'art d'écrire pour ignorer que les répétitions trop accumulées sont traitées de négligences. Mais j'aurais dû me souvenir que Bossuet, le maître de M. d'Arlincourt comme de tous nos grands écrivains, n'a pas craint de répéter sept fois, dans une phrase de dix lignes, les mots *majesté, majestueux*. Fort de cet immortel exemple,

j'aurais répété les mots de *merveille*, de *génie*, d'*admiration*, d'*enthousiasme*, de *chef-d'œuvre*. M. d'Arlincourt est si bon, que, pour cette fois, il m'aurait peut-être pardonné. »

Eh bien, Gustave Claudin, lui aussi, est si bon, — si spirituellement bon, — qu'il a trouvé moyen de tirer parti de M. d'Arlincourt, et cela de la façon la plus persuasive et la plus aimable. « Il se ridiculisait lui-même, nous dit-il, quand il écrivait, en prose: « Déjà du jour la sixième heure avait sonné. » — Mais il ne se ridiculisait pas quand, dans *le Solitaire*, il s'écriait : « Hélas ! au cœur déchiré par la douleur et brisé par l'adversité, un ciel pur et serein, un site riant ne semblent-ils pas une amère dérision? Ah! quelques regrets que puisse laisser ici-bas le génie éteint ou le juste disparu, le ciel ne lui accorde pas une larme, la terre pas un soupir. La nature poursuit sa marche accoutumée, indifférente pour l'homme qui la croit faite pour lui. Elle ne remarque pas plus sa naissance qu'elle ne s'occupe de sa mort. »

Avouons que, si l'on rencontrait ces lignes dans *René* ou dans *Obermann*, on admirerait. Au surplus, les cinquante éditions du *Solitaire* sont moins fantastiques que ne le prétend la légende, et madame d'Arlincourt, ce jour-là, n'eut pas besoin d'acheter en cachette ce que le public achetait avec furie. Le succès fut immense, européen; les traductions abondèrent. Cinq ou six théâtres s'emparèrent du roman

en vogue. Carafa le mit en musique. Vous trouveriez encore, dans nos vieux châteaux de province, sur quelque étagère poudreuse, les deux volumes *in-douze* qui nous racontent la mystérieuse histoire de l'Ermite du Mont-Sauvage, et j'ai connu à Marseille, une honnête famille où l'aïeule, la grand'mère, la mère et la fille s'appelaient toutes les quatre Élodie, en l'honneur de l'héroïne du *Solitaire.*

J'ai choisi trois noms dans le riche médaillier de Gustave Claudin, pour mieux prouver qu'aucun de ses *Souvenirs* ne s'était aigri en vieillissant. Mais quelle gerbe, ou plutôt quelle opulente moisson j'aurais pu cueillir à chaque page de son livre! Il n'y a pas eu, pendant ces fécondes ou orageuses années qui vont de 1840 à 1871, un personnage en relief, un acteur ou une comédienne en vedette, un poète lu, un auteur applaudi, un viveur à tous crins, un *dandy* à la mode, un orateur éloquent, un journaliste influent, un politique arrivé, parvenu ou tombé, une femme galante, ou, comme dirait M. Prudhomme, une brillante hétaïre, un compositeur, un virtuose, un sculpteur, un peintre, une célébrité quelconque, maîtresse de trois siècles ou de vingt-quatre heures, en or pur ou en chrysocale, en diamant ou en strass, en marbre ou en argile, qui ne passe dans cette lanterne magique, dont le magicien, Dieu merci! n'a pas oublié d'éclairer sa lanterne. On est entraîné avec lui dans cette ronde prodigieuse, dont un malin diable pourrait faire une ronde du sabbat, et où figurent Thiers et Émile de

Girardin, le duc de Gramont-Caderousse et le prince Paul Demidoff, Gambetta et Béranger, Jules Favre et Clément Laurier, Eugène Sue et Sainte-Beuve, Roger de Beauvoir et Nestor Roqueplan, Ernest Picard et Proudhon, Odilon Barrot et Dupont (de l'Eure), Rachel et le docteur Véron, Cabarus et l'abbé Coquereau, Méry et Léon Gozlan, Esther Guimont et Blanche d'Antigny, Marie Duplessis et Esther de Bongars, Dujarrier et Lola Montès, Louis Blanc et Pauline Montessu, Déjazet et Anna Delion; tous les héros et toutes les héroïnes du *Premier-Paris* et de la tribune, du feuilleton et de la nouvelle à la main, de la comédie et du drame, des coulisses et du boudoir, du balcon de l'Opéra et du perron de Tortoni, des joyeux soupers et des duels tragiques, des passions éphémères et des amours vénales, du boulevard le plus parisien et du *parisisme* le plus raffiné, du café de *Paris* et du *Grand-Seize*, du café *Foy* et de cette rotonde du café *Riche* où Gustave Claudin donnait, l'autre jour, rendez-vous aux trois cent mille lecteurs du *Figaro* pour ressusciter à leurs yeux toute une génération de rimeurs, de flâneurs, de noctambules, de causeurs, d'artistes, de bohèmes, de conteurs, de surnuméraires, d'avocats, de buveurs de chopes, d'hommes d'État en expectative. Je pourrais lui adresser quelques chicanes — des minuties, des vétilles. L'excellent Ballanche n'a jamais eu de particule; l'acteur chargé du rôle aristophanesque du serpent à lunettes, dans *la Propriété, c'est le vol,* ne s'appelait pas Delaunay, mais Delannoy; l'artiste

éminent qui a créé, au Théâtre-Français, le Marat de *Charlotte Corday*, le Richelieu de *Diane*, le Philippe II de *Don Juan d'Autriche*, le *Chatterton* d'Alfred de Vigny et le mari de *la Fiammina,* ne se nomme pas Jeoffroy, mais Geffroy. Enfin, ce n'est pas à l'Odéon, c'est au Vaudeville—Bocage, Lagrange, Allié, mesdames Chambéry, Eugénie Saint-Marc -- que fut joué, en 1854, *le Marbrier,* d'Alexandre Dumas : un chef-d'œuvre! et quel beau rôle il y aurait là pour notre cher Lafontaine, au lieu de cette *panne,* de cette vieille ganache de papa Duval! Mais ce sont là des critiques minuscules, des *coquilles* peut-être. J'aime mieux, avant de conclure, regarder de plus haut ce livre si intéressant, si curieux — et si triste.

Oui, si triste. Où sont-ils, ces favoris et ces favorites de la vie élégante, du succès facile, du feu d'artifice en permanence, de l'improvisation éblouissante, de la littérature à fond de train, des nuits illuminées de cent bougies et arrosées de vin de Champagne? Où sont-ils, ces habitués du salon de madame Émile de Girardin, qui lui promettaient l'immortalité en se réservant de la partager avec elle? Où sont-ils, ces étincelants causeurs du *Divan Le Peletier*, ces convives de la rotonde du café *Riche*, que Gustave Claudin a retracés d'un crayon si juste et si fin? Je les ai connus presque tous; le temps a fait un pas; je me retourne, et je ne vois plus que des fantômes; je n'aperçois plus que des noms inscrits sur des tombeaux et à demi effacés déjà ou étouffés par

l'herbe des cimetières. Heureux encore, heureux, parmi ces disparus, ceux dont le nom dit quelque chose à la génération actuelle, sauf à ne rien dire aux générations futures! Heureux ceux qui ont fait quelque œuvre utile ou du moins n'ont rien fait de nuisible! Heureux surtout ceux qui se sont ménagé quelques années de recueillement et de retraite entre les dernières caresses de la vanité ou de l'amour et la caresse suprême de cette dame blanche, un peu maigre, dont parle Chateaubriand! Chateaubriand! Je le maintiendrais, malgré tout, au premier rang de nos grands écrivains, quand même il n'aurait écrit que cette phrase:

« Comment l'homme peut-il s'attacher à quelque chose en ce monde, lui qui doit mourir? »

OCTAVE FEUILLET

La Veuve. — Le Voyageur.

Ce n'est pas un éloge que je veux adresser au nouveau roman de M. Octave Feuillet; à quoi bon? L'éloge est unanime, et le succès a pris, dès le premier jour, des proportions vengeresses. Ce que je lui dois, c'est un remerciement. Il m'a réhabilité à mes propres yeux et réconcilié avec moi-même. J'en étais venu, depuis quelque temps, à me demander s'il n'y avait pas, pour chaque génération, une littérature nouvelle, et si les critiques d'un autre âge, que la mort oublie, ne feraient pas mieux de battre en retraite que de s'escrimer contre des ouvrages, probablement fort beaux, puisqu'ils ont des admirateurs, mais que l'on n'a pas le droit de discuter, quand on n'a plus l'esprit de les comprendre. Que dire ou ne pas dire, lorsque l'on voit des jeunes gens spirituels et lettrés, lauréats de concours ou sortis de l'école normale, nourris de la moelle léonine des plus grands génies de la Grèce et de Rome, saluer comme chefs-d'œuvre des livres qui me semblent, à moi, immondes, hideux, malpropres, ennuyeux, assommants, illisibles? Que

faire, lorsque, songeant aux meilleurs romans de mon époque, je nomme tout bas *la Maison de Penarvan, le Marquis de Villemer, M. de Camors, le Fils de Coralie, l'Abbé Constantin* et que l'on me répond *Germinie Lacerteux* (une ordure), *l'Éducation sentimentale* (un bâillement), et *Bouvard et Pécuchet* (une mystification)? Quel parti prendre ou ne pas prendre, lorsqu'un jeune homme, plein de talent d'ailleurs, devenu le Benjamin de l'école naturaliste[1], m'arrache à la société de femmes aimables et de *gentlemen* bien élevés, à l'étude des passions et des sentiments dont le roman d'autrefois ne pouvait se passer, pour murmurer à mon oreille: « Laissez là ces antiquailles! Je vais vous montrer quelque chose de bien plus curieux, de bien plus intéressant pour mes élégantes lectrices: dans une ferme normande, ou plutôt un taudis, entre une mare infecte et un tas de fumier, à deux pas de la loge à cochons, l'agonie d'un vieux paysan, avec les plus agréables détails de râle, de hoquets, d'odeurs *sui generis;* agonie qui ne va pas assez vite au gré de la fille et du gendre, forcés d'ajourner l'enterrement, de congédier les invités, et, ce qui est pire, de faire doubles frais de gâteaux et de cidre; ou bien, si ce vieux paysan vous semble encore trop humain, les derniers moments d'un vieux cheval que son gardien — un abominable voyou! — attache de court, pour qu'il meure de faim au milieu d'une plantureuse prairie. Voilà ce qui est palpitant d'actualité

1. M. Guy de Maupassant.

voilà ce qui mérite de fixer l'attention du moraliste, du physiologiste, de l'observateur, du dilettante, de la patricienne, des héros et des héroïnes du *chic*, du *pschutt*, du *tschock* ou du *v'lan*, et non pas la question de savoir par quelles gradations invisibles un cœur qui s'est refusé peut finir par se donner, ou un cœur qui s'est donné peut finir par se reprendre! »

Certains vieillards deviennent sourds. Pourquoi n'y aurait-il pas une surdité intellectuelle, comme il y a une surdité physique? pourquoi n'arriverait-il pas un moment où la langue que l'on entend — sans l'entendre — vous fait l'effet d'une échappée de la Tour de Babel, où la littérature que l'on essaye de juger vous semble être traduite du russe en allemand, ou de l'espagnol en anglais, ou du hottentot en iroquois? N'est-il pas plus simple alors de clore le débat en disant: « C'est moi qui suis l'Iroquois? »

Abstulit hunc tandem!... Trois pages de *la Veuve* m'ont suffi pour constater que je n'étais pas encore tout à fait sourd, qu'il y avait encore des beautés que je savais admirer, que j'étais capable de me rendre compte de la délicatesse de ces analyses, de la vérité de ces caractères, du charme de ce style, de la logique de ces sentiments, de l'étonnante souplesse, de la merveilleuse finesse de cette plume initiée à tous les secrets de *l'éternel féminin;* que cette manière brève, nette, magistrale, entraînante, *empoignante*, d'aller droit au but, sans une ligne de trop, sans une digression ou une description inutile, en faisant tout

concourir à la marche fatale, nécessaire, des événements et du récit, m'enchantait d'autant plus que j'avais été plus souvent soumis à un régime diamétralement contraire. Jamais le *semper ad eventum festina*, du poète latin n'avait été traduit en un meilleur français.

Tout le monde a lu ou doit avoir lu *la Veuve*. Je n'y prendrai que le strict nécessaire pour faire ressortir un éloge de chaque syllabe de mes courtes analyses. Deux camarades, deux amis d'enfance, deux voisins de campagne, Robert de la Pave et Maurice du Pas-Devant de Frémeuse, s'aiment comme deux frères. Dans toute amitié, il y a un aîné, alors même qu'on est du même âge. Robert, plus robuste, plus ardent, plus absolu que Maurice, l'entraîne un soir au pied d'une croix rustique, et, là, il donne à leur affection fraternelle une sorte de consécration mystique en exigeant de Maurice un serment solennel d'éternelle amitié. Ils ont dix ans.

Dès ce début, les deux caractères sont posés, l'un dans son exaltation fougueuse, l'autre dans sa grâce virile. On pressent que quelque chose d'héroïque — de tragique peut-être — est contenu dans ce serment enfantin, au pied d'une croix.

Robert est officier de marine, Maurice, officier d'artillerie. Pendant une saison à Vichy, Robert se prend pour mademoiselle Marianne d'Épinoy d'une de ces passions foudroyantes qui font croire que l'on n'a jamais aimé et rappellent le mot d'Antony : « Vous

demandez combien de fois j'ai aimé?... Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu! »

Rien de plus charmant que les commentaires dont Maurice accompagne la lecture de la lettre incendiaire où Robert lui fait part de son amour et essaye de lui dépeindre sa déesse. Ce n'est que de l'esprit; mais quel délicieux esprit! Et comme cela repose des duretés de la nouvelle école, qui met l'esprit à *l'index*, pour mieux rassurer ses admirateurs!

Robert a trois cent mille livres de rentes, et, s'il fait bon marché de sa figure, sa laideur robuste et martiale, où le marin intrépide se combine avec le corsaire à tous crins, n'est pas de celles qui déplaisent. Il est accepté d'emblée, sinon avec l'enthousiasme d'un amour partagé, au moins sans la plus légère répugnance. Le voilà marié; tellement possédé par son bonheur, — *possideor quia possideo*, — qu'il donne sa démission pour n'avoir jamais à se séparer de son adorée Marianne. — « Faute grave! remarque excellemment la comtesse de Frémeuse, mère de Maurice; car il y a un point d'honneur chez les femmes des marins, et il est très rare qu'elles se conduisent mal en l'absence de leurs maris. » Dans cette exquise causerie entre la spirituelle douairière et son fils, la physionomie de la belle Marianne se dessine avec un relief qui va rendre vraisemblables — que dis-je? inévitables — les événements ultérieurs. Nous rendrons, en passant, hommage à la perfection des per-

sonnages secondaires, à madame de Frémeuse, à madame de Combaleu, — les mères rivales, — à Gérard de Combaleu, à l'excellent abbé Desmortreux. Mais Marianne est une des créations les plus étonnantes du roman contemporain, la plus inoubliable peut-être de toutes celles qui figurent dans la riche galerie féminine de M. Octave Feuillet.

La diversité de leurs carrières a séparé les deux amis. La guerre de 1870 les réunit. Il y a là des pages poignantes où l'éminent conteur a trouvé moyen d'être neuf après tant d'épisodes empruntés à cette guerre fatale. Robert de la Pave, démissionnaire *inamorato*, commande un des bataillons de mobiles de son département. Il est mortellement blessé, à la suite de la bataille de Patay; le capitaine de Frémeuse a le temps d'accourir pour recueillir son dernier soupir et ses dernières volontés. La scène est admirable, en elle-même d'abord, et puis parce qu'elle est le vrai point de départ du roman. Elles sont redoutables, ces volontés suprêmes, sacrées par une agonie héroïque, scellées par un nouveau serment, comme dans un reliquaire. Robert lègue à celle qui va être sa veuve ses trois cent mille livres de rentes. En revanche, il ne veut pas — entendez-vous bien! — il ne veut pas qu'elle se remarie, et c'est Maurice qu'il charge de lui signifier cet ordre d'outre-tombe; il voudrait davantage, ce possédé de l'amour qui tue, il voudrait que son ami s'engageât à tuer Marianne si elle avait l'infamie de se remarier! Sur le refus de

Maurice, il le conjure de lui dire que, si elle convolait en secondes noces, son spectre lui apparaîtrait pour lui lancer l'anathème. Maurice, éperdu, lui jure que sa volonté sera faite. A présent, si vous devinez ce qui va arriver, je vous répondrai que c'est un mérite de plus; l'auteur a déployé un art si merveilleux, que l'on se dit à chaque page: « *Anankè!* il était impossible que ce qui va arriver n'arrivât pas! »

Marianne n'est ni une Artémise, ni une femme perverse, ni une coquette vulgaire; c'est une Parisienne affinée, une Célimène de très haut parage et d'instincts très délicats, qui serait probablement restée Célimène aux risques et périls de son mari, si ce mari avait vécu, si son génie de fille d'Ève avait eu sans cesse à se débattre contre l'amour fougueux, la jalousie tumultueuse et les robustes exigences de Robert de la Pave. Évidemment, le sentiment d'affection raisonnable et de reconnaissance raisonnée qu'elle a éprouvé pour ce nouveau Robert le Fort, a été quelque peu décontenancé par cette passion volcanique, ombrageuse, accapareuse, qui s'effarouchait d'un tour de valse et d'une toilette de bal. En d'autres termes, Marianne a aimé son mari tout juste assez pour ignorer encore ce que c'est que l'amour et pour être accessible à qui saurait le lui apprendre. Ce qui est encore plus clair, c'est que, d'avance et sur parole, elle a pris absolument en grippe Maurice de Frémeuse: premièrement, parce que les femmes, même modérément éprises de leur époux, ne peuvent pas souffrir

son ami intime; ensuite, parce qu'elle se croit haïe de Maurice, et l'accuse de lui avoir été dès l'abord hostile et d'avoir blâmé la démission de Robert.

Voilà donc la situation culminante, ou, si vous l'aimez mieux, le nœud gordien: ici, un jeune homme plus séduisant que le défunt, mieux ajusté peut-être aux délicatesses et aux pudeurs féminines de Marianne, mais hérissé de préventions contre elle et chargé pour elle d'une mission étrange, impérative, insolite, offensante, qui, une fois accomplie, doit élargir encore l'abîme qui les sépare; là, une femme de vingt-trois ans, belle, spirituelle, aimant à plaire, modifiée mais non transformée par les circonstances particulières de son tragique veuvage, fort décidée à ne pas mettre le signet sur sa vingt-troisième année, ne s'attendant nullement au message funèbre où un excès d'amour prendra à ses yeux la forme d'une injure, mais n'ayant pas besoin de ce message pour se dire d'avance: « Maurice de Frémeuse, voilà l'ennemi! »

S'il y a, au monde, une femme que Maurice ne puisse pas aimer, c'est Marianne; s'il y a, dans l'univers, un homme dont Marianne ne puisse pas être la femme, c'est Maurice. Encore une fois, un abîme, un océan, une immensité; et maintenant, monsieur le magicien, un coup de baguette!

Oui, c'est de la magie, ce récit de deux cents pages où Octave Feuillet, sans négliger aucun détail

utile à l'action, réussit à convertir l'impossible en vraisemblable, le vraisemblable en vrai, et le vrai en nécessaire. On comprend que l'opulent douaire de madame de la Pave ne reste pas lontemps sans clientèle. Voilà deux mères en présence; une jolie comédie, prologue d'un drame; madame de Combaleu, tante de Marianne, mère d'un grand garçon réjoui, presque beau, viveur, buveur, mangeur, et, dans ses études de géométrie galante, plus habitué aux horizontales qu'aux perpendiculaires; et madame de Frémeuse, traitant d'exagérations monstrueuses les sentiments chevaleresques de son fils, le suppliant de ne pas s'acquitter d'une mission insensée, explicable par le délire de la fièvre et de l'agonie; madame de Frémeuse, douée d'esprit pratique, revenue des illusions sentimentales, et d'autant plus affriandée par les six millions de la belle veuve, qu'elle a passé sa seconde et sa troisième jeunesse à radouber tant bien que mal le patrimoine de Maurice, fortement ébréché « par les spéculations hippiques » et cavalières de feu M. de Frémeuse. La partie s'engage admirablement entre ces deux joueuses d'égale force. Gérard de Combaleu semble d'abord avoir tous les atouts; sa qualité de cousin lui permet une foule de familiarités préparatoires; il annonce d'édifiantes intentions de vertu et de sagesse. D'ailleurs, qu'a-t-il à craindre? Dans une scène vraiment merveilleuse, Maurice a été irrésistiblement amené à accomplir ce qui l'effrayait tant. Madame de Frémeuse, exagérant son rôle de marieuse *quand même*, a eu trop l'air de

regarder comme certain ce qui lui paraît si désirable. Il y a eu de l'écho dans le public; ces rumeurs sont revenues à l'oreille de Marianne, qui laisse percer son indignation et son mépris pour les *coureurs de grosses dots*. Maurice se redresse sous l'outrage; afin de combattre cet horrible soupçon, il répète, mot pour mot, à la susceptible veuve les terribles instructions dont l'a chargé Robert et le serment non moins terrible qui le lie. On pourrait croire que, en se réhabilitant par cette confidence, il élève une barrière de plus entre elle et lui. Tout à l'heure, il était odieux; à présent, il est impossible. Erreur! Rien de plus finement observé que le revirement qui s'opère dans l'âme de Marianne à la suite de cette révélation si imprévue. Songez qu'il faut qu'elle arrive à tendre sa main à Maurice et Maurice à ne pas retirer la sienne!

Déjà le défunt ne compte plus pour elle. En prétendant la condamner à un veuvage éternel, il est mort une seconde fois dans son cœur. S'il était permis de faire un *mot* avec la langue sacrée, je dirais que ce nouveau testament a gâté et détruit l'effet de l'ancien. Maurice, ému, troublé par le changement d'attitude de cette trop charmante femme qui passe envers lui d'un extrême à l'autre, sent que le péril redouble, ou plutôt que le péril commence; il s'éloigne, laissant le champ libre au cousin Gérard. Révoltée du message posthume, madame de la Pave se prête aux empressements de son cousin et de sa tante, dont le triomphe paraît définitif.

Ici, quelques-unes des innombrables lectrices d'Octave Feuillet accuseront peut-être leur romancier favori d'avoir poussé au noir le caractère de Marianne, et changé Célimène en *Machiavelle*. (Pourquoi ne serait-il pas permis de rendre à son sexe véritable le grand maître de roueries, de finesses, de ruses, de supercheries, d'intrigues, d'astuces et de fourberies?) Je leur répondrai avec le héros des *Saltimbanques :* « Il le fallait! » — C'était la scène à faire; elle est faite, et bien faite; les hardiesses ne sont fâcheuses que lorsqu'on ne sait pas les légitimer.

Gérard de Combaleu, nous le savons, n'était parfaitement à son aise qu'avec les jolies et faciles pécheresses. Endoctriné par sa mère et par le simple bon sens, il se tient, à l'égard de sa fière cousine, bientôt sa fiancée, dans une réserve si respectueuse, qu'elle fait presque douter de ses audaces habituelles. Or le mieux est l'ennemi du bien. Madame de la Pave se souvient d'une certaine Julie, qui est de sa famille, et qui, dans la pièce de ce nom, félicite et remercie le meilleur ami de son mari de n'avoir jamais songé à lui faire la cour, et cela d'un air si singulier et si féminin, que le pauvre homme est piqué au jeu, et qu'ils perdent tous deux, en cinq minutes, le fruit de quinze ans de sagesse et de vertu. Tranquillisé par le mariage de celle qu'il n'était pas sûr de ne pas aimer, Maurice est revenu. Il s'agit de se dégager à tout prix du côté de Gérard. Marianne l'encourage à faire honneur à ses vins, qui sont exquis. Puis elle lui avoue qu'elle n'est pas pour rien une fille d'Ève;

que, depuis longtemps, elle désirait connaître un mauvais sujet, un brillant libertin, éprouver ce gentil petit frisson que cause à une femme honnête, mais curieuse, l'approche d'un de ces hommes renommés ou décriés pour leurs galantes entreprises. Elle reconnaît qu'on l'a trompée, que son excellent cousin a été indignement calomnié, qu'il mérite un prix de sagesse, et qu'elle n'en veut d'autre preuve que sa tenue si parfaite auprès de sa future femme. Décidément, elle en est pour ses frais de curiosité. On devine aisément l'effet que ces éloges, mêlés d'un grain d'ironie, produisent sur ce grand et vigoureux mousquetaire, ennuyé de son long carême, surexcité à la fois par la beauté troublante de Marianne, par ses allures provocantes et par cinq ou six verres de porto qui lui échauffent la cervelle. Il était trop respectueux ; il devient brutal; sous le masque de Grandisson reparaît le satyre. Marianne joue l'indignation, le traite de misérable et le chasse. Encore un homme à la mer! Le vivant qui a trop osé à côté du mort qui exige trop!

La place est nette. Maurice et Marianne chercheraient en vain à se dissimuler la vérité qui attire l'une et épouvante l'autre. Ils s'aiment! ils s'aiment, et les gradations ont été si admirablement observées, que nous nous disons tout bas qu'ils ne pouvaient pas ne pas s'aimer. Cet amour a pour complices madame de Frémeuse, naturellement, puis l'abbé Desmortreux, à qui Maurice a fait toutes ses confidences, et qui, prêtre avant tout, veillant au salut des âmes, ne veut

pas que le jeune officier sacrifie le nécessaire au superflu, manque à l'honnêteté pour être plus fidèle à l'honneur, et finalement fasse de Marianne sa maîtresse pour obéir à un scrupule qui lui défend d'en faire sa femme...

« — Je sais ce que je fais, croyez-le bien... Je sais ce que je vous propose... C'est un crime; mais nous en sommes là!... Décidez!

» — Moi, dit-elle, je vous aime assez pour cela!... Mais vous... comme je vous connais, vous serez horriblement malheureux!

» — Horriblement! dit Maurice. »

C'en est fait; Maurice et Marianne sont mariés.

En cet endroit, et jusqu'au dénouement, le critique ne peut qu'admirer; mais le casuiste? ou, pour parler plus modestement, le clérical, le chrétien? Lancée dans le pays du *bleu* par cette délicieuse lecture, mon imagination sénile va se figurer un moment deux choses aussi invraisemblables l'une que l'autre: que je suis l'abbé Desmortreux et que Maurice écoute mes conseils; — et que j'ai autant de talent que M. Octave Feuillet.

Eh bien, il est clair que le roman ne pouvait pas finir par la formule, même sous-entendue: « Ils furent heureux, et ils eurent beaucoup d'enfants. » Si Maurice et Marianne jouissaient égoïstement de leur amour et de leur bonheur, ce serait une fausse note; si fausse, qu'elle suffirait à détruire toute cette

exquise harmonie. A défaut du spectre de Robert soulevant la pierre de son tombeau pour venir agiter les rideaux de la chambre nuptiale, le sentiment de l'honneur, que Maurice possède à un si haut degré, prendrait un corps, une forme, un visage pour se placer obstinément en tiers dans les plus douces effusions d'un amour, irréprochable aux yeux du monde, coupable comme une variété de l'adultere aux yeux de l'ami qui a trahi la foi jurée. Il faut que le récit, commencé tragiquement, finisse dans une tragédie. Mais voyons!... Si Robert avait été le capitaine d'artillerie et si Maurice était l'officier de marine, métier plus dangereux encore que le métier des armes, carrière où il n'est pas besoin d'un combat naval pour trouver la mort? Si, revêtu de la soutane du bon abbé Desmortreux, je disais à ce fiancé étrange, désespéré de son bonheur comme d'autres le sont de leur infortune: « Oui, mon enfant, je le conçois, pour vous qui faites passer l'honneur avant tout, pour vous, dépositaire de la volonté suprême de Robert, ce mariage est un crime; mais le suicide est un crime plus grand encore. En dehors même de cette religion sainte dont je suis le ministre, vous n'avez pas le droit de vous tuer tant que vous pouvez être utile à votre pays, à cette France, qui a son honneur aussi, qui a tant souffert, et que vous avez vaillamment servie. Le jour de vos fiançailles, écrivez au ministère de la marine, et demandez que l'on vous confie une mission, une expédition dans les contrées les plus lointaines, sur les plages les plus dangereuses,

dans les climats les plus meurtriers. Pour le public, il sera censé que vous recevez cet ordre à l'improviste, comme un coup de foudre, mais que l'honneur — toujours l'honneur! — vous défend de désobéir. Avant de partir, donnez votre nom à la noble femme qui connaîtra votre secret, qui ne vous en aimera que davantage, mais qui, dans les conditions actuelles, ne pourrait que *souffrir horriblement* avec vous. Et si, contre toute vraisemblance, malgré tout ce que vous aurez fait pour accomplir ce suicide héroïque et chrétieu, la mort ne veut pas de vous, si vous revenez... ne soyez pas plus impitoyable pour vous-même que ne le serait Robert... Vous serez un revenant comme lui! »

Je radote, *je m'emballe ;* il est bien entendu que je n'ai rêvé cette variante que pour les lecteurs extrêmement timorés; que, au point de vue purement littéraire, le dénouement choisi par Octave Feuillet est bien préférable; que ce récit, si rapide à la fois et si complet, ne pouvait trouver — j'allais dire trouer une issue qu'avec la balle d'un revolver, et que les dernières pages sont peut-être les plus belles.

Le répertoire d'Octave Feuillet est bien riche, et c'est se hasarder que d'exprimer une préférence. Pourtant, avec un esprit de chicane bien caractérisé ou une malveillance de parti pris, il était possible de découvrir quelques défauts dans ses ouvrages les mieux réussis, depuis *le Roman d'un jeune homme pauvre* jusqu'à l'*Histoire d'une Parisienne. La Veuve* peut défier les critiques les plus acariâtres. Pour moi,

ce chef-d'œuvre a, en outre, le mérite de me rassurer sur la santé de l'éminent écrivain, que les journaux, lors du succès d'un *Roman parisien,* nous représentaient comme un peu ébranlée. Ah! qu'elle se soutienne longtemps, bien longtemps! Que l'illustre auteur de *la Veuve* nous donne encore beaucoup de ces délicieux récits qui sont pour lui des triomphes, pour la société d'élite des jouissances exquises, et pour le vieux critique obstiné dans ses admirations et dans ses antipathies quelque chose comme une revanche personnelle!

M. DE MAUPAS

Ancien Ministre.

Mémoires sur le second Empire.

Si j'éprouvais quelque embarras en essayant de vous parler du livre de M. de Maupas, — et j'avoue que je n'en éprouve aucun, — il me suffirait de relire le chapitre qui lui sert de conclusion : — « Eh quoi ! le 29 juillet 1830, les héros de juillet, comme ils se sont qualifiés eux-mêmes, brisent un trône, jettent en exil une dynastie qui, pendant des siècles, avait fait la grandeur de la France, qui, depuis quinze ans, donnait l'ordre, la sécurité et une liberté que tous les honnêtes gens jugeaient amplement suffisante au tempérament du pays ; ils chassent un roi qui, la veille encore, venait de glorifier nos armes en nous donnant, par la prise d'Alger, comme un royaume nouveau ; ils jettent dans Paris la désolation de la guerre civile ; ils ensanglantent nos rues ; ils assassinent de braves soldats pour les châtier de leur fidélité, et, quand ils sont au bout de leur orgie, ils décrètent du nom de *glorieuses* ces funestes journées qui ne sont qu'une détestable étape dans nos douleurs révolutionnaires.

» Et quand, en 1848, les révolutionnaires encore, les mêmes hommes qui, en 1830, pour la plupart, se faisaient les chefs ou les promoteurs de l'émeute, culbutaient la royauté qu'ils avaient édifiée; quand ils haranguaient cette vaillante armée pour la conduire à l'oubli de son devoir; quand, comme en 1830, ils bouleversaient Paris, le hérissant de barricades, le livrant à la mitraille, faisaient-ils donc là un grand acte de civisme? La France avait-elle à trouver gloire, fortune, prospérité, liberté, dans leur usurpation du pouvoir? Non, ils détruisaient pour détruire, et pour se partager les dépouilles. Ils brisaient un édifice constitutionnel, qui, depuis dix-huit ans, avait permis le développement régulier d'institutions libérales. Ils anéantissaient l'ordre et la sécurité; ils mettaient à leur place le désordre et l'anarchie. Est-elle encore « glorieuse », cette journée de 1848 ? »

La suite de cette page est d'une vérité encore plus énergique, encore plus saisissante.

Et, s'il nous restait quelque appréhension, quelque doute, nous rouvririons le livre, à la page 537 : « Si, dans ces lugubres débauches, ce qui représente l'autorité, ce qui, noblesse ou bourgeoisie, s'appelle la richesse, est frappé sans merci, c'est plus spécialement encore ce qui symbolise l'idée religieuse qui a le privilège d'attirer les fureurs des révolutionnaires. Ce n'est pas assez pour eux de renverser les empereurs et les rois; ils osent s'en prendre à Dieu; ils brisent

son image; ils profanent ses temples; ils outragent ses ministres; ils abreuvent des plus cruelles persécutions ces hommes respectables, ces saintes femmes qui vouent leur existence à l'éducation de la jeunesse et au soin des malades... »

Eh bien, je le dis hardiment: lorsqu'il existe tant de traits d'union entre un écrivain et son critique, lorsqu'ils exècrent tous deux d'une haine égale la Révolution, la République, les révolutionnaires de toutes les époques, les jacobins et les persécuteurs de l'Église, lorsque le 4 septembre leur apparaît à tous deux comme une catastrophe aggravée d'une ignominie, comme l'effroyable suicide d'un peuple, comme l'odieux sacrifice d'un pays immolé à l'ambition d'une bande de tribuns, de charlatans, de chenapans et de traîtres, ils ne peuvent plus être séparés que par des questions de détail et de personnes, qui assaisonnent l'estime plutôt qu'elles ne l'altèrent. Assurément, il y a eu des heures, des jours, des mois, des années peut-être, où je pensais du coup d'État du 2 décembre le contraire de ce qu'en dit M. de Maupas. Assurément, le royaliste qui venait de voter, avec la majorité du conseil général du Gard, un vœu pour la revision de la Constitution dans le sens de la monarchie traditionnelle, a dû, à un moment donné, maudire ce coup d'État qui ajournait indéfiniment ses espérances, et que l'ancien ministre de Napoléon III ne saurait renier sans être démenti par le pieux Énée: *et quorum pars magna fui !* Mais aujourd'hui! Après les innom-

brables méfaits de la République et des républicains! après des désastres qui peuvent bien avoir déplacé les opinions, les passions et les idées, puisqu'ils ont déplacé les frontières! après la Commune et ses crimes! après le 1er juin 1879 et le 24 août 1883, la mort héroïque du prince impérial et la sainte mort de mon roi! lorsque tout s'écroule ou s'émiette en nous et autour de nous! Lorsque, sur un amas de ruines, nous ne savons plus si c'est nous qui les avons faites, ou si ce sont elles qui nous ont faits! lorsque, pour garder à notre boutonnière une fleur de lys, nous avons dû la couper sur une autre tige! lorsque les lavandières royalistes sont occupées à démarquer leur linge! lorsque le mélancolique apologue des trois monarchies, raconté sur trois tombeaux, a pour quatrième larron M. Jules Ferry!...

A quoi nous serviraient nos malheurs, s'ils n'étaient pas des leçons? Si, en présence de l'insolente fortune de l'intrigue, de la médiocrité, de la bassesse, de l'impiété, de la cupidité, de la perversité et du mensonge, ils ne créaient pas un seul parti: le parti des braves gens? Le livre de M. de Maupas est l'œuvre d'un brave homme qui défend sa cause, qui plaide *pro domo sua*, — et qui plaide bien.

Est-ce tout? Croyez-vous qu'il soit possible à un homme nerveux d'entendre, pendant quatorze ans, tous les ignobles, grotesques ou néfastes parvenus du 4 septembre — et parfois du 18 mars, — qualifier de CRIME l'acte du 2 décembre, sans avoir envie de lui donner un nom plus débonnaire? Croyez-vous qu'un

honnête provincial, qui a vu de près les victimes, les martyrs de ce *crime*, c'est-à-dire toutes les variétés de vagabonds, de refractaires, de maraudeurs et repris de justice, grever de leurs indemnités les riches épargnes de la République, ne soit pas tenté de se ranger dans le parti de la répression, et d'ajouter que, s'il les rencontrait au coin d'un bois, il ne serait pas fâché d'apercevoir le tricorne d'un gendarme? Nous lisons ce mot *crime* dans les vers et la prose de M. Victor Hugo (treizième manière), dans les articles au picrate de MM. Henri Rochefort et Jules Vallès, dans *la Lanterne*, dans *le Radical*, dans *le Rappel*, dans *le Cri du peuple*, etc., etc. ; nous le retrouvons dans les *meetings*, dans les clubs, dans les discours des orateurs de l'extrême gauche, du socialisme, du communisme, du collectivisme et de l'anarchisme. Or, si nous sommes épouvantés, indignés, écœurés, agacés, dégoûtés, exaspérés par tout ce qu'écrivent et disent ces prédicateurs du mal, ces apôtres de destruction et de mort, si nous croyons notre bon sens en ce monde et notre salut dans l'autre intéressés à penser et à dire, sur tous les points, le contraire de ce que pensent et disent ces grands citoyens, vous semble-t-il qu'il soit bien facile de découper dans cet effrayant total une exception, un chiffre isolé, une date unique et de répondre, par exemple, à M. Hugo, à M. Madier-Montjau, à M. Rochefort, à M. Vallès, à M. Jules Roche, à M. Léo Taxil, à M. Hovelacque, et à cinq cents autres: — « Vous nous faites horreur quand vous jetez l'insulte à l'Église, le sarcasme à la papauté,

l'outrage à la majesté royale, la menace à nos prêtres, le blasphème au bon Dieu, le défi aux honnêtes gens, le tocsin de révolte aux classes populaires, la calomnie et le mensonge à toutes les pages de notre histoire. Mais vous qualifiez de CRIME le coup d'État du 2 décembre: Touchez là! nous sommes d'accord!... »

Voilà, dégagée des préambules et des accessoires, la thèse très éloquemment soutenue par M. de Maupas.

Il y a deux sortes de coups d'État; car enfin c'est une absurdité de donner ce nom, toujours un peu suspect, aux coups de force qui partent d'en haut, et de saluer, comme le plus saint des devoirs, comme le chef-d'œuvre du patriotisme, renouvelé d'Harmodius et de Thrasybule, le coup de violence qui part d'en bas. L'insurrection est un coup d'État populaire ou plutôt populacier, puisqu'elle crée la légalité des barricades en supprimant toutes les autres. La mesure extra-légale qui prévient ou réprime cette insurrection, est un coup d'État autoritaire, où la volonté d'un seul se substitue pour un temps à l'ensemble des institutions, des pouvoirs publics et des lois. L'erreur fatale de notre époque, endoctrinée par l'école révolutionnaire, — et quelle douleur d'entendre, en pleine Académie française, devant la fine fleur du monde où l'on s'ennuie, l'éloge d'un misérable sophiste tel que Louis Blanc! — a été de prodiguer, sur ce point, toutes les immunités à la rue, et de les refuser toutes au palais.

Dès lors, l'essentiel est de savoir de quelle utilité ou de quelle nécessité aura été ce coup d'État, auto-

ritaire ou populaire, du décret ou du pavé. Nous voici au cœur de la question. Nous n'avons eu qu'à copier une page de M. de Maupas, pour reconnaître avec lui quelle fut la nécessité et quelle a été l'utilité des trois coups d'État de la vile multitude, qui se sont appelés les *glorieuses* journées de juillet, la révolution du 24 février, et l'explosion du 4 septembre. Leur nécessité ! Je ne veux ni me répéter, ni abuser de mes avantages. Pour les deux premières de ces catastrophes, n'est-ce pas assez de rappeler ce qu'étaient, la veille du 27 juillet et du 24 février, nos finances, notre agriculture, notre commerce, nos fortunes privées, notre sécurité au dedans, notre situation au dehors, et ce qu'en fit, au bout de quinze jours, la victoire révolutionnaire ? Pour le crime du 4 septembre, tout s'aggrave et s'envenime. Ce n'est plus seulement le repos, la propriété, l'ordre, le destin de la France, que ces septembriseurs d'un nouveau genre jouent sur des dés pipés et lancent dans l'imprévu. C'est ce fait monstrueux, odieux, sans précédent comme sans excuse : une minorité sans mandat s'appuyant sur une émeute pour changer le gouvernement en face de l'ennemi vainqueur, et, du même coup, affoler le pays, démoraliser l'armée, paralyser nos généraux, atrophier la discipline militaire, démuseler toutes les passions malfaisantes, centupler nos mauvaises chances, alourdir d'avance les charges de la guerre et les conditions de la paix, donner à la défense nationale les apparences d'une sédition perpétuelle et d'une parodie en permanence, et prouver aux plus incré-

dules que l'on a rêvé, désiré, espéré, et finalement exploité, comme moyen de se *faufilouter* au pouvoir, un désastre définitif!... Ah! ces souvenirs, assombris encore par nos hontes et nos misères actuelles, sont trop poignants, trop cruels. Couvrons-nous d'un voile noir et passons!

Le coup d'État du 2 décembre mérite-t-il, dans un cadre différent, des reproches analogues? Ici, sans céder la parole à M. de Maupas, je vais essayer de résumer sa pensée et d'interpréter son récit.

Un antagonisme profond existait, depuis 1850, entre l'Assemblée législative et le président de la République, bien qu'également issus du suffrage universel. Telle était l'intensité des méfiances et des animosités réciproques, que l'on pouvait aisément prévoir qu'elles iraient, de part et d'autre, jusques au complot, en attendant le conflit. En d'autres termes, à dater de septembre 1851, le prince Louis-Bonaparte se trouvait ou se croyait placé dans l'alternative ou de culbuter l'Assemblée ou d'être terrassé par elle. Il faut bien en convenir, elle était impopulaire, et, lui, il ne l'était pas. Il avait pour lui les bonnes cartes : l'armée, — sauf quelques généraux, républicains de trop fraîche date pour être de bien bon teint, — l'immense majorité de la bourgeoisie et surtout des *ruraux*, le commerce parisien et la masse des curieux, des sceptiques, des dilettanti politiques, qui, demandant un dénouement — comme des spectateurs impatients des len-

teurs d'une comédie ou d'un drame, — pensaient, d'après maintes expériences, qu'un parlement quelconque était incapable de leur donner cette satisfaction. L'Assemblée, bien qu'elle eût répondu par des acclamations enthousiastes aux magnifiques discours de Berryer et de M. de Falloux, était surtout dominée par le général Changarnier et par M. Thiers, lequel, dans la suite, ne s'est pas précisément révélé en fervent légitimiste. Le brave général — un peu léger, disaient ses intimes, — était décidé à aller très loin, aussi loin que possible, dans sa guerre au président. S'il avait réussi, que pouvait-il? Raisonnons en *sujets* de M. Jules Grévy, et non pas en collègues de nos chers députés de la Législative. La réconciliation, si désirable, et si désirée, entre les deux branches de la maison de Bourbon (les deux *branches* d'une *maison*, quel style! O politique! ce sont là de tes coups!) était encore en suspens. On avait laissé au parti bonapartiste le temps de devenir très fort. Quant aux républicains, à part quelques ganaches reléguées déjà parmi les comparses et les invalides, ils n'attendaient que cette crise pour exacerber leur République et la convertir, les uns en socialisme, les autres en pillage. Il y a cent à parier contre un que le général Changarnier, vainqueur, n'aurait su que faire de sa victoire, ou qu'elle se serait retournée contre lui et ses amis.

Car c'est là le détail essentiel, celui qu'auront toujours le droit d'invoquer les apologistes du coup d'État de décembre. L'armée communiste était prête,

beaucoup plus prête que les divers régiments de l'armée royaliste. Même prise au dépourvu et prévenue dans ses néfastes desseins par le président et son groupe, on a pu voir de quoi elle était capable; les indemnisés d'aujourd'hui comptent dans leurs rangs éclaircis par le temps bien des pillards, des incendiaires et des assassins de 1851. Le président incarcéré à Vincennes, la vacance déclarée, la guerre civile éclatant sur divers points de la France, l'Assemblée nationale était-elle de force à maintenir l'ordre, à sauvegarder les propriétés, à dompter l'anarchie, à établir un gouvernement régulier? La violence de la secousse, l'horreur du vide, l'excès de la peur, auraient-ils brusquement jeté le pays dans les bras du roi légitime? Nous le pensions alors, nous avions la foi et l'espérance, et il n'en fallut pas davantage pour nous faire accepter toutes les hypothèses, affronter tous les risques, associer nos colères à celles de nos braves prisonniers de Mazas et de Vincennes, lorsqu'un coup de partie fit tomber de nos mains nos derniers atouts. Mais à présent! Pouvons-nous oublier que l'Assemblée du 8 février 1871 était cent fois plus monarchique, dans le sens absolu du mot, que la Législative de 1849? Ne devons-nous pas nous souvenir que, si noirs ou si rouges que fussent les projets des anarchistes, des insurgés, des socialistes, des ravageurs de 1851, ils ont été dépassés de vingt coudées et de dix kilomètres par les bandits de la Commune? Et cependant, qu'y avons-nous gagné? Une illusion de trois mois et un mécompte de dix ans.

Mais j'ai bien tort de discuter toujours. Je ferais mieux, en dehors de toute polémique, de rendre hommage au récit de M. de Maupas, sincère, vivant, coloré, chaleureux, dramatique. Je dirais qu'il nous *empoigne* avant même de nous persuader, si je ne craignais qu'il ne vît dans cet éloge une allusion aux procédés des agents de sa police. Il n'y a pas à s'y méprendre ; tout est à lire dans son livre ; mais la curiosité se porte de préférence vers les pages où il nous raconte le coup d'État, où il rectifie bien des erreurs, où il trace en maître les portraits des principaux acteurs du drame et trouve moyen d'être neuf en un sujet qui a défrayé déjà une masse de commentaires, de polémiques, d'invectives, de plaidoyers, de réquisitoires, de calomnies et de médisances. J'ajouterai volontiers que tel ou tel passage de ce récit ressemble presque à une revanche... contre Jules Favre, Gambetta, Crémieux ou Glais-Bizoin? Oui, sans doute, mais aussi contre M. de Morny, le docteur Véron et consorts. Tous les événements mémorables ont leur légende, et le 2 décembre ne pouvait manquer d'avoir la sienne. Celle-ci avait donné le à beau rôle M. de Morny, et le rôle sacrifié ou secondaire à M. de Maupas. On doit désormais reconnaître que M. de Maupas a été l'artiste du coup d'État, et que M. de Morny n'en fut que le dilettante ; dilettante brillant, élégant, raffiné ; et le mot est d'autant plus juste, que je crois encore le voir, à l'Opéra-Comique, le soir du 1er décembre, entrant, le sourire aux lèvres, dans la loge de madame Liadières et prêtant une oreille plus ou moins attentive

à la première représentation du *Château de Barbe-Bleue,* musique de Limnander. C'est là que fut dit le fameux mot, tant de fois répété : — « On dit, mon cher comte, qu'il va y avoir un coup de balai? — En ce cas, madame, je tâcherai d'être du côté du manche. » — Oui, mais ce manche, que les fées métamorphosèrent en sceptre, M. de Morny allait, quelques heures après, le trouver préparé et dégrossi par les soins de M. de Maupas. En cette circonstance critique, le préfet de police était l'homme essentiel, la cheville ouvrière, la clef de voûte, le pivot autour duquel devaient tourner tous les agents, appelés à concourir à cette œuvre que je ne consens à appeler une œuvre de ténèbres, que parce qu'elle fut perpétrée entre minuit et quatre heures du matin. Les instructions données par M. de Maupas à ses divers chefs de service sont des modèles de précision, de prévoyance, de clarté — et de courage. Car c'est sur lui que pesait la responsabilité la plus redoutable ; courage d'autant plus méritoire que, seul dans ce groupe aussi résolu qu'endetté, il n'était pas poussé aux aventures par ces terribles conseillers d'expédients qu'on désigne sous le nom de créanciers, et auxquels songeaient d'avance Salluste et Cicéron quand ils disaient des Morny de leur temps : *Ære alieno gravati.*

C'est par là, en effet, que péchaient, et qu'étaient amenés à pêcher en eau trouble la plupart des héros du 2 décembre. Sauf M. de Maupas, tous ou presque tous bravaient la chance d'être voiturés à Mazas, pour

éviter d'être conduits à Clichy. M. de Maupas, bien plus jeune que moi, sait-il que, en 1835, M. de Persigny vaguait dans les rues de Paris à l'état de pur bohème? Il avait pour compagnon un de mes amis intimes, Louis de V..., qui n'était pas beaucoup plus en fonds. Un soir, — Frascati existait encore — M. de Persigny, à la clarté d'un reverbère, vit briller la chaîne de montre de mon pauvre cher Louis: « Tu dis, s'écria-t-il, que nous n'avons plus le sou, et nous avons *ta* montre. » Dix minutes après, la montre était au *clou,* et les deux noctambules grimpaient quatre à quatre l'escalier de Frascati... qu'ils redescendaient bientôt, incapables de savoir à quelle heure ils avaient perdu leur dernier écu. Un détail curieux, c'est que le futur duc de Persigny, à cette époque, était légitimiste. Il écrivait dans un journal intitulé *le Rénovateur,* qui vécut peu, ne renouvela rien, et était à peu près de la même nuance que la *Gazette de France.* C'est plus tard qu'il devint le mage de l'étoile impériale et formula sa foi nouvelle dans des prophéties qui faisaient douter de son bon sens. Je me suis souvent demandé si cet homme, estimable au fond, parfaitement honnête, avait dû à sa qualité de *toqué,* de visionnaire, d'halluciné, le don de prédire ce qui semblait la suprême invraisemblance, ou si ce fut l'accomplissement féerique, prestigieux, foudroyant de ses prédictions insensées, qui lui donna plus tard l'envie d'être un peu fou pour ressembler à sa fortune et à sa vie.

Voici que ma manie d'anecdotes et de souvenirs

personnels m'a éloigné de mon sujet. J'y reviens pour vous recommander ces portraits dont je n'ai dit qu'un mot, et qui méritaient une mention spéciale. Celui de M. de Morny est d'une incomparable justesse. Sans méconnaître ses attributs de charmeur, M. de Maupas rappelle excellemment ce qu'il y eut de funeste et de délétère dans l'influence de ce personnage équivoque, Lovelace doublé de Mercadet, qui eut le tort de compromettre sans cesse son crédit dans son agiotage et sa politique dans ses finances. Doué de toutes sortes de prestiges, même des prestiges du mystère, personnifiant, dans leur type le plus éclatant, le 2 décembre et l'Empire, menant de front, avec beaucoup de front, les affaires, la galanterie et la politique, il offrait aux badauds, aux sceptiques, aux malveillants, un prétexte, hélas! bien spécieux, pour prétendre que le coup d'État n'avait été qu'un premier coup de Bourse, et que... et que... dans ce gouvernement... toutes les servantes d'auberge étaient rousses. Aujourd'hui, de quelle couleur sont-elles? D'une couleur infiniment plus voisine de la carotte.

Et M. Véron? Deux mots le définissent. Il se croyait important, et n'était que suffisant.

Maintenant, que conclure? « Voilà ce que dira l'histoire. » C'est ainsi que M. de Maupas termine son livre. Rien de plus vrai. Mais, si considérable que soit un fait, l'histoire ne saurait l'isoler dans l'ensemble d'un siècle, d'un règne ou d'une vie. Elle absout, elle glorifie le 18 brumaire. Mais elle condamne le délire de conquête, d'omnipotence et de monarchie

universelle qui, quatorze ans plus tard, jeta la France en proie à l'invasion, et, sans l'intervention des Bourbons, l'eût exposée aux plus effroyables représailles. Elle absoudra peut-être le 2 décembre, surtout en songeant à tous les gredins qui le traitent de crime; mais elle réprouvera, elle réprouve déjà la série de fautes et d'incohérences qui a préludé à l'écroulement de l'Empire, préparé la fatale guerre de 1870, et nous a finalement mis à la merci des abominables passions dont le 2 décembre nous avait délivrés, aigries et envenimées par dix-huit ans de fermentation clandestine. Au surplus, ceci n'ôte rien à la valeur du livre de M. de Maupas. Avant de se prononcer, l'histoire demande des documents et des témoignages. Celui-ci figurera parmi les plus sérieux, les plus intéressants, les plus honorables et les plus authentiques.

LE PÈRE DIDON

Les Allemands.

Un homme d'esprit, le vicomte d'Estourmel, disait de M. de Chateaubriand: « Ce qu'il lui faut? Une cellule... sur un théâtre. » — Je ne sais quel malin diable, ennemi naturel des ordres religieux en général et des Frères prêcheurs en particulier, m'a rappelé ce mot à propos du Révérend Père Didon et de son livre. Je n'aurais pas voulu que, pour annoncer et accréditer cet ouvrage, — qui, certes, était de force à réussir tout seul, — on usât d'expressions qui servent habituellement pour les grandes *premières* de Dumas et de Sardou, pour les *étoile*s du chant ou de la danse, reparaissant après une absence, ou pour un roman nouveau de M. Émile Zola: « Livre à sensation, rentrée en scène, etc., etc. » — Je n'ai pu me défendre d'un vague malaise, en reconnaissant tous les indices du *great attraction:* les *reporters* affluant chez le Révérend Père et nous parlant de ses belles mains: comme si les mains d'un religieux n'étaient pas toujours assez belles quand elles s'élèvent vers Dieu pour le prier ou s'abaissent sur nous pour nous

bénir; les journaux *illustrés* publiant son portrait à la même place où ils publieront peut-être, dimanche prochain, le portrait du ténor Gayarré ou de mademoiselle Marsy; l'idée qui vient inévitablement à l'esprit, que le pieux dominicain et le photographe ont dû préalablement se concerter afin de choisir la POSE la plus favorable à L'EFFET. Ce sont là des vétilles, des infiniment petits; mais, dans un temps mauvais comme le nôtre, sous les yeux d'un public goguenard et sceptique, tous les scrupules sont explicables, toutes les appréhensions sont permises. Il est permis de se demander si ces concessions du sacré au profane, du cloître au monde et de l'humilité monastique à nos vanités littéraires, ne risquent pas, en définitive, de tourner aux dépens du sacré, du cloître et surtout de l'humilité.

On connaît les origines de l'ouvrage du Père Didon. Foudroyé, comme nous, par nos épouvantables désastres, y trouvant l'irrécusable preuve de la supériorité, non seulement de l'armée, mais de la nation allemande, l'éminent dominicain a voulu se rendre compte de cette supériorité à laquelle nous n'avons daigné croire que lorsqu'il n'était plus temps de nous en méfier. Pour quiconque n'est pas aveuglé par une monomanie révolutionnaire, cette supériorité se résume en deux noms et deux dates: Iéna, 1806; Sedan, 1870; d'une part, une nation qui ne voit dans sa défaite — aussi écrasante que les nôtres — qu'un motif plus sacré pour se serrer autour du trône, faire

de son dévouement à la Monarchie une forme de son patriotisme, et travailler d'un commun effort à une prochaine revanche : de l'autre, un peuple qui attend, qui espère, qui désire peut-être un désastre décisif comme moyen de se débarrasser de son gouvernement et d'aggraver ce désastre par tous les désordres intérieurs, inséparables d'une révolution radicale. En d'autres termes, et sans essayer de comparer le génie des deux peuples, la France monarchique s'est relevée de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers, de Pavie, d'Oudenarde, de Rosbach et de Waterloo. La France républicaine ne se relèvera jamais de Sedan et du traité de Francfort.

Mais ce n'est là que le fait brutal, extérieur, palpable. Les intelligences élevées remontent, en pareil cas, à des causes plus lointaines et plus profondes. C'est ainsi que le Père Didon fut, en 1881, irrésistiblement attiré vers l'Allemagne, d'abord, comme il nous le dit au début de son livre, parce que, dans aucun pays, les origines du christianisme n'ont été étudiées avec plus de patience et d'acharnement — *si ce n'est de clarté et de succès,* — que dans les universités allemandes ; ensuite, parce que, pénétrant au cœur de la grande famille germanique, vivant de la vie allemande, il pouvait prendre sur le fait les différences caractéristiques qui expliquent le prodigieux accroissement de la Prusse et la diminution de la France.

Il eut donc le courage de vaincre ses répulsions

patriotiques, ses rancunes de vaincu, et il se fit étudiant allemand. J'avais eu d'abord quelque peine à me figurer un religieux de quarante ans passés, aventuré au milieu de ces bandes tapageuses dont j'ai vu à Heildeberg, en 1865, d'assez singuliers échantillons. Le Père Didon nous rassure. Il rétablit sous son vrai jour ce type d'étudiant d'outre-Rhin que nous nous représentions échevelé, bruyant, noyé dans des flots de bière, perdu dans la fumée de sa pipe, caressant quelque Gretchen de pacotille et ne sortant de ses rêves d'utopiste que pour bousculer le bourgeois et le *philistin*. L'éminent écrivain fait justice de cette erreur quasi séculaire. Il nous montre tous ces Wilhelm, tous ces Hermann, tous ces Max et tous ces Fritz, disciplinés, studieux, paisibles, imprégnés de l'esprit de famille et de l'esprit de respect, fidèles aux traditions, dociles aux hiérarchies, dignes à la fois d'un prix de science et d'un prix de sagesse. « Allons, tant mieux ! » dirai-je comme disait M. Villemain, lorsque Alfred de Musset, pour expliquer une absence, lui contait qu'il vivait dans l'eau depuis trente-six heures. Mais, ici, on se trouve en face d'une objection d'un autre genre. Si les étudiants allemands diffèrent à ce point de nos habitués de la Closerie des Lilas et de la Grande-Chaumière, viveurs, gouailleurs, braillards, toujours à l'affût d'une émeute, piliers d'estaminets, gibiers de barricades, ennemis de toute tradition, de tout respect, de toute hiérarchie et de toute discipline, comment ne pas attribuer ce contraste au contraste des qualités originelles? Et, dès

lors, comment trouver une base quelconque pour un plan d'amélioration, de régénération nationale par l'extension des études, la diffusion des sciences, la réorganisation des écoles?

C'est là le défaut de ce livre, plus éloquent que concluant, plus spécieux que solide. Deux idées maîtresses le dominent, qui, à vrai dire, n'en font qu'une: comparaison des deux peuples; recours à des méthodes d'instruction plus variées, plus sérieuses, plus larges, plus nationales, pour reconquérir la supériorité qui nous échappe.

— « Parmi les nations modernes, écrit le Père Didon, j'en connais peu dont l'étude soit plus intéressante et plus nécessaire à un Français que l'étude de l'Allemagne. »

Oui, s'il s'agissait d'un Français de 1828, de 1843, de 1849 ou de 1858, de la France de M. de Martignac, de M. Guizot, de M. de Falloux ou même de M. Rouher. Je comprendrais qu'un juge impartial, décidé, pour notre bien, à nous dire nos vérités, mît en présence les deux peuples, tels qu'ils nous apparaissent dans l'histoire et dans la légende, et que, recommençant un parallèle, d'ailleurs fort usé, il dît aux Français: « Vous êtes généreux, chevaleresques, épris de liberté et de lumière, susceptibles de dévouement aux causes justes et aux opprimés, dussiez-vous payer les frais de la guerre; mais vous êtes légers, superficiels,

mobiles, enclins à lâcher la proie pour l'ombre, sujets à de colossales étourderies qui vous font perdre, en un jour, le fruit de quinze années de progrès, de prospérité, de travail et d'épargne; réfractaires à cette vérité, que l'on n'aime pas sincèrement son pays quand on cherche à renverser son gouvernement. Le Germain est lourd, patient, tenace, nébuleux, capable de ruminer des idées dont une seule, si elle était appliquée, bouleverserait le monde, mais non moins capable de les maintenir indéfiniment dans le domaine de la théorie et de la raison pure, et, en attendant, de vivre d'après les règles du bon sens le plus positif et le plus pratique... Tâchez, pour être complets, pour conserver ou agrandir le rang qui vous appartient en Europe, de lui laisser ses défauts et de lui prendre ses qualités. »

Ce serait, sous une plume habile comme celle du Père Didon, un bel exercice de rhétorique plutôt qu'une de ces leçons dont le besoin se fait généralement sentir; après quoi, chacun irait à ses affaires ou à ses plaisirs, et les diverses races garderaient leurs diversités et leurs physionomies bien distinctes; mais aujourd'hui! Raisonner, comparer, discuter le *pour* et le *contre* d'après les anciennes données, ce n'est plus possible. On a le droit de s'étonner — de s'affliger, peut-être, — qu'un prêtre, un religieux, un prédicateur inspiré de la parole de Dieu, ne se soit pas préoccupé avant tout de ce qui devrait dominer pour lui les questions de nationalités, d'écoles, de

philosophies, de sciences, d'instruction primaire ou secondaire, — de ce qui exaspère, consterne, indigne le plus humble des catholiques français: qu'il n'ait pas écrit un chapitre spécial, un chapitre préliminaire, pour déclarer que, à ses yeux comme aux nôtres, la France de MM. Jules Ferry, Paul Bert, Tirard, Cazot, Martin-Feuillée, n'est plus la France; que, tant qu'elle acceptera ce joug ignoble, fait d'impiété, de bassesse, d'athéisme, d'égoïsme, de lâcheté, d'arbitraire et de honte, elle déjouera tous les parallèles, paralysera toutes les leçons, neutralisera tous les conseils, et restera, parmi toutes les nations rivales, un objet de mépris, une *déclassée*, occupant en Europe le rang qu'une femme entretenue occupe dans la société; avec cette différence que c'est elle qui entretient ceux qui la déshonorent et la ruinent. Est-ce tout? Pas encore; fidèle à sa mission et à l'esprit de l'Église, le religieux dont je parle aurait été amené à ajouter que, de deux maux, on doit choisir le moindre; que l'ignorance et la routine sont certainement très fâcheuses, mais que les chrétiens, les catholiques et surtout les hommes chargés du soin de nos consciences et de nos âmes, doivent encore préférer la routine, l'ignorance, la foi du charbonnier, à cette fausse science, qui dépeuple le ciel, pervertit l'enfant, matérialise l'homme, s'accommode à toutes les convoitises, s'ajuste à tous les vices, prêche la jouissance immédiate, supprime la vie future pour mieux exacerber la vie présente, organise les enfouissements civils, et jette sur le

pavé, affamés d'argent, de pouvoir et de plaisir, des milliers de demi-savants, trop instruits pour se reposer dans ce qu'ils ignorent, trop ignorants pour se méfier de ce qu'ils savent.

Les libres penseurs auraient crié, raillé, sifflé, renouvelé les vieilles plaisanteries de l'ornière, de la taupe, de l'écrevisse et de l'éteignoir. Mais pour un prêtre, pour un religieux, pour un Frère prêcheur, — et peut-être le Père Didon n'a-t-il pas assez médité cette vérité, — il y a des injures préférables à toutes les louanges; il y a des éloges pires que tous les sarcasmes.

Cette précaution aurait été inutile, si la France, à laquelle s'adresse le Père Didon, pouvait être considérée isolément, en dehors de ses maîtres actuels, si, gémissant sous les lois iniques d'un Pisistrate, elle appelait de tous ses vœux un Harmodius ou un Thrasybule. Mais, hélas! là encore l'illusion est impossible. Si MM. Grévy, Ferry, Paul Bert et consorts nous gouvernent, c'est qu'ils sont soutenus par les députés et le Sénat. Si l'immense majorité du Parlement, des conseils généraux et des conseils municipaux est en parfait accord avec les détenteurs du pouvoir, c'est, j'imagine, qu'elle n'est pas reniée par le suffrage universel qui l'a élu. Donc, à la faveur de ce beau régime où une bande de voyous, de chenapans, d'ivrognes ou de coupe-jarrets peut constamment accabler, sous l'omnipotence du chiffre, des unités telles que le duc

de Broglie, M. Édouard Bocher, M. Buffet, M. de Mun ou le maréchal Canrobert, la France est absolument responsable de l'odieuse politique qui lui donne pour ministres de la guerre les généraux Farre, Thibaudin et Campenon, pour souverains les doublures et les triplures du grand citoyen Gambetta, et, pour directeurs de conscience, les ennemis mortels de l'Église, les persécuteurs des couvents, les fondateurs de l'école laïque, les propagateurs des cathéchismes athées, les vivisecteurs si orgueilleux, si superbes, si contents d'eux-mêmes, si fiers de leurs origines qu'ils aiment mieux descendre d'un singe qu'être créés par un Dieu.

Voilà ce qu'un fidèle et illustre enfant de saint Dominique aurait dû, selon moi, considérer avant de boucler sa valise et d'échanger son bréviaire contre les élucubrations de Schopenhauer, de Schleirmacher, de Biggenbarch, de Kuhn, de Hartmann, etc., ou la statistique *der Deutschen universitaten.* Peut-être alors se serait-il appliqué, avec une légère variante, le conseil de ce diable de Voltaire :

> Faites *vos sermons* à Paris,
> Et n'allez pas en Allemagne !

On connaît ma désastreuse manie. En écrivant cet article, je me débats contre le plus déplorable des *concetti.* Le Père Didon me fait penser à la reine de Carthage et la reine de Carthage aux *Troyens*, de Berlioz. Au sortir de la répétition générale, un de mes

amis, admirateur passionné du compositeur — immortel depuis qu'il est mort — me dit tout bas : « C'est très beau ; mais cela ne me donne pas la sensation virgilienne. » — De même, je dirai de l'ouvrage du Père Didon : « C'est beau ; mais cela ne me donne pas la sensation catholique, ou du moins monastique. » J'ajouterais que ce livre est un peu trop *laïque*, si ce mot, jadis innocent, n'était désormais affreusement compromis par l'abus qu'en ont fait nos législateurs. Disons trop *séculier* pour rendre plus poliment notre idée. Entendons-nous, pourtant ! Je suis sûr que, dans ces quatre cent vingt pages, il n'y a pas une syllabe qui puisse effaroucher l'orthodoxie la plus ombrageuse. D'ailleurs, le T. R. Père Faucillon y aurait mis bon ordre, et, quand on s'appelle Faucillon, on ne doit pas être embarrassé pour faire des coupures. Je me plaindrais plutôt de ce que je n'y trouve pas que de ce que j'y trouve. Bornons-nous à un exemple.

— « Un seul fait, nous dit l'éminent écrivain, donnera une idée de l'activité théologique extraordinaire des facultés allemandes. Depuis un siècle, le *problème* (?) de la vie de Jésus a suscité plus de soixante ouvrages importants, soit parmi les protestants, soit parmi les catholiques. »

Et il cite sans commentaires une trentaine de ces ouvrages. Il est évident que, dans ce nombre, il y en a, comme celui du docteur Strauss, le plus célèbre de

tous, qui nient radicalement, non seulement la divinité, mais l'existence de Jésus-Christ. D'autres, sans doute, se contentent des dissolvants dont M. Renan leur a emprunté ou prêté la recette. D'autres enfin, j'aime à le croire, se sont attachés à réfuter ces démolisseurs de nos Évangiles. Eh bien, j'aurais voulu que le Père Didon eût pitié de notre ignorance, et signalât, parmi ces livres, ceux qui peuvent affermir la foi des chrétiens et ceux qui essayent de la battre en brèche. Je ne connais le livre du docteur Strauss que par l'analyse passionnée qu'Edgar Quinet en donna dans *la Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1838. Je me souviens encore, après quarante-six ans, du tressaillement de stupeur que j'éprouvai à cette lecture, et de l'effroi qu'en ressentirent les personnes pieuses. Porter la robe de saint Dominique, prêcher la parole divine, dire la messe tous les matins, réciter chaque jour l'Évangile, vivre en communion perpétuelle avec ce Jésus qu'une critique corrosive s'efforce d'*humaniser* à l'aide d'explications mille fois plus invraisemblables que ses miracles, et écrire simplement ces mots : « *Dr Fr. Strauss. — La Vie de Jésus, Tübingen* 1835, » — sans y ajouter une ligne offensive, défensive ou préservative, une phrase qui rappelle le *trepidusque repente refugit*, du poète latin, — ce n'est pas raide, mais c'est maigre. Écrire à la suite de cette alarmante nomenclature : « Quelle accumulation! Quel riche entassement de *clartés!* » C'est faire beau jeu aux mauvais plaisants, d'abord parce que les clartés ne s'entassent pas, ensuite parce

que les clartés allemandes sont moins claires que les obscurités françaises.

Le Père Didon est une belle âme, et — qui oserait en douter? — une âme profondément chrétienne. Mais il a manqué de discernement. Il a mal calculé le lieu, le temps et la date; il n'a pas compris ou voulu comprendre que l'optimisme, en certains cas, pouvait n'être que la fausse monnaie du patriotisme. Ne voulant pas payer par des peintures satiriques et un parti pris de dénigrement cette hospitalité allemande qu'il eût mieux fait peut-être de ne pas mettre à l'épreuve; ne pouvant pas trop abaisser les Français dès l'instant qu'il maintenait à une certaine hauteur nos plus impitoyables ennemis, il a été fatalement entraîné, dans bien des pages, à traiter comme non avenu tout ce que la France a subi, accepté, encouragé, depuis cinq ou six ans, en fait d'impiétés, d'iniquités, de sacrilèges, de dégradation morale et de turpitudes. — « J'ose affirmer, nous dit-il (page 317), que, avant dix ans, la République et la démocratie eussent rallié les esprits dans l'unité et dans la paix, si leurs chefs avaient su donner à tous les croyants une satisfaction légitime, ouvrir dans l'âme des masses ces sources d'abnégation et de sacrifice, de consolation et d'espérance que le christianisme seul possède, et que nulle doctrine, nul système, ne remplaceront jamais. »

C'est là un beau rêve, qui pourrait être, au besoin, contresigné par M. de la Palisse; mais c'est un rêve.

La République ressemble à ces vins frelatés qui s'aigrissent en vieillissant. Faute de mieux, et en sacrifiant nos affections personnelles, nous pourrions nous arranger d'une République qui aurait M. Jules Simon pour premier ministre, M. Vacherot pour sous-secrétaire d'État, Paul Deroulède pour poète, Jules Claretie pour chroniqueur et J.-J. Weiss pour feuilletoniste; une République athénienne, modérée, tolérante, intelligente, spirituelle, lettrée, idéale. Par malheur, l'expérience prouve que la République est forcée de marcher toujours, soit à reculons, pour refluer vers la dictature, soit en avant, pour verser dans le radicalisme et le jacobinisme. Je me souviens d'une très amusante pièce de M. Labiche, où Hyacinthe jouait le rôle d'un fabricant de bougies de *l'Aurore boréale.* On lui faisait observer que ses bougies coulaient et n'éclairaient pas. — « Si elles éclairaient et ne coulaient pas, répliquait-il avec un sans-froid superbe, elles ne seraient pas de *l'Aurore boréale.* » — Si la République pouvait se fixer dans un programme d'amabilité, d'honnêteté, de modération, d'équité, de tolérance, de libéralisme sincère, elle ne serait pas la République.

Sérieusement, avec les meilleures intentions du monde, le Père Didon s'est trompé d'époque. Ce qui était possible, désirable même, sous le régime débonnaire et pacifique de la Monarchie de 1830, à l'aube du catholiscisme libéral, dans la magnifique poussée de jeunesse, d'enthousiasme et d'ardeur des Lacordaire, des Montalembert et de leur groupe, n'est plus

admissible aujourd'hui, en un moment où nos politiciens ne veulent la science que comme une arme contre la religion, ne pratiquent la liberté que comme moyen de renverser la pyramide sociale, et ne gouvernent la démocratie que pour la gorger de fiel et de venin. Le Père Didon réclame, en guise de remède à tous nos maux, la création d'un *Collège universel de France*, où l'on grouperait en cinq Facultés toutes les sciences composant l'enseignement supérieur : « 1° Faculté des sciences religieuses ou théologie ; 2° Faculté de droit ; 3° Faculté de médecine ; 4° Faculté de philosophie, embrassant la littérature et les sciences naturelles et mathématiques ; 5° Faculté économique et politique, comprenant toutes les sciences appliquées au développement des intérêts matériels et sociaux. » — Et il ajoute en note : « Nous sommes heureux de constater, etc... » Ah ! mon Révérend Père ! vous êtes bien heureux d'avoir quelque chose d'heureux à constater sous les ministres Ferry et Fallières ! Nous, profanes, nous, gueux de laïques, nous avons le malheur de ne pouvoir rien constater que de malheureux. Étant donné le caractère français, perverti depuis treize ans par tous les procédés de démoralisation, ce collège universel de France ne tarderait pas à devenir une Tour de Babel. Les théologiens, c'est-à-dire, je pense, les aspirants au sacerdoce, y seraient insultés par les étudiants en médecine. Le ministre, le préfet de police et les sergents de ville donneraient raison aux carabins contre les séminaristes et monseigneur l'archevêque de Paris,

dans sa sagesse, suspendrait le cours de théologie. — « De la lumière ! de la lumière ! et encore plus de lumière ! » murmurait, à son lit de mort, Gœthe, le grand sceptique, qui aurait bien dû, de son vivant, en mettre un peu plus dans le second *Faust*, et même dans le premier. Le Père Didon dirait volontiers comme lui. En thèse générale, il a raison; mais à quoi bon éclairer une maison qui s'écroule? Autant vaudrait poser un lampion sur ses ruines. Lumière, liberté, science, ce n'est pas là le plus urgent. L'essentiel serait de rétablir un ordre social sans lequel la liberté n'est qu'un leurre, la lumière un feu follet, la science un mensonge. Le Père Didon est un grand orateur chrétien. Eh bien, je vais, en finissant, lui présenter une hypothèse. Je suppose qu'il soit appelé à prêcher un carême dans une de nos grandes villes, et que, par extraordinaire, le préfet, le maire, les magistrats, s'inspirant de M. Jules Simon, disent au prédicateur: « Une fois dans l'église, dans votre chaire, vous êtes chez vous. Parlez librement ! Ne dissimulez rien de ce qu'un prêtre, un religieux doit avoir sur le cœur ! Grondez ! Tonnez ! N'épargnez pas les foudres et les anathèmes contre ceux qui veulent tuer les âmes et supprimer votre Dieu ! Ne soyez pas muet, nous y perdrions trop ! Nous serons sourds, vous y gagnerez ! » Assurément le vaillant et éloquent dominicain ne se le ferait pas dire deux fois, et il profiterait de cette occasion unique, imprévue, pour interpréter, dans son beau langage, les douleurs de l'Église de France, l'indignation des catholiques et

des honnêtes gens. Or pourquoi cherchons-nous en vain dans son livre, qui s'adresse à la France sceptique, à l'Allemagne protestante, ce qu'il dirait à son auditoire de fidèles, persuadé d'avance et converti?

1er mars 1884.

LA MARQUISE DE FORBIN D'OPPÈDE

Née Villeneuve-Bargemon

La Bienheureuse Delphine de Sabran et les saints de Provence au XIVe *siècle.*

Ce beau livre est peuplé de miracles, et le miracle le plus étonnant est peut-être le livre lui-même. Voilà une femme du monde, une grande dame, luttant, depuis des années, contre les défaillances d'une santé toujours chancelante, opposant à son mal une énergie surhumaine, et menant à bonne fin un ouvrage qui suffirait à la gloire d'un historien et à la conscience d'un casuiste[1]. Le travail, l'étude, le talent, l'attrait d'une belle âme pour un sujet béni de Dieu, la sainte joie de retrouver des papiers de famille dans les archives des saints de Provence, rien de tout cela ne suffirait à expliquer un tel prodige; il a fallu le secours permanent de la grâce divine pour retracer ainsi, sans faiblir, l'histoire de ces saintes merveilles que la grâce seule rendit possibles.

1. Hélas! La marquise de Forbin d'Oppède n'a survécu que bien peu de jours à la publication de son livre.

Madame la marquise de Forbin d'Oppède, née Villeneuve-Bargemon, a voulu avoir pour premier lecteur l'ancien évêque de Marseille, aujourd'hui archevêque de Rennes. L'éminent prélat a répondu à cet acte de pieuse confiance par une lettre vraiment admirable, dont j'extrais les lignes suivantes :

« L'âme, a dit Bossuet, est maîtresse du corps « qu'elle anime » ; votre beau livre, préparé, commencé, poursuivi, achevé au milieu de continuelles souffrances, en est un saisissant exemple. »

Et plus loin :

« Vous l'observez avec une raison parfaite, les saints sont de leur temps... L'Église ne les propose pas à notre imitation comme des modèles à suivre dans tous leurs actes, mais dans le mobile unique qui les fait agir : l'amour de Dieu et des hommes poussé jusqu'à l'héroïsme. Le jugement reste libre sur un tel détail ; mais le principe, d'où procède toute leur conduite, est l'idéal auquel notre faiblesse doit tendre. »

« Il pourra, par exemple, sembler à quelques-uns que saint Elzéar et sainte Delphine ont excédé parfois dans la règle presque monastique qu'ils imposaient aux gens de leurs châteaux et de leurs domaines ; mais qui n'admirera leur sollicitude pour les besoins spirituels de leurs sujets, comme on disait alors ? etc., etc... »

Ce n'est pas sans dessein que j'ai cité ce passage. A travers les voiles et les réserves d'une discrétion épiscopale, on devine que monseigneur l'archevêque de Rennes, fidèle à l'esprit de modération et de réserve si nécessaire en présence des triomphes de l'impiété et des douloureuses épreuves de l'Église, hésite à approuver de sublimes *excès* qui ne doivent pas servir de modèle. Ceux qui ont l'honneur de connaître madame la marquise de Forbin auront peine à se défendre d'un premier mouvement de surprise en voyant une intelligence si droite et si haute, d'une culture si exquise, d'une piété si fervente, mais si large et si supérieure à certaines exagérations, constamment assaisonnée du sel académique, plus voisine de Port-Royal que de Marie Alacoque, se trouver si parfaitement à l'aise — et comme dans son élément — au milieu de ce groupe dont les perfections surnaturelles auraient pour premier effet la fin du monde s'il fallait les imiter. Cette surprise cessera, si l'on songe que l'auteur de ce livre se garde bien de nous dire: « Pour pratiquer le mariage chrétien dans toute son angélique pureté, les jeunes époux doivent, à l'exemple de Delphine et d'Elzéar, vivre comme frère et sœur, » mais qu'elle nous dit : « Voici une délicieuse légende égarée au milieu des licences du XIVe siècle, un tableau de Fra Angelico de Fiesole contrastant avec les peintures des précurseurs de la Renaissance, une tige de lis émergeant d'une touffe de tubéreuses. Quand vous aurez contemplé l'immaculée blancheur de ce lis, quand vous aurez

respiré ses suaves parfums, vous serez dégoûté, au moins pour un jour, de l'opoponax et du musc de nos modernes beaux esprits. Je n'en demande pas davantage. »

Il suffit d'être Provençal ou de tenir à la Provence par quelque attache de famille et d'amitié, pour être, dès l'enfance, en intimité avec les doux nom d'Elzéar et de Delphine. Pour nous, ces deux saints ne ressemblent pas aux autres; ils sont plus nôtres; on dirait que notre berceau nous donne à tous le droit de les invoquer, comme s'ils étaient nos ancêtres, nos patrons ou nos parrains. Ce qui complète l'illusion, c'est que leurs noms se sont religieusement conservés, non pas précisément dans leur descendance directe, — ils se sont arrangés pour ne pas en avoir, — mais parmi leurs arrière-neveux ou dans les nobles familles que groupe autour de leurs pieuses reliques un lien de parenté ou une alliance. Nous pouvons même remarquer que leur balsamique influence, leurs traditions de foi et de vertu, ont le privilège de se perpétuer à travers les siècles. Delphine de Puy-Michel, prédestinée à devenir sainte Delphine de Sabran, naquit en 1283. En 1883, un Sabran, un Villeneuve, un Pontevès, un Barrême, un Sinéty, libre penseur, paraîtrait aussi extraordinaire, aussi impossible qu'un Paul Bert bon catholique. Comme si ce n'était pas assez de ces nobles exemples dont s'honore notre Provence, nous connaissons tous, de longue date, les lieux qu'ont habités Elzéar et Delphine, qui ont gardé

leur souvenir, et que la marquise de Forbin d'Oppède décrit d'une plume si ferme et si sûre. Que de fois, en allant de Grambois à Aix, je me suis arrêté pour regarder le beau château d'Ansouis, redevenu aujourd'hui la propriété du comte Guillaume de Sabran! Il domine ce charmant paysage, comme la mémoire de Delphine et d'Elzéar domine encore, après six cents ans, les âmes ardemment chrétiennes, abritées sous ces murailles. Que de fois, lorsque les échos de la jolie ville d'Apt m'envoyaient le bulletin d'une nouvelle victoire radicale, j'ai gémi en songeant à cette loi du progrès qui nous fait descendre des saints de la Provence aux juifs de la République!

Décidée à nous raconter cette histoire que commençaient à voiler les brumes lointaines du passé, madame la marquise de Forbin a pris l'excellent parti, non seulement d'avoir l'air d'y croire, — nous y croyons tous, — mais de se l'assimiler avec une telle puissance, qu'elle s'est faite, au courant de son récit, contemporaine de ses héros, qu'elle semble avoir vécu de leur vie, avoir respiré le même air, s'être agenouillée sur les mêmes dalles, s'être sanctifiée et mortifiée avec eux, avoir porté leurs cilices et partagé leurs extases. Et ne supposez pas que cette prise absolue de possession de l'auteur par son sujet fasse le moindre tort à ses qualités littéraires! C'est même, au point de vue de la littérature profane, une qualité de plus, et peut-être la plus rare. Lorsque vous avez lu une œuvre de maître, où le talent de l'écrivain avait su faire d'une imagination une vérité, n'avez-vous

pas dit bien souvent : « Il semble que c'est arrivé » ? Eh bien, ce que vous avez dit d'un chapitre de Walter Scott, d'une nouvelle de Mérimée, d'un conte d'Hoffmann ou d'Edgar Poe, n'est-il pas plus juste de le dire d'un livre où tout est vrai, où la vérité, en se transfigurant, nous rapproche du ciel au lieu de nous promener à travers les chroniques romanesque ou de nous égarer dans un monde chimérique et fantastique?

Prenons, dès les premières pages, un exemple : « Delphine avait conçu, dès l'âge de huit ans, un tel amour pour la virginité, qu'elle était absolument décidée à la conserver toute sa vie... Elle-même a raconté qu'elle allait se cacher lorsqu'on lui parlait de se marier, et qu'elle détestait ces biens qui, faisant d'elle une héritière, pouvaient engager les seigneurs provençaux à rechercher sa main. Cette généreuse enfant désirait que ses châteaux fussent consumés par le feu, ses terres dévastées et ses vassaux obligés d'émigrer, afin qu'il ne lui restât rien qui pût tenter la cupidité d'un prétendant. Bien plus, dans sa pieuse exaltation, elle souhaitait de perdre la vue, afin que, pauvre et défigurée, personne ne songeât à la disputer à Dieu. »

A huit ans! c'est de la précocité. Humainement parlant, à ne consulter que les vulgaires vraisemblances, il est évident qu'une fillette de huit ans, surtout dans les classes riches et privilégiées, ignore et doit ignorer ce que c'est que la virginité. Il est clair que cette pieuse enfant, passionnément charitable, commettait à son insu une singulière inconséquence en souhaitant que

ses châteaux fussent brûlés, ses champs dévastés et ses vassaux forcés d'émigrer, c'est-à-dire réduits à une misère que sa charité ne pourrait plus secourir. Enfin, il est à peu près certain que le bon Dieu ne crée pas les jolies femmes pour qu'elles détruisent son ouvrage; je me hâte d'affirmer, pour être véridique, que, généralement, elles n'en ont pas envie, et que la plupart, au lieu d'en rien retrancher, voudraient y ajouter quelque chose. Soit! Mais changez de cadre; élevez l'horizon; cessez de raisonner d'après les données de ce bon sens banal qui a, lui aussi, ses illusions et ses aveuglements : comme tout s'harmonise dans ce groupe dont on pourrait dire ce que le pape Grégoire XVI disait de la famille de la Ferronnays : *Sono tutti santi!* comme tout s'accorde avec cette *folie de la croix,* que les apôtres communiquaient aux martyrs, que proclamaient avec une sainte émulation les Pères de l'Église, que nous prêchait le R. P. de Ravignan, et que nous retrouvons à chaque page du livre de madame de Forbin!

Ce que j'admire — mais sans en être surpris — dans ce beau livre, outre son style très pur et même très attrayant en son austérité janséniste, outre la fraîcheur et la fidélité des paysages, c'est le tact inouï avec lequel l'auteur effleure des détails qui, sous une plume moins délicate et moins exquise, risqueraient peut-être d'effaroucher ou les lecteurs méticuleux, ou les lecteurs goguenards. On ne saurait se le dissimuler, le *clou,* comme nous disons dans notre belle langue démocratique de 1884, le *clou* de cette histoire

de Delphine et d'Elzéar pour le gros public qui n'en apercevait plus les antécédents et la suite qu'à travers les ombres du moyen âge, c'est le mariage virginal et mystique ; ce sont les deux anges gardiens, veillant au seuil de la chambre nuptiale et donnant à l'épouse assez d'autorité, à l'époux assez de résignation pour s'abstenir sans cesse en s'aimant toujours. Ce sacrifice n'est que trop facile, lorsque les deux conjoints ne peuvent pas se souffrir, ou bien quand la femme est trop laide, ou du moins quand le mari et la femme se sont logés aux deux extrémités d'un immense corridor que l'on ne pourrait traverser sans attraper un refroidissement. Mais ici tout se combinait pour accroître les difficultés matérielles et morales. Elzéar et Delphine s'aimaient tendrement. De plus, pour ne pas éveiller les soupçons et le courroux du grand-père, le vieux baron seigneur d'Ansouis, qui n'entendait pas de cette oreille-là, — les enfants par l'oreille ! — ils couchaient dans la même chambre et dans le même lit. Mais permettez-moi de céder la parole à madame la marquise de Forbin ; ma citation aura le double avantage de me tirer de l'impasse où je me suis sottement fourré, et de donner une idée de son excellent style :

« On comprend difficilement aujourd'hui ces existences à la fois intimes et séparées. Elles étaient le résultat de sentiments plus chastes et plus généreux que ne sont généralement les nôtres, et aussi de coutume, heureusement abandonnée, des mariages prématurés. On unissait fréquemment, au moyen âge,

d'une manière indissoluble, deux êtres ayant à peine atteint l'âge de raison, et à coup sûr incapables de discerner leur véritable vocation. Au milieu d'une société trop souvent troublée par des guerres intestines, le mariage des simples particuliers, comme celui des princes, servait à cimenter une réconciliation entre partis ennemis, à satisfaire l'ambition et la convoitise des familles qui avaient besoin de se créer des alliés pour le combat; il était aussi considéré comme le seul moyen d'assurer de bonne heure aux jeunes filles la protection d'un homme de guerre. On engageait donc des enfants au berceau, sans tenir compte de leur âge, de leurs répugnances, de leurs caractères, et, en renonçant aux obligations qu'ils avaient contractées l'une envers l'autre, ces victimes de la force ne faisaient ensuite que rentrer dans ce droit inaliénable qui appartient à tout homme venant au monde, celui de se donner librement... Ces vœux secrets, qui introduisaient la continence monastique sous le toit conjugal, étaient donc un remède à un ordre de choses défectueux, à des habitudes qui dénaturaient le mariage en privant les conjoints de toute liberté; mais ils n'étaient pas cela seulement. Pratiqué saintement par des saints qui seuls pouvaient en avoir l'idée, ce genre de vie était quelque chose de beau et d'élevé, consacré par la plus antique tradition chrétienne. A ceux qui en pénétraient le mystère, il offrait un spectacle aussi noble que touchant. Car rien ne saurait donner une plus haute idée de l'âme humaine et des passions pures dont elle est susceptible,

que ces affections fortes et tendres, dégagées de tout alliage, semblables, autant que les relations de la terre peuvent l'être à celles du ciel, à l'amour que les élus de Dieu éprouveront l'un pour l'autre durant l'éternité. »

On ne saurait ni mieux penser, ni mieux dire. Si j'ai cité cette page, c'est d'abord qu'elle nous offre un modèle de cette belle langue, simple, forte, d'une grande allure, d'un tissu ferme et souple, dont la tradition semble aujourd'hui perdue, et que madame la marquise de Forbin d'Oppède a retrouvée dans son contact assidu avec les maîtres immortels de notre littérature sacrée et de notre éloquence chrétienne; c'est ensuite parce que, après avoir écrit de telles pages, — et elles abondent dans l'Introduction et dans le livre, — l'auteur a eu le droit de déclarer que son œuvre était plus historique qu'ascétique. C'est, en effet, un magnifique tableau d'histoire, — de l'histoire de notre Provence au XIVe siècle, — où nos regards s'arrêtent avec une respectueuse tendresse sur quelques figures illuminées de la céleste auréole : Delphine, Elzéar, Roselyne de Villeneuve, cousine germaine d'Elzéar, saint Louis de Brignoles et le Pape Urbain V.

Sainte Delphine, pour laquelle madame de Forbin ne cache pas ses préférences, éclaire de son rayonnement le récit tout entier. De deux ans plus âgée qu'Elzéar, elle exerce sur lui cette autorité douce et familière, si fréquente chez les sœurs aînées, néces-

saire peut-être pour le décider au mystique sacrifice. Dans cette émulation du MIEUX, dont nous ne dirons pas cette fois qu'il est l'ennemi du BIEN, la femme est, comme toujours, supérieure ; elle a l'initiative, l'ardeur, le courage, le trésor de grâce divine, la nostalgie du ciel, une infatigable passion de renoncement, de souffrance, d'immolation, de virginité, d'humilité, de volontaire abaissement. Active et contemplative tout ensemble, elle tient à la fois, comme nous le dit son éminente biographe, de Marthe et de Marie. Sa vie se partage entre la prière, le travail et la charité. Mais ici sa supériorité s'efface dans une merveilleuse communauté d'amour pour le pauvre, dans ce génie de la bienfaisance et de l'aumône, dans cet irrésistible besoin de soulager les misères, de consoler les indigents, les déshérités, les malades, de donner toujours, sans merci pour soi-même, le nécessaire avec le superflu, jusqu'à l'entier dépouillement, jusqu'à ce que le pauvre soit assez riche et le riche assez pauvre, pour que, l'un n'ayant plus rien à donner, l'autre rien à recevoir, ils n'aient plus qu'à se partager les célestes richesses. Sur ce terrain, les deux époux sont égaux, et, si Delphine garde encore l'avantage, c'est que, ayant longtemps survécu à Elzéar, elle a fait de ses années de veuvage une sorte de mystérieuse échelle dont les derniers échelons vont se perdre dans l'infini de la perfection chrétienne. C'est que cette patricienne, alliée aux princes de la terre et aux maisons royales, forcée de cacher son cilice sous le velours, la soie et l'or des fêtes seigneuriales, s'est

finalement expropriée, dépossédée, couverte de bure, condamnée aux travaux de la domesticité la plus humble, au point de devenir la servante de ceux qui la servaient, la mendiante de ceux qui lui devaient leur pain.

Madame la marquise de Forbin a été admirablement inspirée en donnant une large place à ces miracles de charité, accomplis par ses deux *héros*, que le Ciel a réunis, que l'histoire ne sépare pas, et auxquels elle vient d'élever un monument digne d'eux. Les visions, les apparitions, les extases, c'était la poésie de son sujet, et elle l'a traitée avec une mesure, une bonne foi persuasive, qui désarmerait et convertirait les plus sceptiques. Mais la charité! Impuissante, illusoire et aride sans la religion, elle possède pourtant ce privilège, que les moins religieux n'oseraient lui refuser leur hommage, ni lui fixer des limites. Elle est doublement bienfaitrice, pour ceux dont elle secourt la détresse, et pour les âmes qu'elle ramène à soi, qu'elle émeut, qu'elle purifie par le témoignage de ses œuvres. Alors même que nous ne nous sentons pas la force d'imiter jusqu'au bout les saints exemples, ils nous donnent l'ineffable sensation de cet *au delà* qui est l'idéal du bien et du beau, et que nous aimons à rêver, à concevoir, pour nous consoler de ne pouvoir l'atteindre. Ce n'est pas de ce côté que l'*excès*, dont parle si bien monseigneur l'archevêque de Rennes, doit redouter le sourire de l'incrédule ou les méfiances de l'homme du monde. On peut, à la rigueur, penser que le mariage chrétien n'a, en somme, rien

de mieux à faire qu'à accomplir le précepte : « Croissez et multipliez ! » — Jamais, jamais on n'osera dire à la charité : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Vous le voyez, la marquise de Forbin était pleinement dans son droit et au *cœur* de son sujet en écrivant à sa première page cette phrase qui peut servir d'épigraphe à son livre : « Une grande âme, sainte Thérèse, appelle l'esprit du mal *Celui qui n'aime pas*. Il semble que nous pouvons, au contraire, appeler un saint CELUI QUI AIME. » — Oui, et c'est par ce trait caractéristique que se sont ressemblé les saints les plus divers dans l'expression de leur sainteté : Saint François d'Assise comme saint Vincent de Paul, saint Jean de Dieu comme saint Charles Borromée. C'est par là que Delphine, Elzéar, Roselyne, saint Louis de Brignoles, Urbain V nous apparaissent comme les membres d'une même famille, ou plutôt de deux familles : celle qui les unit par des liens visibles, et celle qui les rattache à l'immense famille des affligés et des pauvres, dont ils font leurs frères et leurs sœurs. « L'amour n'a qu'un mot, a écrit le Père Lacordaire, et ce mot, on peut le redire toujours sans se répéter jamais. » — Ce mot, le mot de l'énigme de la sainteté, nous le rencontrons à toutes les pages du beau livre de la marquise de Forbin. Nous le lisons sur le front virginal de sainte Delphine et de Roselyne de Villeneuve, cette volontaire de la charité, du sacrifice, de l'ombre et du cloître ; fleur monastique, qui a inspiré à l'auteur de la *Bienheureuse Delphine de Sabran* un de ses chapitres les plus touchants. Paysagiste avec

une rare nuance de sobriété, madame de Forbin nous a rendu en quelques lignes ce charmant paysage des Arcs, que j'avais bien souvent remarqué sur le chemin de Toulon à Cannes ; jolie petite ville, toute embaumée, au printemps, de ses bruyères roses, jouissant à la fois des sauvages beautés de la nature alpestre et des poétiques horizons de la Méditerranée. « Les Arcs, appuyés d'un côté à la colline, ont en face des hauteurs qui dominent la mer et masquent la côte. Mais, entre la colline et la montagne, la vallée est fertile ; le chêne vert et même le chêne-liège au tronc rouge s'y mêlent à l'olivier, tandis que les pins couronnent les sommets. »

C'est là, dans le château des Arcs, aujourd'hui passé à l'état de ruine, que Roselyne a vécu jusqu'au moment où elle échangea sa féodale demeure contre une humble cellule. Que de mystiques harmonies dans la vie, chastement voilée, de cette douce Roselyne ! Fille d'Arnaud II de Villeneuve et de Sibylle de Sabran, prédestinée, semblait-il, aux grandeurs et aux joies de ce monde, elle ne veut vivre que pour Jésus-Christ. Elle donne aux malheureux tout ce qu'elle a. Elle mérite que la légende lui prête ce délicieux miracle des roses, que nous a raconté l'illustre historien de sainte Elisabeth de Hongrie. Ce n'est pas une jeune fille, ce n'est pas une femme : c'est une âme ! Dérobée au monde par sa vocation triomphante, elle passe sans bruit du château au monastère ; elle se cache, elle prie, elle s'envole, elle est dans le ciel ; et quand

nous rencontrons dans notre Provence — hélas! désormais pervertie par la propagande radicale et athée, — quelque héritière de son nom, nous croyons respirer encore le parfum de ses vertus.

Toutes ces angéliques perfections, que la marquise de Forbin retrace avec un charme si puissant, une sincérité si pénétrante, m'ont donné une idée qui est peut-être une hérésie. On agite souvent l'inquiétant problème de l'inégalité des fortunes, du contraste des millions de MM. de Rothschild avec l'absolu dénuement des affamés. Ce problème, nos saints de Provence surent le résoudre à leur manière, — qui est la bonne, — en donnant leur nécessaire, avec leur superflu, en rétablissant autant que possible sur cette terre l'égalité évangélique. Eh bien, pourquoi ces millionnaires de la sainteté, qui, malgré les appréhensions de leur humilité, méritèrent cent fois, mille fois les récompenses et les trésors célestes, ne feraient-ils pas cette seconde aumône à nous tous, pauvres pécheurs, qu'épouvantent bien plus justement la conscience de notre faiblesse et le souvenir de nos fautes? Dans ce nouvel exercice de leur inépuisable charité, ils seraient sûrs du moins de ne pas se priver du nécessaire, en nous faisant profiter de leur incalculable superflu. Je n'insiste pas; je crains d'en avoir trop dit. Je crains que l'on ne m'accuse de légèreté mondaine en un sujet où tout commande le respect, où la foi s'impose aux plus récalcitrants. Je n'ai pas, d'ailleurs, à chercher si haut et si loin, dans le ciel et au XIV[e] siècle, les bienfaiteurs et bienfaitrices assez riches pour suppléer à

ce qui me manque. Après avoir lu avec un sérieux plaisir, avec une émotion profonde, cette magnifique histoire de la bienheureuse Delphine de Sabran et de nos saints de Provence, je prie l'auteur, leur digne trésorière, de m'inscrire parmi ses bons pauvres.

PAUL DE SAINT-VICTOR

Les Deux Masques.

Paul de Saint-Victor aura été une de mes admirations les plus vives; ce qui prouve, soit dit en passant, l'inanité des classifications littéraires. S'il est vrai, comme l'a écrit Balzac, qu'il y ait une littérature à idées et une littérature à images, le plus éblouissant des littérateurs à images ne devrait inspirer qu'un médiocre enthousiasme au plus humble, mais au plus convaincu des littérateurs à idées. Mais Paul de Saint-Victor était, avant tout, un enchanteur. Telle est la magie de son style, que l'on oublie, en le lisant, toutes les querelles et toutes les distinctions d'école, et qu'on cesse de se demander si l'on se trouve en présence d'un coloriste ou d'un penseur. Ouvrez son nouveau volume, et lisez, par exemple, cette demi-page sur les femmes de Shakspeare:

« Ce génie, qui hurle avec les brutes, chante avec les fées et les vierges. Les jeunes filles et les jeunes femmes de Shakspeare forment une espèce à part dans la création féminine. Souples comme des cygnes,

délicates comme des sensitives. L'imagination les conçoit avec des corps transparents. Leurs amours font songer aux amours des fleurs, leur pudeur aux rougeurs de l'aube, leur langage au chant des oiseaux. Ce langage est une musique aérienne. Si la rosée faisait du bruit en tombant dans le calice de la rose, elle aurait cette douceur céleste. Il y a des ailes dans leur démarche et du parfum dans leur charme. Promptes à aimer, faciles à mourir, si tendres, qu'elles se brisent au moindre froissement. Les noms éoliens que le poète leur donne expriment leur nature tout éthérée et tout idéale: Desdemona, Ophélia, Perdita, Miranda, Jessica, Cœlia, Rosalinde. Noms lumineux et limpides qui mettent à leur front un cercle d'étoiles. »

Est-ce un coloriste qui écrit ainsi? Est-ce un idéaliste? Je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir, Je m'abandonne au charme, et je le gâterais en le raisonnant. Dans cette troisième partie des *Deux Masques,* comme dans les premières, comme dans *Hommes et Dieux,* Saint-Victor nous donne, à chaque instant, la sensation d'une atmosphère plus pure, plus lumineuse et plus légère que celle où nous vivons et où nous font vivre la plupart de nos artistes contemporains. C'est ce qui le distingue de Théophile Gautier, dont le merveilleux pinceau vous fait, pour ainsi dire, toucher au doigt les créations de la Nature et de l'Art, mais ne vous enlève jamais au delà et au-dessus des objets qu'il peint. Avec Saint-Victor,

on est incessamment transporté dans une région féerique où les abeilles de l'Hymète bourdonnent autour des marbres du Parthénon, où les dieux et les déesses de l'Olympe, dépouillant les formes que leur a prêtées le Paganisme, deviennent des esprits aériens, mêlés aux souffles de la brise, aux rayons d'un soleil de mai, aux brumes matinales, suspendues comme un voile de gaze sur la calme surface des lacs. Sa palette a des tons de nacre et d'opale qu'envieraient les blancheurs de l'aube et les rougeurs du couchant. Sa prose se vaporise pour envelopper l'intangible et saisir l'insaisissable. Il réussit aussi bien à évoquer, de sa baguette magique, les gracieuses visions, écloses sous le beau ciel de la Grèce, que les ondines et les sylphes, chers à la poésie germanique. Il n'est jamais plus à l'aise que quand le réel le conduit à l'idéal et l'idéal à l'infini. Il faudrait un bien grand fond de complaisance pour reconnaître dans cette esquisse les traits caractéristiques du naturalisme. Mon Dieu! que cet homme a dû souffrir, quand il était forcé de se heurter chaque soir aux réalités et parfois aux malpropretés de la vie de théâtre! Mais comme il devait sourire, s'il savait que certaines gens lui préféraient M. Sarcey!

Ce volume posthume des *Deux Masques*, publié avec un soin extrême par des éditeurs consciencieux et dévoués, offre pourtant l'aspect d'un beau monument inachevé. Je cherche vainement *Tartufe* dans l'étude sur Molière, *Iphigénie*, *Bajazet* et *Bérénice* dans le magnifique chapitre sur Racine. Peut-être mon

patriotisme ombrageux serait-il tenté de reprocher à Saint-Victor d'avoir fait une part trop large, trop léonine à Shakspeare. Mais, ici, je me récuse. Je consens bien à passer pour un iconoclaste, pour un contempteur des Dieux et des Géants, quand il s'agit de Gustave Flaubert, de Baudelaire, de Stendhal, de MM. de Goncourt, de M. Émile Zola ou même de Balzac, le sacro-saint. Avec Shakspeare, il faudrait être armé de toutes pièces, savoir l'anglais comme le savait Saint-Victor, comme le sait Émile Montégut, être initié à la religion shakspearienne comme les scoliastes italiens sont initiés à la religion dantesque, et ne jamais s'être demandé s'il n'y aurait pas un juste milieu entre les absurdes sarcasmes de Voltaire et les apothéoses finales. Décidé ou plutôt condamné à m'interdire toute critique, je me bornerai à un souvenir. Lorsque Berlioz me dit qu'il allait jouer son *va-tout* sur un sujet emprunté à *l'Énéide,* je ne pus me défendre d'une appréhension que l'événement a, jusqu'à présent, trop justifiée. Ce génie, essentiellement et passionnément shakspearien, serait-il de nature à s'assimiler le génie de Virgile? Retrouverions-nous, dans ces harmonies dont je m'exagérais peut-être la vigueur sauvage et la turbulence, cette limpidité sereine, cette exquise élégance, que Joubert qualifie de suprême, cette pureté et cette sveltesse de contours que nul n'a égalée et n'égalera jamais? Et, pour rendre à la Musique ce qui lui appartient, pouvions-nous espérer une métamorphose où Beethoven nous serait apparu sous les traits de Mozart? La question n'est pas

encore résolue, puisque, d'après les plus fins connaisseurs, l'opéra des *Troyens* a été plutôt exécuté que jugé. Mais Paul de Saint-Victor! Sa promenade à travers l'œuvre immense de Shakspeare ne lui a rien ôté de la délicatesse de son goût, de la finesse de son tact, quand il a repris Racine. Il l'a parcourue dans tous les sens, cette forêt gigantesque, dont la forêt de Windsor n'est qu'une miniature; — ce prodigieux fouillis de chênes celtiques, dont le tronc noueux se festonne de lianes et de glycines aux fleurs enchantées; tour à tour visité par les séraphins et hanté par les esprits de l'abîme; ouvrant ses clairières aux étoiles qui versent leur pâle lueur sur *le Songe d'une nuit d'été.* Il a fait halte, à minuit, sur l'esplanade où Hamlet achève sa rupture avec le monde des vivants en causant avec le fantôme. Il a vu sur la petite main de lady Macbeth l'indélébile tache de sang. Le spectre de Banquo lui a révélé le secret du crime qu'il avait deviné en contemplant le vol circulaire du martinet autour du sinistre donjon. Il a trempé le bout de ses doigts dans la chaudière bouillante des sorcières. L'alouette et le rossignol ont gazouillé à son oreille le chant qui réveille Roméo et qui rassure Juliette. Il a compté les rugissements de la jalousie orientale sur les lèvres du More de Venise, et noté au passage, sur la harpe de Desdemona, la romance du saule répondant à la mélancolique chanson du gondolier. Devant lui se sont inclinées les hautes tiges des iris et des nymphæas, qui virent Ophélie inconsciente s'abandonner au courant du fleuve. Puis la fantaisie

shakspearienne l'a pris sur ses ailes, et rien n'a été perdu pour lui de ces diamants et de ces perles semées sur la route aérienne où roule le char de la reine Mab, ou mystérieusement échangés entre les héros et les héroïnes dont les noms ressemblent à une mélodie ou à un poème, et dont l'intimité a été si féconde pour Paul de Saint-Victor, qu'il y a vu ce que Shakspeare n'y avait peut-être pas mis.

Eh bien, ce que j'admire chez l'auteur des *Deux Masques*, c'est que, après avoir gravi ces hauteurs abruptes et s'être grisé de ces philtres, après avoir tapé sur le gros ventre de Falstaff, dit son fait à ce monstre de Caliban, mesuré à Shylock sa livre de chair chrétienne, erré sur la bruyère avec le roi Lear, il est resté en possession de tout son sang-froid pour parler de Corneille et de Racine comme en parlerait un Français obstiné à ne rien voir en dehors des gloires nationales. Je glisserai sur Corneille, parce que mon cadre est trop restreint pour se prêter en détail à ce vaste programme. L'étude sur Racine est une merveille de délicatesse, de sentiment et de grâce. N'est-ce pas charmant, — j'allais dire touchant, — cet ami intime de Théophile Gautier, cet héritier immédiat des plus fougueux et des plus illustres claqueurs d'*Hernani*, analysant avec une finesse exquise les beautés d'*Andromaque* et les majestueuses austérités d'*Athalie*? Par une sorte de coquetterie en l'honneur de mon auteur favori, j'ai voulu, avant de savourer ce chapitre, relire le quatrième volume du *Cours de littérature*, où La Harpe

a étudié le théâtre de Racine, et la collection des feuilletons de Geoffroy dans le *Journal de l'Empire*. La Harpe, passe encore! Il est lourd, gourmé, ampoulé, pédant; mais enfin, avec lui, on peut apprendre quelque chose. S'il n'avait pas la manie de faire intervenir à tout propos les tragédies de Voltaire et de trahir des velléités de comparaison entre le poète de *Phèdre* et le poète *d'Alzire,* il pourrait être utile aux jeunes gens, comme première assise d'une éducation littéraire. Quant à Geoffroy, c'est une misère de songer qu'un pareil cuistre — qui félicitait mademoiselle Duchesnois de sa laideur, « parce qu'elle y trouvait une garantie contre les piéges de la volupté *(sic)* » — fut, dans son temps, une autorité, une puissance, fit trembler Talma et mademoiselle Mars, trouva moyen de faire dévorer ses articles entre deux bulletins de la Grande Armée et fut plus lu, à lui tout seul, que tous les critiques actuels, depuis *le Lundiste* de *la République française* jusqu'au *Samediste* de *la Gazette de France*. Je me souviens que j'étais un soir au balcon des Italiens. Derrière moi, dans une loge, une très jolie femme et un mari somnolent. On donnait *le Barbier*. Mario, dans tout l'éclat de la jeunesse, dans toute la fraîcheur de cette voix d'or qui nous emportait dans *le pays du bleu*, comme certaines pages de Saint-Victor, entra en scène, suivi du coryphée qui conduit la sérénade. Celui-ci était mal bâti, gauche, et, n'ayant qu'une note à chanter, il l'attaqua à dix kilomètres au-dessous du ton. J'entendis alors la belle dame dire à son mari d'un air de conviction inquié-

tante: « Vraiment, ces deux hommes ne sont pas de la même race! » — Non, Geoffroy et Paul de Saint-Victor n'étaient pas de la même race!

Je lui sais d'autant plus de gré d'avoir fait bonne mesure à *Andromaque*, qu'il eût été facile à un romantique de la première heure de chicaner cette tragédie; malgré d'admirables beautés. Quelques licences que l'on accorde à la convention théâtrale et à la convention tragique, il n'en est pas moins prouvé, d'après toutes les vraisemblances homériques, que Pyrrhus avait quinze ans de moins qu'Andromaque. En outre, Ovide — un bien mauvais sujet qui abuse du privilège latin de braver l'honnêteté dans les mots, — nous apprend qu'Andromaque avait de très longues jambes. Ces jambes me trottaient dans la tête, jusqu'au moment où Saint-Victor m'a ramené à l'idéal, qui n'a pas de jambes, mais des ailes. Qui ne serait ému, lorsque, après avoir cité la délicieuse tirade qui commence par ce vers:

Fais connaître à mon fils les héros de sa race...

l'auteur des *Deux Masques* ajoute: « La tragédie était une des éducations de l'ancienne France aristocratique; un souffle de Racine fut mêlé à l'air qu'on y respirait. Ne semble-t-il pas que quelque chose de ce testament sublime d'Andromaque soit passé dans le testament de Louis XVI et dans la lettre que Marie-Antoinette écrivait la veille du supplice, à sa sœur, pour lui recommander son

enfant? « Que mon fils n'oublie jamais les derniers « mots de son père, que je lui répète expressément: « Qu'il ne cherche jamais à venger notre mort!... »

Remarquez que Paul de Saint-Victor, à mon grand regret, n'était pas royaliste; mais la neutralité, dans les esprits supérieurs, est un engagement de plus au respect pour les grandeurs tombées, pour le parti des victimes innocentes de l'échafaud ou de l'exil. Il existe une gentilhommerie d'intelligence et de cœur, préférable à celle des parchemins, qui ne permet pas même l'ironie ou l'allusion railleuse contre les personnes trois fois sacrées par leur droit méconnu, par leurs vertus héroïques et par leur infortune courageusement supportée. On se fait alors — on se faisait du moins — un point d'honneur d'imiter ces étrangers généreux qui accueillent, les bras ouverts, les émigrés et les proscrits, et dont l'hospitalité cordiale leur donne l'illusion d'une seconde patrie. La foi que l'on n'a plus se change en une sorte de nostalgie chevaleresque, qui s'indemnise de ce qu'elle a perdu en saluant ce qui lui en offre l'image. On ne prie plus le saint, mais on s'incline devant le reliquaire. S'il y a quelque part, à Astrakhan ou à Bagdad, des écrivains qui pensent et agissent autrement, il faut les plaindre et attribuer leur déchéance morale à la *mal'aria* républicaine.

Une remarque analogue peut s'appliquer aux pages 396 et suivantes sur la tragédie d'*Esther*. Vous savez ce que Michelet a fait du suave épisode d'*Esther* à

Saint-Cyr: quelque chose comme une sinistre conspiration de palais, où les décors du drame biblique servent de paravents à des intrigues byzantines. Les planches de ce théâtre virginal s'ouvrent sur des trappes prêtes à engloutir Louvois et ses créatures; un aspic se cache sous ces fleurs mystiques; ces beaux vers ont des sous-entendus meurtriers; ces hémistiches ont des pointes de stylet; l'encens qui fume en l'honneur de l'Assuérus de Versailles exhale des vapeurs empoisonnées, et peu s'en faut que l'on n'aperçoive, apostées derrière un portant, les effrayantes silhouettes de la Brinvilliers ou de la Voisin. Maintenant, lisez Paul de Saint-Victor:

« Esther, entourée de ses jeunes Israélites, comme d'un pensionnat de Saint-Cyr, semble une madame de Maintenon rajeunie. La majesté de Louis XIV rayonne sous la divinité d'Assuérus; l'orgueil de madame de Montespan perce à travers le profil altier de Vasthi; et, sous le turban d'Aman, on voit passer, par moments, quelques boucles de la perruque de Louvois. Tout s'atténue et tout s'adoucit; les âpretés s'émoussent, les originalités s'amoindrissent; le carnage final passe inaperçu sous un vers décent... Acceptez ce changement de siècle et ce déplacement de l'atmosphère; ne voyez, dans cette mise en scène du récit biblique, qu'un cadre de sentiments purs et de flatteries délicates : vous comprendrez alors l'admiration des contemporains. Le style d'*Esther,* moins sublime sans doute que celui d'*Athalie,* peut sembler, à première

vue, un peu pâle; mais cette pâleur molle et tendre est celle d'un ciel effacé par le crépuscule. Les étoiles naissent sous le regard qui les contemple fixement. De même, des beautés célestes, des grâces adorables jaillissent de ce langage pur et voilé... »

Je voudrais tout citer, et vous verriez passer, comme un vol de blanches colombes, ces jeunes et chastes actrices que Racine prit plaisir à choisir et à former lui-même; mademoiselle de Veilhenne, dans le rôle d'Esther; le terrible Assuérus sous les traits de mademoiselle de Lastic, belle comme le jour, ou comme une princesse de contes de fées; mademoiselle de Glapion, « dont la voix va jusqu'au cœur », prêtant à l'austère Mardochée sa beauté blonde et ses yeux bleus; Élise, en la personne de mademoiselle de Maisonfort, la plus jolie des chanoinesses, qu'on ne pouvait voir sans l'aimer; puis, dans les rôles secondaires, mesdemoiselles d'Abancourt, de Marcilly, de Mornay; une seule femme dans cette pléiade virginale, madame de Caylus, la ravissante nièce de madame de Maintenon, « récitant, sous les traits de la Piété, le délicieux prologue où la Flatterie, déguisée en Sainte (ce qui ne lui est pas habituel), chante au roi un hymne si pur ». — Toute cette peinture est enchanteresse. On dirait vraiment que Paul de Saint-Victor, de physionomie pourtant si moderne, a vécu dans ce monde dont nous expions peut-être les magnificences et les fautes, mais qui, après deux siècles, nous charme encore de ses poétiques grandeurs. Bossuet

assiste à ce drame si différent des comédies profanes qu'il foudroyait de ses rigueurs. Madame de Sévigné en écrit le feuilleton. — « Quel charme, ajoute Saint-Victor, devaient avoir ces jeunes figures de l'Ancien Testament, représentées par cette fleur de noble jeunesse, ces pudeurs peintes par des rougeurs vraies, ces émotions si naturellement exprimées par des voix émues! Les représentations d'*Esther* furent le printemps de Saint-Cyr. »

Il n'est pas jusqu'à la mélancolique destinée des actrices d'*Esther* qui n'ajoute à l'intérêt de cet épisode, unique dans l'histoire des littératures. Cet harmonieux printemps n'eut pas d'été pour elles. On croirait que ces lis, épanouis dans cette pieuse corbeille, ne pouvaient plus être cueillis par des mains terrestres; que ces lèvres angéliques, après avoir exhalé l'exquise poésie de Racine, ne devaient plus s'ouvrir que pour des cantiques et pour la prière. Elles passent, sans que la transition paraisse trop brusque, du théâtre de Saint-Cyr aux cloîtres de la Visitation ou du Carmel. Une seule se marie; les plus passionnées, celles qui seraient le plus femmes, — mademoiselle de Maisonfort, mademoiselle de Glapion, — dérobées au monde par l'inflexible volonté de madame de Maintenon, se dédommagent de leur vocation forcée en l'exagérant. Leur passion cherche un dérivatif dans le mysticisme qui les consume de ses ardeurs, les égare dans ses dédales, les agite de ses inquiétudes : suicide chrétien qui avait

aussi sa grandeur et nous donne la mesure de ces âmes!

Tournez la page. Voici *Athalie*. La reine des tragédies, comme l'appelle l'auteur des *Deux Masques*, l'a royalement inspiré. Sommes-nous assez loin de cette soirée de mai 1847, où le Théâtre-Français reprit *Athalie* pour mademoiselle Rachel, et où j'entendis, au foyer, Théophile Gautier dire à ses intimes: « Je suis trop bête pour comprendre et pas assez pour admirer! » Paul de Saint-Victor admire, et cette admiration nous a valu des pages, où ce sujet tant de fois rebattu se rajeunit et se renouvelle sous cette plume prestigieuse. — « L'abeille de l'Hymète, nous dit-il, dépose hardiment son miel dans la gueule du lion de Samson. »

Ce qui rend ce chapitre plus intéressant encore et plus curieux, c'est que Saint-Victor semble d'abord repris de l'obsession shakspearienne. Appuyé sur le formidable texte de la Bible, qui n'a pas les élégantes timidités du parloir de Saint-Cyr ou de l'oratoire de madame de Maintenon, il se demande quelle forme aurait prise un pareil sujet entre les mains de Shakspeare; et il se répond dans une page étonnante où s'accumulent toutes les architectures, tous les maléfices, tous les cultes, toutes les violences, tous les sacrifices sanglants, toutes les férocités de l'Orient barbare; mais bientôt il se ravise; il donne raison à Racine, et il écrit ces lignes d'une admirable justesse:

« Ce qui convient à Rome ne convient pas à Sion. Autant le poète dramatique doit marquer de traits distinctifs les sujets qu'il tire de l'histoire profane, autant il doit empreindre d'une beauté générale et simple ceux qu'il emprunte à l'histoire sacrée. Dieu n'a pas de costume, l'Éternité n'a pas de décors. Or, la Bible est le livre divin, le livre éternel. En s'attachant à sa lettre, Racine aurait tué son esprit; en la rapprochant par le détail, il aurait diminué sa sublimité. »

Et, après avoir signalé d'ingénieuses analogies entre *Athalie* et les compositions de Raphaël, le poète — car Saint-Victor est ici poète en prose comme Chateaubriand, — nous conduit avec lui à Saint-Pierre de Rome, où il a lu pour la dernière fois le chef-d'œuvre de Racine, « au jour mystique des cent lampes éternelles qui veillent sur le tombeau des apôtres ». Rien ne saurait rendre l'harmonie sévère de ce tableau. La vague et pénétrante odeur de l'encens circule dans l'église immense et en imprègne l'atmosphère. L'orgue et les cantiques, affaiblis par la distance, ressemblent au frémissement d'ailes et au susurrement lointain d'esprits invisibles. Les rayons du soleil couchant colorent les arbres, les ors, les mosaïques, courent sur les dalles, s'accrochent aux statues, et forment, au seuil des chapelles, de lumineuses traînées, comparables aux embranchements de sentiers célestes. « L'air est rouge, les lampes pétillent de ferveur, le silence prie, la nuit tombante, au milieu

de ces images divines, semble le crépuscule d'un jour qui n'aura pas de nuit. De temps en temps, la figure superbe d'un cardinal, drapé dans sa pourpre aux cent plis, passe à l'horizon du temple, image rapide et radieuse du pontificat biblique. »

Il faut que la tragédie de Racine soit bien belle, pour avoir paru plus belle dans ce milieu, et avoir ajouté un accord de plus à ces célestes accords. Il a fallu que Paul de Saint-Victor fût un bien merveilleux écrivain, pour que sa noble prose servît de trait d'union entre *Athalie* et Saint-Pierre de Rome.

Le dirai-je? Il me semble un peu froid ou du moins un peu tiède pour Molière. Peut-être mon admiration sans bornes pour le pauvre grand homme est-elle trop exigeante; mais je regrette qu'il n'ait pas parlé de *Tartufe*. L'élévation constante de sa pensée et de son style, l'impartiale sérénité de sa vocation d'artiste épris de l'art pur, le rendaient digne de s'abstraire de toute préoccupation banale en nous parlant de *Tartufe*. Je ne le trouve pas tout à fait juste pour *les Femmes savantes*, la plus charmante sinon la plus forte des œuvres de Molière. On dirait presque qu'il a envie de prendre parti pour Philaminte contre Chrysale. Est-il bien exact de dire que, « en soulevant les masques, tachés d'encre, d'Armande, de Philaminte et de Bélise, on est un peu surpris de se trouver face à face avec les plus fins et les plus élégants visages du XVIIe siècle; la duchesse de Longueville, la marquise de Ram-

bouillet, madame de la Fayette, madame de Montausier, madame de Sévigné elle-même, si éprise de Descartes et si passionnée pour saint Augustin? » — Ici, Paul de Saint-Victor, qui excelle dans les nuances, me semble les avoir un peu négligées. La *préciosité*, le goût des lettres, la délicate culture de l'esprit, relevés et ennoblis, chez les femmes d'élite, par les avantages de la naissance, par l'élégance des habitudes, par une beauté aristocratique ou souveraine, par les grâces exquises d'une galanterie chevaleresque et décente, n'ont rien de ridicule, rien qui relève directement de la comédie. Mais la comédie n'en garde pas moins la propriété très légitime du verre grossissant. Il lui est permis de l'appliquer, non pas à de délicieux originaux, mais à de mauvaises copies, multipliées à Paris et en province, surtout quand les originaux eux-mêmes n'auraient qu'à s'exagérer un peu pour changer leurs agréments en ridicules et constituer un péril pour le bon goût et le bon sens, — ainsi qu'on put le voir, par exemple, lors de la vogue extravagante des romans de mademoiselle de Scudéry. Molière avait le droit de surveiller cette société d'ailleurs si séduisante, de voir de quel côté elle penchait et de signaler ce penchant dans des caricatures de génie.

En revanche, rien de frais, de pimpant, de lestement enlevé, de *mieux dans le ton*, que le *Beaumarchais*, de Paul de Saint-Victor. Avec quelle finesse il caractérise la métamorphose du *Barbier de Séville* en opéra, l'absorption de Beaumarchais par Rossini!

« La musique a passé dans les veines de la comédie; elle la possède, elle l'agite, elle lui communique ses divins transports; la note bourdonne sous le mot; la mélodie chante à demi voix derrière la tirade; le récitatif suit le monologue ou l'*aparté* en sourdine; un chœur ondoyant de voix reculées accompagne le cliquetis du dialogue... Le motif musical déborde sur l'effet comique; les mélodies endormies et vibrantes au fond de la mémoire, se précipitent à l'appel des phrases commencées, et les attirent, comme des sirènes, dans le monde fluide qu'elles habitent..... A peine Rosine a-t-elle fredonné sa petite chanson: *Tout me dit que Lindor est charmant !...* l'admirable romance: *Una voce poco fa*, fond sur elle, comme un oiseau chanteur de large envergure qui emporterait une cigale au plus haut des cieux... »

Le volume se termine par quatre ou cinq pages sur *le Mariage de Figaro*, semées de diamants et de perles, dont le temps ne fera pas des noisettes et des nèfles. Et quelle clairvoyance garde ce peintre imperturbable, qui aurait le droit de s'éblouir de ses couleurs! — « L'esprit et la volupté y font rage; l'intrigue, décousue et folle, tourne, par instants, au tohu-bohu de l'orgie. Les figures, demi-réelles, demi-fantastiques, vous apparaissent, comme aux lueurs vacillantes d'un bal qui finit. C'est le monde mis à la renverse par un perfide enchanteur; c'est l'anarchie des Saturnales, transportée dans la comédie... Femmes, amours, insolence, débauche, scepticisme, semblent être mis en

commun, dans cette promiscuité dérisoire de grands seigneurs, de laquais, de juges, de duègnes, d'abbés et de guitaristes. La verve de la pièce a des allures de vertige. Le cataclysme prochain se prophétise dans le désordre de ce sabbat nuptial, dansé sur les ruines d'une société qui s'écroule. »

Voilà le triomphe de Paul de Saint-Victor. Encore une fois, est-ce de la littérature à idées? Est-ce de la littérature à images? Si vous voulez, nous dirons que c'est une littérature à images qui nous donne des idées; je ne connais pas de meilleur éloge.

VICOMTE E. MELCHIOR DE VOGUÉ

Le Fils de Pierre le Grand. — Mazeppa. — Un changement de règne.

L'Histoire de Russie, trop fertile, on le sait, en catastrophes énigmatiques, en tragédies publiques et privées, n'a pas d'épisode plus mystérieux et plus sinistre que le conflit du czar Pierre le Grand avec son fils, le czarewitz Alexis; conflit qui se termina, comme de juste, par l'écrasement du pot de terre dans le choc du pot de fer. Je trouve dans mes souvenirs de jeunesse un opéra-comique intitulé *Alexis, ou l'Erreur d'un bon père*. On pourrait intituler le sombre drame admirablement raconté par M. Melchior de Vogüé: « Alexis, ou l'Erreur d'un père qui ne fut pas bon. »

Il en est de Pierre le Grand comme de Constantin, d'Alexandre, de César, de Cromwell, de Napoléon, et, généralement, de presque tous les grands hommes historiques. Il faut dégager leur grandeur d'un alliage qui suffirait à rendre passibles d'une foule d'articles du Code pénal des centaines d'hommes ordinaires. Pourtant, bien des circonstances atténuantes militent

en faveur de Pierre. C'est un génie barbare qui veut que ce génie serve à tirer de la barbarie son Empire. Il a tout à créer, et, par conséquent, tout à détruire, puisqu'il va bâtir sur des ruines. Chacune des réformes qu'il médite blesse un intérêt, un sentiment, une tradition ou un souvenir. Chacun des abus qu'il veut supprimer représente une relique nationale ou domestique. C'est tout le parti du passé qu'il a mission de combattre, et ce vieux parti, dans ses résistances, ses méfiances, ses rancunes, espère tout du temps et de l'héritier de la couronne; héritier bizarre, maladif, pusillanime, visionnaire, contemplatif, incapable d'action, et offrant par là le contraste le plus absolu avec le caractère paternel, dont l'activité extraordinaire n'a d'égale que sa prodigieuse volonté. Peut-être Alexis ne demanderait-il pas mieux que de renoncer d'avance à ses droits pour vivre tranquille dans quelque paradis de neige, entre une femme bêtement aimée et un pope de l'Église orthodoxe, confesseur accommodant sur le chapitre des boissons. Peut-être, par ce sacrifice qui coûterait bien peu à sa nature indolente, mériterait-il de fléchir le courroux de son terrible père, qu'il ne cesse d'irriter par son attitude passive, par sa faiblesse ou sa force d'inertie, par son refus de s'associer à des projets, à des travaux, à des expéditions, à des aventures, qui vont régénérer la Russie. Mais, derrière Alexis, il y a tout un peuple dans un peuple, tout un groupe de mécontents, moscovites à outrance, qui regardent comme un sacrilège la création d'une nouvelle capitale aux

dépens de leur ville sainte, qui détestent Saint-Pétersbourg, qui maudissent cet infatigable conquérant, cet impitoyable fondateur, décidé à ne leur laisser ni repos, ni trève, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de leur chère et antique Russie. Ceux-là ont les yeux fixés sur le jeune prince, qui a pour eux le mérite d'être le contraire de son père. Ils ne tiendront nul compte de son abdication préventive. Que le czar, qui ne se ménage pas, meure de mort naturelle ou violente; aussitôt, voilà le faible Alexis hissé, bon gré mal gré, sur le trône; voilà son avènement signalé par une réaction furieuse qui n'épargnera pas un atome de l'œuvre immense de Pierre le Grand: Donc il doit mourir; il mourra.

Dire que M. de Vogüé a triomphé de toutes les difficultés de son sujet, qu'il a raconté en maître ce tragique épisode, ce ne serait pas assez. Aux plus fortes qualités de l'historien de race, il ajoute un charme, un don de poésie innée, un talent de paysagiste que l'on ne s'attendait pas à trouver sous ce ciel du Nord, au milieu de ces obscurités où la légende lutte contre l'histoire, parmi ces personnages qui étonnent souvent et révoltent parfois notre civilisation occidentale. Enfin, dans ce duel à mort entre un fils très peu héroïque et un père poussant jusqu'aux plus extrêmes conséquences le sacrifice des sentiments naturels à la raison d'État et de la pitié à la terreur, il a su nous émouvoir en faveur de la victime sans rendre le persécuteur trop odieux. Suivons-le un mo-

ment dans ce pathétique récit, et profitons-en pour prendre une leçon d'histoire, où, comme le chanoine, oncle de Gil-Blas, j'aurai l'air d'enseigner ce que je n'étais pas sûr de savoir.

« Pierre, nous dit le jeune et déjà éminent écrivain, forgea la civilisation avec les instruments de la barbarie. Acharné à son œuvre de salut, exaspéré par les résistances qu'elle rencontrait de toutes parts, il frappa furieusement autour de lui et tout près de lui. Comme il prenait la hache dans les chantiers pour donner l'exemple à ses matelots, il la prit peut-être sur les places, suivant la légende, pour donner l'exemple à ses bourreaux... » Peut-on mieux dire? Et n'est-ce pas toute une figure dessinée en quelques lignes?

Alexis était fils de la première femme du czar, l'impératrice Eudoxie, bientôt répudiée et jetée dans un couvent, comme suspecte d'opposition aux idées du czar et de connivence avec ses ennemis. Dès lors, toute la question — capitale, s'il en fut, — est de savoir si le jeune czarewitz sera capable de comprendre et de continuer son père, s'il aura l'esprit assez ouvert, l'âme assez fortement trempée, assez d'aptitude au travail, à l'action, au mouvement et aux hasards de la guerre, pour que Pierre soit à la fois satisfait dans son orgueil paternel et rassuré dans l'avenir de son œuvre. Hélas! l'illusion est impossible. On dirait que la fatalité accumule dans ce cerveau infirme tout ce qu'il faut pour exacerber les premières

méfiances, pour faire retomber sur l'adolescent une partie des soupçons et des griefs amassés contre sa mère, pour donner au redoutable autocrate le droit de regarder son fils comme une humiliation, un obstacle et un danger; fatalité à deux tranchants, qui, en débilitant le malheureux Alexis, ne permet pas même que sa faiblesse devienne sa sauvegarde en tranquillisant son père.

Bientôt on le marie; quel mariage! Charlotte de Brunswick, sacrifiée, elle aussi, aux cruautés de la raison d'État. Ce n'est pas une femme, c'est une ombre qui passe dans cette vie condamnée à mort. Son épithalame est une élégie; les fleurs de sa couronne sont des scabieuses; son lit nuptial a les tristesses d'un cercueil; sa lune de miel, dès les premières nuits, se voile des fumées du vin. Touchante victime, que Melchior de Vogüé semble avoir dérobée avec amour aux limbes qui l'enveloppent! N'en est-il pas, en effet, de ces femmes qui ne naissent que pour souffrir, qui ne vivent que pour mourir, dont les traces dans l'histoire sont aussi imperceptibles que celles de l'alcyon sur le sable de la plage, comme de ces enfants qui meurent avant d'avoir eu le temps de sourire? Pauvre princesse Charlotte! Elle ne se plaint pas; elle se résigne à tous les genres de détresse, même celle qu'elle devait le moins prévoir; la gêne, le manque d'argent. Si, entre deux nuages noirs, elle aperçoit un pâle rayon, un faible retour de tendresse chez son intermittent mari, elle s'y rattache, sinon avec passion, du moins avec ce sentiment du devoir

qui la soutient au milieu de ces douloureuses épreuves. « Une joie plus sûre lui venait bientôt, nous dit excellemment l'auteur; elle sentait approcher cette grande justice que le ciel fait aux malheureuses, la maternité. Ce fut la seule espérance qui ne mentit pas. » Mariée à seize ans, morte à vingt et un ans, Charlotte donna à son triste époux une fille et un fils.

Il y a dans ce chapitre quelques lignes que je n'ai pu lire sans une émotion profonde et, pour ainsi dire, personnelle. — « Nulle terre n'est mélancolique comme ces plaines marécageuses de la Prusse orientale, aux horizons gris et bas, mourant dans les lagunes de Dantzig, aux grèves d'une mer froide, sans grâce et sans lumière. La Vistule roule ses boues ou charrie ses glaces entre des berges nues; des solitudes sans village, reflétant de loin en loin la silhouette de quelque place de guerre, Thorn, Elbing, Marienbourg. » C'est d'après nature que Melchior de Vogüé a décrit ces plaines mornes et désolées dont l'aspect serre le cœur. Il les a traversées, en des jours néfastes, pendant l'effroyable hiver de 1871, alors que, prisonnier de guerre, ayant vu tomber à ses côtés son héroïque frère Henri, frappé à la fois dans ses plus chères affections et dans son patriotisme, il nous donnait lieu d'être d'autant plus fiers de notre vaillant ami, qu'il était parti pour l'armée en volontaire, afin de ne pas laisser son frère s'en aller seul et d'enrôler un Vogüé de plus au service de la France. N'est-ce pas un admirable prologue pour cette carrière

diplomatique dont la République de M. Ferry l'a bientôt dégoûté, et pour cette carrière littéraire, qui, ayant déjà beaucoup donné, promet plus encore?

Charlotte morte, Alexis n'était veuf qu'à demi. Il n'avait pas attendu l'agonie et la mort de sa femme pour contracter une liaison avec une serve, nommée Euphrosine Fédorova; « une Finnoise ronde, rousse, à la lèvre sensuelle, avec le type un peu bestial de sa race. » — Cette simple ligne suffit à expliquer ou à faire deviner quel genre de séduction cette beauté subalterne, de qui Muserole aurait dit: « Elle est rondelette », — exerça sur ce prince tour à tour dominé par ses sens, par une dévotion grossière et par des crises d'ivresse alcoolique. Euphrosine jouera un grand rôle dans cette vie qui ne va plus compter que par saisons; elle en est le roman; roman aussi lamentable que l'histoire!

L'historien — je ne saurais lui donner d'autre titre — s'est vraiment surpassé dans le récit de la fuite d'Alexis et des diverses haltes où la prison, déguisée tant bien que mal sous des airs d'hospitalité forcée, lui offre un asile provisoire, en attendant qu'il soit repris dans les serres paternelles. Rien n'y manque, même le page; ce page mystérieux, — sexe problématique, allures féminines, — mais que, cette fois, Byron et Dumas auraient eu peine à poétiser; car ce n'est autre qu'Euphrosine, dont le fugitif ne peut désormais se passer, et qui, faute de mieux, lui donne quelques jours d'un bonheur approximatif, dans le Tyrol d'abord, au château d'Ehrenberg, puis

en vue de la baie de Naples, au château Saint-Elme. — « En entrant le soir dans la baie de Naples, nous dit Melchior de Vogüé, le marin voit deux menaces suspendues sur ces plages enchantées; à sa droite, la fumée rouge du Vésuve; à sa gauche, les feux du château Saint-Elme; deux tristesses que la nature et les hommes ont jetées là-haut, dans ce ciel béni. Des crêtes de la montagne, la morose citadelle couronne et commande la gracieuse cité, comme un casque de pierre au front riant d'une déesse grecque. Les maîtres espagnols et allemands se sont légué tour à tour la vieille geôle qui a gardé tant de prisonniers illustres; prison clémente, semble-t-il, celle qui laisse voir à travers ses grilles la vague lumineuse portée des rochers d'Ischia aux grèves de Sorrente; prison plus cruelle peut-être, celle qui montre à sa victime l'ironie de la mer et de l'espace, le libre infini frémissant du continuel essor des ailes et des voiles. »

J'ai cité ce passage, parce qu'il nous montre, en quelques lignes, les deux faces du beau talent de M. de Vogüé. Si j'avais à le définir, je dirais qu'on y reconnaît, non pas, grand Dieu! un poète manqué, mais un poète démissionnaire. La Muse avait parlé, dès l'aube, à cette oreille fine de gentilhomme et de rêveur. Les vers de Lamartine et de Musset, d'André Chénier et de Victor Hugo, vibraient si harmonieusement dans cette jeune âme, qu'elle semblait les faire siens en leur rendant de son propre fond quelque chose de ce qu'ils lui donnaient. Comme ces vagues lumineuses

de Sorrente et d'Ischia qui l'ont si bien inspiré, il avait senti un frémissement d'ailes prêtes à s'envoler vers l'infini. Si ces ailes se sont repliées, elles palpitent encore. Si l'imagination s'est désistée au profit de facultés plus sérieuses et plus fortes, elle reste toujours présente, toujours prompte à teindre de ses couleurs le ferme et austère dessin tracé par l'historien et le moraliste ; ou, si elle consent à s'effacer pour ne pas troubler de ses visions enchanteresses les images du passé, les graves leçons de l'histoire, c'est en y laissant un peu de son parfum, comme ces fleurs dont nous conservons longtemps l'odeur attachée à nos vêtements et à nos mains, après que nous les avons respirées ou foulées.

Alexis, par son mariage, était devenu le beau-frère de Charles VI, empereur d'Autriche ; alliance qui compliquait la situation et aggravait les difficultés pour les agents du czar, chargés de rattraper à tout prix ce fils coupable, qui faisait de sa fuite une variante de ses rébellions. Ici, l'auteur a mené à bien un véritable tour de force. Il nous a passionnément intéressés au *va-et-vient* de ces intrigues qui se croisent, s'embrouillent, s'entrelacent et se débrouillent autour du château d'Ehrenberg et, plus tard, du château Saint-Elme. L'Empereur, ses ministres et ses diplomates, comprennent qu'ils seront peu héroïques et soutiendront mal l'honneur de l'aigle bicéphale s'ils capitulent, s'ils livrent à la Russie ce prisonnier qu'elle ne veut reprendre que pour s'en défaire. Ils s'efforcent de cacher sa retraite, de dépister les

limiers de Pierre le Grand. C'est un assaut à armes discourtoises de ruses, de faux-fuyants, où se déploie cette finesse de barbares, capable d'en remontrer bien souvent aux peuples civilisés ; finesse que l'on retrouve encore, adoucie, embellie, veloutée, chez les femmes de race slave, sous des traits beaucoup plus agréables que ceux de Roumiantzof, de Vessélovski et de Tolstoï. Tolstoï, « l'homme le plus fourbe et le plus éloquent de toute la Russie », finit par avoir le dernier mot dans cette partie, jouée avec des dés pipés et dont l'enjeu est une tête. Alexis, à peu près sûr qu'on pense à le livrer, se livre lui-même. Il n'est pas rare de voir les poltrons aller, de guerre lasse, au-devant du danger pour couper court à leurs mortelles frayeurs. Peut-être Pierre ferait-il grâce, malgré les différences notables qui le distinguent de M. Jules Grévy. Mais voici un épisode imprévu, qui serait comique s'il ne se terminait par d'épouvantables supplices. Pour justifier les soupçons, les méfiances et les rigueurs de ce père que Joseph Prudhomme n'hésiterait pas à appeler dénaturé, on procède à une enquête minutieuse. Cette enquête pénètre jusque dans le couvent de l'ex-impératrice Eudoxie. Qu'y trouve-t-elle ? Une religieuse orthodoxe, ensevelie sous des voiles noirs et sous le nom de sœur Hélène ? Hélas ! non ; une épouse fort hétérodoxe, magnifiquement parée, et ne se souvenant d'Hélène que pour se consoler de son Ménélas avec un Pâris, officier de recrutement, nommé Gliébof. Leur correspondance amoureuse avait pour messagère une sœur professe

qui vivait elle-même avec l'avoué du couvent. En outre, ce couvent était un foyer de conspirations contre le czar, et ces nonnes étranges ne redevenaient religieuses que pour prier Dieu de hâter le plus possible la mort de Pierre et l'avènement d'Alexis. — « La chambre de la question s'ouvrit pour tout ce pauvre monde, ajoute M. de Vogüé, et les aveux recueillis jetèrent un singulier jour sur cette existence du cloître (schismatique) où les dévotions, les prophéties, les conspirations, les intrigues politiques et galantes s'enchevêtraient et pullulaient, comme les lianes croupissantes au fond des marais dormants de la vieille forêt de Vladimir. »

Encore un trait de caractère parfaitement observé : Pierre compterait pour peu de chose l'affront personnel contenu dans cette mésaventure conjugale et l'accroc que ce roman extra-monastique a fait aux antiques lois de la religion et de la morale. Ce qui l'exaspère, ce qui le dispose aux répressions les plus effrayantes, c'est l'opposition, conspirant contre sa politique. C'est ce complot permanent, à peine saisissable, comparable aux soupçons dont parle Clavaroche, qui planent dans l'espace et dont le nid échappe à l'œil nu ; complot qui se compose de vœux, d'espérances clandestines, de malédictions secrètes, de propos imprudents, plutôt que d'actes réels et définis. Toute cette partie du récit nous laisse une impression de vague terreur, comme si les lagunes de Venise se cachaient sous les glaces de la Néva, comme si le

Conseil des Dix émigrait à Moscou pour former une cour de justice, accessible à toutes les délations, attentive à tous les échos, habile à faire parler le silence, à voir clair dans les ténèbres, à glisser du connu à l'inconnu, à changer la conjecture en vraisemblance, la vraisemblance en vérité, la vérité en évidence, à faire du prévenu un condamné, du condamné un mort. Le dénouement de cette tragédie de famille n'était que trop facile à prévoir. Avant de mourir, Alexis fut précédé d'un cortège de patients et de suppliciés dont les tortures font horreur. — « L'officier Stéphane Gliébof, l'amoureux de l'ex-czarine Eudoxie, terriblement questionné par le fouet, les fers rouges, les coins brûlants, avait été cloué trois fois vingt-quatre heures sur une planche avec des chevilles de bois; rien n'a pu le faire avouer. Le 14 mars, on l'a empalé à la troisième heure, et il a expiré le lendemain de grand matin. » — Quant au malheureux Alexis, on n'est bien sûr que de sa condamnation. La légende s'est emparée de sa fin tragique; on n'a jamais bien su si la sentence avait été strictement exécutée, ou si le pauvre czarewitz, malade, exténué par la question, par le knout, par une atroce série de douleurs physiques et morales, était mort de l'idée qu'il allait mourir. A ces affreuses images, opposons les sages réflexions de M. de Vogüé: — « Aux cœurs ardents à s'indigner, nous rappellerons seulement l'axiome de notre ancien droit public, que chacun doit être jugé par ses pairs. Les personnages historiques peuvent en réclamer le bénéfice;

et le jugement des pairs, pour eux, c'est le jugement rendu en se plaçant au point de vue des mœurs, des idées, des consciences contemporaines.... » — Et plus loin: « Ah! n'écrivons pas l'histoire de ce point de vue enfantin, que la conscience humaine est un terrain immuable, aux aspects éternellement uniformes. Élle n'a pas échappé plus que le reste des choses au travail incessant des siècles; faute de comprendre cette vérité, tout nous sera mystère et scandale dans les annales du passé, et nous n'apercevrons pas cette loi radieuse du progrès, qui élève sans cesse vers plus de justice la conscience affinée de l'humanité. »

On pourrait peut-être chicaner ces dernières lignes, et répondre à M. de Vogüé que ces férocités, exercées jadis par en haut, le sont maintenant par en bas, et n'attendent probablement qu'une occasion pour se déchaîner encore avec plus de furie. Sans sortir de la Russie que le jeune écrivain connaît si bien, qu'il s'est assimilée avec une telle puissance d'intuition, et qu'il peint de couleurs si vraies, remarquons que, sous l'ancien régime, à une époque où les czars étaient despotes, barbares, méchants ou fous, ils étaient généralement égorgés ou étouffés par leurs proches parents ou par une conspiration de palais, et que, aujourd'hui qu'ils sont humains, progressifs, raisonnables, spirituels, sagement réformateurs, ils sont assassinés par des nihilistes. C'est le cas de revenir au mot de Sainte-Beuve: « On avait beau

jeu à médire des grands, tant qu'on ne connaissait pas les petits. »

Le volume se complète par deux morceaux de dimension moindre, mais non pas de médiocre valeur: *Mazeppa,* et un *Changement de règne.*

Dans *Mazeppa,* Melchior de Vogüé se montre tel que nous l'avons salué tout à l'heure: un prosateur à vocation poétique. Il commence par reconstituer le vrai Mazeppa d'après des documents authentiques, et il s'en acquitte de façon à nous prouver une fois de plus que, en racontant ou en décrivant la Russie, en feuilletant ses archives, en s'inspirant de ses paysages, il est désormais chez lui. Puis, lorsqu'il a rendu à l'histoire le légendaire hetman de l'Ukraine, le héros de lord Byron, de Victor Hugo, de Pouchkine et de Géricault, — (hélas! mon pauvre Horace Vernet ne compte plus) — lorsqu'il a congédié les loups, les cavales fumantes, les monts noirs, les sables mouvants, les corbeaux, les hiboux, les grands vautours fauves, il se trouve: premièrement, que son Mazeppa, réduit aux proportions historiques, ne perd presque rien de sa physionomie; secondement, que l'auteur finit par prendre parti pour l'esprit contre la lettre, pour le Mazeppa de la poésie contre le Mazeppa de la réalité. Il a bien raison! S'il existe, dans le passé, des figures si grandes, si mémorables, qu'elles ne sauraient subir de sérieuses métamorphoses, il en est d'autres que les poètes et les artistes ont le droit de transformer en les ressuscitant, parce que, sans eux,

elles dormiraient oubliées. *Il faut* que Mazeppa ait, à la suite d'une aventure d'amour, été lié nu sur un cheval farouche, que cette terrible monture l'ait emporté à travers des immensités de forêts, de steppes, de taillis, de ravins et de sables, et que, relevé par quelques Kosacks, il soit devenu leur hetman par la supériorité de son courage et de son génie, de même que, après avoir entendu le chef-d'œuvre de Rossini, nous nous disons: « *Il faut*, en dépit des savants et des sceptiques, que Guillaume Tell ait vécu, et que cet archer infaillible ait enlevé une pomme sur la tête de son fils. »

L'espace me manque pour parler d'un *Changement de règne*, c'est-à-dire de l'avènement de Paul Ier après la mort de la grande Catherine. Il y a, entre Alexis et Paul, certaines affinités, avec cette différence que, placés tous deux dans des situations presque analogues, l'un a perdu la vie, l'autre la raison. Dans ce récit comme dans les deux premiers, on retrouvera toutes les qualités supérieures de Melchior de Vogüé, ce beau talent qui s'est révélé dès son début, et a marqué glorieusement sa place dans le jeune groupe de la *Revue des Deux Mondes*. On rappelait récemment, avec des intentions plus ou moins railleuses, la phrase que répétait souvent M. Buloz, qui avait cours dans la maison, et qui, en somme, ne lui a pas porté malheur: « Ceci n'est pas *dans le ton de la Revue*. » Melchior de Vogüé n'est pas seulement dans le ton de la *Revue*. Il est dans le ton de la belle lan-

gue française, du style des maîtres, de la noble et pure tradition classique, renouvelée, ravivée, rajeunie, colorée par une inspiration très originale et très personnelle.

18 mai 1884.

GASTON JOLLIVET

Nos Petits Grands Hommes.

Assurément la poésie est en elle-même une chose assez belle pour que nous puissions prendre plaisir à lire de beaux vers, alors même qu'ils expriment des opinions ou des sentiments contraires aux nôtres. Bien des jeunes gens, encore assez heureux pour croire, ont tressailli en lisant *Rolla*, qui n'est pas très catholique. Le volume des *Châtiments* fourmille d'injures contre les objets de nos respects ou de notre culte. Ce qui ne nous empêche pas d'admirer les pages éclatantes de ce livre plus vindicatif que vengeur. Pourtant, comme le plaisir est plus vif et plus pur, quand le poète s'est fait notre interprète, quand il nous rend notre pensée dans la langue que nous entendons sans la parler, lorsque, plus heureux que le lion de la fable, nous pouvons dire : « Qu'importe que nous ne sachions pas peindre, puisque celui-là sait peindre pour nous? »

Cette exquise jouissance, M. Gaston Jollivet vient de me la donner, et, comme si ce n'était pas assez, une préface de M. Paul de Cassagnac ajoute encore

au prix de cet ouvrage, non seulement parce que cette préface est, comme son auteur, spirituelle, éloquente et vaillante, mais parce que nous y voyons un heureux symptôme, le gage de l'intime alliance qui se fera tôt ou tard entre toutes les intelligences élevées et vraiment françaises — en haine de la République.

Il était difficile de lire ce titre : *Nos petits grands hommes*, — sans se souvenir d'une autre époque, de Rivarol et de son groupe, des *Actes des Apôtres* et du *Petit Almanach de nos grands hommes*. M. Paul de Cassagnac les rappelle de façon à nous faire deviner — sans être sorcier — que, s'il avait vécu dans ce temps-là, il aurait brillamment figuré et bataillé au premier rang de cette courageuse phalange, dont les droits d'auteur étaient payés par Fouquier-Tinville et par le bourreau. Le dirai-je? La comparaison, si l'on voulait comparer, serait, selon moi, tout à l'avantage de Gaston Jollivet. Rivarol, Champcenetz et leurs collaborateurs étaient pleins de verve et d'esprit; mais ils restaient les disciples de Voltaire, en raillant cette Révolution que Voltaire avait si bien préparée. Je crois voir des échappés du salon de madame du Deffant ou de madame Geoffrin: ils ont passé leur soirée et leur nuit à cribler de bons mots et de fines épigrammes tous les abus de l'ancien régime, les fermiers généraux, le lieutenant de police, les lettres de cachet, les prélats de cour, les abbés de ruelles, etc. Ils sortent au petit jour, et voici que l'atmosphère de la rue leur semble plus chaude et plus orageuse

que celle du salon où ils ont causé et de la salle où ils ont soupé. La foule s'apprête à traduire en violences leurs railleries patriciennes. Ces abus qui excitaient leur verve et qui appelaient des réformateurs, les voilà livrés aux tribuns, en attendant pire; si bien que les réformes seront des représailles, les représailles des tueries, les tables de la loi nouvelle des listes de proscription et que les questions sociales seront finalement tranchées par le couperet de Sanson. Alors, ces beaux esprits se ravisent; ils retournent leurs batteries. Ils cherchent et ne trouvent que trop aisément d'autres cibles pour leur artillerie légère. Ils défendent ce qu'ils avaient persiflé. Ils sifflent ce qui n'est, en somme, que la conséquence logique des doctrines, confidentes de leur scepticisme, complices de leurs folies, pourvoyeuses de leurs plaisirs.

En outre, si spirituels que fussent ces pamphlétaires *pour le bon motif*, il n'y avait réellement pas proportion entre la trempe de leurs armes, la mesure de leur taille et le colosse qu'ils attaquaient. David avait bien renouvelé la pierre de sa fronde; mais Goliath, cette fois, était trop gigantesque et trop fort pour être sérieusement atteint. On ne se figure pas la Révolution de Mirabeau, de Danton, de Robespierre, de Sieyès, de Carnot, qui était aussi celle de Dumouriez, de Marceau, de Kléber, qui allait être celle de Napoléon Bonaparte, de Masséna, de Davout, — harcelée par de l'esprit de vaudeville, percée à jour par un cent d'épingles, comme un tigre des jungles du

Bengale par des moustiques de la Camargue. Elle était, d'une part, si scélérate, d'autre part, si grande, qu'on voudrait la voir aux prises avec des titans. Le vrai pamphlet contre-révolutionnaire de 1793 fut écrit en lettres de sang par Charette et Cathelineau, par La Rochejacquelein et d'Andigné.

Dire que, avec M. Gaston Jollivet, les proportions se rétablissent, ce serait lui faire injure. Il a dû se baisser pour se mettre au niveau de ses sujets, de ses victimes. Tout est bas, mesquin, vil, chétif, rabougri, misérable, piteux, chez *nos petits grands hommes*. Ils personnifient la miniature du mal, le procédé de réduction-Colas appliqué à toutes les façons d'être nuisible; toutes les variétés de la bande jacobine regardées par le petit bout de la lorgnette; toutes les triviales laideurs d'une Convention de Lilliput. Leurs vices louchent, leurs habiletés rampent, leurs dextérités font sauter la coupe, leurs impiétés zézaient, leurs exactions trichent, leurs blasphèmes bredouillent, leur poudre rate, leurs bravades flageolent, leurs mensonges chuchotent, leurs escamotages opèrent dans un gobelet de gargote; ils trouveraient moyen de faire passer les sept péchés capitaux dans le trou de l'aiguille de leurs servantes, et, le jour inévitable, le jour prochain où ils feront faillite, ils liquideront dans une mare à canards. J'ignore s'il existe quelque part des médailles sans revers; *nos petits grands hommes* nous prouvent qu'il peut y avoir des revers sans médaille.

Quelle riche matière à satire! Néanmoins, n'allez pas croire que Gaston Jollivet ne sache manier que la corde d'airain! M. Paul de Cassagnac remarque très justement la souplesse, la variété de tons que possède notre poète, tour à tour indigné, railleur, ironique, ému, pathétique, attendri. A tout seigneur tout honneur! alors même que cet honneur — qui est l'honneur de la France, — ne nous parle plus que du fond d'un tombeau. Comment lire sans un battement de cœur et des larmes dans les yeux, ces beaux vers que notre cher et vaillant confrère Henri de Pène pourrait donner pour épigraphe au magnifique ouvrage qu'il prépare sur *Henri de France?*

A CELUI QUI S'EN VA

« Non, ce n'est pas lui qu'il faut plaindre!
Son âme va s'anéantir
Au sein d'un Dieu prêt à lui ceindre
La couronne du Roi martyr!

» Il va revoir ceux de sa race
Et fouler, les yeux éblouis,
Le lumineux sillon que trace
Au ciel le pas d'un saint Louis.

» François premier, roi gentilhomme
A ses serments assujetti,
Fêtera ce roi que l'on nomme
Le Roi qui n'a jamais menti.

» Tous, jaloux de lui faire escorte,
Tendront les mains à l'héritier
Qui dans son drapeau leur rapporte
Leur dépôt d'honneur tout entier.

» Parmi les clartés éternelles,
Dans l'auguste splendeur des cieux,
Son ombre aura pour sentinelles
Les victoires de ses aïeux.

» Surgissant des voûtes divines,
Près de lui viendront se ranger
Rocroy, Fribourg après Bouvines,
Fontenoy, Navarin, Alger.

» Non, ce n'est pas lui qu'il faut plaindre,
Pauvre pays déshérité!
Ce n'est pas pour lui qu'il faut craindre
Les arrêts d'un ciel irrité!

« Son âme à son juge se livre
Sans remords comme sans effroi.
La mort est douce à qui sut vivre,
Douce à qui sut mourir en Roi. »

Maintenant, voulez-vous savoir à quel point M. Paul de Cassagnac a raison de signaler, chez Gaston Jollivet, la note aiguë à côté de la note émue? Tournez la page, et lisez ces strophes vengeresses qui font mur mitoyen avec les vers que je viens de citer:

UN QUIPROQUO

« Fier d'avoir raccroché des juges
Dans les taudis, dans les refuges,
Sous les ponts, dans maint claquedent,
Avec sa gent déguenillée,
Avant-hier soir Martin-Feuillée
Débarqua chez le président.

» Ses magistrats, nouvelles couches,
Hirsutes, débraillés, farouches,

Dans le hall répandent à flots,
L'odeur rance d'anciennes pipes,
L'âcre senteur des vieilles nippes
Et le relent des caboulots.

» C'est un assortiment étrange
De pantalons montrant la frange,
De chapeaux en poils de lapins.
Tout ce monde-là se secoue,
Essuyant sans pitié sa boue
Aux flancs des panneaux frais repeints.

» L'un, sur sa peau de démocrate,
Avec ses ongles noirs se gratte
Lamentablement tout le corps;
L'autre défait d'une main sûre
Ses gros bas bleus et sa chaussure
Pour donner de l'air à ses cors.

» L'un s'assied à la turque, et l'autre
Sur les coussins de prix se vautre.
Tout à coup le garde des sceaux
Du bout de son pied les invite
A se relever au plus vite :
« Holà, debout, jeunes pourceaux ! »

« C'est Grévy, suivi de son groupe.
Il parcourt lentement la troupe
D'un œil inquiet et subtil;
Et puis soudain : « Bonté divine !
Tous des condamnés, je devine...
Je vous fais grâce, » — leur dit-il. »

N'est-ce pas que ce trait final vaut un long poème? Ces deux pièces contiguës, juxtaposées, peuvent donner une idée des deux manières de Gaston Jollivet, lorsque son âme généreuse s'exalte à des images de grandeur royale, de douleurs tragiques, de deuil

national, et lorsque son vif esprit s'aiguise au spectacle des ignominies et des ridicules de nos seigneurs et maîtres. On se figure parfois que la vocation satirique exclut la *sensibilité*. Erreur! La perception très vive, très passionnée, du mal, du laid et du grotesque, soit que l'on s'indigne, soit que l'on raille, n'est qu'une face, une moitié de la faculté de sentir qui change d'expression en changeant d'objet, et peut aisément achever un éclat de rire dans un sanglot. Gaston Jollivet rit si bien, que l'on devine qu'il excelle à pleurer. Que serait-ce si je plaçais en regard les uns des autres, ici, *les Soldats d'autrefois* (écrit pendant la guerre), *le 18 mars 1871*, *la Chasse est ouverte*, *le Martyr*, — un chef-d'œuvre que je voudrais pouvoir citer en entier; — là, *le Bal de l'Élysée*, *Horrible fait divers*, *Lettre de Pierre Mallet*, *Barodet rend son permis*, *le Voyage de Rabagas en Savoie*, *la Toison d'or*, et bien d'autres?

Ce qui m'enchante chez notre poète, c'est qu'il est bien nôtre: c'est qu'il n'a pas deux poids et deux mesures. Il n'est pas de ceux qui nous disent: « Oui, c'est vrai, Gambetta est l'homme qui *a le plus fait souffrir et mourir inutilement;* il a été, de 1869 à 1882, un des mauvais génies de la France, et cela avec bien peu de génie. Si nous avons perdu deux provinces au lieu d'une, si nous avons payé cinq milliards au lieu de deux, si la guerre nous a coûté dix milliards au lieu de quatre et trois cent mille hommes au lieu de cent mille; si les horreurs de l'invasion

ont été subies par quarante-deux départements au lieu de quinze, si Paris, affolé, énervé, surexcité, s'est trouvé tout prêt pour la Commune, c'est lui seul qui en fut cause; c'est son entêtement à prolonger une lutte impossible, à jouer sans un seul atout une partie absolument perdue. Ce sont ses âmes damnées — oh! oui bien justement damnées, — qui ont réussi à s'enrichir tandis que la France mourait de faim, qui ont organisé vis-à-vis des Prussiens une concurrence de déprédations, une émulation de pillage, qui ont prélevé des dîmes énormes sur l'approvisionnement, les fournitures, les vêtements, les chaussures et les coiffures de nos soldats et de nos mobiles. Oui, tout cela n'est que trop vrai; mais il faut lui pardonner, parce qu'il a été le dernier à désespérer de la victoire, parce que son ardeur patriotique, entretenant nos illusions jusqu'à la fin, a largement contribué à sauver ce qui pouvait être sauvé dans cet effroyable désastre : — l'honneur de la France! »

Je le crois parbleu bien! Il fut le dernier à en désespérer, parce qu'il était le premier à en jouir; parce que, en prolongeant la guerre, il prolongeait sa dictature; parce que, en simulant un pacte dérisoire avec la victoire ou la mort, il faisait, en réalité, un pacte avec la mort pour les autres, et, pour lui, avec les voluptés de l'ambition satisfaite, de l'orgueil repu, de la chair contente, avec les enivrements de l'omnipotence, avec les cigares exquis et les ripailles

de préfectures... à deux cents kilomètres du danger... Mais que dis-je ? Et quelle triste mine ferait ma vile prose, si je lui opposais les vers de Gaston Jollivet? Oui, c'est bien là le petit grand homme, le faux grand homme, restitué à sa petitesse, aplati d'un soufflet de la vraie vérité :

« A Dijon, arrêt du convoi;
Sur les quais, un long bruit de bottes,
Quelques vieux électeurs à moi,
Vers Toulon traînant leurs menottes...

» ...Partout, pour me faire enrager,
Sur les chemins, dans la campagne,
Une boue à n'y pas loger
Les mobilisés de Bretagne...

» Je bois à tes fils fiers et doux,
Bravant les fureurs cléricales,
Terre qui pleures à genoux
D'avoir produit François de Sales!

» Et qui viens de crier au loup,
Et qui gémis lorsque tu songes
Que dans tes vallons Dupanloup
Bégaya ses premiers mensonges.

» ...Ce que je suis, vous le savez;
Mon nom signifie: Espérance,
Avec quelques cœurs éprouvés
J'ai sauvé l'honneur de la France.

» Pauvre honneur! il s'était un jour
Couché sous les tertres sans gloires,
O Reischoffen, ô Mars-la-Tour,
De vos trente mille croix noires.

» Je l'ai pris glacé, morfondu,
Et, sous de chaudes couvertures,
J'ai réchauffé l'enfant perdu
Au doux feu de mes préfectures.

» Je l'ai gâté, je l'ai comblé;
De gais minois lui faisaient fête;
Doux moribond, c'est moi qui l'ai
Galonné des pieds à la tête.

» O le bel enfant, le voilà!
Fuyant les batailles farouches,
Savoyards, à vos fils il a
Fourni des fusils sans cartouches.

» Il a fait des charivaris.
Il a gagné sur mes gamelles;
Il a sur les pieds des conscrits
Lacé des souliers sans semelles.

» Il s'est grisé dans mes flacons.
A ma foule inquiète et sombre
Il a, du haut de mes balcons,
Conté des victoires sans nombre... »

Ceci n'est que de l'excellente satire. Le poète s'est élevé encore plus haut dans la pièce intitulée simplement *Chanzy*, — autre chef-d'œuvre, — où chaque louange décernée au général se retourne contre l'homme néfaste dont la popularité a palpé ses derniers gros sous dans ses obsèques triomphales :

« Il n'a pas aux foules avides
Jeté des mots pompeux et vides,
Fumé des cigares de prix;
La nuit, dans la plaine glacée,
Il eut sa tente rapiécée
Pour tout lambris.

» Il n'avait pas à l'étourdie,
Fait un pacte de comédie
Avec la victoire et la mort.
Désespéré, mais inflexible,
Il s'offrit, victime impassible,
Aux coups du sort.

» Jamais, aux heures de bataille,
Il n'a défié la mitraille
Dans un wagon capitonné
Ni fait des récits de victoire,
Dont nos ennemis, après boire,
Ont ricané... »

Il faudrait citer jusqu'au bout cette très belle page, qui semble évoquer les morts de nos glorieuses défaites pour saluer une dernière fois le général et maudire le hâbleur; — modèle de justice distributive entre un héros et un charlatan. On croit, en lisant ces strophes vengeresses, entendre le dialogue du glas funèbre et chrétien de la cathédrale de Châlons avec les saxophones et les cornets à piston de l'enfouissement civil.

Et M. Victor Hugo ! Enfin, enfin, voici un vrai poète qui se dispense de l'absurde fétichisme et se laisse d'autant moins éblouir par les rayons du soleil couchant, que le soleil est couché. Il marche droit à l'idole octogénaire et lui dit en vers infiniment plus beaux que ma prose : « De deux choses l'une : ou vous radotez, et alors pourquoi ne traiterais-je pas vos radotages comme on traite les propos incohérents des vieillards tombés en enfance...

« J'ai des ruissellements de gloires...
Mon siècle en a le vertigo...
Ababoum... compote de poires...
Lolo... gaga... Victor Hugo. »

ou vous ne radotez pas; et alors pourquoi m'imposeriez-vous le respect que vous refusez pontificalement à tout ce que j'honore, à tout ce que j'adore? Si grand que vous soyez, mon Dieu est plus grand que vous; comment vos thuriféraires traitent-ils mon Dieu et ceux qui le servent? »

Somme toute, le livre de Gaston Jollivet réunit tous les mérites : le courage, la verve, l'indignation généreuse, l'ironie mordante, l'inspiration poétique, la grâce du langage, l'énergie de la pensée, une imperturbable richesse de rimes; et, avec cela, une courtoisie de *gentleman* jusque dans ses exécutions gantées. Ainsi que le remarque M. Paul de Cassagnac, il fustige plutôt qu'il ne flagelle; sa trique est une houssine, son bâton est une cravache, et *nos petits grands hommes* sont, en effet, de si pauvres sires qu'il suffit de les souffleter avec une chiquenaude. Le jour où, comme je l'espère bien, ils disparaîtront à l'instar de marionnettes détraquées quc leur maître jette au rebut, ce livre leur survivra. Deux causes peuvent nuire à la longévité d'une œuvre satirique : — son injustice (témoin *la Némésis*, où il y avait beaucoup de talent, mais qui portait à faux), — et la légèreté humaine, prompte à oublier des griefs qui, s'ils restaient ineffaçables, nous préserveraient des

récidives et des rechutes. Gaston Jollivet n'a rien à craindre, ni d'un côté, ni de l'autre. Son tir est d'une justesse admirable, et nos griefs sont si énormes, que la France, délivrée de ces odieux fantoches, en aura pour cent ans avant de leur pardonner.

18 février 1884.

ÉMILE ZOLA

La Joie de vivre.

Je m'étais promis de ne plus parler de M. Emile Zola et de ses ouvrages; mais son éditeur, à ma grande surprise, vient de m'envoyer sa *Joie de vivre.* J'ai lu ce roman avec une attention scrupuleuse, sans parti pris de dénigrement; et, plus que jamais, je me suis convaincu que M. Zola serait un romancier et un écrivain de première force, si son nom n'était désormais l'équivalent d'un programme, d'une cocarde ou d'une étiquette ; s'il ne s'était pas fait l'esclave de sa prétendue royauté; si ses antécédents, ses formules, ses manifestes, l'admiration béate de ses disciples, ne le condamnaient pas à un *crescendo* perpétuel où son *naturalisme*, après avoir passé par toutes les phases de la curiosité, de la crudité, de la laideur, de l'infection et de la malpropreté, arrive droit à la monstruosité.

Supposez, non pas, grand Dieu! une plume chaste et délicate, comme celle de Jules Sandeau ou d'Octave Feuillet, mais un conteur hardi, paradoxal, habile à sauver les données et les situations scabreuses; offrez-lui le sujet suivant: une famille pauvre ou appauvrie

s'est réfugiée dans un hameau perdu de la plage normande; d'autant plus perdu que les marées montantes ne cessent pas de le battre en brèche, renversant les maisons, emportant les murailles, menaçant d'une destruction complète cette population misérable de marins et de pêcheurs. Cette famille se compose d'un mari perclus de goutte, partagé entre sa gourmandise et ses crises, — M. Chanteau; — de sa femme, ancienne institutrice ou sous-maîtresse dans un élégant pensionnat; de leur fils Lazare, de Véronique, leur bonne, d'un gros et brave chien, très réussi, qui n'a que le tort de s'appeler du nom d'un des quatre évangélistes, et qui sera, ou peu s'en faut, le personnage le plus sympathique du roman — et d'une jolie chatte, Minouche, — dont nous pourrions peut-être nous passer. Le ménage vit petitement, dans l'attente de jours meilleurs, attente justifiée par les ambitions immenses et les aspirations encore indéfinies du jeune Lazare. Ajoutez le curé, l'abbé Horteur, qui ressemble, trait pour trait, à l'abbé Bournisien, de *Madame Bovary*, et le docteur Cazenove, le vieux médecin, bourru bienfaisant, plus ou moins athée, que nous voyons un peu partout, notamment dans *Mademoiselle Blaisot*, de Mario Uchard; vous aurez à peu près tout le personnel des premiers chapitres, qui sont, en somme, excellents.

Je me trompe; la situation précaire des Chanteau va s'améliorer par l'arrivée de leur nièce, orpheline dont Chanteau a accepté la tutelle. Pauline Quenu a

dix ans, et possède en bons titres au porteur cent quatre-vingt mille francs, amassés par ses parents dans la charcuterie. Pauline arrive, et, avec elle, le rayon de soleil, le bien-être physique et moral, l'épanouissement d'une belle âme, la sérénité, la bonté, l'oubli de soi, le dévouement au bonheur d'autrui. Dans ce roman d'où s'exhale, avec une légère vapeur d'ennui, une implacable impression de tristesse, de découragement préventif, — je dirai presque de cruauté, — trait caractéristique de l'école dont M. Zola est le chef, — Pauline personnifiera la JOIE DE VIVRE, et, franchement, elle y mettra de la bonne volonté; car sa vie n'est qu'un long martyre, un perpétuel sacrifice.

Lazare est de huit ans plus âgé que Pauline; proportion fort acceptable, si jamais l'on songeait à un mariage. L'auteur a très savamment fouillé le caractère de Lazare. Idole de son ambitieuse mère, qui croit à son génie et aux millions que ce génie fera tôt ou tard affluer dans la maison, Lazare est le type du jeune homme qui, s'attribuant toutes les aptitudes, passe de l'une à l'autre avec un mélange d'inconstance et d'impuissance, essaye de tout sans réussir à rien, dédaigne le lendemain ce qui l'enthousiasmait la veille, se déclare blasé pour se dispenser de s'avouer incapable, et, finalement, vaincu sans avoir lutté, trop orgueilleux pour s'en prendre à lui-même de ses avortements et de ses mécomptes, se laissant peu à peu gagner par une sorte de torpeur maladive, hantée de visions sinistres, offre, avant

quarante ans, l'image complète du *fruit sec* ou du *raté*. Mais c'est le personnage de madame Chanteau qui nous donne surtout le droit de nous écrier à propos de M. Zola: « Quel dommage! » Madame Chanteau est, au début, un modèle de probité. Elle prend par la main sa nièce, enferme devant elle dans un tiroir les titres de rentes, donne deux tours de clef et dit à Pauline: « Personne n'y touchera jusqu'à ta majorité; ce tiroir ne se rouvrira que pour recevoir les intérêts de tes capitaux. » — Oui, elle est parfaitement sincère. Mais voici que Lazare se lance dans les grandes aventures. Après avoir affirmé une vocation musicale qui doit continuer Beethoven, détrôner Berlioz et inquiéter Massenet, il jette au feu ses partitions ébauchées; il raye de ses papiers son papier rayé, et se met à étudier la médecine avec une ardeur qui annonce un futur rival des princes de la science. Ces alternatives d'études passionnées et de prostrations subites ne vont pas sans emporter plus d'argent que ne peut en fournir le très modeste budget de ses parents, récemment entamé par la mauvaise foi ou les mauvaises affaires d'un sieur Davoine, associé de Chanteau. Ce qui va coûter plus cher, c'est l'infidélité que Lazare fait à la médecine en l'honneur de la chimie industrielle. Il a ses raisons; les caractères comme celui-là ont toujours leurs raisons! Il s'agit de convertir en lingots d'or et en billets de mille les algues marines, qui croissent à perte de vue sous ses fenêtres. Rien de plus simple, de plus gracieusement romanesque, de plus appétissant pour les duchesses et

les marquises, lectrices passionnées de M. Zola : « ... La méthode du froid portait sur cette découverte que certains corps se cristallisent à de basses températures différentes pour les différents corps ; et il ne s'agissait plus que d'obtenir et de maintenir les températures voulues. Chaque corps se déposait successivement, se trouvait séparé des autres. Lazare brûlait les algues dans une fosse, puis traitait par le froid la lessive des cendres, à l'aide d'un système réfrigérant, basé sur l'évaporation rapide de l'ammoniaque... Il y avait surtout une proportion surprenante de bromure de potassium, etc., etc., etc... »

Je glisse sur ces douze ou quinze pages, qui appartiennent, en effet, au système réfrigérant. Moins aguerri que les marquises et les duchesses, je suis effrayé de cette masse énorme de cornues, d'alambics, d'entonnoirs, de chaudières, de soude, d'iodure, de zostères, d'ulves, de sodium, de bromure, de fucus dentelés, de fucus vésiculeux, etc., etc... Là, comme ailleurs, — mais ailleurs pour des motifs plus graves, — mon analyse doit rester à côté. Pour analyser *à fond* le roman de M. Zola, il faudrait préalablement apprendre par cœur *le Manuel* du chimiste, du physicien, du botaniste, du naturaliste, du minéralogiste, du mécanicien, du charpentier, de l'hydrographe, du pédicure, de l'anatomiste, de l'ingénieur, du vétérinaire et de la sage-femme. « O princesse de Clèves ! » s'écrierait Sainte-Beuve. Heureux temps, où un romancier en savait assez, si au

lieu de ces appareils, de ce *brouillamini* et de ce *tintamarre*, suspects à M. Jourdain, il connaissait le chemin du cœur et ses petits sentiers!

Pour extraire de ces algues bromure, potassium, ammoniaque et millions, il faut bâtir une usine, grosse de machines compliquées; pour construire cette usine, il faut beaucoup d'argent, et le ménage Chanteau est réduit au strict nécessaire. Qui fournira les fonds? Pauline, avec un élan qui nous ferait aimer cette brave fille, si nous ne l'aimions déjà. La très vive amitié de Pauline ne demande qu'à changer de nom. Madame Chanteau se fait un peu prier. Mais enfin on ouvre ce fameux tiroir, ce tiroir sacré, et il semble que la même clef ouvre la conscience de cette femme, qui, jusque-là, élevait la probité jusqu'au scrupule. Ici, je ne puis que m'incliner. Voilà le vrai document humain, et non pas du tout ces malpropretés *voulues*, ces saletés préméditées, qui font l'effet de taches de boue sur une belle robe de bal. A mesure que madame Chanteau fouille dans ce tiroir et endommage les capitaux de Pauline, un double ravage intérieur s'opère dans cette âme vulgaire; à chaque nouvel emprunt, ses délicatesses s'effritent comme une peinture rongée par le salpêtre; ses scrupules s'émiettent, se pulvérisent, se vaporisent, s'évaporent. En même temps, par un travail parallèle non moins bien observé, son affection quasi maternelle pour cette charmante et généreuse créature, qui a apporté dans la maison son dévouement, son sourire, la joie

de vivre, le bien-être, — fait place à une sourde antipathie qui ne tardera pas à devenir de la haine. C'est un peu, dans un cadre plus large et plus noir, M. Perrichon prenant en grippe le jeune homme qui a été son sauveteur. Mais l'étude, moins comique, est plus profonde. Pauline se dépouille pour Lazare; elle soigne avec un zèle admirable M. Chanteau, goutteux, grincheux, ankylosé, qui ne peut plus se passer de cette incomparable infirmière. Sans elle, la gêne de céans serait de la misère. Que de raisons pour la chérir... hélas! ou pour la détester! Grâce à ces emprunts réitérés, la voilà presque pauvre. Elle a cessé d'être un bon parti pour ce fils adoré, qui ne peut manquer d'être, sous bref délai, illustre et millionnaire. En outre, elle est pour sa tante un remords vivant, un reproche muet, mais toujours présent, une humiliation inavouée, mais impitoyable. Si on pouvait rompre le mariage? C'est bien difficile. Vous devinez, n'est-ce pas? que l'usine, les constructions, les réfrigérants, les échantillons de potassium et de bromure, tous ces objets des espérances aurifères et des fugitifs enthousiasmes de Lazare, ont abouti à une déception colossale, plus écrasante et plus ruineuse que tous les mécomptes antérieurs. Le subrogé tuteur parle d'exiger des comptes de tutelle. Le conseil de famille menace d'une enquête.

Le meilleur moyen de la prévenir, c'est de marier Lazare et Pauline, qui s'y prêteraient volontiers. Pourtant, il y a là une nuance très juste. Pauline y

va franchement, de tout son cœur, dans toute la plénitude de sa loyale et saine nature, aspirant, dans sa virginité savante, aux honnêtes joies de la maternité, et parfaitement disposée à avoir autant d'enfants que M. de Lesseps. Lazare apporte dans ses sentiments pour sa cousine cette mobilité, ces fluctuations, ces alternatives d'ardeur et de lassitude, que nous l'avons vù appliquer tour à tour à tous les objectifs de ses ambitions inquiètes. Il a connu Pauline tout enfant; elle a grandi sous ses yeux. Leurs intimités familières n'avaient pas de sexe, et il ne distingue pas très bien le point où cesserait la camaraderie pour faire place à l'amour. Ses indécisions ont d'ailleurs pour complice sa mère, qui voudrait qu'une riche alliance rendît à Lazare les capitaux fondus dans les alambics et disparus dans les entonnoirs de la chimie transcendante. Justement, la voilà, cette alliance, sous les traits de Louise Thibaudier, amie de Pauline. Encore une création qui fait le plus grand honneur à M. Zola. Il était trop facile de nous présenter Louise comme une coquette de chef-lieu, une charmeuse aux grâces artificielles, calculée, rouée, exerçant sur l'impressionnable Lazare le genre de séduction que dédaigne l'âme droite de Pauline. Non; Louise est une jolie blonde, un gracieux pastel de Latour à côté d'un tableau de maître. Elle est honnête, d'une honnêteté superficielle et relative, incapable de calcul, sans grande portée d'intelligence et de cœur, susceptible d'un moment d'entraînement et d'abandon qui peut la perdre, mais qu'elle n'aura pas provoqué, et dont elle se repentira sincèrement. Il

faut cependant que Lazare l'épouse, pour que le caractère de Pauline se complète, pour qu'elle pousse jusqu'au bout son rôle héroïque d'abnégation et de sacrifice, pour qu'elle se fasse, par un sublime effort, la mère, la vraie mère de l'enfant de Louise, si insuffisante, si frivole, si médiocre, que Lazare, désillusionné, ennuyé, ruiné une seconde fois par de nouvelles tentatives aussi malheureuses que les premières, ne croyant à rien, dégoûté de la vie et pourtant obsédé de l'idée de la mort comme d'un fantôme attaché à ses pas, trouve, dans la comparaison de la femme qu'il a avec celle qu'il pourrait avoir, un sujet d'inépuisables regrets...

Ici, je me sens arrêté par le romancier à manche large et à large envergure dont je parlais en commençant. Je crois l'entendre : « Ah çà ! me dit-il, vous vous moquez de moi, et, si je m'inspirais directement des personnages de M. Zola, je me servirais d'un autre mot. Une honnête famille bourgeoise, une femme vertueuse, qui n'est pervertie, à cinquante ans, que par l'excès de sa tendresse maternelle ! Un mari dont le seul vice est d'avoir la goutte et d'aimer les terrines de foies gras ! Un curé qui ne commet d'autre péché mignon que de fumer sa pipe ! Un vieux médecin qui aurait droit à tous les prix Montyon ! Une servante un peu bien *forte en gueule*, comme les servantes de Molière, mais incapable de faire danser l'anse du panier ! Un chien de Terre-Neuve, modèle de toutes les vertus canines ! Une chatte d'une morale un peu

plus relâchée, mais à laquelle on doit pardonner beaucoup en faveur d'une qualité particulièrement appréciable pour les lectrices de M. Zola; un raffinement de propreté! Une jeune fille que j'appellerais angélique, s'il y avait des anges dans le ciel de M. Zola; sœur de charité laïque, qui ne se lasse pas de distribuer des aumônes à d'abominables petits mendiants, pouilleux, sales, vicieux, voleurs, pourris de scrofules! Une jeune personne plus futile, plus mondaine, plus éprise de toilette et de chiffons, mais très légitimement mariée et absolument fidèle à son mari! Un jeune homme dont l'inconstance peut servir de texte aux plus délicates analyses! Pas le moindre adultère à se mettre sous la dent! Pour situations romanesques, passionnées, décolletées, échevelées, la question de savoir si M. Chanteau mangera une aile de chapon truffé, si le curé lui gagnera une partie de dames, si madame Chanteau se décidera à puiser dans le tiroir de Pauline, si les algues marines produiront une quantité suffisante de bromure et d'ammoniaque, ou si les poutres et les charpentes opposées à la fureur des hautes marées réussiront à sauver, malgré elle, la population de Bonneville! Et, pour mieux corriger ce que cet ensemble pourrait avoir de trop voluptueux et de trop affriolant, une série de maladies à combler de joie M. Purgon, à remplir jusqu'aux marges un dictionnaire de médecine; la goutte de M. Chanteau, l'hydropisie de madame Chanteau, les hématuries séniles du brave chien Mathieu, l'angine couenneuse de Pauline, et les

couches, les couches, les nouvelles couches, les couches prodigieuses de madame Louise! Allons, convenez-en! vous me donnez un faux Zola, un Zola-Trouillebert! Tâchez de ressusciter Berquin, Florian, Bouilly. Faites avaler par ce *trio* anodin les breuvages recommandés à Gil Blas par le docteur Sangrado; puis offrez-leur l'histoire que vous me contez; ils se trouveront dans leur élément! »

Eh bien, c'est précisément là ce qui me frappe dans cette *Joie de vivre*, qui pourrait s'appeler *la Joie fait peur*. Le fond est si honnête, que, à l'aide d'un échenillage, on se chargerait aisément de le narrer à de pudiques pensionnaires. Il y a des pages où il ne manque qu'un couple de serins dans une cage et des tourterelles empaillées sur la cheminée. Et, à côté, sans lien visible avec le récit, sans autre nécessité que celle de soutenir une lamentable gageure et de se compromettre pour ne pas se démettre, des détails tels que, malgré les états de service du journal qui a eu la primeur de ce roman, je me demande s'il a osé le publier intact, tel que je le trouve dans le volume. Si *oui*, on a le cœur serré en songeant à ce qu'a dû souffrir, à cette lecture, le catholique, le chevaleresque, l'absolutiste M. Barbey d'Aurevilly, qui partage avec M. Zola l'honneur d'être une des *étoiles* de ce même journal.

On comprend, tout en gémissant, qu'un romancier à la mode, à gros tirages, sûr des complaisantes connivences de ses lecteurs et de ses lectrices, se laisse

entraîner à des scènes passionnées jusqu'à la licence, sensuelles jusqu'à l'indécence. Diderot, Laclos, Crébillon fils, Louvet, Casanova de Seingalt, ne procédaient pas autrement. Il n'y a rien de changé dans une littérature qui se décompose, dans une société qui ne cesse de conspirer contre elle-même ; il n'y a qu'un mauvais livre de plus. Mais, si le succès de cette espèce de livres doit se préjuger d'après l'attrait de certaines peintures excitantes pour un public dépravé, gâté et blasé, c'est à M. Zola que j'en appelle. Qu'il choisisse dans le tas. Qu'il prenne au hasard une patricienne déclassée, une demi-mondaine, une chanteuse de café-concert, une institutrice laïque, une curieuse à outrance, une meunière des moulins pardessus lesquels on jette ses bonnets, un viveur à tous crins, un dilettante du vice plus ou moins élégant, un Lovelace de haut ou de bas étage, un adolescent enfiévré d'imaginations érotiques, un casseur de toutes les assiettes et de toutes les vitres de l'antique morale, un amateur enragé du fumet, du faisandé et du pimenté, etc., etc... Quel attrait cette *élite* en sens inverse pourra-t-elle trouver dans des tableaux où s'étalent sans voiles non pas toutes les beautés, mais toutes les laideurs, toutes les infirmités, toutes les plaies saignantes ou purulentes de notre misérable humanité? Alphonse Karr, qui ne passe pourtant pas pour une *petite maîtresse*, ne voulait pas qu'une maman dît devant lui : « Ma fille est montée à cheval ce matin ; elle a les genoux meurtris et les jambes rompues. » Il prétendait avec raison qu'une jeune

fille, une vierge, doit rester un être immatériel, sacré, que l'on profane en s'apercevant qu'elle a un corps. Nous avons fait du chemin depuis ce temps-là. Nos modernes vont beaucoup plus loin que les genoux et les jambes. Acharné à couper les ailes de ce bel oiseau bleu que nous appelions l'idéal, M. Zola se rabat sur les cuisses. Dans le vieux jeu, un conteur aurait dit en quelques lignes : « A chaque nouvel accès de goutte, M. Chanteau souffrait des tortures de plus en plus atroces... Madame Chanteau succombait peu à peu à une maladie de cœur qui se manifestait par des enflures... Pauline éprouva bientôt ces troubles, mêlés d'étonnement et d'effroi, qui signalent le passage de l'adolescence à la jeunesse et inquiètent les pudeurs virginales... Ayant eu l'imprudence de rester sous la pluie avec une simple ombrelle, Pauline fut atteinte d'une angine qui mit ses jours en danger, etc., etc... » Mais M. Zola ne l'entend pas ainsi. On est chef d'école ou on ne l'est pas. Le titre glorieux de MAITRE oblige, comme obligeait jadis la noblesse. M. Zola met les points sur les i, et il multiplie les i, pour le plaisir de multiplier les points. Je me bornerai à prélever quelques phrases sur les milliers de lignes affectées à la goutte de M. Chanteau. Les autres citations me sont interdites; n'est-ce pas là, par parenthèse, la plus péremptoire des critiques?

« Peu à peu, la goutte chronique avait accumulé la craie à toutes ses jointures; des tophus énormes s'étaient formés, perçant la peau de végétations blanchâtres. Les pieds qu'on ne voyait pas, enfouis

dans des chaussons, se rétractaient sur eux-mêmes, pareils à des pattes d'oiseau infirme. Mais les mains étalaient l'horreur de leur difformité, gonflées à chaque phalange de nœuds rouges et luisants, les doigts déjetés par les grosseurs qui les écartaient, toutes les deux comme retournées de bas en haut, la gauche surtout qu'une concrétion de la force d'un petit œuf rendait hideuse. Au coude, du même côté, un dépôt plus volumineux avait déterminé un ulcère. Et c'était à présent l'ankylose complète; ni les pieds ni les mains ne pouvaient servir; les quelques jointures qui jouaient encore à demi craquaient comme si on avait secoué un sac de billes..., etc., etc... »

N'est-ce pas le cas de s'écrier avec Taupin : « Ce ne sont plus des cantharides, ce sont des punaises! »

M. Émile Zola, lorsqu'il m'a fait l'honneur de s'occuper de moi, a parlé de mon grand âge. Hélas, je n'ai probablement pas rajeuni depuis trois ou quatre ans. Eh bien, ce grand âge, qui fait de moi un arriéré, un exhumé, une momie, un fossile, incapable de comprendre les beautés de la nouvelle littérature, je l'invoque aujourd'hui comme un privilège. Je veux qu'il me donne le droit de dire à M. Émile Zola, avec le désintéressement et l'autorité de la vieillesse : « Oui, je sais que, à chaque génération nouvelle, le roman subit les mêmes vicissitudes que les modes et les goûts. Je sais que les triomphes de la démocratie ont détrôné l'idéal au profit du réalisme. Pourtant, quels que soient, dans le public et dans les lettres, l'aberration, l'avilissement et la décadence, il ne se

peut pas que le roman, chargé surtout de nous distraire des misères et des laideurs de la vie réelle, réussisse longtemps dans une concurrence avec les livres de chirurgie ou de médecine, les essais de pathologie expérimentale, les planches coloriées, les *Mémoires* d'amphithéâtre et le *Guide* de l'accoucheur dans les accouchements difficiles. Il ne se peut pas que la belle littérature de madame de La Fayette et de Richardson, de l'abbé Prévost et de Bernardin de Saint-Pierre, de Mérimée et de George Sand, de Sandeau et d'Octave Feuillet, étende et assure son règne en dépassant ce que peut dire, après boire, le carabin le plus grossier ou la sage-femme la plus mal embouchée. Ne parlons ni religion, ni morale, ni goût, puisqu'il est convenu que ces trois mots n'ont plus de sens. C'est dans votre intérêt que je vous conjure de réfléchir. Vous êtes arrivé; tâchez de ne pas partir. Votre talent est hors de doute et hors de cause. Dans ce roman, — *la Joie de vivre,* — qui a environ quatre cent cinquante pages, il suffirait d'en supprimer soixante pour mettre en pleine lumière et en toute sécurité ces trois caractères si remarquables : madame Chanteau, Pauline et Lazare ; sans compter les magnifiques descriptions de la mer et des hautes marées, qui rappellent les marines de ce gros *bêta* de grand artiste Courbet. Il suffirait de laver à huis clos tout ce linge sale pour faire de Pauline une des plus belles créations du roman moderne. Prenez garde! Vous affectez, en politique, une profonde indifférence. Vous avez dit avec dédain : « La République sera

naturaliste ou elle ne sera pas. » Vous êtes ingrat. C'est la République de MM. Paul Bert, Ranc, Jules Ferry, Cazot, Constans, Martin-Feuillée, Margue, Jules Roche et Brialou qui vous a fait ce que vous êtes. C'est elle qui vous permet de pratiquer votre cher naturalisme dans des conditions et avec un luxe qu'un gouvernement plus propre ne tolèrerait pas un instant. La République a encore plus de maladies que les personnages de votre roman. Si elle mourait de sa laide mort, pas ne serait besoin d'invoquer une censure ou de rendre le haut du pavé aux écrivains monarchiques pour démonétiser vos ouvrages. Ils disparaîtraient d'eux-mêmes, comme disparaissent les oiseaux de nuit aux premiers rayons de soleil. Vous valez mieux que cela. Voulez-vous valoir cent fois mieux encore? Songez que, en vous défendant d'être immoral, vous pourriez bien finir par être monomane. Songez que la curiosité n'est pas l'admiration, et que les phénomènes ne sont pas les chefs-d'œuvre! »

PAUL DE RÉMUSAT

Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration.

L'autre jour, un de mes confrères, à propos de ces deux volumes, a eu une distraction singulière. Il les a qualifiés de *Mémoires*. S'il fallait accepter cette variante, on devrait en conclure que M. Charles de Rémusat, qui est mort presque octogénaire, qui a été député, ministre, membre de deux ou trois Académies, qui a pris part ou assisté aux révolutions de juillet, de février et de septembre, qui put comparer la troisième invasion aux deux premières, la Commune à la *Terreur Blanche*, les assassins du général Ramel aux bourreaux des otages, et M. Hyde de Neuville au citoyen Raoul Rigault, a renfermé toute l'histoire de sa vie dans l'espace de trois ans, entre l'année où il commençait sa rhétorique et celle où il n'avait pas achevé son droit (1814-1817.) Non! Le vif intérêt de ces *Lettres*, c'est justement qu'elles ressemblent aussi peu que possible à des *Mémoires*, c'est-à-dire à une œuvre préméditée, *voulue*, calculée, écrite à distance des événements, et où l'auteur résiste bien rarement

à l'envie de se faire le héros de son récit. Un jeune homme, qui sera plus tard un homme excessivement distingué, — mais rien de plus, — s'ouvre à la vie intellectuelle et mondaine dans un moment critique où les catastrophes s'accumulent au point de donner le vertige, où les âmes juvéniles ne savent à qui s'en prendre de leurs désenchantements et de leurs mécomptes, où les opinions sont des passions, où les passions déconcertent la conscience. Le rhétoricien, que nous pouvons considérer aujourd'hui comme un type d'éclectisme accommodant et de scepticisme poli, se montre, à cette aurore, aussi sombre qu'une nuit d'orage, plus absolu, plus cassant, plus violent, que s'il devait être, quinze ans après, un apôtre d'intolérance et de fanatisme. Chateaubriand lui semble *tombé dans la boue*, parce qu'il vient de publier la fameuse brochure *Bonaparte et les Bourbons*. Il déclare que l'auteur des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme* lui est *littérairement* odieux. Un peu plus loin, ce casseur d'assiettes fleurdelisées traite Napoléon de *misérable*. Inconséquent, comme on l'est à cet âge où l'on n'a pu encore ni observer ni réfléchir, il s'abandonne aux idées les plus contradictoires. Il n'est pas fâché de la chute de l'Empire. Il se réjouit de voir le régime d'oppression et de guerre à outrance remplacé par une politique tempérée qui lui promet la liberté et la paix. Mais, en même temps, il s'étonne et s'indigne que ce changement prodigieux ne puisse s'accomplir sans qu'il en coûte à la France un rayon de sa gloire militaire; il voudrait que tous

les royalistes échappés à l'échafaud, revenus de l'exil, éprouvés par toutes les misères de l'émigration, dépouillés de leurs biens, justement exaspérés de l'épisode des Cent-Jours, fussent, dès le premier instant, aussi modérés que son père et que Louis XVIII; et, comme ce miracle est impossible, comme ce jeune bachelier a déjà une pointe gasconne et narquoise qui persistera à travers toutes les vicissitudes de sa vie publique, il commence comme finit le chef-d'œuvre de Beaumarchais: par des chansons. Ses chansons ne sont pas bonnes et peut-être son fils a-t-il eu tort de les publier. Substituer le mirliton au clairon, c'était une médiocre façon de se consoler de Waterloo.

Sa mère le gronde... maternellement. Elle est charmante et parfaite, cette mère! autant de bon sens que d'esprit! Nous avions eu quelque peine à lui pardonner certains chapitres de ses *Mémoires*, — (c'étaient bien des *Mémoires* cette fois), — où elle oubliait un peu trop qu'elle avait fait partie, ainsi que son mari, de la maison de l'Empereur et de l'impératrice, et qu'on ne doit pas médire des gens dont on a mangé le pain, alors même que ce pain a paru amer. A ce point de vue, on ne saurait lire sans émotion sa première lettre à son fils — avril 1814. — Il s'agit de la brochure de M. de Chateaubriand, *Bonaparte et les Bourbons*. Cette brochure, — éloquente hyperbole du génie en colère, — que nous, royalistes de l'avant-veille, nous trouvons excessive et qui révoltait *Mon-*

sieur Charles, madame de Rémusat déclare qu'elle l'accepte sans restriction, et qu'elle en signerait toutes les phrases; ce qui, par parenthèse, peut aider à se faire une idée de la situation des esprits, — même équilibrés et mesurés, — à ce début de la première Restauration. Elle ajoute: « Ce livre est un tableau fidèle de tout ce dont j'ai été témoin. Quand vous causerez tranquillement avec votre père et moi, alors nous vous dirons ce que nous avons souffert depuis quelques années; nous vous expliquerons comment, en respectant la pureté de votre jeunesse (?), nous avions soin de vous bander les yeux sur mille choses qu'il était nécessaire que vous *ignorassiez*... Votre père et moi, nous avons vu l'Empereur de près; nous avons souffert, nous avons gémi; le Ciel m'est témoin que je lui ai toujours pardonné le mal qu'il nous faisait à nous-mêmes; mais j'ai cruellement senti celui qu'il faisait à la France... »

Voilà la note juste, la note du moment. Ce n'est pas le faubourg Saint-Germain qui parle; ce n'est pas l'émigration; ce ne sont pas les demeurants d'ancien régime, que l'on appelle déjà ou que l'on va surnommer les *ultras*, incapables d'oublier et d'apprendre. C'est une femme raisonnable, qui a eu son heure d'enthousiasme pour le grand Empereur, qui a occupé auprès de lui une de ces situations incompatibles avec une entière indépendance, qui sera, dans deux ou trois ans, beaucoup plus près de M. Decazes

que de M. de Villèle. L'opinion qu'elle exprime est celle de tous les hommes sensés et vraiment Français ; c'est le cri de détresse et d'anathème qui s'exhale des entrailles mêmes du pays saigné aux quatre veines. Et remarquez que, lorsque M. et madame de Rémusat « souffraient et gémissaient ainsi », — lorsqu'elle « sentait si cruellement le mal qu'IL faisait à la France », Bonaparte n'avait pas encore attiré sur nous la première invasion, et surtout que, par son retour de l'île d'Elbe, il n'avait pas encore centuplé, dans le présent et l'avenir, les périls et les désastres. Il y a même, dans cette page maternelle, deux ou trois lignes qui nous font rêver. — « En respectant la pureté de votre jeunesse ! » — Ce respect d'une mère vertueuse, mais sans pruderie, pour un jeune chansonnier, disciple futur de Béranger, comme pour une innocente pensionnaire du Sacré-Cœur, pourrait faire supposer d'effrayantes énormités. J'aime à croire qu'il ne s'agissait que d'*intrigues* de Cour, dans toute l'extension de ce mot élastique, d'actes arbitraires, de livres mis au pilon ou jetés à la mer *ad usum Delphini,* de guerre aux idées, aux *idéologues,* que M. Charles de Rémusat devait côtoyer toute sa vie en se préservant de leur pédantisme, mais non pas de leur savante inutilité.

Maintenant, il faut bien l'avouer, Alceste, que M. Charles de Rémusat jouait, dit-on, mieux que Firmin et que Geffroy, se serait peut-être demandé si tout, même la pauvreté, n'est pas préférable au chagrin de servir un maître qui, par l'excès de son des-

potisme, vous place dans l'alternative d'être ingrat si on le condamne, ou complaisant si on l'approuve. Mais n'exigeons pas trop de la faiblesse humaine. Nous sommes en présence d'une mère qui, sous l'Empire, s'est contentée de gémir en silence de peur de compromettre l'avenir du fils dont elle est justement fière, et qui, au début de la monarchie restaurée, s'efforce de combattre en lui des tendances frondeuses, plus propres à réussir dans le salon d'une femme d'esprit que dans le cabinet d'un ministre. Très tendre et très respectueux pour sa mere, M. Charles de Rémusat l'est beaucoup moins lorsqu'il s'agit de juger des hommes qui méritaient mieux que des épigrammes, et qui souvent, hélas! n'avaient que le choix des fautes. On devine déjà, chez cet étudiant goguenard et mutin, le personnage intéressant, attrayant, aimable, mais un peu énigmatique, que Royer-Collard appellera « le premier des amateurs en tout », et qui fera d'un dilettantisme curieux et sceptique le fond de sa philosophie, de sa politique et de sa littérature. Je n'ai jamais vu ou entendu M. de Rémusat sans être tenté de le comparer à une abeille qui, entraînée par le plaisir de voltiger de fleur en fleur, d'aspirer le parfum et le suc des lilas et des roses, laisserait envahir sa ruche par les frelons et les guêpes. J'étais à l'Académie française, le jour où il répondit à M. Jules Favre, qui succédait à M. Cousin. M. Jules Favre, sonore, gourmé, emphatique, récitant d'une voix pleine et puissante, entrecoupée du sifflement légendaire, des tirades à la fois vulgaires

et pompeuses, me représentait le révolutionnaire dont la parole et le geste déclamatoires peuvent, aux heures fatales, agir fortement sur les foules. M. de Rémusat, fin, exquis, tout en demi-teintes et en nuances, effleurant délicatement son sujet et disant, d'un ton discret de causerie spirituelle, des choses charmantes qui ne dépassaient pas les bancs des académiciens, personnifiait à mes yeux le doctrinaire libéral, prédestiné à plaire à une société d'élite, à faire les délices d'une bourgeoisie intelligente et lettrée, à écrire en bon français de jolies pages qui ne prouvent rien, à interroger toutes les philosophies sans être sûr de leurs réponses, à préparer inconsciemment le triomphe d'une révolution, et à s'étonner, quand elle est faite, qu'elle ait moins d'esprit que lui.

DILETTANTISME! Ce mot résume M. de Rémusat tout entier, et c'est pourquoi je n'ai jamais compris qu'il ait fait, sous Louis-Philippe, partie de l'opposition dynastique, et que même il ait eu des faiblesses pour l'idée républicaine. Nous savons par ses lettres, et nous n'avions pas besoin de ses lettres pour savoir qu'il ne fut, à aucun moment, attaché par sentiment ou par principe à la branche aînée des Bourbons. Les mots d'usurpation, de royauté bâtarde, de fiction monarchique, étaient pour lui vides de sens. Dès lors, comment n'a-t-il pas adoré, passionnément adoré, sans chicane, sans réserve, la royale famille de 1830, à la façon des vrais amants qui chérissent jusqu'aux imperfections de leurs maîtresses? Lui fallait-il des

princesses plus délicieuses, plus virginales, plus idéales, plus angéliques, plus saintes? des princes plus intrépides, plus aimables, plus français? Une femme d'un talent jadis vanté, aujourd'hui éventé, madame Delphine de Girardin, s'amusa, vers cette époque, à publier dans *la Presse* une poésie médiocre où elle déclarait impossible l'amour, le dévouement, l'enthousiasme chevaleresque pour un roi constitutionnel. Peut-être avait-elle tout sacrifié au plaisir de faire de *Constitutionnel* un hémistiche. Si je n'avais pas été ardemment légitimiste, je lui aurais répondu : « Mais il me semble, madame, que l'enthousiasme royaliste, au lieu de disparaître avec l'ancien régime, serait plus justifié que jamais, à présent que la royauté n'est plus encombrée d'abus, hérissée d'étiquette, escortée de favorites, bardée de privilèges, enjolivée de lettres de cachet, enveloppée des ombres dont ne saurait se passer un pouvoir absolu, à présent que tout se fait au grand jour, que l'impôt est voté par les Chambres, que les mères respirent, que le peuple souffre moins, que la bourgeoisie prospère, que toutes les ambitions sont permises à tous les talents, que l'égalité entre citoyens est complète, et que le gouvernement vous donne assez de liberté pour le renverser quand vous en aurez envie ! » — Le malheur de Louis-Philippe, ce n'est pas d'avoir été haï; — toutes les royautés ont leurs ennemis plus ou moins violents, plus ou moins injustes; — c'est de ne pas avoir été assez aimé; aimé comme ne l'aima pas M. Thiers, et comme aurait dû l'aimer M. de Rémusat.

Car ce qui me le rend moins explicable, c'est qu'il n'était pas ambitieux. Ce n'est pas à lui que M. Molé aurait répliqué : « Vous me citez la phrase de Tacite : *Omnia serviliter pro dominatione* : prenez garde ! Tacite n'applique pas cette phrase aux courtisans, mais aux ambitieux. » Le dilettantisme, surtout dans les intelligences très fines, très délicates et très *compréhensives,* exclut l'ambition. Corneille a dit que l'ambition déplaît, quand elle est assouvie ; elle ne déplaît pas moins aux esprits tels que M. de Rémusat, lorsque, avant de s'assouvir et pour parvenir à ses fins, elle est forcée de pactiser avec des fanatiques, des hypocrites et des sots, de s'intéresser à des niaiseries, de simuler des passions qu'elle dédaigne, de violenter toutes ses délicatesses. Alors elle aspire, non plus à descendre, mais à remonter. Pour les hommes dont je parle, le goût fait partie de la conscience, et il leur semble que ce qui froisse l'un offense l'autre. La soif du pouvoir, comme toutes les soifs, est condamnée à boire bien des chopes de grosse bière, bien des litres de vin bleu pour quelques verres de Chambertin. L'ambitieux et le dilettante aiment tous deux les chemins de traverse ; mais ceux qui servent à faire l'école buissonnière ne sont pas les mêmes que ceux qui mènent au pouvoir. M. de Rémusat n'a été ministre que par amitié ou par accident ; je parierais volontiers que, lorsqu'il cessait de l'être, à la contrariété d'une chute très supportable se mêlait pour lui le sentiment d'une délivrance. Il aurait donné, j'en suis sûr, tout le contenu de son porte-

feuille pour une tragédie de Racine, jouée par mademoiselle Rachel, ou une comédie de Molière, jouée par mademoiselle Mars. On a de lui des mots qui le peignent. « Si j'avais à voter, je crois que je voterais pour Barodet, » disait-il, ennuyé du zèle maladroit de ses amis, et du bruit quasi officiel qui se faisait autour de sa candidature. — « Je suis si épris du talent, que, si ce diable de Veuillot, qui m'a tant houspillé, se présentait à l'Académie, je voterais pour lui. »

De tels caractères sont charmants en temps de calme, tandis qu'une société heureuse et paisible peut se complaire dans ces objets de luxe. Vienne une crise, un accès de délire populaire, — et Dieu sait si notre époque en est avare! — la tempête emporte ce que caressait le zéphyr. L'homme de goût savourait; l'homme de proie dévore.

Ai-je besoin de dire que, dans cette *Correspondance*, je préfère les lettres de madame de Rémusat, qui, d'ailleurs, écrit à son mari presque aussi souvent qu'à son fils? Cette supériorité maternelle n'a rien qui puisse nous étonner. Le style épistolaire n'étant pas, à proprement parler, un style, et courant au hasard de la plume, il semble qu'il doive s'acquérir plus vite et plus aisément que le style littéraire; c'est tout le contraire. Un jeune homme de dix-huit ans peut à la rigueur, improviser de beaux vers (Hugo, Musset), esquisser un roman ou un drame; — mieux encore,

une tragédie. Mais, pour parvenir à écrire une jolie lettre, il faut qu'il passe par toutes les gradations de gaucherie, d'emphase, de prétention, de recherche, d'afféterie, et arrive enfin à la simplicité et au naturel. C'est pour cela que des professions où s'affirme au plus haut degré la culture de l'intelligence, et qui avoisinent la littérature, sont médiocrement *épistolières,* tandis qu'un homme du monde, souvent peu sûr de son orthographe, tourne lestement et agréablement un billet du matin. Les lettres de M. Charles de Rémusat sont d'un jeune homme fort éveillé, un peu étourdi, jugeant parfois à tort et à travers, lançant à droite et à gauche — à droite surtout, — des traits qui ne portent pas toujours juste et ne promettent ni le commentateur de saint Anselme, ni l'historien d'Abélard, mais révèlent un conscrit, un garde mobile, enrôlé déjà dans la grande armée libérale, c'est-à-dire prêt à faire servir les libertés nouvelles qu'on lui donne à persifler ceux qui s'en effrayent et à prôner ceux qui en abusent.

Quant aux chansons... comment un homme sérieux, un quinquagénaire, qui a l'honneur d'être, au Sénat, le collègue de MM. Gazagne, Gent et Lamorte, a-t-il pu se figurer qu'il ajoutait à la gloire de son père en exhumant cette poésie de vaudeville et de Caveau pour laquelle il n'y a pas de milieu? Si elle n'est pas exquise, elle est déplorable; serait-elle exquise, on ne peut se défendre d'une impression de tristesse, en

songeant que ce chansonnier de dix-huit ans, destiné à un rôle considérable en politique, en philosophie et en littérature, s'amusait, au milieu des douleurs de la France envahie, à jouer sur une serinette des balivernes telles que celles-ci :

« O toi, dont le caprice
Dispose seul de nous,
Ou sévère ou propice,
Je me ris de tes coups... »

(M. Scribe, dix-sept ans plus tard, s'est inspiré de ces beaux vers en les embellissant encore. Bertram s'écriait : « Fortune *ou non* propice, je ris, oui, je ris de tes coups ! » Mais c'était chanté par Levasseur, et Meyerbeer avait fait la musique.)

« Oui, les chants de la gloire
Me semblent de vains sons.
Destin, veux-tu m'en croire?
Reprend ta gloire,
Laisse-moi mes chansons ! »

Et plus loin, après Waterloo, en novembre 1815 :

« Essayons au moins de rapprendre
Les airs chéris du troubadour.
L'écho ne sait-il plus entendre
Les accents discrets de l'amour?
Mais comment offrir à nos belles
Des cœurs flétris, des fronts vaincus?
Nos chants seraient indignes d'elles ;
Français, je ne chanterai plus, etc., etc... »

Tout le reste est de la même force. Sainte-Beuve,

on le sait, professait une vive sympathie pour M. de Rémusat. Il fit même avec lui, après la mort du vénérable Ballanche, une campagne académique afin de décider Béranger à accepter la candidature, ce qui eût permis à l'illustre compagnie d'esquiver M. Vatout. Mais Sainte-Beuve était, avant tout, un malin, dont le plus vif plaisir, quand il s'abstenait des coups de stylet, était de distribuer des chiquenaudes. Dans la notice qu'il consacra en 1847 au spirituel auteur de *Passé et Présent*, il n'eut garde d'omettre ce détail caractéristique: le futur successeur de Royer-Collard courtisant, à son début, une muse qui n'était même pas une musette. Pendant ce dernier trimestre de 1847, où j'eus ma fugitive lune de miel littéraire, je voyais Sainte-Beuve presque tous les jours. Je lui parlai de son article et de ces malheureuses chansons. Il me répondit en souriant: « Quand vous parlez des anciens, ne craignez jamais d'en trop dire. Quand vous parlez des contemporains, n'ayez jamais l'air d'être leur dupe! » — Ce que le délicieux causeur des *Lundis* avait fait avec une arrière-pensée malicieuse, le fils de M. de Rémusat devait-il le refaire?

Revenons bien vite à madame de Rémusat, qui nous offrira des compensations touchantes et charmantes. Elle nous va au cœur, lorsqu'elle écrit au jeune lycéen, complètement dépourvu de sensibilité monarchique: — « Je voudrais pouvoir vous conter le spectacle d'hier; mais je ne saurai jamais vous peindre d'une manière satisfaisante les émotions de

cette soirée; une salle remplie jusqu'au comble, des cris enivrants et répétés à tous moments, un attendrissement général, des applications du meilleur goût, et, lorsque le nom d'Antigone a été prononcé, le roi prenant la main de la duchesse d'Angoulême, et la présentant au parterre, et donnant vis-à-vis d'elle le signal des applaudissements. On pleurait, on criait; le roi, malgré sa goutte, s'est levé cinq ou six fois pour remercier. Une fois, il a embrassé sa nièce aux cris de toute la salle, et j'ai encore les yeux pleins de larmes en vous le racontant. »

Tout Paris, toute la France partageaient le sentiment exprimé ici par cette femme d'élite, royaliste de raison plutôt que d'instinct et de race, et qui, plus tard, au milieu des orages soulevés dans le Midi par des rancunes populaires (*populaires, entendez-vous bien?*) contre le Bonaparte des Cent-Jours et des fédérés, remercie son mari de lui avoir enseigné la modération. Pourtant, ne croyez pas que tout soit sentimental dans cette correspondance. Le second volume surtout est parsemé de piquantes anecdotes, finement contées, dont je citerais quelques-unes, si elles n'avaient été déjà citées. J'aime mieux constater, avec une sorte de remords, que, dans ces récits dégagés de tout esprit de parti, dans ce pêle-mêle d'émeutes, de coups de fusil, de vengeances particulières et d'assassinats, le duc d'Angoulême joue un rôle admirable de bonté, de conciliation, de mansuétude, de discernement et de sagesse. Rapprochez de

sa noble et généreuse attitude en des circonstances si difficiles, ce mépris du danger, cette bravoure inouïe, qui, en 1823, lors de la guerre d'Espagne, fit l'admiration des vieux généraux de l'Empire; vous vous demanderez avec moi, si nous, royalistes, nous n'avons pas été coupables en consentant à faire bon marché de cette pathétique figure et en reléguant cet excellent prince dans la galerie des sacrifiés.

L'antipathie de Charles de Rémusat contre *Chactas (scilicet* Chateaubriand) s'étend jusqu'à madame Récamier : « Quant à madame Récamier, écrit-il (1815), je l'ai trouvée jolie, *mais pas plus que d'autres.* (O René! ô Montmorency! ô Ballanche! ô Ampère! ô Benjamin Coustant! ô prince de Prusse! etc.) Elle n'a rien dit, ou seulement quelques mots, ce qui fait que je l'ai prise pour une *jeune personne tout nouvellement mariée*, et que je suis tombé de mon haut, quand je l'ai entendu nommer. » — Madame Récamier, en 1815, avait trente-huit ans, ce qui serait un peu vieux pour une jeune personne tout nouvellement mariée. Elle en avait donc soixante-huit en 1845, lorsque M. Charles de Rémusat sollicita, à très juste titre, le fauteuil de Royer-Collard, et, pour l'obtenir, se mit en règle vis-à-vis de l'Abbaye-aux-Bois. Elle était revenue des vanités de ce monde; il y avait longtemps que « les petits Savoyards ne se retournaient plus ». Eh! bien, je suis sûr que M. Charles de Rémusat aurait été désolé, si, la veille de l'élection, on avait publié sa lettre de 1815. Serait-il très

content, s'il revenait au monde, de voir ses *juvenilia* imprimés par son fils? C'est le cas de nous souvenir qu'il fut en somme un brillant *douteur,* et de répéter avec Hamlet: (*Perchance*, peut-être !)

PAUL BOURGET

Essais de Psychologie contemporaine.

M. Paul Bourget, jeune poète d'un très grand talent, a publié, entre autres poésies, un volume intitulé *la Vie inquiète;* son nouvel ouvrage pourrait s'intituler : *la Critique inquiétante.*

Je reconnais volontiers ce qu'il y a de séduisant dans ces *Essais de psychologie contemporaine*, sorte de compromis entre la critique proprement dite et l'analyse psychologique. Mais la critique n'est pas faite pour séduire. Sa mission est plus austère et plus grave. J'ai peine à agréer un médecin, un prince de la science, visitant ses malades, leur tâtant le pouls et leur disant : « — Vous, vous avez une phtisie magnifique; — vous, vous êtes atteint d'une superbe fièvre typhoïde; — vous, vous possédez un rhumatisme admirablement réussi; — vous, vous m'offrez les premiers symptômes d'un état mental qui doit vous conduire tôt ou tard à Charenton. Je me garderai bien de vous guérir; car, la Nature vous ayant merveilleusement doués, je contemple en vous les plus beaux échantillons de la phtisie, du rhumatisme,

de la folie et de la fièvre typhoïde; j'en ferai le sujet d'une étude particulière; je vous proposerai pour exemples et pour modèles à ceux qui n'ont encore que des courbatures, des névralgies ou des rhumes de cerveau. Cela vaut mieux qu'une vulgaire guérison. »

J'exagère à outrance et à dessein, pour indiquer le côté vulnérable de cette méthode. Étant données les maladies morales de notre malheureuse époque, — et M. Paul Bourget est trop clairvoyant pour les nier, — n'est-il pas dangereux d'avoir l'air de se complaire dans ces langueurs morbides qui usent les ressorts de l'intelligence et de l'âme, paralysent l'activité et la volonté, et finalement expliquent les décadences individuelles et collectives? N'est-ce pas un tort de présenter à une société gangrenée, attaquée dans ses œuvres vives, non pas un spécifique, mais une glace où elle puisse se mirer avec une certaine complaisance? Balzac a écrit une curieuse Nouvelle qui s'appelle *la Torpille.* Il y a quelque chose de cet engourdissement voluptueux dans les procédés nouveaux de cette littérature, de cette poésie, de cette critique, qui, sous prétexte que les événements, aggravés par nos fautes, ont tour à tour attristé nos croyances, tué nos illusions, brisé nos espérances, consommé notre ruine, nous engagent à vivre de notre infirmité et de notre misère, comme les mendiants vivent de leurs plaies. Pourquoi l'immense avortement qui caractérise ce siècle à son déclin? Parce que la démocratie a dévoré le libéralisme, parce que notre beau *roman-*

tisme a été violemment rejeté hors de ses voies, parce que la Renaissance chrétienne, qui semblait d'abord faire cause commune avec la réhabilitation des poésies et des grandeurs du passé, avec le renouveau de l'art gothique, avec la réaction triomphante contre la littérature néo-payenne et le scepticisme voltairien, a fini par s'absorber dans la Révolution. Quelles sont les conséquences suprêmes de ces déviations fatales, de cette atrophie de tout ce qui, aux heures d'enthousiasme et de foi, assainissait nos esprits et fortifiait nos consciences? M. Paul Bourget les voit comme moi, et il est trop épris d'idéal pour ne pas en gémir. On me dit sans cesse que je me suis trompé sur tout dans ma trop longue carrière, et je viens de lire un spirituel article du *Figaro* italien qui me compare au marquis de la Seiglière. Soit! mais il y a deux manières de se tromper et de reconnaître qu'on s'est trompé : se voir démenti par les événements qui, en donnant au pays le contraire de ce que l'on a espéré et désiré, lui donnent en même temps la prospérité, la gloire, la richesse, la sécurité, le bien être; — ou bien voir ces cruels démentis environnés d'un tel cortège de malheurs, de ruine et d'opprobre, que l'on se reprocherait d'avoir deviné juste, comme un crime de lèse-patrie. Insister sur la seconde de ces deux manières, ce serait abuser de mes avantages.

Cinq figures contemporaines — dont une lointaine déjà — reparaissent dans ce volume, très finement étudiées et analysées par M. Paul Bourget: Charles

Baudelaire, Gustave Flaubert, Ernest Renan, Taine, Henri Beyle (Stendhal).

Je m'abstiendrai cette fois de tout jugement personnel sur le *talent* de ces cinq écrivains de valeur inégale. Je craindrais de me répéter. D'ailleurs, la question n'est pas là; elle est toute dans l'influence exercée sur les générations nouvelles par les auteurs des *Fleurs du mal*, de *Madame Bovary*, de *la Vie de Jésus*, des *Origines de la France contemporaine, et* de *la Chartreuse de Parme.*

Baudelaire. Ici, je voudrais remplacer psychologie par pathologie, C'est, en effet, un cas pathologique que la poésie pestilentielle, cadavérique et macabre de cet homme étrange dont nous nous demandions si c'était un mystificateur ou un maniaque, et de qui l'on a pu dire, en apprenant qu'il était fou, qu'il finissait comme il avait commencé. Dans ces conditions, la poésie n'est plus un don, c'est une maladie; quelque chose comme ces excroissances qui dénotent l'appauvrissement du sang, comme ces champignons qui s'épanouissent au pied des vieux arbres, et qui annoncent leur mort prochaine. Baudelaire, Edgard Poe, Hoffmann lui-même, sont des somnambules ou des visionnaires. Leur littérature de lanterne sourde n'a rien de commun avec la littérature du grand air et du grand jour. Leurs admirateurs ou leurs disciples se donnent rendez-vous dans une toute petite église où l'on se rassemble, la nuit, pour évoquer les larves et les fantômes et renouveler les sorcelleries du moyen âge. Ces

adeptes se créent une atmosphère particulière, des paradis artificiels, une botanique énigmatique, de bizarres serres chaudes où des plantes vénéneuses sont saupoudrées de parfums exotiques. En 1860, on aurait bien étonné, non seulement des arriérés comme vous et moi, mais Sainte-Beuve, Cuvillier-Fleury, Paul de Saint-Victor, Émile Montégut—sans compter les quarante immortels, — si on leur avait dit que, vingt ans plus tard, Baudelaire serait pris au sérieux par des hommes d'esprit, classé à un haut rang parmi les poètes d'hier, et même préféré par quelques outranciers du paradoxe à Lamartine et à Musset. Pauvre Lamartine! Lui qui annonçait, en 1832, qu'au bout d'un demi-siècle la poésie serait LA RAISON CHANTÉE!

Sainte-Beuve, le plus indulgent de tous, parce qu'il était de ceux qui se font les courtisans du lendemain, écrivait à cette date (20 janvier 1862):

« On s'est demandé si M. Baudelaire, en se présentant, voulait faire une niche à l'Académie. On a eu à apprendre, à épeler le nom de M. Baudelaire à plus d'un membre de l'Académie, qui ignorait totalement son existence. Il n'est pas si aisé qu'on le croirait de prouver à des académiciens hommes d'État (Guizot, Broglie, Falloux, Cousin, Villemain, Thiers, Dupin, excusez du peu!) que, en somme, M. Baudelaire a trouvé moyen de se bâtir (lisez entre les lignes!) à l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable et par delà les confins du romantisme connu, un kiosque bizarre, fort orné, fort tourmenté, mais coquet et mystérieux, où on lit de l'Egard Poe, où

l'on récite des sonnets exquis, où l'on s'enivre avec le haschich pour en raisonner après, où l'on prend de l'opium et mille drogues abominables dans des tasses d'une porcelaine achevée. Ce singulier kiosque, fait en marqueterie, d'une originalité concertée et composite, qui attire les regards à la pointe extrême du Kamtschatka romantique, j'appelle cela *la Folie-Baudelaire*... »

M. Paul Bourget nous dit : « Tel quel, et malgré les subtilités qui rendent son œuvre plus que difficile au grand nombre, Baudelaire demeure un des éducateurs féconds de la génération qui vient. » Il nous avait dit en commençant : « Lire *les Fleurs du mal* à dix-sept ans, lorsqu'on ne discerne point la part de mystification qui exagère en truculents paradoxes quelques idées par elles-mêmes seulement exceptionnelles c'est entrer dans un monde de sensations inconnues. Il est des éducateurs d'âme d'une précision d'enseignement plus rigoureuse que Baudelaire... Il n'en est point de plus suggestifs et qui fascinent davantage; il traîne quelque chose de cette attirance au long de ses vers mystérieux et câlins, ironiques à demi, à demi plaintifs... »

S'il faut croire là-dessus M. Paul Bourget, — et il est mieux placé que moi pour en juger,—si vraiment Baudelaire est devenu une influence, un éducateur de la jeunesse, tant pis pour cette jeunesse et pour l'avenir qu'elle nous prépare ! Ce n'est pas influence que l'on doit écrire, mais *influenza*, la fièvre qui se respire dans un air surchargé d'odeurs insalubres cholériques, le

miasme délétère et morbide qui s'exhale des Marais-Pontins. Jules Janin a raconté quelque part qu'un séminariste adolescent, recueilli, pendant les vacances, chez un oncle, curé de village, avait trouvé et lu, dans la bibliothèque du pauvre vieux prêtre, un roman du marquis de Sade, laissé là par un libertin pénitent. Cette lecture l'avait rendu fou. Il y a des degrés dans la folie, et nous espérons bien que tous les lecteurs des *Fleurs du mal* n'iront pas grossir la clientèle des médecins aliénistes. Pourtant, M. Paul Bourget, cédant à l'évidence, nous parle « de visions dépravées jusqu'au *sadisme,* » de même que Sainte-Beuve avait écrit le mot *sadique* à propos de l'assommante *Salammbô.* La justesse et la finesse des analyses de M. Paul Bourget, le je ne sais quoi de poétique qu'il mêle à ses opérations anatomiques, nous font regretter qu'il n'ait pas condamné ce qu'il juge. Quels ne doivent pas être le désordre, le malaise, le désarroi d'une imagination juvénile devant cet impur et indigeste alliage de mysticisme sans issue et de sensualisme sans frein, en face de cette poésie hystérique qui rêve de madones entre les bras des filles de trottoir, qui part pour le Carmel et arrive à Lesbos; qui, faute de pouvoir réaliser un idéal d'amour et de beauté, se vautre à plaisir dans la pourriture et dans le sang, fait un pacte avec le mal, s'inspire de toutes les laideurs de la nature humaine, n'a d'égales à ses cruautés que ses crudités, et poursuit quelque chose d'impossible, d'inconnu, d'hyperphysique, qui soit plus voluptueux que la volupté, plus mortel que la

mort, plus infect que le cadavre, plus atroce que la torture; si bien que, pour un peu, Pétrone serait son classique, et Néron son héros! « Décadence! décadence! » s'écrie avec raison M. Paul Bourget. Oui, décadence, et, s'il faut croire, pour le nom et l'œuvre de ce malheureux Baudelaire, à un regain plus riche que la moisson, hélas! ce phénomène n'est que trop explicable. C'est que, pendant ces vingt ans, parallèlement à cette littérature qui se dépravait, la société se pourrissait jusqu'aux moelles; c'est que l'une se dégradait de façon à être constamment au niveau de l'autre; c'est que toutes les passions basses, honteuses, vicieuses, immondes, dont s'alimente cette poésie, tiennent maintenant le haut du pavé. C'est que les imaginations et les âmes, qui s'ouvrent à la vie, ne sachant plus où se prendre, dégoûtées du vin généreux et pur que falsifient des mixtures officielles, se passionnent pour ce *haschich* et ces drogues *abominables* dont parle Sainte-Beuve. On a passé du beau à la curiosité; on passe de la curiosité à la monstruosité. Ce qui semblait monstrueux, il y a vingt ans, paraît normal aujourd'hui.

Décadence! Nous voici bien près de M. Ernest Renan, et ce n'est pas lui faire injure puisqu'il caresse le mot et l'idée avec ces câlineries charmantes dont il a le secret. Décadence, mais dans un milieu plus souriant que les hallucinations du poète de la décomposition, du cauchemar et de l'épouvante. L'étude de M. Paul Bourget serait un chef-d'œuvre, si ses conclusions étaient plus sévères. Le sujet y prêtait. L'au-

teur de ces *Essais de psychologie contemporaine* possède justement les qualités nécessaires pour dégager de ses complications naturelles ou *voulues*, de ses métamorphoses de Protée, de ses ironies cajoleuses et enjôleuses, de ses obséquiosités évasives, le plus souple des Celtes et des Bretons. M. Renan n'est nullement un *defroqué*, dans la rude acception du mot, bien que l'on nous assure qu'il a conservé, sinon la foi, au moins la physionomie et la tenue sacerdotales et que sa redingote a des plis de lévite. Il ne fût jamais ni prêtre, ni même sous-diacre. Il n'a pas les amertumes, les sinistres ardeurs d'un apostat, d'un sectaire, dont la haine n'est peut-être que l'envers d'une vocation brisée, l'implacable brûlure d'une soutane de Nessus. Il n'a eu ni les secousses violentes de la chute, ni les âpres déchirements de la rupture. Un matin, il a trouvé ou cru découvrir des contradictions ou des lacunes dans deux ou trois textes sacrés, et, dès lors, il lui a paru beaucoup plus difficile de croire à l'Ancien Testament et à l'Évangile, que d'attribuer le miracle de la multiplication des pains à la sobriété hébraïque, la résurrection de Lazare à un cas d'inhumation précipitée et le prodige de la Pentecôte à un coup de vent phénoménal, qui, non content de casser les vitres, enseigna aux Apôtres douze langues en six minutes. Ce qui le décida surtout à passer de la foi à la critique, ce fut l'invraisemblance de la passion romanesque inspirée à un Pharaon galant par Sara octogénaire, ainsi que l'explication naïve que lui en donna un vénérable

prêtre de Saint-Sulpice, s'appuyant sur l'exemple de Ninon. Ce bon abbé eut évidemment une distraction. Il oubliait que les patriarches et leurs épouses vivaient trois cents ans, et qu'il eût été trop cruel de condamner le beau sexe de cet heureux temps à deux cent cinquante ans de vieillesse ou de décrépitude. Sara, à quatre-vingts ans, entrait tout au plus dans la seconde jeunesse, qui n'est pas la moins séduisante.

Après quoi, M. Renan s'est reposé dans ce dilettantisme délicieux qui nous a valu de si jolies pages, et que M. Paul Bourget peint en maître; dilettantisme complexe où se confondent le plaisir de vivre, le sentiment artistique poussé devant l'Acropole jusqu'à l'extase, une religiosité vague et polie que l'on pourrait appeler sensibilité religieuse, et un dédain aristocratique, parfaitement justifié par les ineptes grossièretés de la démocratie. Le voilà paisible, content de son sort, et tellement sûr de son fait ou plutôt de sa certitude négative, qu'il a pris d'avance ses précautions dans le cas où les affres de la mort et l'affaiblissement de son cerveau le rendraient assez imbécile pour jouer les Littré et revenir à la religion de Bossuet.

Discutons maintenant avec M. Paul Bourget la question essentielle, vitale, qu'il se hâte, selon nous, beaucoup trop de regarder, *a priori*, comme résolue. Voici une page bien belle et bien vraie: « Quelquefois la rupture (avec la religion catholique) se fait sous l'influence des passions de la virilité commençante, et l'homme, en se détachant de la foi, se détache

surtout d'une chaîne insupportable à ses plaisirs. L'incrédulité revêt alors une sorte de caractère trouble et, pour tout dire d'un seul mot, sensuel. Des nostalgies étranges ramènent sans cesse le sceptique par libertinage vers la foi première qu'il identifie avec sa candeur d'autrefois ; ou bien la honte des désordres de ses sens le précipite à des haines furieuses contre la religion qu'il a trahie pour les motifs les plus mesquins. Je n'étonnerai aucun de ceux qui ont traversé les études de nos lycées, en affirmant que la précoce impiété des libres penseurs en tunique a pour point de départ quelque faiblesse de la chair accompagnée d'une horreur de l'aveu au confessionnal... Cette irréligion nostalgique ou haineuse a fait la matière de toute une littérature, depuis tantôt cent cinquante ans que la campagne contre l'Église a commencé de se mener ouvertement. Les premières pages de *Rolla* sont l'expression la plus touchante qui en ait été donnée. Cette irréligion est aussi celle qui aboutit à un si grand nombre de conversions sur le retour. Elle n'était point l'affranchissement de la raison ; elle était celui de la chair et du sang. Aussi, lorsque cette chair s'endolorit avec l'âge, lorsque la fièvre de ce sang ne brûle plus les artères battantes, les traces de la croyance effacée doivent reparaître et reparaissent. Le révolutionnaire se réveille aussi dévot qu'aux heures d'enfance, et le désespéré aussi plein du songe bleu d'un paradis. »

On ne saurait ni mieux penser, ni mieux dire. Comment l'auteur de cette page a-t-il pu écrire ceci :

« Chez nous, pauvrement et chétivement, le catholicisme luttait dans la presse et dans la tribune. » — Pauvrement et chétivement! Ces deux *adverbes joints* nous étonnent, quand il s'agit du règne de Louis-Philippe, c'est-à-dire d'une époque où l'école catholique, un moment déconcertée par le schisme de Lamennais, grandissait dans l'orage, prenait un magnifique essor, et donnait à la chaire, à la tribune, aux lettres, à la presse, à la polémique, aux œuvres de charité et de propagande religieuse, des hommes tels qu'Ozanam, Lacordaire, Dupanloup, Ravignan, Montalembert, Falloux, Louis Veuillot, Auguste Nicolas, Laurentie, Franz de Champagny, Louis de Carné; groupe illustre dont on ne trouverait assurément pas l'équivalent dans les partis adverses, et auquel nous avons pu joindre, douze ou quinze ans plus tard, avec un légitime orgueil, Albert de Broglie, Augustin Cochin, les deux Lacombe, Cornudet, Foisset, Léopold de Gaillard, Victor de Laprade, Paul Thureau, Maurice et Eugénie de Guérin, madame Craven, madame Swetchine! Période féconde entre toutes, où la Société de Saint-Vincent-de-Paul, inaugurée dans une chambre d'étudiant par cinq ou six jeunes gens de bonne volonté, s'épanouit avec une intensité et une sève si extraordinaires, qu'elle couvrit toute l'Europe et finit par inquiéter les puissances de ce monde! Remarquez que je ne compte que les militants, ceux qui sont entrés d'emblée dans la lutte, et que je pourrais rattacher à cette avant-garde bien des esprits d'élite, le vieux duc de Broglie, M. Ville-

main, M. Vitet, M. de Barante, etc., etc., à qui il a suffi d'un chagrin, d'une déception, d'une souffrance ou d'un deuil, pour croire, s'agenouiller et prier!

Nous sommes en 1884. Reportons-nous à 1784, à la veille du *Mariage de Figaro*, à l'avant-veille de la grande Révolution, au lendemain de l'apothéose de Voltaire. M. Paul Bourget pense-t-il que la religion catholique ait perdu du terrain au cours de ce siècle terrible, — *opimum casibus,* — où toutes les forces humaines se sont incessamment réunies pour conjurer sa perte? Résister à cette masse d'ennemis, c'est faire preuve, non pas d'une vitalité puissante, mais d'une vitalité divine. Pourtant, je ne veux opposer à M. Paul Bourget ni la logique, ni l'histoire. Il est poète ; il sait sans doute le mot de Térence, si souvent répété: « Je suis homme, et rien d'humain ne peut passer loin de mon cœur! » — Poète! poète! Vous venez de décrire admirablement le dilettantisme ingénieux et discret, flexible et ondoyant, courtois et narquois, de M. Ernest Renan. Eh bien, laissez-là vos pédants Allemands, qui, très peu sûrs de se comprendre eux-mêmes, ne sont bons qu'à nous empêcher de comprendre. Regardez dans la rue! Voyez ce pauvre déguenillé qui piétine dans la boue en jetant un œil d'envie et de haine sur cette voiture à huit ressorts: est-ce avec le dilettantisme de M. Renan que vous aurez raison de ses redoutables révoltes? Montez dans cette mansarde, et contemplez, sur ce grabat, ce moribond à qui il ne reste plus, des joies et des affections de la terre, que la misère, le dénû-

ment et l'abandon: Est-ce avec ce dilettantisme que vous écarterez de son agonie le désespoir et le blasphème? Entrez dans la cellule de ce condamné à mort, à qui M. Grévy a oublié de faire grâce: Est-ce avec la religiosité de M. Renan qu'un homme, sujet comme nous, aux défaillances et aux faiblesses, trouvera la force d'accompagner ce condamné jusque sur l'échafaud et d'élever sur cette tête qui va tomber l'image du divin Crucifié qui pardonne et qui console? Écoutez la douloureuse confession de cette femme qui se meurt, et que ses désordres ont avilie au point de n'être plus saluée par les courtisanes: est-ce avec la sensibilité de M. Renan que vous lui persuaderez que ces hideuses flétrissures peuvent être effacées par une invisible main? Si vraiment notre religion tombe en poussière, cherchez, dites-nous comment le dilettantisme, la critique, la politesse, la religiosité de M. Renan pourront la remplacer dans une chaumière de paysan, dans un atelier d'ouvriers, dans une tranchée de mineurs, dans une salle d'hôpital, dans une école de filles, dans les rangs de ces malheureux lycéens dont vous parliez si bien tout à l'heure, sur un champ de bataille, sur un vaisseau brisé par la tempête, partout où l'on chancelle, où on lutte, où on meurt, où on pleure, où on souffre, et où on souffrirait bien davantage si l'on ne croyait pas, si on ne priait pas, si on n'espérait plus!

Et, à un autre point de vue, pensez-vous que la France — cette France qui nous est chère à tous deux — en serait arrivée à essuyer une troisième inva-

sion, à se grever de dix milliards, à perdre deux de ses provinces, à subir la Commune, à se débattre dans l'abominable bourbier qui ne peut pas vous plaire, si elle n'avait pas, il y a soixante ans, prêté l'oreille aux souscripteurs du *Voltaire-Touquet*, aux admirateurs de Béranger, aux lecteurs du *Constitutionnel* et de Dulaure? Et qu'est-ce que la politique actuelle, officielle, triomphante, sinon le contraire d'une politique chrétienne? Ne vous semble-t-il pas que les cléricaux nous déshonoreraient moins et nous coûteraient moins cher?

J'ai presque fini, et j'aurais encore à parler des études psychologiques de M. Paul Bourget sur Gustave Flaubert, Stendhal et M. Taine. Mais j'ai abusé de Gustave Flaubert; je crois de bon goût de m'abstenir. Je me contenterai d'avouer que j'achèverai de mourir de vieillesse sans avoir compris le brevet de génie délivré à l'auteur déséquilibré d'un roman très remarquable, mais très discutable, et d'une demi-douzaine d'ouvrages ennuyeux comme la pluie. Un sentiment tout différent me tient sur la réserve à l'égard de M. Taine. Je ne l'ai pas assez pratiqué, et, avec un écrivain de cette taille, il faut être armé de toutes pièces. Je me bornerai à constater que, pour instruire le procès de la Révolution, il n'a pas eu besoin de brûler ce qu'il adorait, et d'adorer ce qu'il avait brûlé. Il lui a suffi de sa haute et rigide intelligence pour juger les aïeux de la Révolution par ses petits-fils. Quant à Stendhal, dont l'athéisme trouvait moyen de scandaliser Mérimée, je suis fâché de

rencontrer son nom dans le livre si intéressant de M. Paul Bourget.

En 1850, M. Eugène Pelletan, qui n'a jamais passé pour dévot, publia, dans *la Presse*, à propos de la plaquette intitulée H. B., que l'on se distribuait sous le manteau et sous l'éventail, un article plus effarouché que tous ceux que je pourrais écrire. Il revendiquait pour les républicains l'honneur d'être les gardiens de l'austère morale, et pour les réactionnaires la honte d'associer à leur croisade monarchique et religieuse les plus singulières tolérances. Les républicains auraient-ils changé d'avis depuis qu'il est prouvé que la République peut faire bon ménage avec la pornographie? Stendhal! M. Paul Bourget est infiniment trop jeune pour l'avoir connu. Il ne méritait que le mépris. Cet homme, qui disait souvent : « Le papisme est la source de tous les crimes! » rebuté par toutes les chancelleries de l'Europe, ne dut qu'à l'admirable bonté de Grégoire XVI le poste de consul à Civita-Vecchia, qu'il abandonnait trois cent soixante jours par an, à son subordonné Lysimaque Sebasto-Poulo, pour aller parader dans les salons de l'aristocratie romaine. Cet homme qui s'écriait: « La seule chose qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas! » — et qui regrettait qu'il n'existât pas, pour mieux pimenter ses blasphèmes, ne marchandait pas les obséquiosités et les bassesses pour se faire agréer par les cardinaux et les dignitaires du Saint-Siège. S'il était vrai que, au bout de quarante ou cinquante ans, ce dilettante de

l'impiété et du cynisme dût être exhumé de son tombeau de réprouvé pour exercer quelque influence sur les âmes, ce serait encore un argument terrible contre cette école de putréfaction intellectuelle et morale qui s'appelle la Révolution démocratique. Soyons royalistes, impérialistes, autoritaires, républicains, radicaux, catholiques, protestants, juifs, libres penseurs; mais ne permettons jamais au VICE de prendre rang parmi les influences avouables.

A. BARDOUX

La Comtesse Pauline de Beaumont.

Alors même que la plus grande partie de l'œuvre considérable de Chateaubriand serait rongée par le temps et destinée à périr, ce que l'on peut appeler la légende de Chateaubriand suffirait à le maintenir dans son immortalité d'outre-tombe. Ce cadet de Bretagne qui part pour l'Amérique afin de découvrir un passage au Nord, et qui rapporte dans son sac de voyage une littérature nouvelle; ce futur apologiste du christianisme, qui se marie avant de partir comme il aurait fait signer son passeport, et qui, pendant dix ans, ne s'occupe pas plus de sa femme que si elle n'existait pas; ce moraliste dont le chef-d'œuvre laisse planer, parmi ses contemporains, un doute sur la nature de ses sentiments pour une de ses sœurs; ce charmeur dont nos anciens nous ont vanté les séductions irrésistibles, et qui n'est apparu à la génération suivante que sous l'aspect d'un vieillard morose, soucieux et taciturne; cet ennemi mortel de Napoléon Bonaparte, qui, dans tout son siècle, n'admira que Napoléon et lui; ce politique qui trouve moyen d'être, en 1815, plus royaliste que le roi, et, en 1830.

aussi révolutionnaire que Béranger; ce dégoûté de la gloire humaine, qui finalement se dépense en coquetteries puériles et séniles à l'égard des distributeurs de renommée, et à qui l'amitié est forcée de créer une atmosphère particulière où ne pénètre aucun courant d'air et de vérité; ce catholique qui suit, chapeau bas, l'enterrement civil d'Armand Carrel; ce chrétien qui pratique l'évangélique pardon des offenses en émaillant ses terribles *Mémoires* de vindicatives représailles contre tous ceux qui l'ont offensé; cet homme de génie qui arrive à sa soixante-dix-neuvième année sans s'apercevoir que sa femme a cent fois plus d'esprit que madame Récamier; ce gentilhomme libéral qui parle de la plus libérale des royautés comme en parlerait le plus endurci des *ultràs* momifiés; ce défenseur des droits du légitime héritier de la couronne, qui réussit, dans son célèbre discours à la Chambre des pairs, à être plus blessant à lui tout seul, pour le vieux roi Charles X, que les deux cent vingt et un signataires de la fatale adresse; il y a, dans cet ensemble, une richesse de contrastes et de mystères, qui peuvent parfois effaroucher les consciences rectilignes, mais qui saisit vivement l'imagination.

Or, l'imagination est le domaine de Chateaubriand; c'est par elle qu'il a régné, qu'il règne encore. Sa bonne fortune, au milieu de tant d'adversités, de vicissitudes, et de *retours soudains,* a été le parfait accord de son génie avec l'état des esprits au moment

où il entra en scène. Si ce précurseur inconscient de notre beau romantisme eut tout d'abord une telle prise sur les âmes, c'est que la société d'alors était disposée d'avance à se mettre de moitié dans ses inspirations, et lui sut gré d'exprimer ce qu'elle ressentait. La grande Révolution française, si meurtrière et si sanglante, eut pour trait caractéristique de détruire sans rapetisser. Les survivants de ses échafauds, de ses proscriptions et de ses massacres paraissaient dominés par deux influences contraires : d'une part, le deuil, les images funèbres, la poésie des fantômes, des tempêtes et des ruines, l'espèce de trépidation causée par un coup de foudre dont on a failli être atteint, la douloureuse vibration d'un instrument dont les cordes résonnent encore après qu'on a cessé d'en jouer; de l'autre, le mélange d'inquiétude et de bien-être qui suit la convalescence, l'étonnement de n'être pas mort, *la joie de vivre,* le besoin d'espérer, de croire, de se rattacher à l'inconnu, à l'infini, à *l'au delà,* de faire éclore des fleurs sur les décombres, de renouveler les sources du sentiment et de l'idée. De ces combats intérieurs naquit la *mélancolie* moderne, la Muse de René. Si l'on essayait de la peindre, on se la figurerait, dans le groupe des *femmes* de Chateaubriand, sous les traits de la comtesse Pauline de Beaumont, la plus touchante, la plus exquise, la plus pathétique, je ne dis pas, grand Dieu! de ses victimes, mais de ces tendres et fragiles créatures, fascinées par l'enchanteur, et résignées d'avance à cette loi de toutes les affections humaines.

qui veut que, en amitié et en amour, celui ou celle qui donne le plus reçoive le moins.

M. Bardoux avait déjà publié un livre remarquable sur le comte de Montlosier. En retraçant aujourd'hui l'histoire de la comtesse de Beaumont, il nous prouve la flexibilité de son talent; car jamais sujets ne se ressemblèrent moins. La physionomie originale de Montlosier est toute en relief, en saillie, en aspérités et en rugosités. C'est un batailleur dont la plume n'est que le pis aller de sa rapière, un frondeur qui s'est trompé d'époque, un *mauvais coucheur* qui transporte dans sa foi religieuse les violences d'un hérétique, dans sa foi monarchique les révoltes d'un factieux. Il a toute la sève de ces vieilles races parlementaires et gallicanes, comparables aux chênes dont la sève fait crever l'écorce. Pour le peindre, les couleurs les plus vives, les tons les plus heurtés et les plus chauds ne sont pas de trop sur la palette. Pour la comtesse de Beaumont, il faudrait emprunter à Prud'hon ou à Henner leurs contours harmonieux, indécis, à demi baignés dans des clartés de crépuscule, quelque chose de plus nuancé que les nuances, de plus vaporeux que les demi-teintes, de plus aérien que les visions qui se glissent la nuit à travers les clairières. Cette échappée de la Terreur garde, des scènes effroyables qui l'ont faite orpheline et presque seule au monde, un je ne sais quoi de maladif qui ajoute à son charme et fait croire qu'elle pleure encore quand elle aime. Elle se ressaisit à la

vie, comme à un sursis dont les heures sont comptées. avec l'invincible sensation de la fin prochaine, avec la certitude que son bonheur passera comme une ombre, que son amour ira vite s'achever de l'autre côté du tombeau. Telle qu'elle était, avec ses aspirations ardentes, ses tristesses sillonnées d'éclairs, son auréole de malheur et de faiblesse, nulle femme n'était mieux prédestinée à captiver le Chateaubriand de 1801. Nulle aussi n'avait le cœur, les sens, les nerfs surtout, mieux préparés à recevoir, jusqu'aux moelles, l'impression du style de Chateaubriand et à remonter du style à l'homme; enchantement magnétique qu'elle confiait à madame de Vintimille, digne de la comprendre et peut-être de l'envier: « Le style de M. de Chateaubriand me fait éprouver une espèce de frémissement d'amour; il joue du clavecin sur toutes mes fibres. » Voyez la différence des époques et la leçon d'humilité que le temps apporte, même aux plus illustres! A présent, une comtesse de Beaumont quelconque, à qui on offrirait, en guise de lecture charmeresse, *Atala,* l'épisode de Velléda et *le Dernier des Abencérages,* vous dirait en haussant ses belles épaules: « Allons donc! c'était bon pour nos grand'mères; mais aujourd'hui c'est *crevant*: allez me chercher *Nana!* »

Déjà M. Bardoux serait en droit de m'accuser de me renfermer beaucoup trop dans le roman de madame de Beaumont avec M. de Chateaubriand. Ainsi qu'il le remarque avec une rare modestie, les pages immortelles des *Mémoires d'outre-tombe,* où

revit cette poétique figure, et où son influence posthume a si délicieusement attendri cette plume vindicative, rendraient impossible la tâche d'un écrivain qui ne pourrait que les affaiblir en les répétant. Le livre de M. Bardoux est d'une plus large envergure et d'un intérêt plus général. Son sous-titre nous le dit: *Études sur la fin du dix-huitième siècle*. Peut-être lui aurais-je proposé une légère retouche. Dans le cadre qu'il a choisi, c'est tellement la fin du dernier siècle, que c'est presque le commencement du nôtre. La justesse de son tact historique et littéraire lui a fait deviner que, à dater des préliminaires de la Révolution et surtout au sortir de l'épouvantable crise, le type de la femme, au dix-huitième siècle, n'est plus tel que nous le trouvons dans les *Mémoires* du temps, tel que Sainte-Beuve l'a décrit d'un crayon si délicat et si fin. On sent ou on prévoit la transition d'un monde spirituellement frivole, bercé dans une sécurité trompeuse, à une société qui va devenir plus sérieuse, d'abord pour assister ou s'associer aux réformes désirables ou désirées, plus tard pour voiler de noir sa renaissance et changer ses écrins en reliquaires. La métamorphose n'est ni brusque, ni complète. C'est une halte plutôt qu'une conversion. Les femmes conservent encore bien des traits qui rappellent les contemporaines de madame de Pompadour, les héroïnes des galantes aventures du maréchal de Richelieu, les habituées des salons de madame Geoffrin et de madame du Deffant. Mais ce qui n'était que de la fantaisie devient

de la passion; ce qui n'était que du bel esprit se retrempe dans des souvenirs et des idées; ce qui différait bien peu du paganisme ou de la religion du plaisir, s'éclaire de lueurs vagues qui ne sont pas encore le christianisme, mais qui sont déjà le spiritualisme à la recherche d'une croyance, d'une consolation et d'une espérance, levant les yeux au ciel pour y chercher ceux qu'ont purifiés la prison et le martyre, et se demandant, au seuil des églises fermées, si l'on ne va pas rouvrir celles que la Révolution a oublié de détruire. Pour mesurer le chemin parcouru en trébuchant sur un amas de débris et de pierres tumulaires, il suffit de songer que Chateaubriand allait être l'idole de ces femmes dont les mères et les aïeules avaient adoré Jean-Jacques, et que les étagères à la mode, encore chaudes des brûlants sophismes du *Contrat social* et d'*Émile*, attendaient *le Génie du Christianisme.*

D'ailleurs, M. Bardoux ne nous eût donné qu'une idée bien incomplète de la comtesse de Beaumont, de sa vie si courte et si agitée, de ses malheurs, de ses facultés aimantes, de sa *sensibilité,* — mot que nous avons rayé de notre dictionnaire et qu'il faudrait y rétablir pour elle, — s'il s'était borné, dans son récit, à ce qui ne fut que l'éclatant épilogue et comme un bouquet de scabieuses déposé sur un cercueil. Souvenons-nous qu'elle est morte en 1803, et que son biographe est dans le vrai quand il la compte parmi les femmes de la fin du XVIIIe siècle! Le

mariage tint peu de place dans son existence, mais, sans qu'on puisse lui reprocher d'avoir joué avec le sacrement comme tant d'autres héritières des traditions fantaisistes de la Régence et de Louis XV. Pauline de Montmorin méritait mieux que ce jeune comte de Beaumont, neveu de l'archevêque de Paris, et que M. Bardoux exécute proprement en quelques lignes: « Sans instruction et sans goût d'esprit, d'un caractère faible et violent, il eût peut-être, dans des temps calmes, fait une carrière dans l'armée, grâce à son nom et à ses alliances; appelé à vivre dans les temps d'orage à côté d'une femme supérieure et vaillante de cœur, il ne pouvait la comprendre, et il ne l'aima pas. C'était un enfant, et elle ne put l'élever. »— Tout ce qu'on peut dire pour son excuse, c'est qu'il avait seize ans au moment où il épousa Pauline, et que, à cet âge, nous étions à peine en seconde. La suite nous le montre plus haïssable encore qu'au début de ce mariage qui n'eut pas même sa lune de miel. Ses instincts grossiers, ses brutales rancunes contre sa femme et son beau-père, l'amenèrent à se déguiser en républicain ; fiction qui offrait en outre à son médiocre courage une chance de salut, pendant que les crimes de la Révolution faisaient le vide autour de la malheureuse Pauline et que le comte Marc de Montmorin périssait, sous les coups des septembriseurs, d'une mort cent fois plus horrible que l'assassinat judiciaire, confié par Fouquier-Tinville à Sanson. L'événement justifia ce calcul peu héroïque. Absolument insensible à ces tragiques douleurs, y

trouvant peut-être la satisfaction secrète d'un sentiment qui l'eût fait, au besoin, collaborateur des bourreaux contre les martyrs, content de pouvoir dire comme Sieyès après thermidor : *J'ai vécu!* ce triste personnage traversa tant mal que bien les phases sanglantes de la Terreur et la crise de fructidor. Il ne tarda pas à quitter la France, se retira à Francfort-sur-le-Mein, s'y remaria et y mourut le 6 juin 1851, quarante-huit ans après sa femme. N'en parlons plus. Alexandre Dumas l'eût appelé un *vibrion*. Disons plus poétiquement que les vautours ont la vie plus dure que les colombes.

Étant données les idées de cette époque, — et peut-être de toutes les époques, — ce malencontreux mari était tout juste ce qu'il fallait pour que Pauline de Beaumont, libre ou libérée, dispensée de scrupules ou de remords, renonçant au seul bonheur vrai, que M. Bardoux place excellemment dans l'amour consacré par le mariage, rentrât en possession d'elle-même et battît son plein au milieu d'un premier groupe, digne d'apprécier ses exquises qualités de cœur et d'esprit. L'orage gronde à l'horizon, mais n'éclate pas encore. Dans la vie réelle, l'approche d'un orage énerve, engourdit, paralyse les facultés actives. Nous éprouvons un vague malaise, jusqu'à ce que le nuage ait crevé. Ici, c'est le contraire. Jamais les intelligences ne furent plus aiguisées, plus électrisées que pendant ces années préventives, pailletées d'illusions, d'espérances, de rêves, de

projets, d'utopies, de tentatives de toute sorte. On eût dit que le sentiment de la vie redoublait dans cette société qui avait si peu de temps à vivre. Elle imitait ces convives affamés ou gloutons qui, prévoyant un long jeûne, font les morceaux doubles. M. Bardoux a finement étudié et indique à merveille, dans son sixième chapitre, les nuances qui distinguaient cette société transitoire, — et provisoire, — où la bourgeoisie intelligente, lettrée, riche, laborieuse, s'introduisait par les portes entr'ouvertes et balançait peu à peu le droit de naissance par le droit de conquête. Nous voici chez madame Necker, et ce nom suffit à nous renseigner. L'esprit n'abdique pas, mais il se prend plus au sérieux, et serait mécontent de lui-même, s'il dessinait ses broderies sur une étoffe trop légère. Là grande Germaine est là, donnant le ton, animant tout de sa verve et de sa flamme. M. Bardoux a parlé de madame de Staël avec une mesure parfaite, de façon à rassurer ceux de ses descendants qui, justement fiers de cette illustre aïeule, comprennent et pratiquent autrement que l'auteur de *Delphine* l'alliance du talent et de la vertu. Douée de toutes les qualités attractives, madame de Staël groupe autour d'elle des hommes supérieurs ou remarquables, dont les noms émeuvent comme le premier tintement d'un glas funèbre. André Chénier mène ce chœur où figurent Beaumarchais, les frères Trudaine, François de Pange, la comtesse d'Albany, Condorcet, Alfieri, Suard, madame de Krüdner, Rulhière, Riouffe, et où madame Pauline de Beaumont fut admise d'emblée avec tous

les honneurs dus à son charmant esprit, à sa physionomie sympathique, à cet irrésistible mélange de mélancolie et de grâce. Une amitié sincère s'établit entre madame de Beaumont et madame de Staël. Plus tard, ce sentiment fut attiédi par la malsaine influence de Benjamin Constant; non pas, à Dieu ne plaise! que Pauline fût jalouse! — son cœur et son âme visaient plus haut, — mais parce qu'elle ressentit, dès d'abord, contre lui une antipathie instinctive qui fait honneur à la délicatesse de son goût et qui l'inquiétait ou l'humiliait pour son amie.

Je sais un gré infini à M. Bardoux d'avoir fait justice de ce personnage équivoque, d'un caractère inférieur, d'une loyauté suspecte, d'un esprit sophistiqué, dénué de sens moral, versatile, plein de faux-fuyants, toujours prêt à sacrifier les principes qu'il n'avait pas aux passions qu'il croyait avoir, girouette graissée de vices, qui suggère des réflexions douloureuses quand on songe qu'un pareil homme, destiné à s'achever entre deux croupiers de Frascati, a pesé d'un certain poids dans la politique de son temps et contribué à la plus funeste des révolutions. M. Joubert, le juge infaillible, le moraliste incomparable, l'ami le plus intime, le plus sûr, le plus amoureux peut-être de madame de Beaumont, partageait son aversion pour ce beau diseur dont madame de Staël fit son Benjamin, quoique à peu près certaine qu'il ne serait pas constant. Pourquoi cette préférence? L'explication qu'en donne M. Bardoux est ingénieuse et vraisemblable. Le marquis de Guibert

avait sans doute séduit l'impressionnable baronne par d'autres avantages que la supériorité de l'intelligence. Avec le comte Louis de Narbonne, la partie devenait plus égale. Celui-là avait tant d'esprit, qu'il en donnait même aux maris. On sait que, madame de Staël ayant un jour demandé à son époux, assez peu romanesque, trente mille francs pour les prêter à M. de Narbonne, le baron lui répondit: « Ah! madame, vous me comblez de joie... Je le croyais votre amant! »

Mais, si je ne me trompe, ces deux esprits n'étaient pas de la même famille. Lorsque madame de Staël devenait par trop Delphine ou Corinne au cap Misène, Louis de Narbonne, j'imagine, s'esquivait, avec un sourire légèrement ironique, en plein XVIII[e] siècle, dont il était et dont elle n'était pas. Benjamin Constant lui offrait l'agrément — si apprécié par les illustres — de l'infériorité dans la ressemblance, d'affinités assez réelles pour que le reflet rendît fidèlement le rayon, pas assez pour que les assistants confondissent le rayon avec le reflet. Cette parenté d'esprit, qui n'implique pas nécessairement l'égalité, se prête admirablement à ces conversations brillantes, joutes, tournois, fusées, feux d'artifice, qui éblouissaient les visiteurs de Coppet, et que Sainte-Beuve a comparées à des parties de raquette, où le volant de madame de Staël montait, j'aime à le croire, plus haut que celui de son partner. L'aimable M. Hochet, qui avait été témoin de ces assauts inoubliables, me

contait, trente ans après, que les deux infatigables causeurs avaient adopté pour programme la guerre aux idées communes. Soit! c'est pourtant avec les idées communes que se fabrique le sens commun; c'est avec les autres que se démolissent les sociétés et les empires.

L'éclat ne vaut pas le charme. Nous allons retrouver madame de Beaumont dans son vrai cadre, rue Neuve-Luxembourg d'abord, puis à Savigny-sur-Orge. A la suite de nouveaux deuils, de séparations nouvelles, il ne lui restait plus qu'un ami, Joubert; mais Joubert a le droit de s'écrier: — « Moi, dis-je. et c'est assez! » Chose singulière! Dans ces derniers chapitres, c'est Chateaubriand qui est le héros, et c'est Joubert qui est le moins intéressant,—peut-être parce qu'il est le plus intéressé. M. Bardoux nous laisse entrevoir ce sentiment complexe, où l'amitié, tenue en respect par des délicatesses quasi paternelles, ne voulût pas être de l'amour; mais, en matière de sentiment, il est aussi difficile de ne pas faire ce qu'on ne veut pas, que de faire ce qu'on veut. Bientôt, grâce à Joubert et surtout à son attrait personnel, madame de Beaumont fut entourée d'un second groupe, qui valait bien le premier: MM. de Fontanes, Molé, Pasquier, mesdames de Pastoret, de Lévis, de Vintimille; le crépuscule du matin après le crépuscule du soir; 1800 après 1786! Ici, au milieu de noms connus, trop souvent cités pour que j'y revienne, nous rencontrons un nom que M. Bardoux

a dérobé à l'oubli : Adrien de Lezay. « L'ensemble de ses qualités et de ses défauts formait un composé piquant et bien près d'être attachant. » — Adrien de Lezay inspira à madame de Beaumont un intérêt assez vif; un moment, il espéra obtenir davantage; mais écoutons le biographie de cette charmante femme: « Pauline était au-dessus de la coquetterie par son dédain des passions vulgaires, par son indicible tristesse et par sa résolution énergique de ne donner qu'une fois cette activité fiévreuse qui la dévorait et usait sa frêle enveloppe. Le moment était bien mal choisi en vérité, pour frapper à la porte de ce cœur, qui venait de se livrer sans défense. O fantaisie inexplicable du destin! Adrien de Lezay, après la démission de Chateaubriand, le remplaça comme ministre plénipotentiaire au Valais, avec mission de préparer l'annexion à la France, et, en 1814, lorsque Chateaubriand était désigné pour accompagner le duc de Berry en Alsace, quel était le préfet, animé soudainement de la ferveur royaliste, qui, après avoir administré depuis 1806 Strasbourg au nom de l'Empereur, était tué par ses chevaux emportés, au bruit de la mousqueterie, allant au-devant d'un fils de France, comme on disait alors? Quel était-il ? Le comte Adrien de Lezay. »

L'auteur a fort habilement préparé l'entrée en scène du héros. « Peu de jours après, ajoute-t-il, Fontanes présentait René de Chateaubriand à Pauline de Beaumont. C'en était fait, elle avait cessé de s'appartenir.»

A nous aussi elle cesse d'appartenir. A quoi bon répéter ce qui a été si bien dit, ce qui est présent à toutes les mémoires, cette élégie où l'amour n'a pas le temps d'être assez heureux pour être coupable, où il nous apparaît sous une forme si poétique, si maladive, si plaintive, si idéale, qu'on ne sait plus, à distance, si Chateaubriand a aimé une femme ou une âme, si Pauline a adoré un homme ou un Génie? Je passe donc sans transition à la dernière page, à l'agonie de madame de Beaumont. Elle fut assistée par l'abbé de Bonnevie, « grand vicaire de Lyon, homme d'esprit, attaché à l'ambassade ». — Cette figure sacerdotale me semble une harmonie de plus dans ce tableau pathétique. Je l'ai connu, dans mon enfance, cet abbé de Bonnevie, prédicateur qui eut son moment. Sa parole étudiée, académique, tenant le milieu entre l'éloquence de la chaire et la rhétorique chrétienne, portait la marque de cette époque transitoire où le langage de nos orateurs sacrés n'était plus le timide cours de morale des abbés Poulle et consorts, et n'était pas encore la prédication nettement évangélique des Frayssinous et des Mac-Carthy. Lorsque la mourante lui déclara « qu'elle était prête à reconnaître ses erreurs et à se recommander à la miséricorde éternelle, qu'elle espérait toutefois que les maux qu'elle avait soufferts dans ce monde abrégeraient son expiation dans l'autre », — l'abbé de Bonnevie, profondément ému, lui ouvrit sans réserve les trésors de la clémence divine. Ceci m'amène à conclure.

Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, dit que, s'il

avait à refaire *le Génie du Christianisme,* il le ferait tout autrement. C'est possible; mais, à l'époque où il le publia, le livre aurait beaucoup perdu à ne pas être ce qu'il est. On s'en tenait à la poésie du christianisme. Les âmes, échappant au matérialisme du XVIIIe siècle, se réfugiaient, comme des cygnes blessés, dans une religiosité vague, qui laissait indéfinis les dogmes et les préceptes. Madame de Beaumont, je le parierais, ne s'était jamais préoccupée des devoirs que lui créait le mariage et dont ne l'affranchissaient pas l'indignité et l'inconduite de son mari. Chateaubriand, on le sait, donna dans sa vie et dans sa littérature tant de place aux femmes des autres, qu'il n'en resta plus pour la sienne. N'insistons pas! Mieux vaux féliciter M. Bardoux d'avoir écrit un ouvrage aussi intéressant que son sujet et presque aussi attachant que son héroïne. Je ne sais si je me laisse trop dominer par le prestige des noms et des souvenirs; mais il me semble que, de *Montlosier* à *Pauline de Beaumont,* le progrès est éclatant. Encore quelques Études comme celle-là, consciencieuses, ingénieuses, écrites d'un style souple, sobre et fin, — et M. Bardoux ira se consoler, à l'Académie française, du chagrin d'avoir été ministre de la troisième République.

10 mars 1884.

MADAME MARY SUMMER

Aventures d'une femme galante au XVIIIe *siècle*[1].

Et d'abord, ne vous effrayez pas de ce titre! S'il signifiait ce que l'on pourrait craindre, je n'en rendrais pas compte; Jules Claretie n'aurait pas écrit sa jolie préface; l'auteur n'aurait pas pris pour conseiller et pour guide l'excellent bibliophile Jacob; nous ne rencontrerions pas, à la meilleure page, le nom aimé et la prose de Cuvillier-Fleury : « Quand on aborde le XVIIIe siècle, tel qu'il est, dans ses grandeurs et ses faiblesses, on semble entraîné tour à tour soit à chanter ses louanges avec l'enthousiasme de fils reconnaissants, soit à lui apporter à reculons le manteau qui doit couvrir sa nudité. » Que serait-ce si je vous disais tout? Si je vous rappelais que ce pseudonyme de Mary Summer déguise le nom d'une femme d'élite, dont le frère, précepteur du Prince impérial, foudroyé par la mort de son héroïque élève, s'est relevé de son lit de douleur pour écrire son histoire, désormais classique, de la littérature

1. Avec une préface de Jules Claretie.

anglaise ? Si j'ajoutais que cette femme, que l'on pourrait croire absorbée dans les souvenirs d'une époque où la licence des mœurs rivalisait avec l'indiscrétion des toilettes, tient par de fortes attaches à l'Institut de France, non pas à l'Académie, où l'on s'amuse entre *le Chapeau de paille d'Italie* et *le Monde où l'on s'ennuie*, mais à celle qui a le don des langues, qui ne plaisante dans aucune, et qui serait de force, madame la marquise, à vous dire : « Vos beaux yeux d'amour mourir me font ! » en chinois, en arabe, en turc, en japonais, en hindou et en thibétain ?

Madame Mary Summer poursuit avec autant de talent que de succès ses études sur de charmantes pécheresses qui n'ont rien négligé pour faire mentir le proverbe : « Laide comme le péché ! » — Est-il strictement exact de les attribuer au XVIIIe siècle ? Je ne le crois pas. La Terreur et le Directoire, ce n'est plus le XVIIIe siècle ; c'est la fin d'un monde qu'il serait presque permis d'appeler *la fin du monde*, puisque rien n'y manque, pas même le jugement dernier. Sans doute, aux yeux de la religion et de la morale, les galantes équipées du maréchal de Richelieu et de Maurice de Saxe sont aussi coupables que le voluptueux dévergondage des Incroyables et des Merveilleuses de 1796. Pourtant, ce n'est pas la même chose. Même sous l'indolence sultanesque de Louis XV, dans ce culte du plaisir à outrance professé et pratiqué par ses courtisans et... — j'allais dire ses courtisanes, — on sent, on devine un organisme social détraqué, vermoulu, ruiné, mais qui existe encore,

et dont ces frivoles contempteurs de tout devoir et de toute vertu reconnaissent officiellement l'existence, en se jouant de ses lois. Sous le Directoire, le vice n'a plus rien à éluder, de même que, sous la Terreur, le crime n'avait plus rien à enfreindre. Ces deux compagnons, liés l'un à l'autre, par d'invisibles et magnétiques chaînes, n'en sont plus à braver un code quelconque, à se cacher dans la pénombre pour éviter un simulacre de répression ou atténuer l'éclat d'un scandale. Ils se servent à eux-mêmes de législateurs; c'est de leurs mains qu'ils signent leur brevet d'omnipotence ; c'est leur bouche qui proclame les dogmes de la religion dont ils sont les prêtres. En 93, la société est déjà tellement imprégnée, tellement pourrie de paganisme, qu'elle meurt en païenne, à l'instar des victimes de Tibère, de Domitien ou de Néron, souriant au bourreau comme à un mandataire de la fatalité antique, contente si elle peut mourir couronnée de roses, une épigramme sur les lèvres, et payer un dernier tribut aux sensuelles amours de Catulle ou de Parny entre la veillée funèbre et l'heure de l'échafaud.

Trois ans plus tard, quand Danton s'appelle Barras, lorsque Robespierre se nomme Merlin (de Douai), on dirait que les survivants de cette société qui ne peut compter ses morts, ont passé d'un extrême à l'autre. Erreur! Ce sont les deux faces d'une même médaille; celle-ci teinte de sang, celle-là frottée de musc. Il y a un relent de férocité dans les satur-

nales du Directoire, et Sanson semble avoir caché son couperet sous ces énormes touffes de tubéreuses. J'ai toujours pensé — et je puis m'appuyer sur l'ouvrage remarquable de M. Forneron, dont je ne tarderai pas à vous rendre compte, — que le 9 thermidor avait en partie usurpé sa bonne réputation .Il en a été de cette date ineffaçable comme de ces personnages de drame, de tragédie ou de roman dont s'emparent les imaginations et où elles mettent tout ce que l'auteur n'y avait pas mis. Ce n'est pas Tallien qui a fait le 9 thermidor; c'est la conscience publique, qui s'est hâtée de l'interpréter dans un sens de délivrance universelle. Tallien ne valait pas mieux que ceux qu'il renversait. Il ne les combattait pas pour conjurer de nouvelles exécutions, mais pour prévenir la sienne. En ces jours néfastes, entre ces adversaires d'égale perversité, il fallait ou tuer ou mourir, et souvent l'un n'empêchait pas l'autre. Il s'est trouvé que, en sauvant sa vie, Tallien a sauvé celle d'innombrables condamnés à mort. Il n'en a pas pour cela plus de mérite.

Si j'insiste sur ce point, c'est afin d'expliquer comment l'orgie de ces années finales et transitoires, entre le 9 thermidor et le 18 brumaire, ne ressemble à aucune autre, pas même à la Régence. La Régence, c'est une débâcle de libertinage grand seigneur, comprimé par la majestueuse tristesse et la dévotion impérative du déclin de Louis XIV. Les voluptés effrénées du Directoire ont un caractère différent. On y démêle à la fois la grossièreté démocratique qui

vient tout à coup de s'épanouir sous l'arrosoir de la guillotine, et une ivresse de sang partagée par ceux qui ont cessé de massacrer et par ceux qui ont cessé de périr. Chose étrange! ces meurtres qui fument encore sont, entre les persécuteurs et les suppliciés, un trait d'union plutôt qu'un grief. Le besoin d'oublier se fait complice des solliciteurs d'oubli. Comme cette société est restée profondément et passionnément païenne, — païenne avec délices, a dit un contemporain, — du moment qu'on ne meurt pas, on veut jouir; jouir à tout prix, sous prétexte que l'on peut être égorgé le lendemain, puisque l'on a failli être égorgé la veille, et qu'il ne faut rien prévoir, ni sur la terre, ni ailleurs, au delà du plaisir d'une soirée ou d'une nuit.

A quel moment de ces années de sanglant vertige se rattache le règne de cette belle et folle Illyrine de Morency, dont madame Mary Summer nous conte aujourd'hui d'une plume si délicate et si féminine l'aventureuse histoire? Hélas! au plus atroce, sinon au plus honteux. Elle fut la sirène de 93, ou, pour parler le langage du temps, la bergère de ce troupeau où il n'y avait que des loups, la nymphe de ces bosquets d'Amathonte, hantés par des tigres.

Rendons d'abord à Illyrine son vrai nom, qui ressemble à une ironie: Suzanne! Supprimez l'adjectif *chaste;* remplacez les deux vieillards pas une foule de jeunes citoyens : ce sera la même chose. Seulement, c'est tout le contraire.

Le début fait l'effet d'une première page d'idylle. Un riche négociant de la rue Saint-Denis va chercher le repos de la vie champêtre dans une riante vallée du Soissonnais. Sa famille est patriarcale ; une femme qu'il aime, et qui, en quelques années (j'imagine qu'il y en avait au moins douze), l'a rendu père de dix filles et de deux garçons. Les bourgeois de Soissons et de Reims admirent ce modèle de toutes les vertus et de toutes les fécondités conjugales. C'est pourtant de ce nid de colombes que va s'envoler Suzanne Giroust. Il est rare qu'une femme ait l'initiative de ses fautes. Le premier coupable, dans cette vie accidentée, ce fut le mari, un petit avocat de Soissons, qu'elle épousa à quatorze ou quinze ans, se figurant, la pauvrette! qu'elle l'aimerait toujours, parce qu'il possédait « la plus élégante tournure, des cheveux d'un noir de jais, bouclés naturellement, des yeux superbes, ombragés de longs cils et une bouche vermeille, découpée à l'autrichienne ». Quillet! ce nom me rappelle un bien doux souvenir ; le souvenir d'un pâtissier de la rue de Buci, dont les *Dartois à la vanille* m'ont souvent détourné de mon chemin, quand je remontais de la rue de Seine pour aller revoir mon cher Luxembourg. J'ignore si le Quillet des petits fours descendait du bel avocat de Soissons. Ce que je sais mieux, c'est que, brioches pour brioches, les siennes étaient plus innocentes que celles de sa galante homonyme.

Voilà le point de départ : un mari frivole, insouciant, inconstant, incapable de gouverner et de mora-

liser sa femme; un voyage à Paris, quelques aventures insignifiantes, préliminaires anodins des romans à venir, tâtonnements d'une curieuse qui pelote en attendant partie. Nicolas Quinette inaugure la liste *sérieuse* de cette doña Juana, pour qui la statue du Commandeur sera suppléée par une chute qui lui coûtera sa jeunesse et sa beauté. « Les boucles blondes, où se jouait la main des tribuns, étaient tombées sous le feu de la fièvre; les traits s'étaient durcis et le nez avait acquis une prédominance regrettable :

« Avec ce nez on ne trompe personne, »

a dit, je crois, La Harpe dans son poème héroï-comique — assez peu comique — de *Tangu et Félime*. Mais, avant d'en arriver là, que d'aventures! Et comme elles sont intimement liées aux scènes tragiques de la Terreur! Le très grand mérite de madame Mary Summer a été de mettre sans cesse en relief le contraste de ces tragédies avec les amoureux ou érotiques épisodes, et de profiter de ce contraste pour nous rappeler la vérité, la moralité de l'histoire. Illyrine a gagné beaucoup d'argent; elle exprime son ravissement. « Elle se rengorge, nous dit Mary Summer, comme un oiseau de paradis qui vient de faire sa mue et s'imagine naïvement qu'en France tout le monde est aussi heureux qu'elle. On l'était vraiment; qui aurait osé soutenir le contraire? Une reine balayait sa cellule au Temple, et,

dans les prisons du Luxembourg ou des Carmes, les duchesses décrottaient leurs jupes. L'enfant-roi (rien des Naundorf et de la princesse Amélie) agonisait sur un grabat, martyrisé par le savetier Simon. Prêtres et fidèles se cachaient dans les caves pour prier Dieu comme les bandits pour faire de la fausse monnaie. Les vierges timides, jetées hors des cloîtres, erraient comme des oiseaux chassés du nid, pleurant leur prison sainte. L'inviolabilité du domicile était troublée à chaque heure du jour et de la nuit, les meubles fracturés, les matelas éventrés, le secret des correspondances jeté au vent, roturiers ou gentilshommes traînés dans les cachots, antichambres de la mort. Ah! oui, Paris était d'une gaieté folle. Partout, dans la rue, des agapes patriotiques, où peuple et bourgeois se donnaient l'accolade; le vin violet et la charcuterie à l'ail composaient le menu de ces repas en plein air; les délicats, tentés de faire la grimace, n'avaient qu'à lever les yeux vers le fronton des édifices publics et à y lire cette devise aimable, « Liberté ou la mort! »

Rien de plus pittoresque et de plus émouvant que cette galerie de tableaux, où l'auteur nous montre, ici les charrettes s'acquittant de leur tâche journalière et conduisant *à destination* les condamnés à mort; là, les convives des restaurateurs à la mode: Beauvilliers, Méot, Vénua, qu'un heureux hasard a placés sur le chemin de la guillotine, et qui peuvent offrir à leur clientèle, avec le menu du jour, le

plaisir d'observer au passage les émotions de leurs victimes; car cette clientèle, c'est la fine fleur des conventionnels terroristes, juges expéditifs et *barbouilleurs de lois le matin,* épicuriens et sybarites le soir. La fête ne leur semblerait pas complète, si, en se pourléchant comme les fauves, leurs congénères, ils ne sentaient pas un arrière-goût de boucherie humaine mêlé à la saveur des truffes et des sauces. Spectacle à sensation, s'il en fut! assaisonnement digne de ces raffinés qui ont fait de la volupté et de la cruauté deux sœurs jumelles! Voilà ce que Mary Summer excelle à peindre. En trois coups de pinceau, voici Robespierre: « Le pâle tribun, dont la peau de parchemin semblait collée sur un crâne d'inquisiteur, le sphinx terrible qui posait des énigmes dont le mot ne se devinait jamais; puis Danton, aussi effrayant sous sa turbulence que le député d'Arras sous son calme, Danton, dont la laideur, selon l'expression de Saint-Just, épouvantait la Liberté, et auprès de qui Mirabeau eût passé pour un Adonis; vrai masque de damné, avec sa bouche torse, son visage labouré par la petite vérole et sa voix tonnante de dictateur romain. »

Parmi ces pourvoyeurs de l'échafaud, quel est le premier ténor? Hérault de Séchelles, que j'ai bien envie, en adoptant l'orthographe fantaisiste d'Illyrine, d'appeler le héraut de son roman ou de ses romans; le beau Séchelles, l'Antinoüs de la guillotine, dont Barrère fut l'Anacréon. De sa tête superbe qui va

tomber, il domine le groupe, — non, la foule des Quillet, des Quinette, des Fabre d'Églantine, des Zimmermann, des d'Espagnac, des Saint-Julien, des Auguste de R..., etc., etc., etc., lesquels, soigneusement inscrits sur le catalogue d'Illyrine, donnèrent lieu à une méprise tragi-comique. « — Que signifie ce papier où se trouvent les noms de ceux qui conspiraient chez vous avec Hérault de Séchelles? — Quel papier? — Celui-ci. — Sont-ils bêtes! savez-vous quel est ce papier qui porte ombrage à la République? *Mille e tre;* la liste de tous ceux pour qui j'ai eu quelques bontés, avec leurs noms et qualités. »

Eh bien, seraient-ils, en effet, mille et trois, représentant beaucoup plus que les *Mille et une Nuits*, je dirais volontiers que Hérault de Séchelles fut le seul aimé, et Mary Summer serait de mon avis. Je ne suis pas sûr, mais je parierais que, depuis Aspasie, qui, à cette distance de vingt-trois siècles, semble n'avoir aimé qu'Alcibiade, toutes ces héroïnes de galanterie, de quelque nom qu'on les appelle, n'ont aimé qu'une fois, ou du moins, n'ont rencontré qu'une fois celui dont elles ont dit, sans trop d'invraisemblance, que, si elles avaient pu s'arrêter sur la pente savonnée, elles se seraient arrêtées à celui-là. Mais, ici, je ne puis mieux faire que de citer encore Mary Summer, dont les analyses physiologiques sont d'une finesse et d'une justesse exquises. « A la fin de ce siècle qui avait remué tant d'idées, soulevé tant de haines et déchaîné tant de passions, il ne faut s'étonner de rien. Le système nerveux développé outre

mesure, augmentait encore l'inconséquence et la mobilité du caractère féminin. Les femmes ressemblaient à des torpilles qui s'électrisaient au premier choc du caprice. Illyrine n'était ni meilleure, ni pire que les autres... Ce n'était pas en vain que, depuis cinquante ans, on dépravait l'humanité, qu'on raillait, qu'on foulait aux pieds ce qu'il y a de plus sacré : les liens de la famille et les croyances immortelles. Une métaphysique impie et des romans libertins avaient faussé les jugements et les imaginations. »

On ne saurait mieux penser ni mieux dire. N'est-ce pas un peu cette grande *névrose*, mystérieuse maladie de la génération actuelle, que l'on traite par de la morphine, et qui, s'infiltrant peu à peu dans les veines de la société et de la littérature, explique ou sert à expliquer nos déchéances sociales ou nos folies littéraires?

La peine du talion était là, au seuil des prisons, au pied de l'échafaud, prête à venger les suppliciés, à délivrer *la jeune Captive*, et à nous montrer la Révolution sous les traits de Saturne dévorant ses enfants. Mary Summer nous conte à merveille une anecdote que je crois inédite : la façon dont Joséphine, comtesse de Beauharnais, prisonnière aux Carmes, fut informée de la chute de Robespierre. Regardant par une fenêtre, elle aperçut de l'autre côté de la rue une femme qui lui faisait des signes d'intelligence. Tout à coup, cette femme saisit sa robe à deux mains et la lui montra d'un geste expressif.

— Robe? demanda Joséphine.

— Oui, répondit la femme d'un signe de tête. Puis, prenant une pierre, elle l'éleva en l'air.

— Pierre? Est-ce Pierre? cria madame de Beauharnais, qui suivait cette charade avec anxiété.

« Alors la femme du peuple, unissant sa robe à la pierre, fit plusieurs fois le geste de se couper le cou. Elle finit par se mettre à danser et à battre des mains... »

N'est-ce pas curieux, cette charade *mimée* par une femme du peuple et donnant le premier bulletin du 9 thermidor à cette autre femme à qui son second mari, ex-lieutenant d'artillerie dira, dix ans après : « Allons, petite créole! couchez-vous dans le lit des reines! »

Maintenant, si vous me demandez par quelle opération magique Suzanne Giroust, épouse Quillet, était devenue Illyrine de Morency, je vous répondrai: Tout simplement, parce que Suzanne, après cette chute de cheval qui la punit d'autres chutes encore plus cavalières, enlaidie, amaigrie, vieillie de dix ans en trois mois, essaya de se consoler de sa rapide décadence en racontant ses aventures sous des voiles aussi légers, aussi transparents que la gaze et le linon des toilettes de sa fringante jeunesse. Elle se fit, au mépris de la grammaire et de l'orthographe, son propre romancier, et se peignit autrement qu'en buste. Son premier roman, *Illyrine ou les Écueils de l'inexpérience*, eut un vif succès de curiosité et probablement de scandale; succès qui ne cessa de dé-

croître à mesure que *l'authoress* se répétait. *Rosalina ou les Méprises de l'amour, Lise, Euphémie ou les Suites du siège de Lyon, Orphana, Zéphira et Fidgella ou les Débutantes dans le monde;* pastels effacés, miniatures féminines de Rétif de la Bretonne, texte incorrect et graveleux des dessins de Fragonard, de Boilly et de Debucourt, fleurs tombées du corsage d'une courtisane dans la hotte du chiffonnier, souvenirs faits d'oublis, images évanouies de joies éphémères, réclamées par la religion du néant, *Mémoires* apocryphes qui avaient bien besoin de la plume délicate de madame Mary Summer, qui n'ont de valeur que par ses ingénieux commentaires, et dont le seul intérêt est de raviver pour un moment les amusantes figures des contemporains d'Illyrine, Garat et Trénitz, Vigée et Dupaty, Gardel et Grimod de la Reynière, empaquetés dans leurs cravates *écrouéliques*, et dont on se demande si ce sont des personnages ou des fantoches, des créatures ou des caricatures!

Cette existence, commencée dans la paisible innocence des champs, s'achève à la campagne, aux environs de Coulommiers, avec toutes les graves attributions d'une châtelaine et d'une dame de paroisse, au moment où Illyrine allait doubler le cap de la quarantaine, et pouvait dire avec mon vieil ami Béranger, en deux vers d'ailleurs assez entortillés:

« Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus! »

« Les paysans suivirent le cercueil à travers les

haies fleuries; les cloches de l'église catholique (1809) sonnèrent à toute volée et des voix enfantines chantèrent l'hymne de la résurrection sur cette païenne, qui croyait au triomphe de la chair et au néant de l'âme. Après avoir couru tant d'aventures et jeté son cœur à tous les vents, *l'agitée* reposait enfin à l'ombre d'un cyprès toujours vert. Personne ne vint s'agenouiller devant cette tombe qu'enveloppèrent bientôt les ronces et l'oubli, si ce n'est parfois quelques naïves paysannes qui traversaient l'enclos funèbre pour aller prier dans la vieille église. »

Il faudrait citer en entier les conclusions de madame Mary Summer, qui relèvent de cent coudées ce qu'un tel sujet et un tel récit sembleraient avoir de trop... terrestre. Nous aussi, si nous avions à conclure, nous serions moins inflexible pour Illyrine que pour son temps, et peut-être moins sévère pour son temps que pour le nôtre. Le livre de Mary Summer, qui ne serait que très curieux et très intéressant sous un gouvernement avouable et dans une société régulière, emprunte aux circonstances présentes un poignant *à-propos* et une physionomie particulière.

En quoi la République de MM. Jules Ferry et Grévy diffère-t-elle de celle de Tallien et de Barras? Qu'aurait-on à y ajouter ou à y retrancher, pour qu'elle lui ressemblât tout à fait?

L'athéisme officiel et scientifique a remplacé le néo-paganisme. La doctrine qui n'a plus de Dieu a succédé à celle qui en avait trop. Nous avons la vivisection au lieu de la mythologie, qui était plus

gaie, l'amphithéâtre au lieu de l'île de Cythère, qui était plus riante. L'éducation laïque, la laïcisation universelle, prépare à un avenir prochain des écolières d'Illyrine de Morency, qui seront probablement plus pédantes et moins belles. Quant aux disciples des terroristes dont elle fut l'idole, leur marée est prête, leur programme parafé, leur victoire imminente; ils triomphent sur toute la ligne, en attendant qu'ils règnent sur toute la France; ils vont avoir des monuments, en attendant des récidives. Toute une partie de la littérature se fait leur auxiliaire et leur complice, moins encore en proclamant les idées révolutionnaires et radicales, socialistes e communistes, qu'en poursuivant, avec approbation et privilège des prétendus conservateurs, son œuvre corrosive et dissolvante sur le peu qui nous sépare de la politique de Hérault de Séchelles et de la morale d'Illyrine de Morency. Les exhibitions pornographiques, tolérées, autorisées, estampillées, publiques et lucratives, offrent l'équivalent de l'indécence des toilettes du Directoire. Encore un pas, et nous arrivons à l'état social où le haut du pavé — que dis-je? — tout le pavé appartient aux tribuns sanguinaires et aux courtisanes éhontées. Vous le voyez, il y a des moments où un livre tel que celui de madame Mary Summer peut être, sous son apparence frivole, aussi bon à méditer qu'un sermon de Bourdaloue ou une conférence de Lacordaire.

22 mars 1884.

LE BARON DE VITROLLES

Mémoires et relations politiques.

Il a existé de tout temps, surtout aux époques troublées, des personnages remuants qu'il est assez difficile de classer ou de définir. On les calomnierait si on les traitait d'aventuriers ou d'intrigants ; et cependant il semble qu'il leur a manqué quelque chose pour avoir droit au titre d'hommes politiques. Pendant la période militante de leur carrière, ils déploient une activité prodigieuse, se donnent un mouvement extraordinaire, se jettent, au péril de leur vie, au plus fort de la mêlée, écoutent à toutes les portes, regardent à toutes les fenêtres, mettent la main à toutes les pâtes, sont toujours là, à un bon rang, quand il s'agit de saluer le prince, de rédiger le traité, d'assister à la fête, de régler la cérémonie, de se faire porteurs de paroles ou diplomates officieux. Dans les moments de crise et de danger, ils ont constamment sur eux assez de papiers importants pour compromettre la moitié de leurs amis et le tiers de leurs adversaires. Les appeler les *mouches du coche*, serait une injustice ; les qualifier de chevilles ouvrières

ou de clefs de voûte, serait peut-être une flatterie. Les années s'écoulent, et chacune de ces années leur prouve la fragilité de ce qu'ils avaient cru durable, la mobilité de ce peuple dont l'enthousiasme éphémère avait paru consacrer leur œuvre, le *va-et-vient* de ces témoignages publics qui semblaient sceller à tout jamais le pacte entre la nation et le souverain. Ils ont le chagrin de s'avouer que les *Tè Deum* de Notre-Dame, trop chargés sans doute de passions humaines et d'intérêts terrestres, ne sont pas arrivés à leur adresse. Alors ils écrivent leurs *Mémoires*, auxquels ils pourraient donner pour épigraphe le titre de la comédie de Shakspeare : *Beaucoup de bruit pour rien*, et qui ne sont généralement publiés que trente ans après leur mort; ce qui leur assure l'avantage de n'offenser que des défunts et le désagrément de faire, de leurs récits, non seulement de l'histoire, mais de l'archéologie.

Je n'ai eu qu'une fois l'honneur de voir M. le baron de Vitrolles; c'était en 1854. Il n'avait plus que quelques mois à vivre. J'avais rarement rencontré un plus beau vieillard. A en juger par les apparences, on pouvait le croire destiné à enterrer encore bon nombre de ses contemporains. Lorsqu'il mourut, je le comparai tout naturellement à ces grands chênes, qui tombent tout d'une pièce, comme sous un coup de foudre. Son accueil fut plein de courtoisie; mais son gracieux sourire déguisait mal ce fond de mélancolie, tempéré de résignation philosophique et légèrement

sceptique, où se révèlent les hommes d'action, condamnés à servir un parti auquel l'action est souvent plus difficile que la bonne volonté. Évidemment, à ce début de l'Empire acclamé par des millions de suffrages, à l'heure où les espérances royalistes paraissaient indéfiniment ajournées, ce vieil athlète du royalisme de 1814 et de 1815 déplorait les illusions des légitimistes parlementaires qui, de 1848 à 1851, avaient regardé comme possible une restauration par les élections et par la Chambre. Le mécompte récent ravivait ses souvenirs et renouvelait ses rancunes — que l'on retrouve dans ses *Mémoires* — contre le prince de Talleyrand, l'abbé de Montesquiou, l'abbé de Pradt, le duc de Dalberg, François de Jaucourt, ou, en d'autres termes, contre ceux qui avaient espéré affermir la Monarchie renaissante et, plus tard, repousser le revenant de l'île d'Elbe en redoublant de concessions constitutionnelles. De sa conversation brillante, saccadée, un peu fiévreuse, je n'ai retenu que cette phrase qui la résumait, et dont je me suis souvenu bien souvent dans des circonstances tragiques : « Que voulez-vous ! pour dompter une république, il faut un aventurier et un dictateur ; — et il y a deux choses également impossibles à un chef de la Maison de Bourbon : l'aventure et la dictature. »

Les *Mémoires* du baron de Vitrolles — dont le second volume s'arrête au moment où il est arrêté lui-même, (avril 1815) — sont curieux, intéressants, spirituels, parfois malins, parfois amusants, mais beaucoup

trop personnels. Jamais on ne se fit, avec une confiance plus expansive, le héros de sa propre histoire. Il nous apparaît, presque à chaque page, comme Alexandre Dumas ou Eugène Scribe, au milieu de leurs collaborateurs, comme Frédérick Lemaître au milieu de ses camarades. Il est le premier ténor, le premier rôle en tout genre; ses coopérateurs ne sont que des choristes ou des comparses. Il a été l'axe autour duquel pivote le reste de la machine. Il a tout fait, tout prévu, tout deviné, tout conseillé. Il a persuadé le prince de Metternich, ramené l'Empereur Alexandre, charmé le comte Pozzo di Borgo, fasciné le comte Nesselrode, etc., etc. De cette persistance à voir dans chaque événement une variante du *je* et du *moi*, résulte pour le lecteur une impression bizarre; on se dit tout bas que, si Balzac et les modernes n'avaient pas interné le mot *faiseur* dans la langue des affaires, il pourrait très bénévolement s'appliquer à un homme qui a tant fait.

Cette impression, que j'exagère, — vous allez savoir pourquoi, — s'atténuerait, s'effacerait peut-être, si les événements que nous raconte le baron de Vitrolles n'étaient de nature à nous inspirer un sentiment mêlé de tristesse élégiaque et d'impatience nerveuse. Voilà donc ce qui se passait, il y a aujourd'hui soixante-dix ans, dans la bonne ville de Paris, qui depuis... mais alors elle était royaliste!

« Les paroles manquent pour dire les manifestations du sentiment universel. Les visages, les gestes, les larmes, exprimaient le transport des cœurs. Il

était tel que beaucoup mourront sans l'avoir éprouvé, et que les siècles passent sans en citer de semblables exemples. Des hommes, des femmes surtout, forçaient la ligne que marquait notre passage. On se précipitait sur la personne royale; on embrassait ses genoux, on embrassait ses bottes, et ceux qui ne pouvaient pas l'atteindre couvraient son cheval de leurs caresses... Ce que je raconte se passait à la clarté du soleil et devant cinq cent mille témoins. Beaucoup l'ont oublié depuis, au point de ne plus croire ce qu'eux-mêmes avaient vu, ce qu'eux-mêmes avaient éprouvé. »

Rien de plus vrai, et cet enthonsiasme populaire devait se renouveler, six ans plus tard, lors de la naissance du duc de Bordeaux. Comment se défendre d'un insurmontable malaise en lisant ces pages, dont l'auteur fut un énergique et dévoué serviteur de la Royauté, et en songeant que, contre toute espérance, contre toute vraisemblance, cette Royauté, réinstallée sur des ruines, trouvant la France épuisée de sang et d'argent, sans cesse menacée par des complots ou harcelée par les calomnies du libéralisme, luttant à la fois contre les divisions de ses amis et les perfidies de ses ennemis, réussit pourtant à nous donner quinze ans d'une prospérité telle qu'il n'en exista jamais; ce qui n'empêcha pas ce même Paris de soulever ses pavés en 1830, de proscrire tout ensemble le vieux Roi dont il avait, en avril 1814, embrassé les genoux, baisé les bottes, caressé le cheval, et l'enfant de dix ans qu'il avait, le 29 septembre, salué de ses cris

enthousiastes, au moment où le canon des Invalides et la voix sonore de Louis XVIII lui avaient annoncé « qu'il nous était né un enfant à tous »?

Je viens de nommer Louis XVIII. Le baron de Vitrolles, trop passionnément attaché à Monsieur, comte d'Artois, pour aimer beaucoup la personne et la politique de son frère, a pourtant des accents de respectueuse sympathie dont il sied de lui savoir gré. « La noble expression de ses traits, son langage choisi, sa voix belle et sonore, son attitude toute royale malgré la difformité de sa taille, imposaient le respect. Les inconvénients mêmes de ses infirmités, la difficulté de marcher, son embonpoint démesuré, semblaient donner à sa personne une sorte de majesté. Il avait su les rendre plus nobles que la grâce et la légèreté. C'était un singulier contraste pour ceux qui avaient été attachés au rude chef qui naguère encore dominait la France; et la comparaison qu'ils en faisaient était, en ce moment, toute en faveur du descendant de nos rois. »

Très bien! Mais voici le revers de cette médaille royale. La scène change. Bonaparte vient de débarquer au golfe Jouan. On entend, on croit entendre le bruit de ses pas le rapprochant de la capitale. La nation stupéfaite, ahurie, paralysée, se laisse escamoter et absorber par l'armée. Les défections surabondent, les trahisons fourmillent, les lâchetés pullulent. Il y avait, dans ce prodigieux retour de fortune, de quoi perdre la tête; on la perd. Le baron de Vitrolles, alors ministre, accourt chez Monsieur.

L'huissier de service, d'un air hébété, lui répond que Monsieur est à vêpres. Le fidèle baron, plus royaliste que dévot, est tellement exaspéré, qu'il commet un calembour : « A vêpres ! s'écrie-t-il. Comment est-on à vêpres en telles circonstances? Est-ce pour être un prince *accompli?* Jacques II perdit son royaume pour une messe ; ceux-ci perdront-ils le leur pour des vêpres?... »

Quelques jours après, M. de Vitrolles va porter au roi une lettre du comte d'Artois parti pour Lyon. Il est trois heures du matin : « En toute autre circonstance, nous dit-il, j'aurais été embarrassé de réveiller le roi à pareille heure; mais l'importance de cette communication levait toute incertitude. Le premier valet de chambre se leva et avertit le roi, qui me fit entrer sur-le-champ. Louis XVIII ne couchait ni dans le lit, ni dans la chambre de parade, mais dans le petit salon qui précédait son cabinet, où se tenait dans la journée le premier valet de service. Le soir, on y passait un petit lit de fer fort étroit, garni de petits rideaux de soie verte. *La grosse corpulence* du roi non seulement remplissait la largeur du lit, mais semblait même le *déborder;* un *bonnet blanc* recouvrait sa tête, et lui donnait l'apparence d'un *énorme et colossal enfant.* »

Un gros *bébé* de soixante ans, quoi ! En conscience, il était difficile de croire que ce bonnet blanc ferait longtemps concurrence au petit chapeau.

Avant d'arriver au véritable sujet de cet article, au

sujet sans lequel je n'aurais rien dit de ces *Mémoires*, trop médiocrement écrits pour compter en littérature, je veux relever, d'après le baron de Vitrolles, un détail qui prouve une fois de plus la *jettatura* attachée à nos princes, et toujours prête, non pas à changer leurs diamants en nèfles, mais à paver de leurs meilleures intentions la salle d'armes du libéralisme.

En 1814, pendant la lune de miel, les ducs de Berry et d'Angoulême supplièrent Monsieur de ne pas reprendre la poudre et de supprimer l'ancien costume de cour. Soit! mais alors, comment faire? Les cheveux coupés et sans poudre interdisaient à la cour l'usage des habits habillés. Il fallait y suppléer par l'uniforme. Or, pouvait-on revêtir de l'uniforme de sous-lieutenant des compagnons d'exil, de vieux gentilshommes, héritiers des plus beaux noms de France? Non! on en fit des colonels, des maréchaux de camp, dont les allures peu militaires et l'inexpérience en matière de commandement, égayèrent ou irritèrent les colonels et les généraux de l'Empire, chevronnés sur vingt champs de bataille, et servirent de texte aux railleries de l'opposition naissante. C'est ainsi qu'un loyal essai de rupture avec les traditions de l'ancien régime parut, au contraire, une négation des conquêtes de la société nouvelle. M. de Vitrolles a très bien fait de conter cette anecdote, toute à l'honneur de nos princes; mais il l'a gâtée en nommant en toutes lettres les marquis et les ducs qui profitèrent ou abusèrent de cette métamorphose de

l'habit de cour en uniforme et de la poudre à la Maréchale en poudre au Maréchal. C'est ce qui s'appelle tirer sur les siens; un genre de tir où les royalistes se sont trop souvent signalés. A lire certaines pages de ces *Mémoires*, on se demande si l'auteur a placé sa cible au milieu de ses adversaires ou de ses amis politiques. On aimerait mieux qu'il fût sans cible; il y gagnerait en autorité ce qu'il perdrait en malice. Passe encore pour M. de Talleyrand ou l'abbé de Montesquiou, sa bête noire, quoiqu'il lui reconnaisse *un filet d'esprit*;—mais M. de Chateaubriand!!!

S'il est vrai que les écrivains, les *gens de lettres*, petits ou grands, forment ou devraient former une famille, il n'y a aucune vanité à saluer M. de Chateaubriand comme notre ancêtre, puisque rien n'empêche qu'Antinoüs et Alcibiade, Buckingham et Létorières, aient eu des enfants ou des neveux chétifs, laids, malingres ou chafoins. Chateaubriand est donc pour nous un aïeul. Notre devoir n'est pas d'encenser sa mémoire, de dissimuler ses côtés vulnérables, de louer systématiquement ce qui, chez lui, donne lieu à une réserve ou à un blâme, et certes, ni Sainte-Beuve, ni le duc de Broglie, ni le comte d'Haussonville, si je suis bien informé, ni même (*si parva licet*) le vieux critique qui écrit ces lignes, ne lui ont ménagé les vérités que lui dérobait l'atmosphère artificielle créée autour de sa sombre et silencieuse vieillesse par l'amitié de madame Récamier et des habitués de son salon. Pour lui pardonner son orgueil, il faut se souvenir que des

hommes qui lui furent bien inférieurs, voire même des sots, étaient encore plus orgueilleux. Il est difficile, sinon d'expliquer, au moins d'excuser sa brusque volte-face de 1824. Ses *Mémoires d'outre-tombe,* écrits d'un autre style que ceux du baron de Vitrolles, sont parsemés d'âpretés vindicatives, d'autant plus étonnantes dans cette œuvre quasi-funéraire, que nul n'a plus admirablement parlé de la mort, ne nous a fait mieux ressentir le frisson de ses approches, et que le meilleur moyen de la comprendre et de l'adoucir est de lui confier l'oubli comme gage de l'espérance. Enfin, dans un autre ordre d'idées, la réaction qui s'est faite, depuis quelque temps, en l'honneur de l'esprit, des qualités exquises, des perfections épistolaires, — j'allais dire du génie de madame de Chateaubriand, fait paraître plus coupable l'indifférence conjugale de son glorieux époux.

Voilà la part des ombres, et j'ai fait bonne mesure. Maintenant, notre devoir quasi filial est de le défendre contre l'injustice, contre l'injure, contre l'outrage.

Le chapitre où M. de Vitrolles *éreinte* M. de Chateaubriand, chapitre reproduit déjà par les journaux à gros tirage, paraîtrait injuste jusqu'à la barbarie, sous une plume révolutionnaire. De la part d'un royaliste, il est odieux ; et, attendu que ce royaliste, pour se consoler sans doute de la disparition des cordons bleus, écrit comme une cuisinière, il est parfaitement ridicule.

Et d'abord, il m'a fallu arriver à l'an de disgrâce 1884 et à la publication de ces peu croyables *Mémoires*, pour voir accoler au nom radieux de Chateaubriand l'épithète de PARVENU. Dumas fils qualifié de *jobard* par un de ses collègues, le général Cavaignac comparé au bel Endymion par madame Émile de Girardin, ne sont rien en comparaison de ce qualificatif abracadabrant. Chateaubriant un parvenu! Mais, quand même il serait parti d'aussi bas que Thiers, Mignet, Gambetta, d'Alembert ou Maury, il lui eût suffi de publier une page de *René* ou des *Quatre Stuarts* pour être le contraire d'un parvenu; et, quand même, n'ayant rien écrit, l'éclat de son nom, l'authenticité de ses parchemins, les preuves de dévouement prodiguées à la Monarchie, en eussent fait; à la rentrée des Bourbons, un ambassadeur, un ministre et un millionnaire, il n'eût pas été un parvenu. M. de Vitrolles se trahit et nous amuse à ses dépens, lorsque, se rengorgeant dans son importance officielle, il nous dit: « Nous CRUMES *en avoir largement payé le prix* (de la brochure de *Bonaparte et les Bourbons*), en nommant l'auteur ministre du roi en Suède auprès de Bernadotte. » — En vérité? Pourquoi pas sous-préfet à Barcelonnette, ou commissaire de police à Brive-la-Gaillarde ? Voici quel était, à cette date, le *dossier* de M.de Chateaubriand: Recevant, en Amérique, la nouvelle du meurtre de Louis XVI, il avait tout quitté pour venir batailler sous les drapeaux de l'armée de Condé. Émigré, il avait enduré à Londres toutes les angoisses de la

misère et de la faim. Rentré en France, auréolé déjà d'un rayon de gloire, comblé de prévenances par quelques personnages influents de l'entourage du premier Consul, certain d'exercer sur Napoléon un prestige dont on eut la preuve à Sainte-Hélène, il donnait sa démission en apprenant la mort du duc d'Enghien. Il bravait le courroux de l'Empereur, d'abord dans son admirable article qui fit supprimer *le Mercure de France:* « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire!... » puis par son merveilleux discours de réception à l'Académie française, qui ne fut jamais prononcé. Enfin, s'il a plu à M. de Vitrolles de dire que la célèbre brochure, *Bonaparte et les Bourbons*, n'a été qu'un coup de fusil tardif et inutile après la victoire, il est démenti par tous les contemporains et par Louis XVIII lui-même, qui, malgré son antipathie instinctive et fatale contre *le* Chateaubriand, déclarait que « cette brochure lui avait valu une armée ». Remarquez que je ne dis rien d'Armand de Chateaubriand, fusillé, par ordre du maître, dans la plaine de Grenelle.

Eh bien, tous ces services s'effacent, si l'on songe à un service d'un autre ordre, d'une nature tout idéale, qu'un royaliste ne peut définir qu'avec appréhension. Les Français ont l'imagination vive et mobile. Malgré leur reconnaisance pour les princes libérateurs, il leur coûtait de se départir de tant de gloire, de se déposséder de tant de triomphes et de conquêtes pour être plus libres, plus tranquilles et

plus heureux. Or, le génie de Chateaubriand fut le seul contrepoids à mettre dans la balance où Brennus jetait son glaive. Lui seul eut assez de magie pour faire paraître la rançon moins lourde, pour tirer parti de tout ce qui pouvait poétiser les revenants aux dépens du géant vaincu, et prêter à ce *casquamèche*, dont M. de Vitrolles nous parle si élégamment, un peu du prestige qu'il enlevait à la redingote grise.

Hélas! je le sais bien, c'est là le double courant, la double faiblesse de notre misérable nature. D'un côté, l'homme qui a rendu des services est enclin à se les exagérer, à ne jamais se croire suffisamment récompensé. D'autre part, — depuis le plus grand monarque jusqu'à M. Perrichon, — l'obligé est sujet — alors même qu'il est roi — à prendre en grippe le sauveteur qui l'a tiré d'un glacier ou qui a contribué à le rasseoir sur un trône. Il eût été désirable, j'en conviens, que Chateaubriand reçût les plus minces bienfaits avec une gratitude enthousiaste, et subît les plus cruels affronts avec une résignation de caniche. Par malheur, il n'était pas parfait. S'il l'eût été, il n'aurait probablement écrit ni *René,* ni les *Mémoires;* je connais bien des gens qui ne les ont pas écrits, et qui ne sont pas plus parfaits que lui.

Mais c'est lorsqu'il se pose en critique littéraire que ce cher baron est vraiment impayable. — « On condamnait, dans *le Génie du christianisme*, le style néologique et ampoulé. » — « C'est pourtant le seul

de ses ouvrages auquel on puisse attribuer une *sorte d'influence* sur l'esprit de son siècle. » — « Ce *factum* (le rapport au Roi) était empreint de son style brillant, *insoutenable* à ceux qui ont appris le style des affaires. » — Qui croirait, en lisant cette phrase, qu'il s'agit de l'homme qui a manié avec une égale supériorité la langue poétique, le style de l'histoire et la langue politique?

« *La Monarchie selon la Charte*, un gâchis. » — « Le *Mémoire sur la vie et la mort du duc de Berry* — (un pur chef-d'œuvre!) — un ouvrage *insignifiant*. » — « Ses *Mémoires*, laissés sous le titre *ridicule* de *Mémoires d'outre-tombe*. » — « La postérité le réduira à sa taille: celle d'un écrivain *distingué*, d'un peintre *de genre*. » — Etc., etc...

Encore si ces violences insensées pouvaient s'expliquer par le fétichisme rectiligne du serviteur, de l'homme de cour sacrifiant tout à l'esprit de respect! Il est joli, l'esprit de respect chez M. de Vitrolles! Voici un bout de conversation de Monsieur, comte d'Artois: « — Voyez-vous, mon cher? ces continuelles demandes d'argent... cela ressemble à une pension, et, quand je vois venir une pension, moi, je fais la cabriole! »

Et plus loin, à propos du parti royaliste: « Ce parti *orgueilleusement égalitaire* (??) ne reconnaît de supériorité, ni dans les talents, ni dans les services qu'on lui rend. Il semble qu'on n'ait fait que son

devoir. Loin de toute reconnaissance, il s'acharne à abaisser ceux qui pourraient s'élever dans son sein. » — *S'élever dans son sein!* quel tableau de genre! Et comment s'étonner que cet éleveur ait peu goûté la prose de Chateaubriand?

Et la religion? Je jette un voile sur des calomnies réfutées d'avance dans la *Vie du Père de Ravignan*, par le Père de Ponlevoy; — et je conclus.

Malgré ses faiblesses, malgré ses fautes, M. de Chateaubriand fut constamment fidèle au culte de l'honneur. L'honneur est la vertu des hommes, comme la vertu est l'honneur des femmes. Heureux, dirais-je — si j'en étais sûr, — ceux qui, comme le baron de Vitrolles savent réunir l'honneur et la vertu!

FIN

TABLE

Paris. — Imp. de la Soc. anon. de Publ. périod. — P. Mouillot. — 49001